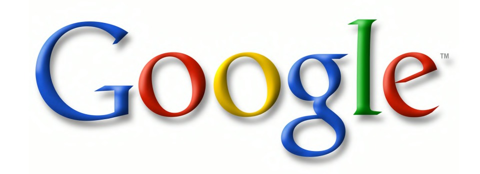





THE COLLECTION OF
Theodorus Bailey Myers
PRESENTED BY
HIS WIDOW
Catalina Juliana Mason Myers
HIS DAUGHTER
Cassie Mason Myers Julian-James
HIS DAUGHTER-IN-LAW
Edmonia Taylor Phelps Mason
TO THE
New York Public Library
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS
IN MEMORY OF
Theodorus Bailey Myers
AND HIS SON
Theodorus Bailey Myers Mason
LIEUTENANT-COMMANDER
UNITED STATES NAVY
1899

Villars
(Villars)
AN

VIE
DU
MARÉCHAL
DUC
DE VILLARS.

VIE
DU MARÉCHAL
DUC
DE VILLARS,

De l'Académie Françoise, Membre du Conseil de Régence, Président du Conseil de Guerre, Ministre d'Etat, Maréchal-Général des Camps & Armées, &c. &c. &c.

ÉCRITE PAR LUI-MÊME;

Et donnée au Public par M. ANQUETIL, Prieur de Château-Renard, & Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, avec le Portrait du Maréchal & des Plans de bataille.

SECONDE EDITION.

TOME QUATRIEME.

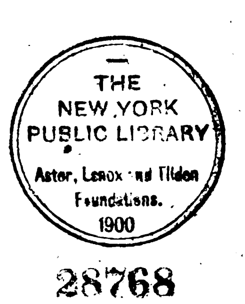


A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.


THE
NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
Astor, Lenox and Tilden
Foundations.
1900



JOURNAL DE VILLARS.

IL y a eu, le premier de l'an, un Conseil d'Etat, auquel ont été admis MM. *Desforts*, Contrôleur-Général des Finances, & d'*Angervilliers*, Secrétaire d'Etat de la guerre. Le Chancelier a droit d'être très-piqué de n'y être pas appelé, puisqu'il en a toujours été sous le Régent, & que le Cardinal de *Fleury* a de grandes obligations au pere du Chancelier, qui l'a tiré du Languedoc; mais le caractere du Cardinal n'est pas reconnoissant.

1730. Augmentation au Conseil. 1 Janvier.

On a appris par *Brancas*, que les Espagnols se préparent sérieusement à l'entreprise d'Italie. Ils destinent à cela cinquante-cinq bataillons, cinq mille cinq cents chevaux & un équi-

Espagne. Se prépare à la guerre.

1730. page d'artillerie, outre les secours de la France, de l'Angleterre & de la Hollande.

L'Angleterre préférée à l'Empire.

Le Cardinal s'est expliqué un peu plus qu'il n'avoit fait encore, sur la conduite du Comte de Sinzendorf, & on a lieu de penser que ce Ministre a laissé entendre que son Maître payeroit bien la garantie de sa succession. J'avois toujours été étonné que Sinzendorf n'ait pas offert Luxembourg ou d'autres places pour cela. Le Garde des Sceaux a toujours dit que l'on n'offroit rien ; & par les discours du Cardinal, de ce jour, on est autorisé à croire que Sinzendorf a fait entendre que l'Empereur donneroit.

Le Cardinal a avoué que l'Empereur le laissoit le maître de tout ce qui pouvoit réunir les Maisons de France & d'Autriche. On m'avoit fait mystere de ces dispositions, ainsi qu'au Maréchal d'*Huxelles*, apparemment de peur que nous ne parlassions fortement de l'union avec l'Empereur & l'Espagne, & que nous ne fissions des efforts pour qu'on abandonnât les liaisons avec l'Angleterre, qui sont contre les vrais intérêts de la France.

Les Curés de Paris ont écrit une seconde lettre contre leur Archevêque, plus insolente que la premiere. Il est venu dîner chez moi, & m'a dit qu'il falloit le soutenir plus fortement, ou qu'il laisseroit tout. 1730. *Curés de Paris.*

Les lettres de Vienne nous ont appris, dans le Conseil d'Etat du 4, que le Comte de Sinzendorf, parlant du Prince Eugene à *Bussy* chargé des affaires du Roi, faisoit voir que la division étoit grande entre eux & le Cardinal de *Fleury* : on nous a dit que le Prince Eugene parloit très-mal de Sinzendorf. On avoit communiqué au Comte de Kimky, Ambassadeur de l'Empereur en France, le traité de Séville, à la réserve des articles secrets, & il a dépêché un courrier à sa Cour. On a mandé au Marquis de *Brancas* de se conduire de maniere à empêcher la guerre, sans néanmoins donner lieu de craindre que le Roi ne tienne pas ses engagemens. *Conseil de l'Empereur. 4 Janvier.*

On a appris de Moscou, que le Czar a déclaré son mariage avec la Princesse Dolorousky, sœur de son favori, qui a quatre ans plus que lui. *Moscou.*

Les lettres de Vienne, lues au Con- *Armement. 1 Janvier.*

1730. seil d'Etat du 8, marquent que l'Empereur se prépare sérieusement à la guerre; qu'il envoie trente mille hommes en Italie, outre les troupes qu'il a déjà dans le Milanois, Naples & Sicile; que les Rois de Prusse & de Pologne se préparent à faire camper leurs troupes sur l'Elbe & sur l'Oder; que l'on voit quelque apparence à un traité de ces Puissances avec le Danemarck. Celui que *Chavigny* a commencé avec les Electeurs de la Maison de Baviere, n'avance pas, par la faute de l'Angleterre.

Charges. Le Roi a donné la charge du Trésor Royal, que le Contrôleur-Général avoit conservée, à M. de *Courson* son beau-frere, & les Charges de Conseillers d'Etat à M. de l'*Escalopier* & à M. le *Bret*, avec celle de Premier Président d'Aix, & un brevet de comptabilité.

L'Espagne désire la guerre. Le Milord Stanhop partant pour l'Angleterre, est venu me voir, & m'a dit que le Roi d'Espagne désiroit fort la guerre. *Brancas* l'avoit mandé de même, & que rien ne le tiroit des tristesses dans lesquelles il tomboit quelquefois, que de lui parler de l'espérance de voir la guerre.

On a dit, dans le Conseil d'Etat du 11, que Bourk & Gronco, les deux Ministres auxquels le Roi de Prusse avoit le plus de confiance, lui conseilloient d'offrir à l'Empereur cinquante mille hommes pour la guerre. On a su aussi que l'Empereur avoit voulu traiter avec l'Espagne, pour établir Dom Carlos dans les places de Florence & de Parme; mais que ne voulant pas faire le mariage de Dom Carlos avec sa fille aînée, la Reine d'Espagne avoit rompu avec lui. 1730. *Prusse & Empereur. 11 Janvier.*

Dans le Conseil d'Etat du 15, on a appris par les lettres de la *Bastie*, Envoyé du Roi à Florence, que les Ministres du Grand-Duc ont paru fort étonnés de la communication du traité de Séville, & ont répondu seulement que la matiere étoit trop importante, pour n'exiger pas un temps considérable pour la délibération, puisque, de quelque maniere que ce pût être, ils voyoient la guerre dans la Toscane. Les Ministres de France & d'Angleterre, qui ont fait la déclaration, ont répondu, que, si leur délibération n'étoit pas bien longue, on attendroit; mais que, si c'étoit pour gagner du *Réponse de Florence. 15 Janvier.*

1730. temps, ils croyoient que les Puissances contractantes ne laisseroient pas d'agir.

Conseil de Vienne. 18 Janvier. On a lu, le 18, au Conseil les dépêches de *Bussy*, qui rend un compte très-exact des déclarations que Milord Valgraf, le Secrétaire d'Espagne & lui ont faites aux trois Ministres de la conférence, qui sont le Prince de Savoie, Sinzendorf & Staremberg, dont les réponses sont à peu près pareilles. Ils se plaignent que la France & l'Angleterre manquent au traité de la quadruple alliance, & l'Espagne à tous ses engagemens. Sinzendorf a été plus embarrassé; car il y a lieu de penser qu'il a consenti aux garnisons Espagnoles, ce qu'il nie hautement: mais que ses Confreres ne laissent pas de lui reprocher. On le dit mal avec le Prince Eugene. Plusieurs régimens Impériaux ont reçu leurs ordres, pour marcher incessamment en Italie.

Résolution de Florence. 22 Janvier. Le Marquis de la *Bastie*, dont les lettres ont été lues au Conseil d'Etat le 22, marque que les Ministres de Florence ont dit que, quoiqu'il fût très-dur pour leur Maître de voir des étrangers dans ses places, cependant

il consentiroit qu'il y eût des Espagnols, pourvu que ses troupes y fussent aussi. 1730. Enfin les dispositions paroissent favorables, & le Cardinal de *Fleury* & le Garde des Sceaux en sont contens.

Le Pere Ascanio, Ministre d'Espagne, n'est pas de même. Il a déclaré aux Ministres du Grand-Duc, qu'il prenoit pour une négative leurs tempéramens. Pour moi, je pense que les premieres réponses de Florence doivent être de gens qui donnent des espérances, quelles que puissent être leurs intentions. Ils veulent, jusqu'au dernier moment, persuader l'Espagne qu'ils n'ont point de répugnance pour Dom Carlos, &, à la vérité, il est désiré par une grande partie des Florentins. *Qui ne plaît pas à l'Espagne.*

J'ai eu avis que le Roi de Sardaigne presse le Pape de mettre de ses propres troupes dans les places de Florence & de Parme. J'en ai parlé au Cardinal, qui n'y ajoute pas foi. *Le Pape.*

Le 24 Janvier, les Ambassadeurs d'Espagne ont donné leur fête, qui étoit un feu d'artifice magnifique sur la riviere, une pastorale & un concert. Il devoit y avoir un bal réglé, qui convenoit à la grande magnifi- *Fête. 24 Janvier.*

1730. cence des habits des perſonnes diſtinguées invitées à cette fête; mais les meſures n'ayant pas été bien priſes, les maſques ont commencé le bal. Le froid pendant le ſouper, dans une ſalle de bois au milieu du jardin, a fait que l'on n'a pu attendre la fin, & les Maîtres d'hôtel ont volé indignement les Ambaſſadeurs.

Le Roi. Plaiſirs. Il y a eu, dans le même temps, un dîner du Roi ſeul avec le Duc d'*Epernon*, qui a fait grand bruit, & qui a cauſé, quelques mois après, la diſgrace des Ducs de *Gêvres* & d'*Epernon.* Le Roi ſoupoit ordinairement en particulier avec la Reine, & paroiſſoit ſombre & aimer la retraite. M'étant trouvé un jour à un de ces ſoupers, on y parla des guerres paſſées & des divertiſſemens. » Pour moi, *lui ai je* » *dit*, j'ai toujours eſſayé de mêler » les affaires & les plaiſirs. Les mo- » mens les plus glorieux & les plus » agréables de ma vie, ſont certaine- » ment, Sire, ceux où j'ai l'hon- » neur d'approcher de la perſonne de » Votre Majeſté, & d'entrer dans » ſes Conſeils; mais, après cela, je » ne manque guere la Comédie à Ver-

» failles; je vais chercher l'Opéra à 1730.
» Paris. Je crois même convenable
» au service, de mêler les plaisirs
» aux affaires : souvent je suis parti
» d'un bal pour de grandes expédi-
» tions; enfin, je crois qu'il faut se
» réjouir, & faire réjouir ceux qu'on
» a sous ses ordres «. Cependant, m'a
dit le Roi en me regardant d'un air
équivoque, » il y a des gens qu'au
» lieu de divertir, vous avez quel-
» quefois bien ennuyés «. J'ai été em-
barrassé, & le Duc de Rohan l'a été
aussi pour moi : cependant je me suis
remis, & ai dit : » En vérité, Sire,
» s'il m'est arrivé d'ennuyer, c'est bien
» contre mon intention «. Le Roi a
repris d'un air plus ouvert : » Oui,
» cela vous est arrivé, & très-sou-
» vent. Ce sont mes ennemis, quand
» vous les avez battus, & personne ne
» les a plus souvent ennuyés que vous «.
Ces paroles très-flatteuses ont fait plai-
sir aux gens de guerre auxquels elles
sont revenues.

Les dernieres lettres de Vienne di- *Vienne & Florence.*
sent que le Prince de Savoie & l'E-
vêque de Vusbourg veulent la guerre,
& que les courriers sont fréquens à

A v

1730. Moſcou & à Berlin. Il en eſt arrivé un de Florence à Paris, par lequel on apprend que le Grand-Duc veut négocier & recevoir partie des garniſons Eſpagnoles mêlées avec les ſiennes. Sur cela, j'ai dit au Conſeil : » Que » le Grand-Duc livre ſeulement une » porte de Livourne : accommodez » cette porte de maniere que l'on en » ſoit les maîtres par-dedans & par- » dehors ; après cela, mettez y ſeu- » lement quatre cents Eſpagnols, au » lieu de trois mille. Les Florentins » n'ouvriront pas une porte aux Im- » périaux, en laiſſant la liberté aux » Eſpagnols d'entrer par celle dont » ils ſeroient les maîtres, pour don- » ner un combat dans les rues de Li- » vourne «.

Hommages du Duc de Lorraine. 1 Février.

Le Duc de Lorraine eſt arrivé le 30 Janvier, & a fait ſon hommage le premier Février. Ce jeune Prince eſt d'une figure agréable, & marque beaucoup d'eſprit. Le Cardinal de *Fleury* lui a donné à dîner. J'y ai été invité avec quatre ou cinq autres perſonnes. Les Ambaſſadeurs de l'Empereur, d'Eſpagne & de Hollande, & pluſieurs autres, avoient dîné la veille chez moi.

Ce même jour, dans le Conseil d'Etat, on a lu les dépêches de Hollande, qui marquent une grande inquiétude de la guerre. Les Hollandois disent hautement que le traité de Séville n'est fait que pour les Anglois, qui demeurent par-là maîtres du commerce; que la guerre est inévitable; & on peut même juger, par quelques discours des plus considérables de la République, que si la guerre commence & qu'elle s'allume dans l'Empire, ils pourront prendre le parti de la neutralité.

1730.

Plaintes de la Hollande.

Les lettres de Berlin marquent un désir extrême de la guerre, & une aversion violente du Roi de Prusse contre le Roi d'Angleterre. On a appris aussi l'ouverture du Parlement à Londres le 23 Janvier, & les adresses ordinaires. Le parti de la Cour dominoit toujours, le Roi faisant espérer des diminutions de dépense. Celles de l'Espagne étoient prodigieuses, & on préparoit un embarquement de quarante-deux mille hommes, cavalerie & infanterie. Cependant *Brancas* avoit ordre de porter le Roi d'Espagne aux expédiens qui pouvoient em-

Prusse, Angleterre & Espagne.

5 Février.

1730. pêcher la guerre : mais ses lettres, lues le 5 Février, marquoient que ce Prince ne respiroit que la guerre, & craignoit même que l'Empereur ne voulût l'éviter. Celles de Vienne, du 20 Janvier, disoient que le Prince Eugene avoit déclaré hautement que l'Empereur ne souffriroit pas les garnisons Espagnoles, & que lui Prince Eugène iroit commander les armées d'Italie. On voyoit déjà la liste des régimens Impériaux qui devoient y passer, faisant trente mille hommes ; ce qui n'étonnoit pas le Roi d'Espagne, toujours déterminé à la guerre.

Amnistie & changement dans les troupes.

L'amnistie aux déserteurs a été résolue & publiée. On change la forme des escadrons : on met à quarante les compagnies de cavalerie & de dragons, qui étoient à quarante-cinq : on fait les escadrons de quatre compagnies, & on fait des compagnies nouvelles de cinquante maîtres que l'on tire des anciennes. On a aussi résolu de faire camper la cavalerie.

Forces pour la guerre. 8 Février.

Le Ministere d'Angleterre, comme on l'apprend par les lettres du Comte de *Broglio*, lues au Conseil le 8, fait toujours des difficultés pour payer sa

portion des subsides nécessaires à la conclusion des traités avec les Electeurs de la Maison Palatine ; mais il offre vingt mille nationaux, pour composer une armée sur le Rhin. » Il faut, *ai-je dit*, ne leur plus demander ces subsides, qu'ils ont tant » de peine à donner; qu'ils fassent » marcher leurs vingt mille hommes ; » mais qu'on se souvienne bien de ce » que j'ai toujours dit sur cette » guerre, que celui qui se levera le » plus matin aura beau jeu «. On disoit que la tête des troupes destinées par les Impériaux sur l'Italie, avoit dû commencer à marcher le premier Février. 1730.

Dans le Conseil d'Etat du 12, on a appris par des lettres de *Brancas*, que le Roi & la Reine d'Espagne sont très-mecontens de la maniere dont les Ministres de France & d'Angleterre ont déclaré à ceux de l'Empereur le traité de Séville. Le Pere Ascanio l'a annoncé à Florence avec insolence, par une lettre qu'il a répandue partout, & dans laquelle il dit que les Etats de Florence & de Parme appartiennent par toutes les loix à l'Infant *Traité de Séville déclaré. 12 Fevrier.*

Dom Carlos, puisque les plus grandes Puissances de l'Europe l'ont ainsi réglé.

1730.

Prusse & Pologne.

On a appris encore que les Rois de Prusse & de Pologne doivent se voir, & que le Général Sekendorf sera présent à leur entrevue. J'ai dit au Conseil : *Cela mérite attention.* Le Cardinal de *Fleury* & le Garde des Sceaux ont dit *non*; & j'en ai conclu avec les autres Ministres, qu'ils sont assurés qu'il n'y aura pas de guerre.

uvement roupes palliés. 15 Février.

Enfin le régiment de Philippi des troupes de l'Empereur, marche en Italie, & les autres régimens suivront celui-là, qui a dû partir le 18 : c'est un courrier envoyé exprès de Vienne, qui nous a appris la marche de ces troupes. On en a encore parlé dans le Conseil du 15 ; mais le Garde des Sceaux tâche de pallier tout cela : il appréhende de rien dire qui donne idée de guerre, de crainte de faire de la peine au Cardinal.

Londres.

Les lettres de Londres ne font mention que des démêlés ordinaires dans le Parlement, où le parti de la Cour est toujours le plus fort d'un tiers.

Duc de Lorraine.

Le Duc de Lorraine est parti le 15 :

il m'a fait beaucoup d'honnêtetés, & devoit dîner chez moi à Marly, ce que le Garde des Sceaux a empêché, & l'a obligé malgré lui, d'aller dîner, chez le Cardinal. Celui-ci l'a aussi empêché de faire aucune visite, même à la Reine d'Espagne sa cousine-germaine, qui l'a trouvé très-mauvais. 1730.

Le Cardinal.

Le Cardinal est venu dîner chez moi à Marly, & à propos de rien il a dit que sa charge étoit à vendre, entendant celle d'Administrateur du Royaume. Madame la Maréchale a répondu qu'il ne se trouveroit pas d'acheteurs. » Pourquoi ? *ai-je répli-* » *qué* : l'Empire Romain a bien été » mis à prix, & vendu «. Ce discours a surpris la compagnie, dont étoit le Duc de *Noailles*. Mais depuis quelque temps il en échappoit de cette espece au Cardinal, qui marquoient de la foiblesse.

Vienne & ses Alliés. *19 Février.*

Une dépêche de *Bussy*, lue dans le Conseil du 19., nous a enfin appris ce qui s'est passé entre les Ministres de Florence à Vienne, & les Ministres de l'Empereur : on devine entre ces Princes une intelligence secrete, mais entiere. L'Empereur a déclaré qu'il ne

1730. souffrira jamais de garnisons Espagnoles. Les ordres sont donnés & exécutés pour la marche des troupes Impériales par la Baviere & le Tirol en Italie, & toutes les mesures prises pour la guerre, conjointement avec le Czar, les Rois de Prusse & de Pologne; & le Comte Louvestein a été envoyé par l'Empereur aux Electeurs & Princes de l'Empire, pour les déterminer à la guerre. Enfin les nouvelles de la Haye ne donnent pas grande espérance que les Hollandois veuillent sérieusement y entrer.

Turquie & Perse.

Villeneuve, Ambassadeur à Constantinople, confirme dans ses dépêches les avantage de Cha-Thamas fils du Sophi. Esrek demande du secours à la Porte; mais elle ne veut pas lui en donner. Le Pacha d'Egypte révolté a été battu par Coprogli; mais il est encore maître de la ville du Caire. L'état actuel de l'Empire Ottoman ne lui permet pas de rompre avec la Chrétienté.

Mort du Czar. 22 Février.

On a appris dans le Conseil du 22, par un courrier dépêché de Berlin, la mort du Czar, de la petite vérole. Il devoit se marier le 22. Au retour

d'une chasse par un froid excessif qui lui a donné un grand rhume; la petite vérole qui est survenue l'a emporté en peu de jours. Il étoit parfaitement beau & bien fait, d'une taille très-haute. A quatorze ans, & quatre mois il étoit plus grand que les gens de dix-huit, & promettoit beaucoup par l'esprit & les sentimens. Le Conseil s'est déterminé dans le moment à donner l'Empire à la Princesse de Courlande, fille du Czar Jean, aîné du Czar Pierre, grand pere du dernier mort, dont les filles paroîtroient devoir hériter. L'aînée a un fils du Duc de Holstein, & la Cadette de la Duchesse de Holstein est vivante.

1730.

Apparemment le Conseil a craint une minorité, ou le sang de la derniere Czarine. Le Prince Dolourouski est parti sur le champ pour aller chercher la Princesse de Courlande à Mittau, & on croit que cette famille très-puissante tâchera de faire épouser cette Princesse au Prince Dolourouski, favori du dernier Empereur. Le Czar, quatre jours avant sa mort, devoit se marier à la sœur de Dolourouski. Quelle destinée pour cette Princesse,

qui devoit épouſer un Empereur plus
1730. beau que l'Amour & qu'elle aimoit
éperdument.

Préparatifs de guerre.
26 Février.

Les lettres de Londres apprennent qu'Ameſtron & Groveſtein vont arriver ici, pour régler les meſures de guerre. Et les mêmes lues au Conſeil du 26, diſent que les débats ont été très-violens dans le Parlement & avec une inſolence outrée contre le Roi, en préſence même du Prince de Galles. Çependant le parti de la Cour eſt toujours ſupérieur. Celles d'Eſpagne parlent des préparatifs de guerre. Le Roi deſtine cinquante bataillons de ſept cent cinquante hommes chacun & cinq mille chevaux pour l'expédition d'Italie, & même deux mille chevaux de plus ſi on les eſtime néceſſaires, avec un équipage d'artillerie.

Rome.

Il a été donné un Chapeau à Salviaty avec cette particularité, que le Roi d'Angleterre a voulu lui donner ſa nomination; mais le Pape a déclaré qu'il étoit Cardinal ſans cette nomination; laquelle le Saint Pere veut réſerver pour l'Archevêque d'Embrun.

Le Marquis

Un courrier arrivé aux Amballa-

deurs d'Espagne, a apporté un projet de guerre, qu'ils doivent examiner avec nous. Le Cardinal, dans le Conseil du premier Mars, a paru trouver mauvais que *Brancas*, informé de ce projet, n'en ait rien mandé. Il répétoit dans ses dépêches qu'il falloit avoir de grandes complaisances pour la Reine d'Espagne, qu'elle s'irritoit quand on vouloit combattre ses sentimens : &, à la vérité, il avoit été si complaisant pour elle, qu'elle l'avoit fait Grand d'Espagne. On avoit bien fait remarquer au Cardinal de Fleury qu'il étoit dangereux d'envoyer dans une Cour un Ambassadeur, obligé, par son propre intérêt, a être plus dépendant de cette Cour, que des intérêts de son Maître (*a*).

1730.

de Brancas Grand d'Espagne.

1 Mars.

(*a*) On voit par le Journal même, combien le rôle d'un Ambassadeur étoit difficile dans ces temps critiques. Il falloit savoir céder à-propos, sans occasionner une rupture, que la France craignoit, & que l'Espagne sembloit désirer. Le Duc de Brancas y réussit, & en fut récompensé. Il y a de l'injustice à faire entendre qu'elle eut de la complaisance pour obtenir la Grandesse. Il l'obtint de la Cour d'Espagne avec l'agrément de la Cour

1730. Préférence que le Grand Duc doit à l'Empereur.

Par les lettres de Vienne on voit la continuation de la marche des troupes Impériales en Italie, & on ne peut douter qu'elles ne soient reçues dans les places de Florence & de Parme, avant que celles d'Espagne puissent forcer les Princes possesseurs à recevoir des garnisons Espagnoles malgré eux. Le Cardinal a lâché un mot très-important; c'est la crainte que, d'un moment à l'autre, la Reine d'Espagne ne retourne à l'Empereur, si l'on trouve impossible de lui donner les places de Livourne & de Plaisance. Il a aussi insinué que sans la crainte de l'Empereur, le Grand-Duc livreroit ses places. J'ai répondu: » On veut » croire qu'il n'y a que cette crainte » qui détermine le Grand-Duc à » s'attacher à l'Empereur; & moi » je trouve que lorsqu'on veut ôter à » un homme la clef de sa chambre, » il est très-naturel qu'il soit pour » celui qui s'oppose à cette violence «.

Mort du Pape. 2 Mars.

On a appris, le 2 Mars au matin,

---

de France, parce qu'il avoit rendu à l'une & à l'autre des services, dont toutes deux sentirent l'importance & la difficulté.

la mort du Pape Benoît XIII, de la Maison des Ursins. C'étoit un très-saint homme, nourri Moine, & qui en avoit gardé l'esprit, la piété & l'austérité. Il se laissoit intimement gouverner par le Cardinal Coscia, homme de basse naissance, qu'il avoit revêtu de la pourpre immédiatement après son exaltation. 1730.

On a ordonné aux Cardinaux François de se rendre incessamment à Rome. Le Cardinal de *Rohan* mon ami, dont la santé est fort délicate, m'avoit confié d'avance les mesures qu'il prenoit pour se dispenser du voyage; mais il s'est rendu aux instances du Cardinal de *Fleury*, qui a porté le Roi à vouloir qu'il parte. On a lu, dans le Conseil d'Etat du 5, les instructions que l'on envoie au Cardinal de *Polignac*, moins ancien que le Cardinal de *Rohan*, mais qui sera chargé du secret à la sollicitation de celui-ci. *Instructions. 5 Mars.*

Les lettres de Moscou nous apprennent ce qui s'est passé les derniers jours de la vie du Czar. Les Dolourouski avoient voulu faire coucher la Princesse leur sœur, fiancée avec le Czar, pour qu'il y eût une célébration de *Russie.*

mariage, & pouvoir la déclarer Czarine;
1730. mais cela n'a pas été possible, par la nature de la maladie. Les sept Ministres se sont assemblés. Osterman a dit : Comme Etranger, je ne dois » pas assister à la délibération que » l'on va tenir pour un successeur; » mais je serai de l'avis commun «. Les six sont demeurés, & convenus de la Princesse de Courlande. Osterman est rentré après la résolution prise, & tous sept l'ont fait approuver aux divers Tribunaux.

Marche de troupes.

On apprend par les lettres de Vienne, la continuation de la marche des troupes Impériales en Italie. On ne parle pas du projet de guerre qui est arrivé de Séville, & on fait que le nombre des troupes Imperiales qui marchent en Italie, est encore augmenté de seize bataillons & dix-neuf escadrons.

Colere à Vienne.
8 Mars.

Les lettres de Vienne, lues dans le Conseil du 8, marquent que le Prince Eugene a parlé avec beaucoup de hauteur à l'Envoyé de Hollande, & déclaré que l'Empereur feroit connoître son indignation sur le mépris que le traité de Séville faisoit paroître pour lui.

Plelo, Ambassadeur en Danemarck, mande qu'il se faisoit un traité entre le Czar & le Danemarck, qui pourroit bien être dérangé par la mort du Czar. *Plelo* ayant pressé les Ministres Danois de faire marcher leurs troupes pour conserver les Etats d'Hanover, ils ont répondu qu'il leur falloit de l'argent. Sur quoi j'ai dit : » J'ai quasi » toujours vu que c'est de l'argent » assez mal employé, que celui que » l'on donne à ces Puissances-là «.

1730.

Russie & Danemarck.

Les Ambassadeurs d'Espagne ont communiqué les projets de guerre qu'ils ont reçus de Séville. Ils demandent que la France fasse avancer vingt-cinq mille hommes sur les côtes de Provence, pour les faire passer en Italie ; qu'elle fasse marcher une armée de vingt cinq mille hommes sur le Rhin, pour entrer dans l'Empire, avec un corps de troupes Angloises & Hollandoises. On attend l'arrivée de Grovestein & d'Amestron, pour délibérer sur ces projets.

Projet de

Dans les instructions envoyées au Cardinal de *Polignac*, on paroît désirer que l'élection regarde le Cardinal Pera ou le Cardinal Impériali, auquel

Rome.

la France avoit donné autrefois l'exclusion.

1730.

Finances, Ministres & troupes.

Il y a eu du désordre dans la Compagnie des Indes. Le dépôt ayant été violé, les actions sont tombées considérablement, & il s'est répandu dans la Cour, que le Contrôleur-Général étoit ébranlé. Il est certain que le Cardinal écoute ses ennemis. Le Contrôleur-Général est très-mécontent; M. d'*Angervilliers* ne l'est pas moins. Le Cardinal avoit approuvé un changement très-sage, proposé par d'*Angervilliers*, pour mettre les escadrons à cent soixante maîtres; puis il a pris l'avis du Maréchal de *Berwick*, des Ducs de *Noailles* & de *Levy*, qui n'ont pas approuvé le projet. Il m'a consulté ensuite, & je lui ai dit que celui de d'*Angervilliers* étoit le seul bon, & il a été suivi; mais ces incertitudes sur le Contrôleur-Général & le Ministre de la guerre les mécontentent l'un & l'autre.

Haras.

J'ai aussi parlé au Cardinal sur la destruction des Chevaux en France. Je lui ai dit : » Dans les dernieres guerres » on tiroit plus de vingt-cinq mille » chevaux tous les ans de Bretagne

» &

» & du Comté, & à présent il n'en » sort plus la quatrieme partie. Depuis la mort du feu Roi, il vous » en coûte plus de cent mille écus par » an, pour établir des haras, & c'est » précisément depuis ce temps-là que » tous ceux que vous aviez en France » sont détruits. Commencez par épargner vos cent mille écus : rendez aux Peuples la liberté qu'on » leur a ôtée d'avoir des jumens & » des étalons, & vous verrez que les » choses reprendront leur ancien cours, » au lieu que par vos précautions la » quantité des chevaux diminue tous » les jours «. 1730.

Mesure pour la guerre. *12 Mars.*

Dans le Conseil d'Etat du 12, il a été question des conférences tenues entre le Cardinal & les Ambassadeurs d'Espagne. Il a dit qu'il étoit convenu d'attendre l'arrivée de Grovestein & de Stanhop que nous nommerons désormais Milord Arington. Ils sont arrivés à Paris ce même jour.

Espagne.

Les lettres de *Brancas* montrent que le Roi & la Reine d'Espagne veulent absolument la guerre, persuadés que les Peuples de Naples & de Sicile se révolteront contre les Allemands,

dès qu'ils verront approcher la flotte
1730. d'Espagne. Mais nous pressons l'Espagne de commencer par fortifier la garnison de Porto-Hercolé, parce que ce n'est pas attaquer que de garnir ses places.

Duché de Sully.
13 *Mars.*

Il y a eu, le 13, un grand Conseil chez le Roi, auquel ont été appelés les Conseillers d'Etat qui ont examiné le procès entre MM. de *Béthune* & d'*Orval* sur le Duché de Sully. Il a été décidé que le titre de Duc appartiendra à MM. de *Béthune*, & la Terre de Sully au Comte d'Orval, avec faculté au premier de la retirer, sur le pied du denier vingt-cinq, dans le terme de six mois, suivant l'Edit de 1711.

Prusse & Pologne. Visite.
16 *Mars.*

Les dépêches d'Allemagne & de Séville, lues dans le Conseil du 16, ne contiennent rien d'important. Les premieres parlent seulement d'une visite que le Roi de Prusse a rendue au Roi de Pologne. Il est arrivé dans le temps que l'on étoit à table à un grand festin que donnoit le Roi de Pologne, pour le mariage d'une de ses filles naturelles. Le Roi de Prusse & ceux qui le suivoient sont entrés masqués

dans la salle. Il s'est mis derriere la chaise du Roi de Pologne, qui, averti de la qualité de la compagnie, a dit : » Buvons à la santé des masques » qui viennent d'entrer, peut-être » y en a-t-il que nous aimons fort «. Sur ce propos, le Roi de Prusse a ôté son masque, & les deux Rois se sont embrassés très tendrement. Ce petit voyage n'a été que de quatre jours. Les Ministres de France qui sont dans ces deux Cours & dans celle de Vienne, mandent que toutes ces liaisons n'aboutiront à rien. Ils suivent l'usage trop commun aux Ministres, de dire & d'écrire ce qu'on appelle *placentia*, plutôt que des vérités chagrinantes. Aussi les Ministres de l'Empereur disent que le Roi de Prusse lui offroit cinquante mille hommes, le Roi de Pologne tout ce qu'il avoit, & que les trente mille promis par le Czar alloient marcher ; & les Ministres de France dans ces Cours écrivoient tout le contraire. 1730.

Bonnac s'est conduit très-mal dans une affaire arrivée dans le Canton de Zurich. Piqué de ce que ce Canton ne lui avoit pas marqué assez de con- *Suisse.*

1730. sidération, il vouloit que l'on soutîn les autres contre lui, au lieu de les pacifier. » Quand un Ambassadeur, ai-j » dit, fait de pareilles fautes, il fau » lui écrire durement; louer quan » on le mérite, & blâmer de même » Une pareille conduite auroit ét » nécessaire pendant le traité de Sé» ville «.

Brancas. *19 Mars.* Cette disposition ne me rend pas favorable au Marquis de *Brancas*, qui, dans ses lettres lues le 19 au Conseil, demande encore des secours. Le Garde des Sceaux a représenté qu'en dix-huit mois il a touché deux cent cinquante mille livres. Cela & la Grandesse payent assez cher le traité de Séville, qui nous engage à une guerre très-infructueuse pour nous.

M. Ory, Contrôleur-Général. *20 Mars.* Depuis quelques jours, il s'est répandu que le Contrôleur-Général est mal avec le Cardinal. Je lui ai dit; » A quoi en êtes-vous? *Il m'a ré» pondu* : A demander dès aujour» d'hui à me retirer, & je le fe» rai en sortant du Conseil. *Je lui » ai dit* : Ne vous pressez pas tant «. Le Roi, auquel les Etats d'Artois faisoient une harangue, est arrivé, & a fini

la conversation. En entrant dans la salle des Gardes, j'ai mis le pied dans un marbre rompu & fait une chute très-rude. Cependant, quoique je souffrisse beaucoup, j'ai été au Conseil. En rentrant chez moi, il s'est trouvé deux contusions très-violentes, & quelque crainte que la cheville du pied ne fût cassée. Maréchal, premier Chirurgien du Roi, est venu me visiter, & a trouvé qu'il n'y a rien de rompu. 1730.

M. *Desforts* m'a fait dire qu'il a écrit au Cardinal & remis son emploi; & le 20 au matin, il est venu me le dire lui-même. Deux heures après, M. *Ory*, qui étoit Intendant de Perpignan, est venu me dire qu'il est Contrôleur Général. C'est un jeune homme de trente-huit ans, que j'ai vu Capitaine à la fin de la derniere guerre. Je lui ai dit: » Monsieur le Capitaine, » si vous aviez suivi le service, vous » seriez peut être Major présente- » ment. Vous n'avez pas si mal » choisi, puisque vous voilà revêtu » de l'emploi le plus important du » Royaume «. Ce choix a surpris la Cour & la Ville. Il paroît que le Cardinal a donné trop promptement cette

importante Charge. Peut-être eût-il été plus sage de laisser *Desforts* dans son emploi, ne fût-ce que pour ne pas répandre chez les étrangers le désordre de nos finances, sur-tout une nouvelle guerre étant prête à s'allumer.

1730.

Justification de Desforts.

M. *Desforts* s'étoit laissé embarquer dans les intérêts de la Compagnie des Indes. On avoit violé le dépôt, & vendu des actions pour faire acheter & hausser le prix. M. *Desforts* n'avoit rien fait sans ordre du Roi, & sans le communiquer au Cardinal; mais plusieurs fripons s'étant mêlés de ce trafic, M. *Desforts*, homme d'honneur, y fut trompé, & se retira bien plus mal dans ses affaires, que lorsqu'il avoit été remis dans la place de Contrôleur-Général.

Il l'avoit déjà exercée pendant la Régence. Le Cardinal l'avoit forcé de la reprendre ; & j'étois présent, lorsque M. *Desforts* lui a dit que c'étoit par pure déférence à son désir, qu'il l'acceptoit de nouveau. Cependant il se retire comme disgracié, & peu d'apparence qu'il conserve sa place au Conseil. M. *Ory* y est déjà entré, & a travaillé avec le Roi.

1730.

J'ai manqué les Conseils jusqu'à celui du 29 ; il a même fallu me porter jusqu'à ma place. Le Roi m'a marqué des bontés très-vives ; il a été lui-même chercher mes gens, m'a fait monter dans ma chaise devant lui, & n'a pas voulu se retirer qu'il ne m'ait vu descendre le degré.

Attention du Roi.

29 Mars.

On a lu dans ce Conseil des dépêches de Vienne, qui annoncent la guerre de plus en plus. L'Empereur se prépare à faire marcher une armée de quarante mille hommes sur le Rhin, & compte en avoir soixante & dix mille en Italie. Les Rois de Prusse & de Pologne paroissent plus unis que jamais. Ils ont ordonné des revues de leurs troupes pour le mois de Juin. Le Roi & la Reine d'Espagne ne respirent que la guerre. La Cour, à ce qu'on apprend par les nouvelles de Séville, part pour Grenade, & l'on croit qu'après cela elle reprendra la route de Madrid.

Armement.

Le Parlement d'Angleterre est toujours fort animé. Le parti opposé à la Cour, fait, sur le port de Dunkerque, des difficultés qui n'ont pas grand fondement. Cependant, pour donner au

Dunkerque sacrifié.

parti de la Cour une supériorité dé-
1730. cidée, on a satisfait sur Dunkerque le parti de l'opposition, & certainement avec trop de complaisance.

Réflexions sur la guerre. 5 Avril.

Il est arrivé des courriers de Séville avec les projets de guerre dont on a parlé. Comme j'ai manqué deux Conseils, le Garde des Sceaux m'a dit qu'il me les enverroit; & dans le Conseil du 5, le Cardinal de *Fleury* m'a dit à ce sujet : » Si vous avez lu » les Amadis, comptez que leurs » faits de guerre étoient moins sur- » prenans que ceux que nous de- » mandent le Roi & la Reine d'Es- » pagne. *J'ai répondu* : Je ne fais » pas grande attention à ce qui se » passera en Italie, pour deux rai- » sons. La premiere, c'est que nous » n'y gagnons rien. La seconde, c'est » que nous ne sommes pas du tout » garans du succès, puisque nous » n'avons part ni au dessein ni à la » conduite; & qu'en donnant tout ce » que nous avons promis dans le » traité de Séville, nous en sommes » quittes. Mais, dès que l'Empereur » sera attaqué en Italie, qui nous » répondra qu'il ne commencera pas

» la guerre dans la Basse-Allema-
» gne? Et si les Rois de Prusse & 1730.
» de Pologne s'emparent des Etats
» d'Hanover, qui nous répondra de
» la fidélité du Danemarck, & que
» la guerre ne se portera pas en Fri-
» se? Il y a bien long-temps que
» j'avertis que c'est le côté le plus
» dangereux pour nous «. Le Cardinal a répondu que les Danois seroient fideles. » Je le souhaite, *ai-je re-
» pris*; vous avez pourtant vu que le
» Conseil du Roi d'Angleterre s'en
» méfie «.

Russie.

On a appris par un courrier du Duc de Leria, de Moscou, que le 8 Mai, la nouvelle Impératrice ayant convoqué le Sénat, encouragée, dit-on, par un Lieutenant-Colonel des Gardes, a déchiré le billet qu'elle avoit signé, contenant les articles qu'on lui avoit proposés pour changer la forme du gouvernement, & déclaré qu'elle conserve la despoticité tout entiere. On voit que tout cela a été conduit par Osterman, qui a fait le malade depuis la mort du Czar, pour pouvoir n'avoir aucune part aux Conseils qui se tenoient. Elle a mis en liberté

1730. Jagolinsky; qui avoit été arrêté par ceux qui vouloient changer le gouvernement. Elle a en même temps fait assurer l'Empereur, que les trente mille hommes promis sont prêts à marcher.

Projets de campagne. 10, 12 & 13 Avril.

Le 10, le Marquis de Spinola, Capitaine-Général d'Espagne, & destiné à commander les armées d'Espagne qui doivent attaquer l'Italie, est arrivé à Versailles, envoyé pour concerter avec les Ministres du Roi, ceux d'Angleterre & de Hollande, les moyens d'exécuter le traité de Séville. J'ai été à Versailles le 12, & le Cardinal m'a dit en arrivant, que le Roi avoit intention que le Marquis de Spinola, avec les Ambassadeurs d'Espagne, ceux d'Angleterre & de Hollande se rendissent chez moi, pour y délibérer & concerter les projets de guerre. J'ai dit au Cardinal, qu'il convenoit que cette assemblée se tînt chez lui; il m'a répondu que, comme c'étoit matiere de guerre, il falloit que ce fût chez le Général le plus capable de décider.

Nous avons eu chez le Cardinal une conférence préparatoire, composée du Garde des Sceaux, du Maréchal de *Berwick* & de M. d'*Anger-*

villiers, Ministre de la guerre. Je désirois que le Maréchal de *Berwick* se trouvât à la mienne; mais on ne l'a pas voulu. D'*Angervilliers* même m'a confié que le Cardinal ne se fie pas à lui; ce n'est pas qu'il ne le comble de biens, dans le temps qu'il en use tout différemment pour moi. 1729.

A neuf heures du matin du 13, se sont rendus chez moi le Marquis de Spinola, le Marquis de Sainte-Croix, le sieur de Bernachia, Ambassadeurs d'Espagne; le Milord Arington, M. de Goslinga, & Hop, Ambassadeurs de Hollande, le Général Grovestein & M. d'*Angervilliers*.

J'ai ouvert la conférence par assurer les Ministres d'Espagne que Leurs Majestés Catholiques pouvoient compter sur tout le zele & toute l'ardeur, pour leur gloire & leur service, qu'ils avoient droit d'attendre de leurs plus fideles sujets; & qu'après ce que je dois au Roi mon Maître, je serai tout dévoué à ce qui sera estimé convenable à leurs intérêts. Le Marquis de Spinola, homme d'esprit, & destiné à commander l'armée qui doit faire une descente en Italie, a commencé par

demander vingt-cinq mille François ;
1730. savoir, vingt mille hommes de pied, & cinq mille chevaux. Dans notre Conseil préparatoire du 12, le Cardinal nous avoit prévenus, M. d'*Angervilliers* & moi, que si les Ministres d'Espagne parloient de ces vingt-cinq mille hommes, on pouvoit soutenir qu'ils n'avoient jamais été promis ; ainsi, sur la premiere réquisition, nous répondons suivant nos instructions. Les Ministres d'Espagne se soulevent, montrent l'écrit qu'ils soutiennent avoir été approuvé par le Cardinal, somment les autres Ambassadeurs de dire ce qu'ils ont vu & entendu. Tous confirment ce que disent les Ministres d'Espagne. Ce premier point très-important a été suspendu, & il a été dit que l'on se rassemblera le soir, après la revue que faisoit le Roi du régiment des Gardes, où tous devoient aller. Cependant, dans le reste de la conférence, qui a duré jusqu'à deux heures après midi, on a agité le projet de guerre.

Après avoir menacé les côtes de Toscane & tâché d'ébranler le Grand-Duc, a dit le Marquis de Spinola, il

faudra faire la deſcente vers Baya près de Naples. J'ai répondu ſimplement, qu'il étoit d'une extrême conſéquence de bien débuter dans un commencement de guerre, & que je voyois de très-grands obſtacles dans le projet propoſé. Partir d'Eſpagne pour aller conquêter l'Italie, ſans y avoir aucune place ni intelligence, défendue par ſoixante-quinze mille Impériaux, comme l'avançoient les Miniſtres d'Eſpagne, c'étoit une très-rude entreprise. Aucun des autres Miniſtres n'a voulu combattre le projet, perſuadés, comme il étoit aiſé de le juger, que le Cardinal de Fleury ne vouloit pas de guerre, & qu'il falloit lui laiſſer le ſoin de s'y oppoſer. 1730.

Ceux d'Eſpagne ont parlé des diverſions qu'ils demandoient : c'étoit d'attaquer la Flandre Impériale ou l'Empire. Entrer dans l'Empire, a dit quelqu'un, c'eſt réunir tous les Etats à l'Empereur. Ameſtron, Général Anglois, a répondu que le ſeul moyen de ne pas craindre les Princes de l'Empire, eſt de leur faire peur. Ces différentes matieres ſe traitoient ſans déciſion. Pendant ce temps, M. d'*Au-*

gervillers avoit envoyé un courrier
1730. au Cardinal, pour lui dire que tous les Ambassadeurs, conjointement avec les Espagnols, soutenoient qu'il avoit promis les vingt-cinq mille hommes. Par le retour du courrier, M. le Cardinal nous a mandé qu'on pouvoit soutenir hautement que ces vingt-cinq mille hommes n'ont jamais été promis.

On s'est rassemblé sur les sept heures du soir, & il a fallu ouvrir la séance par cette déclaration, contre laquelle les Ambassadeurs d'Espagne se sont récriés qu'ils feront un manifeste, qu'ils ont des témoins, qu'on ne dément pas des gens comme eux. Le Marquis de Sainte-Croix est sorti, disant qu'il ne falloit plus traiter avec qui les démentoit. Le Marquis de Spinola, plus maître de lui-même, est resté, & a dit que, pour les vingt-cinq mille hommes, il les demandoit, sans quoi il dépêcheroit un courrier pour désabuser son Maître; mais qu'il offroit qu'on n'armât plus les six vaisseaux de guerre, & qu'on donnât moins de cavalerie & plus d'infanterie.

J'ai dit à ces Messieurs, que nous ne pouvions qu'offrir de donner notre

contingent, suivant le traité, auquel nous ne manquerions jamais; mais que le projet proposé me paroissoit très-difficile. J'ai pressé les Ministres de Hollande & d'Angleterre d'en dire leur avis; mais aucun d'eux n'a voulu le contredire : en quoi paroît leur partialité pour l'Espagne, & leur mauvaise volonté pour la France, qu'ils veulent laisser seule chargée du mécontentement de l'Espagne. On s'est donc séparé sans rien conclure. 1730.

Sur ces difficultés, le Cardinal a jugé à propos d'indiquer un Conseil extraordinaire, qui a été assemblé le 16. Le Cardinal l'a ouvert, en disant que le Roi désiroit être informé de ce qui s'étoit passé dans la conférence tenue chez moi. J'en ai fait le récit, après lequel le Roi m'a demandé mon avis, que j'ai donné en ces termes : » Par ce qu'on apprend des nouvel» les d'Espagne, il paroît, Sire, » que le désordre est assez grand dans » les finances de ce Royaume; ce» pendant il paroît déterminé à la » guerre. Celles de Votre Majesté ne » sont pas encore rétablies; néan» moins je serai toujours pour suivre 16 Avril

1730. » le parti de la gloire : cette gloire, » le premier & le plus cher des intérêts de Votre Majesté, vous engage » à tenir votre parole. Vous avez » signé un traité de guerre offensive. » L'Espagne la veut. L'Angleterre & » la Hollande se sont engagées, ainsi » que Votre Majesté, à suivre les » intérêts de l'Espagne : Votre Majesté doit donc dire qu'Elle tiendra » ses engagemens; & puisque l'on veut » faire la guerre, il faut de bons & » solides projets, & faire un plan de » guerre général.

» Celui des Espagnols, pour la » conquête de l'Italie, est rempli » d'obstacles presque insurmontables. » Suivant ma pensée, le plan de » guerre le plus solide que l'on puisse » faire, c'est que les préparatifs » d'Espagne qui menacent l'Italie, » y ayant déjà attiré soixante-quinze » mille Impériaux, il faut que la » Ligue entiere paroisse vouloir suivre » principalement ce dessein ; faire » croire que l'on pourra en même » temps faire le siége de Luxembourg, & se préparer sérieusement à » entrer dans l'Empire ; que la fausse

» attaque soit vers l'Italie ; que l'Es- 1730.
» pagne, avec le moins de dé-
» penses qu'il sera possible, tente des
» descentes vers les Royaumes de
» Naples & de Sicile ; que partie de
» ses forces suivent les côtes de Pro-
» vence, comme pour s'embarquer à
» Marseille & à Toulon ; que, dès
» qu'elles seront vers Tarascon sur
» le Rhône, elles prennent la route
» du Dauphiné, pour donner quel-
» que inquiétude au Roi de Sar-
» daigne, & ne pas laisser votre
» frontiere dégarnie, qui le seroit,
» par l'obligation où nous serons de
» faire marcher nos forces vers l'Em-
» pire.

» Avant que l'Empereur puisse dé-
» mêler que la fausse attaque est
» l'Italie, que vingt mille Anglois
» nationaux aillent se joindre vers
» Nimegue à quinze mille Hollan-
» dois, que trente-cinq mille Fran-
» çois se joignent à ces trente-cinq
» mille Anglois & Hollandois avec
» les douze mille Hessois, & mar-
» chent tous ensemble dans les Etats
» du Roi de Prusse ; ce Prince les
» voyant exposés, aura peine à se

1730. » déclarer contre la Ligue. On fera » contribuer la Westphalie, le pays » de Munster & autres. L'unique » moyen de ne pas craindre les Prin- » ces de l'Empire, est d'entrer dans » leurs Etats. Je puis citer les exem- » ples de guerre que j'ai vus sous » M. de Turenne, & celles que j'ai » faites à la tête des armées de Vo- » tre Majesté. Cette guerre ne sera » pas si chere que l'on s'imagine, » puisqu'établissant une bonne disci- » pline, l'Allemagne payera une par- » tie des frais. Par cette conduite, » vous soutenez les quarante mille » hommes que la France & l'Angle- » terre payent en Danemarck. Voilà » l'unique moyen de donner la loi à » l'Empereur. Par un parti différent, » vous le laissez le maître de l'Empire, » les pays d'Hanovre à la discrétion » des Rois de Prusse & de Pologne, » la Frise exposée, & par conséquent » les Hollandois «.

M. le Duc d'*Orléans* a déclaré que, suivant son avis, c'étoit le seul bon projet; M. le Cardinal de *Fleury* de même, & par conséquent le Garde des Sceaux. Pour M. d'*Angervilliers*,

je favois bien que c'étoit fon fentiment. Voyant que c'étoit celui de 1730.
tout le Confeil, j'ai repris la parole, & dit : » Mais, Meffieurs, pour réuffir dans de grands projets, un » profond fecret & la diligence font » les premiers moyens. Je demande » dans l'un & l'autre tout ce qui peut » les affurer «. Le Roi m'a écouté très-attentivement, & a paru fort occupé de ce confeil, qui en effet eft très-important. Sachant que le Garde des Sceaux doit entretenir les Ambaffadeurs que le traité regarde, je ne m'en fuis pas tenu à ce que j'avois dit dans le Confeil, & je lui ai écrit, pour lui recommander encore le fecret; qu'il convient que les feuls Spinola, Arington & tout au plus Goflinga en aient connoiffance.

On a donc indiqué une conférence, 20 Avril.
qui a été tenue le 20 chez le Marquis Spinola, retenu au lit par une violente attaque de goutte. J'y ai mené le Garde des Sceaux dans mon carroffe, & j'ai connu dans la converfation que nous avons eue en chemin, que l'unique deffein du Cardinal eft de gagner du temps, fans pourtant rom-

pre le projet approuvé au Conseil.
1730. Dans cè dessein, le Garde des Sceaux s'est appliqué, comme à la chose essentielle, à combattre le projet d'Italie par un autre, qu'il étoit sûr que Spinola rejetteroit, comme cela est arrivé. Il a amené, pour s'appuyer, le Maréchal de *Berwick*. Les Anglois & les Hollandois sont demeurés dans le même silence qu'ils avoient gardé chez moi, voulant laisser à la France seule le démérite auprès du Roi d'Espagne, de s'opposer à son dessein. Le Garde des Sceaux a parlé long-temps, & n'a fait que battre la campagne, ou, comme m'a dit M. d'*Angervilliers*, persifler la compagnie : aussi M. de Sainte-Croix a-t-il dit tout haut : » Vous ne voulez que nous amuser, » & faire perdre la campagne « : & en retournant, je n'ai pas pu m'empêcher de dire au Garde des Sceaux : » Ne craignez-vous pas de révolter » la Reine d'Espagne « ? Il ne m'a rien répondu.

Parlement. 29 Avril. Dans le Conseil des Dépêches du 29, on a agité ce qui regarde le Parlement, dont la conduite a été peu respectueuse au Lit de Justice, & l'opi-

niâtreté continuoit pour ne pas enregiſtrer la déclaration de la Conſtitution. Il a été réſolu que le Premier Préſident aura ordre de ſe rendre le premier Mai à Fontainebleau, avec quatre Préſidens à Mortier & le Premier Préſident de chacune des autres Chambres du Parlement. Le Chancelier a lu un Mémoire de correction, qu'il doit prononcer à ces Meſſieurs de la part du Roi, après que Sa Majeſté leur aura dit en peu de mots, qu'Elle eſt très-mécontente de leur conduite. J'ai fait remarquer au Chancelier, que, s'ils ſont coupables de témérité contre l'autorité du Roi, comme on les en accuſe, il faudroit donc plus de ſévérité. 1730.

On a appris dans le Conſeil d'Etat du 30, par les lettres du Cardinal de *Polignac*, que la diviſion eſt grande dans le Conclave. Pour lui, il étoit ouvertement brouillé avec le Cardinal Bentivoglio, chargé des affaires d'Eſpagne, qui avoit donné l'excluſion au Cardinal Imperiali, que nous eſpérions pouvoir être Pape. *Rome. 30 Avril.*

On a travaillé à un Mémoire, pour être remis au Marquis de Spinola & aux Ambaſſadeurs d'Eſpagne, par le- *Mémoire à l'Eſpagne.*

1730. quel on manque réellement au traité de Séville. Après avoir examiné ce Mémoire, j'ai dit : » Je ne ferai jamais d'avis de manquer à nos engagemens ; mais puisque tous les » contractans du traité de Séville » parlent de même, signent le Mémoire, enfin paroissent unanimes » à ce que désire M. le Cardinal de » Fleury, qui est d'éloigner la guerre, » ne fût-ce que de quelques mois, il » faut bien suivre l'ordre du Roi. » Cependant il seroit encore à propos, » avant que de faire ce dernier pas, » d'examiner si la gloire du Roi & » de la Nation, qui doit toujours être » le premier objet, nous permet de » manquer à l'Espagne, ce que l'on » doit craindre de la Reine d'Espagne, en lui manquant : c'est-là » l'objet de l'inquiétude de Milord » Toutzen, la meilleure tête de » l'Angleterre pour la politique «.

Deux ou trois jours ont été employés en conférences chez le Cardinal de Fleury, pour examiner ce Mémoire. Tous les Ministres de France, d'Angleterre & de Hollande y ont été appelés, l'ont lu, relu, commenté,

& enfin signé, quelque défectueux qu'il soit. Le Maréchal de *Berwick*, qui a été appelé à ces conférences, l'a signé comme moi, quoiqu'il ne l'approuve pas davantage. 1730.

Il y a eu, le 2, un Conseil de Finance, dans lequel le Contrôleur-Général a proposé une nouvelle loterie, pour rétablir les actions & tâcher d'en retirer vingt-cinq mille en huit ans. Pour cela, le Roi fournira cent mille écus par mois, & on y ajoutera cent mille livres des cinq cents que le Roi donne pour la loterie des rentes de la ville. » J'avoue, *ai-je dit*, ma parfaite » ignorance sur cette matiere. Tout » ce que je sais, c'est que voilà pour » la troisieme fois que le Roi paie » des actions qui ont ruiné le Royau- » me; mais je conçois une bonne opi- » nion du bon état des finances, puis- » que, pour soutenir les actions, le » Roi donne neuf millions par an de » sa ferme du tabac, le million des- » tiné aux rentes de la ville, & qua- » tre autres millions encore, le tout » pour ces maudites actions. Au » reste, pour ces matieres de finances, » je ne peux que m'en rapporter à

Finances. 2 Mai.

» ceux qui doivent les connoître ».
1730. Le Chancelier a parlé à peu près de même ; mais la loterie n'en a pas moins été résolue.

Dispositions des Alliés. 4 Mai.

Il y a eu, le 4, Conseil d'Etat, dans lequel on a disputé assez vivement sur les affaires présentes. Le Cardinal a dit que les Anglois & les Hollandois ne vouloient pas que le Roi fît la moindre conquête en Flandres, pas même Luxembourg. » Nous avons, » *ai-je répliqué*, de cruels Alliés. » Nous sommes dans un traité qui » nous oblige à une guerre dont nous » ferons la plus grande dépense ; la » Reine d'Espagne veut y gagner » l'Italie, les Anglois veulent être les » maîtres du commerce, les Hollan- » dois détruire la Compagnie d'Osten- » de, & nous n'avons pas le moindre » avantage à espérer ; mieux vau- » droit nous accommoder avec l'Em- » pereur, pour peu qu'il veuille ache- » ter notre amitié : d'ailleurs vous » manquez à la Reine d'Espagne. » M. le Cardinal croit même qu'elle » pourroit s'accommoder avec l'Em- » pereur. Ce seroit un grand malheur, » parce que, s'ils étoient de concert,

» ils

» ils pourroient faire un mal très-
» considérable à la France ; la Reine 1730.
» d'Espagne du côté du Languedoc ;
» l'Empereur , joint au Roi de Sar-
» daigne , du côté du Dauphiné «.
Le Cardinal m'a paru assez tranquille sur ces périls. J'ai ajouté : » Il me » suffit de les avoir représentés d'a- » vance , & qu'on auroit pu les évi- » ter en s'accommodant avec l'Em- » pereur «. Le Cardinal m'a soutenu que le Comte de Sinzendorf n'avoit jamais rien offert de la part de l'Empereur , & le Duc de *Richelieu* m'assure encore , le même jour , que l'Empereur auroit donné Luxembourg & d'autres places , pour s'unir avec nous , si nous avions voulu garantir sa succession : c'est ce que Fonseca m'a aussi confirmé.

Colere du Maréchal. 7 Mai.

On a appris par les lettres de *Brancas* , lues le 7 , que le Roi & la Reine d'Espagne commencent à se plaindre vivement des lenteurs de la France , & se préparent à la guerre. Ils se plaignent fort aussi de la conduite du Cardinal de *Polignac* à Rome , & approuvent celle de Bentivoglio sur l'exclusion d'Imperiali : ils ne ménagent

même point les termes sur la con-
1730. duite de *Polignac*. Celui-ci a envoyé au Roi la harangue de Collalto, Ambassadeur de l'Empereur au Conclave, qui donne à l'Empereur, entre les autres titres, celui de *Fils aîné de l'Eglise*, qui n'a jusqu'à présent appartenu qu'aux seuls Rois de France. Il donne aussi à son Maître celui de *Président au Conclave*.

» Ils sont bien hauts, « a dit le Cardinal de Fleury. J'ai répondu : » Ils » sont fort bien, & ils le seront en- » core davantage, lorsque nous cesse- » rons de l'être «. On a encore parlé des mesures à prendre avec les Alliés, & j'ai repris avec la vivacité qu'on me connoît : » Je ne puis souffrir leur » injustice pour la France dans cette » guerre. Il semble qu'il n'y a qu'eux » qui doivent gagner, & nous faire » tous les frais : en vérité je ne puis » retenir ma colere ; j'en jurerois, » Sire, & je crois que Votre Majesté » me le pardonneroit «. *Il ne faut pas jurer devant le Roi*, a repris le Cardinal ; & tout de suite le Garde des Sceaux a parlé du Mémoire que le Marquis de Spinola a donné en ré-

ponse de celui qu'on lui a fait passer, & m'a prié de l'examiner ; je l'ai trouvé très-bien raisonné pour faire voir la possibilité de réussir dans l'entreprise de la Sicile. 1730.

Allemagne & Londres. 10 Mai.

Il a été question, dans le Conseil d'Etat du 10, que les Cercles de l'Empire prennent des mesures pour s'unir à l'Empereur. L'Electeur de Maïence n'a pas fait de difficulté de déclarer au Résident de France qui est auprès de lui, que si l'Empire est menacé, il le défendra. Le traité que l'on avoit compté faire avec les Electeurs de la Maison de Baviere, n'a pas réussi, & l'on a appris que le Roi de Prusse tournoit absolument vers l'Empereur ; mais *Broglio* mandoit de Londres, que l'Angleterre promet six bataillons à l'Espagne.

Plan de guerre. 11 Mai.

Les Ambassadeurs d'Angleterre, de Hollande, les Généraux Grovestein & Amestron, le Maréchal de *Berwick*, d'*Angervilliers* & moi, nous nous sommes trouvés le 11 à une conférence indiquée chez le Cardinal, où étoit aussi le Garde des Sceaux. On a d'abord lu cette réponse de Spinola au Mémoire, par lequel on lui avoit

1730. représenté l'entreprise de Naples trop difficile. Il y répondoit article par article, & la soutenoit facile. Ensuite il demandoit à se retirer, puisque son voyage à la Cour de France étoit si peu utile à son Maître. Les réflexions sur cette réponse ont amené le Cardinal à parler des mesures qu'il convenoit de prendre de concert avec les Alliés, tant pour faire voir que l'on veut observer le traité de Séville, que pour fixer les grands projets de la Reine d'Espagne.

Le Milord Arington a peu parlé, selon sa coutume, & a dit seulement que, puisque l'on avoit promis à l'Espagne d'attaquer la Sicile, s'il n'étoit pas possible d'aller à Naples, il falloit lui tenir parole. Quand mon tour de parler est venu, j'ai commencé par représenter qu'il n'y avoit pas de secret dans nos délibérations, que nos desseins sur Naples étoient publics dans Paris, & qu'il étoit cependant de la plus grande importance de ne pas les faire connoître. » Mais avant que de » dire ce que je pense sur la situa» tion présente des affaires, je prie » MM. les Ambassadeurs de Hol-

» lande & d'Angleterre de me dire 1730.
» s'ils croient que la guerre que l'on
» va commencer peut devenir géné-
» rale «. Le Milord Arington, à qui
j'adressai la parole, a été quelque temps
à répondre ; enfin il m'a avoué avec
les autres Ambassadeurs, qu'il croyoit
que la guerre deviendroit générale.

» Vous convenez, *ai-je repris*, que
» la guerre deviendra générale ; pour-
» quoi donc, puisque vous la com-
» mencez & que vous êtes les maî-
» tres d'attaquer par où vous vou-
» drez, pourquoi débuter par l'en-
» treprise la moins sage, puisque
» c'est la plus couteuse & la plus
» difficile ? Je reprends ce que j'ai
» proposé il y a trois semaines. Les
» bruits d'attaquer le Royaume de
» Naples & d'y porter le fort de la
» guerre, ont déjà produit un effet
» duquel il faut profiter. MM. les
» Ambassadeurs d'Espagne nous as-
» surent que l'Empereur y a fait
» marcher soixante & dix mille Al-
» lemands. Continuons tout ce qui
» peut fortifier l'Empereur dans l'o-
» pinion de ces desseins, & pénétrons
» dans l'Empire avec vingt mille

» Anglois nationaux, quinze mille
1730. » Hollandois offerts par la Républi-
» que, quarante mille François,
» les douze mille Hessois payés par
» l'Angleterre. Songeons à faire agir
» l'armée que nous payons si cher en
» Danemarck, & méprisons les Etats
» de l'Empire, qui ne rechercheront
» notre amitié que lorsqu'ils nous
» craindront. Etablissons une sévere
» discipline dans nos armées; réglons
» nos contributions, & nous donne-
» rons bientôt des loix à ceux qui es-
» perent nous en imposer «. Mon dis-
cours a été approuvé, & n'a rien pro-
duit. La Hollande ne vouloit pas at-
taquer. Les Anglois avouoient que
c'étoit leur intérêt, par le péril des Etats
d'Hanover; mais ils ne concluoient
rien. Il a été seulement résolu, après
une conférence de trois heures & de-
mie, qu'on conviendra d'un traité
pour soutenir une guerre générale, &
borner les désirs ambitieux de la Reine
d'Espagne, au point que si, par quel-
que succès, on oblige l'Empereur à
consentir les garnisons Espagnoles dans
les places de Florence & de Parme,
le traité de Séville sera estimé rempli.

Il est aisé de juger que l'Espagne ne sera pas contente : aussi ses Ambassadeurs se plaignent-ils hautement à Paris, & on voit une grande attention dans ceux d'Angleterre, à charger la France de la haine de la Reine d'Espagne.

1730.

Rome, 14 Mai.

Le Cardinal de *Polignac*, dans ses lettres lues le 14, apprend que les difficultés augmentent tous les jours pour l'élection du Pape. Le Saint-Esprit peut y agir, mais par des voies peu saintes assurément : & il paroît que le Conclave ne finira pas si-tôt.

Espagne ; sur la Sicile.

Il est arrivé un courrier au Marquis de Spinola, envoyé sur la conférence qui a été tenue chez moi. Le Roi d'Espagne mande, qu'au cas que l'on ne veuille pas aller à Naples, il aime encore mieux que l'on attaque la Sicile, que de ne rien faire.

Politique des Anglois. 15 Mai.

Dans une audience que le Marquis de Spinola m'a demandée le 15, il m'a dit de la part du Roi d'Espagne, qu'il compte fort sur mon amitié. Ensuite il s'est étendu sur les peines qu'il souffre, de trouver tant de froideur dans le Cardinal de *Fleury* ; mais il

n'a pas balancé à se plaindre des An-
1730. glois, lesquels, après s'être assuré le
plus grands avantages dans le trait
de Séville, n'aspirent qu'à voir l'Es-
pagne se ruiner, & que c'est pour cel
qu'ils conseillent l'entreprise de Sicile
dans laquelle, lui Spinola, ne voit qu
ruine certaine & point de succès à
espérer.

Projet de guerre. 15 & 16 *Mai.* Le Cardinal a convoqué chez lui, le 15, une assemblée des Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande, de leurs deux Généraux Grovestein & Amestron, de moi & de M. d'*Angervilliers*. Il y a été résolu que l'on prendra des mesures pour l'entreprise de Sicile & pour un traité général, même pour attaquer l'Empire; mais que ce ne pourra être que pour l'année prochaine, parce que l'on n'est pas préparé pour cela. Et il a été dit que les Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande se rendront demain chez moi, avec le Marquis Spinola & les Généraux d'Angleterre & de Hollande, pour convenir de tout ce qui pourra regarder l'entreprise de Sicile.

On a résolu dans cette assemblée, que l'on y emploiera quarante mille

hommes, que l'on y portera ſoixante pieces de vingt-quatre, vingt de dix-huit ou ſeize, outre tous les équipages d'artillerie, trente milliers de poudre, dix-huit mortiers, vingt mille boulets, & que le partage des troupes & des dépenſes ſe réglera chez le Cardinal. 1730.

La conférence finie, le Marquis de Spinola eſt demeuré avec M. d'*Angervilliers* & moi. Il nous a confirmé ce qu'il m'avoit déjà dit ſur les malignes intentions des Anglois; que pour lui il croyoit encore plus avantageux au Roi ſon Maître de ne rien faire de la campagne, que de ſe réduire à une entrepriſe comme celle de la Sicile, par toutes les raiſons ſuſdites.

Nous avons parlé immédiatement après, d'*Angervilliers* & moi, au Cardinal, & nous lui avons dit que nous penſions pour l'intérêt du Roi, ce que Spinola penſoit pour celui de ſon Maître, & qu'il valoit mieux ne rien faire. » Vous verrez, *ai-je ajouté*, » ce que le ſort de cette dépenſe, qui » tombera ſur la France, nous cou» tera. Je vous répondrois qu'il vous

» en couteroit moins de mettre qua-
1730. » rante mille hommes en campagne ; » & la guerre générale que j'ai pro- » poſée en attaquant l'Empire, au- » roit été, ſans comparaiſon, plus utile » & moins onéreuſe «. Le Cardinal a répondu : » Il ne faut rien faire, ni en » Sicile ni ailleurs, qu'il n'y ait un » traité général ſur une guerre géné- » rale, convenu & ſigné par tous les » Alliés. Cela étant, *ai-je répliqué*, » il eſt de votre gloire, de celle du » Roi & de la Nation, de ſpécifier » dans le traité les avantages qui re- » viendroient à la France, comme » l'Eſpagne, la Hollande & l'An- » gleterre ont ſi bien ſtipulé & réglé » les leurs «. Ainſi s'eſt paſſée la jour- née du 16 Mai.

Spinola & le Cardinal peu contens. 17 Mai.

Dans le Conſeil d'Etat tenu le 17 au ſoir, on n'a rien appris d'important du Conclave, du Nord, ni de la Cour d'Eſpagne. Il paroît que le Cardinal de *Fleury* ſe plaint de Spinola, qui n'eſt pas plus content de lui. Il ne l'a pas prié à dîner, & le Garde des Sceaux ne l'a pas prié non plus, & a même dit à M. d'*Angervilliers*, qu'il n'auroit pas dû l'inviter chez lui avec

les autres Ambassadeurs. Cependant le Cardinal a été obligé de le voir chez le Prince de *Léon*, qui lui a donné à dîner ainsi qu'à moi, aux Ambassadeurs de Hollande & d'Angleterre. 1730.

'Spinola m'a dit que le Roi son Maître verroit avec peine que le Maréchal de *Berwick* fût appelé aux conférences qui regardoient ses intérêts, ayant lieu de le tenir pour son ennemi; qu'il ne pouvoit oublier qu'outre les Etats qu'il lui avoit donnés en Espagne, la Grandesse & l'Ordre de la Toison d'or, & en lui donnant une épée magnifique qu'il tenoit du feu Roi son grand-pere, ce Maréchal lui avoit juré une perpétuelle fidélité & attachement, & qu'il n'avoit pas balancé à prendre le commandement d'une armée qui l'attaquoit en personne. » Au reste, *ajoutoit Spinola*, » le Roi mon Maître ne doit pas s'attendre à plus de reconnoissance, » que le Maréchal de Berwick n'en » a marqué au Roi d'Angleterre son » frere, qu'il a refusé d'aller servir » en Ecosse (*a*) «. Berwick.

(*a*) La relation de l'entreprise du Préten-

1730. Rome 21 Mai.

Par les lettres du Cardinal de *Polignac*, lues au Conseil du 21, on a appris la continuation de sa haine avec le Cardinal Bentivoglio, & des divisions du Conclave; que le Cardinal Cienfuegos sert le Cardinal Colonna, parce qu'il est fort attaché à sa famille: tant il est vrai que les routes que fait tenir l'esprit de parti, sont diverses. Il ne paroît plus possible de faire un digne choix pour le Chef de l'Eglise; & quelque intérêt qu'ait Rome à voir le Saint-Siége bien rempli, on compte que ce sera le plus vieux ou le plus en faveur.

Allemagne & Flandres.

Le Roi de Prusse a déclaré que, malgré ses apparences de réunion avec le Roi d'Angleterre, si les Alliés de Séville attaquent l'Empereur, il le soutiendra de toutes ses forces. Les Etats de l'Empire paroissent se réunir. Le

---

dant, en 1715, telle qu'elle se lit dans les Mémoires de Berwick, tome 2, pag. 246, suffit pour justifier le Maréchal de l'imputation de l'Ambassadeur d'Espagne. On y voit que cette entreprise étoit très-mal concertée, qu'il y avoit une grande mésintelligence entre les Chefs, & qu'il y auroit eu beaucoup d'imprudence à s'en mêler.

Roi de Pologne nous propose de lui donner des subsides, pour former un parti de neutralité; mais il est arrivé si souvent à la France de voir les troupes qu'elle avoit payées, servir ses ennemis, qu'on a refusé cette proposition. Le Maréchal Sumyunghen, commandant les troupes en Flandres, a été à Luxembourg, & a pris toutes les mesures pour garnir cette place, comme si elle alloit être attaquée dans le moment. 1730.

M. le Duc, Mademoiselle de Clermont & très-nombreuse compagnie sont venus passer quelques jours à Villars. Je me suis rendu au Conseil d'Etat du 24, où nous avons appris par les lettres du Cardinal *Polignac*, que les esprits sont toujours très-divisés dans le Conclave. Le Cardinal de *Rohan* m'a mandé que les Impériaux, pour fortifier leur parti, répandent qu'ils ne sont pas si brouillés avec l'Espagne, qu'il ne soit en leur pouvoir de ramener cette Puissance en donnant la seconde Archiduchesse à Dom Carlos, ce qui peut arriver incessamment. Pour moi, je crains toujours que la Reine d'Espagne, indignée de ce qu'on rompt *Rome. 24 Mai.*

ſes projets ſur Naples, ne prenne le parti de ſe réunir avec l'Empereur.

1730. Empire.

Par les nouvelles de l'Empire, on apprend que le Duc de Wirtemberg eſt déclaré Maréchal-Général de l'Empire, & commandant ſes armées, s'il y a guerre.

Grande compagnie à Villars.

Ce même jour, le Cardinal de *Fleury*, le Garde des Sceaux, ſa femme, le Contrôleur-Général & M. d'*Angervilliers* ſont venus paſſer deux jours à Villars. Le Nonce, le Comte de Kinsky, Ambaſſadeur de l'Empereur, & Goslinga, Ambaſſadeur de Hollande, y ont paſſé deux jours auſſi. Kinsky m'a fort preſſé ſur les moyens de faire ceſſer les diviſions qui ſont entre l'Empereur & le Roi. Je lui ai répondu ſeulement: » Le » Comte de Sinzendorf, un des prin» cipaux Miniſtres de l'Empereur, » ayant paſſé neuf mois en France, » n'a-t-il apporté ni moyen ni pouvoir » de réunir nos Maîtres? Car enfin, ſi » vous voulez notre amitié aux con» ditions de garantir votre ſucceſſion, » & au haſard de nous troubler avec » tous les Prétendans, encore faut-il » que vous payiez notre amitié «. Le

Comte de Kinsky a répondu : » Mais » si vous n'avez pas voulu l'écouter « ? En effet, le Duc de *Richelieu* m'avoit toujours assuré que l'Empereur donneroit au moins Luxembourg & plus, si on vouloit se réunir à lui. 1730.

Je n'ai pas voulu entrer plus avant en matiere avec le Comte de Kinsky. Retenu par un peu de goutte, j'ai manqué la cérémonie de l'Ordre, qui s'est faite à Fontainebleau ; & le Conseil d'Etat qui devoit être le 28, à cause de mon incommodité, a été remis au 29.

On y a appris par les lettres de *Brancas*, du 16, que la Reine d'Espagne est très-irritée des difficultés que ses Ambassadeurs & le Général Spinola ont mandé qu'on faisoit pour entrer en guerre. Cependant on continue toujours les préparatifs en Espagne pour l'embarquement, & l'on doit s'attendre à une violente colere du Roi & de la Reine, quand ils apprendront qu'avant de commencer aucune hostilité, on veut concerter un projet de guerre générale avec tous les Alliés de Séville. J'avois cependant fait connoître au Conseil, dès le mois d'Avril, *Espagne. 29 Mai.*

1730. combien il étoit dangereux de révolter l'esprit de la Reine d'Espagne, sur-tout si son indignation pouvoit la porter tout d'un coup à se raccommoder avec l'Empereur.

Empire. Les Princes Electeurs de l'Empire levent des troupes. Celui de Cologne veut avoir douze mille hommes sur pied, & les Cercles assemblent leurs Députés, pour convenir de s'armer.

Russie. Les lettres de Moscou apprennent que la nouvelle Czarine exile toute la famille des Dolgorousky, favoris du dernier Czar, & la Princesse leur sœur, qui lui avoit été fiancée, & qu'elle se prépare à revenir à Pétersbourg, continuant ses liaisons avec l'Empereur.

Allemagne. On a aussi lu une lettre de *Chavigny*, & un Mémoire qu'il a communiqué & donné contre l'Empereur, lequel a soulevé tous ses Ministres à Ratisbonne, au point qu'invités à dîner chez lui, ils ont tous refusé d'y aller. On a encore lu une seconde lettre de lui, qui marque une conduite fort indiscrete.

Espagne. 31 Mai. Le Marquis de Spinola en a écrit une très-forte au Garde des Sceaux,

pour se plaindre de nos retardemens; & comme on a confirmé, dans le Conseil du 31, que la Reine d'Espagne étoit très mécontente, j'ai répété pour la troisieme fois mes inquiétudes sur la reunion qui pouvoit se faire entre l'Empereur & l'Espagne. M. le Duc d'*Orléans* a dit que cela n'étoit pas à craindre. Le Cardinal a confirmé cette opinion. J'ai répliqué : » Vous me re- 1730.
» donnez une tranquilité qui étoit
» altérée par tous les malheurs que
» pouvoit causer cette réunion, d'au-
» tant plus redoutable, que le secret
» & la diligence pour nous porter des
» coups très-dangereux, seroient très-
» faciles; car les projets pourroient
» n'être connus que de l'Empereur
» seul, du Prince Eugene, du Roi
» d'Espagne, & d'un Secrétaire.
» Vous auriez donc de grands sujets
» de craindre, si ces projets pou-
» voient avoir lieu; mais puisque
» M. le Duc d'Orléans & M. le
» Cardinal de Fleury ne le trouvent
» pas, cela me remet du baume dans
» le sang «.

On voit par les lettres du Cardinal de *Polignac*, que le Cardinal Rome.

1730. Colonna pourra être élevé au Pontificat. On a ordonné au Cardinal de *Polignac*, en ce cas, de lui donner l'exclusion.

Villars. 31 Mai. J'avois eu à Villars le Comte de Kaunigs-Ek & sa femme. Le Garde des Sceaux y est venu avec toute sa famille, au retour de Fontainebleau, & très-nombreuse compagnie. Le Roi m'a dit : » Vous aurez plus de gens » qu'il n'en reste à Fontainebleau «. Mais le Roi étoit assez content de n'y avoir pas une grosse Cour.

Conseil de commerce. Le Garde des Sceaux m'a dit que l'on a résolu d'établir un Conseil de commerce, qui s'assemblera devant le Roi, & composé de M. le Duc d'*Orléans*, du Cardinal de *Fleury*, du Chancelier, Garde des Sceaux, Contrôleur-Général, d'*Angervilliers*, *Fagon* & moi, & qu'il sera tenu alternativement avec le Conseil de Finances les Mardis.

Allemagne. Je suis parti le 4 Juin, pour retourner à Paris. Le Roi doit retourner, le 7, de Fontainebleau à Versailles. Les Nouvelles publiques confirment ce que nous savions au Conseil ; que le Duc de Virtemberg a déclaré Ma-

réchal-Général de l'Empire, & destiné à commander ses armées sur le Rhin, s'il y a guerre; que, par l'association des cinq Cercles, tenue à Francfort, il a été résolu de faire des levées. Enfin l'Empereur a bien du temps que l'on lui a donné, pour réunir l'Empire, dont les Princes & Etats ne sont à craindre, que lorsqu'on ne leur en impose pas en passant le Rhin. 1730.

On a appris dans le Conseil d'Etat du 11, que le Roi & la Reine d'Espagne sont très-irrités; que la Reine d'Espagne a dit au Marquis de *Branças* : » Je ne veux point parler, » crainte de n'être pas maîtresse de » mes paroles. Parlez au Marquis » de la Paz «, lequel a dit que Leurs Majestés Catholiques ne s'étoient pas attendues au manquement de parole, par lequel on avoit rompu les premiers desseins sur Naples. Le Roi d'Espagne a dit à *Brançes* : » On retarde » l'exécution du traité de Séville, » & je m'attends bien que, lorsqu'on » paroîtra à la fin y consentir, on » trouvera moyen de retarder encore, » de maniere que l'on fera perdre la » campagne «. Il a ajouté, qu'il leur

Espagne 17. Juillet.

1730. revenoit que l'on traitoit avec l'Empereur. Il est fort à craindre que, lorsqu'ils apprendront que leurs soupçons sont fondés, la derniere colere ne s'empare de leurs esprits, & ce qui pourroit être encore plus à craindre, c'est qu'en se brouillant avec l'Espagne, on ne convienne pas avec l'Empereur. L'événement seul peut justifier notre conduite, qui n'a d'autre but que d'éloigner la guerre. *Brancas* mande que les dépenses que l'on fait en Espagne sont si grandes, qu'il est impossible de la renouveler, si cette campagne est perdue, & cela peut préparer à des partis violens de la part de Leurs Majestés Catholiques.

Allemagne. Le Garde des Sceaux a écrit au Comte de Kinsky, sur le Mémoire que *Chavigny* a publié à Ratisbonne, & que le Roi n'approuve pas.

Rome. Rien n'avance dans le Conclave. Les meilleurs sujets sont exclus par l'Espagne, l'Empereur & un peu la France. Le Cardinal Pico, qui, en dernier lieu, a eu le plus de voix, voyant que l'Empereur ne l'approuvoit pas, s'est donné l'exclusion lui-même. Il y a grande apparence que l'Empereur

sera le maître. Les amis du Roi de Sardaigne se réunissent à lui. 1730.

L'assemblée du Clergé a été ouverte le 10 Juin. Les cent Docteurs, chassés de la Sorbonne, ont appellé au Parlement, & le Roi a trouvé mauvais que le Parlement ait reçu leur appel. *Clergé & Docteurs. 10 Juin.*

Bussy mande de Vienne, que l'on prépare sourdement les équipages du Prince Eugene. *Allemagne.*

Dans le Conseil d'Etat du 24, on a lu diverses lettres du Marquis de *Brancas*, la derniere par un courrier arrivé au Marquis de Spinola. Il y en a neuf chez les Ambassadeurs d'Espagne, ce qui marque la vivacité de cette Cour sur la conjoncture présente. Cette vivacité ne doit pas surprendre. *Brancas* mande que les dépenses que fait l'Espagne sont excessives : elle trouve dans la France & ses Alliés des difficultés à agir, qui rendent ses inquiétudes sur ses dépenses naturelles. Le dernier courrier est dépêché sur la résolution des Alliés, de faire un traité général pour la conduite de la guerre & les diverses dépenses, avant que de la commencer. *Espagne. 14 Juin.*

Vu le peu que l'Angleterre & la

1730. Hollande mettent au jeu, les plus grandes dépenses tomberont sur la France. Nos raisons, pour nous défendre de les faire, sont bonnes ; mais il eût fallu les prévoir, & ne pas dire dans le traité, que l'on donneroit trois mois pour engager les Princes possesseurs à recevoir les garnisons Espagnoles, & que deux mois après on agiroit avec toutes les forces pour faire recevoir les garnisons. La France a fait quelques dépenses, l'Angleterre & la Hollande aucune ; mais elles promettent tout, & n'oublient rien pour rejetter sur la France l'inaction.

Le Marquis de *Brancas* a été informé que, sur le refus d'agir, le Roi & la Reine d'Espagne ont été en fureur ; mais il leur a trouvé ensuite une si grande modération, qu'il ne peut douter d'une profonde dissimulation. Les plaintes ont été modestes, disant qu'ils esperent qu'en moins de deux mois on sera convenu de ce traité, qu'ils esperent qu'on agira après, & qu'ils continuent toujours leurs dépenses & leurs armemens. Le Marquis de *Brancas* craint cette dissimulation ; & moi j'ai exposé, pour la qua-

rieme fois, que je la crains aussi. M. le Duc d'*Orleans* & M. le Cardinal ont dit qu'il n'y avoit rien à craindre. » J'en voudrois, *ai-je répondu*, » caution bourgeoise; mais je ne vois » pas quel bourgeois pourroit nous la » donner «. 1730.

Rome. Par les lettres du Conclave, l'Empereur paroît le maître, & l'on croit Colonna, qui craignant l'exclusion de la France, fait agir tout ce qu'il y a ici de Mazarins, qui n'y sont pas en grande considération. Nos Cardinaux ont ordre de lui donner l'exclusion; mais comme l'Empereur peut s'y attendre, peut-être il tâchera de la prévenir.

Ratisbonne. *Bussy* mande de Vienne, que le Prince Eugene & le Vice Chancelier de l'Empire ont été d'avis dans le Conseil de l'Empereur, de faire chasser *Chavigny* de Ratisbonne; mais que les deux autres Ministres ont été d'un sentiment plus modéré. Ainsi les mesures que l'on a prises avec le Comte de Kinsky à Paris, doivent adoucir cette petite cause de division.

Espagne. 16 Juin. Le Marquis de Spinola & son fils aîné m'ont demandé une audience

1730. le 16; & bien loin de paroitre irrité des retardemens qu'on apporte aux desseins du Roi d'Espagne, par la nécessité d'établir entre les Alliés de Séville un traité de guerre générale, avant que de commencer aucune opération particuliere, il n'y a eu aucune apparence de plaintes. Leurs discours sont si différens de ceux qu'ils ont tenus pendant le séjour de Fontainebleau, que l'on peut soupçonner quelque ordre de dissimuler, comme on a lieu de le croire de la Reine. Il n'a été question, dans leur conversation, que des mesures à prendre pour la guerre générale, pour laquelle ils avoient les pleins pouvoirs. » A la vérité, *disoient-ils*, l'Espagne a fait déjà » de grandes dépenses pour attaquer » Naples & Sicile: mais comme on » a pensé que nous ne serons pas » prêts, le Roi mon Maître les con» tinue, pour faire voir que rien ne » manquera de son côté, pour agir » incessamment. Nous demandons sim» plement qne ce traité sur la guerre » generale soit signé dans deux mois«. Ils m'ont fait entendre qu'ils soupçonnoient les Anglois de ne pas aller bien

bien droit, & qu'il falloit les engager, & leur dire même que les neuf mille hommes qu'ils devoient employer à la guerre d'Italie, leur causant trop de dépense, on les en dispenseroit, pourvu qu'ils employassent un plus grand nombre pour la guerre générale. Enfin il n'y a que de la sincérité à désirer dans leurs discours, & je ne crois pas possible qu'elle y soit. 1730.

Changement d'Ambassadeur. *18 Juin.*

Il n'y a rien eu d'important de Vienne ni de Grenade, dans le Conseil du 18. Le sieur Valpold est arrivé pour prendre congé, devant être relevé dans son ambassade par Milord Valgrave, qui étoit auparavant auprès de l'Empereur. Milord d'Arington part pour aller prendre possession de la Charge de Secrétaire d'Etat en Angleterre.

Mollesse du Cardinal. *19 Juin.*

J'ai eu, le 19, une conférence avec le Cardinal & M. d'*Angervilliers*, sur celle que j'avois eue avec Spinola & Sainte-Croix. Je lui pressé sur la conduite que l'on devoit avoir avec les Anglois, qui étoit de les déterminer à une guerre sérieuse contre l'Empire, attendu que de la faire uniquement en Italie, l'Empereur y étant préparé,

1730. c'étoit une entreprise ruineuse & sans espérance de succès. M. d'*Angervilliers* a été de mon sentiment.

M. le Cardinal n'a pas dissimulé qu'il s'appercevoit bien que les Anglois ne vouloient qu'engager la guerre, sans s'embarrasser qu'elle fût ruineuse pour l'Espagne & pour la France; & il a avoué qu'il croyoit qu'on auroit bien de la peine à porter les Anglois à attaquer l'Empire. J'ai répété ce que j'avois dit chez Spinola, que, si on vouloit agir avec vigueur, la France, l'Angleterre, l'Espagne & la Hollande, réunies avec le Danemarck, la Suede & le Landgrave, donneroient la loi en une seule campagne, au lieu qu'on la recevroit à la longue, si on se contentoit d'agir mollement; qu'il falloit donc presser les Anglois; mais le désir de la paix, ou du moins d'éloigner la guerre, faisoit préférer dans notre Conseil tous les partis foibles.

Prusse. 21 Juin. Dans celui du 21, on a appris par les lettres de Berlin, que le Roi de Prusse se lie de plus en plus avec l'Empereur; que Knipausen, le seul de ses Ministres qui soit dans les intérêts de la France, se retire pour n'être

pas chassé ; & que le Roi de Prusse n'a pas fait difficulté de déclarer à l'Angleterre ses liaisons avec l'Empereur. 1730.

Les nouvelles du camp de Pologne apprennent que le Roi de Prusse y est arrivé, que l'armée du Roi de Pologne est de dix-huit mille hommes de pied & neuf mille chevaux, des plus belles & magnifiques troupes que l'on ait jamais vues ; mais les dépenses de cette apparence de guerre sont si excessives, que je ne crois pas, comme je l'ai dit au Conseil, qu'elles préparent à une guerre serieuse, pour laquelle il faut moins de parure & plus d'économie. *Pologne.*

Il y a eu, le matin du 24, un Conseil des Dépêches, qui a recommencé le soir. Il y a été question de plusieurs Arrêts de surséance, plus nécessaires que jamais, pour empêcher la chute de plusieurs Maisons illustres, ruinées par les dettes & les poursuites des Créanciers. *Arrêts de surséance. 24 Juin.*

Par les lettres de Rome, lues le 25, on a appris que le Cardinal Doria a eu vingt-six voix, & que c'est celui qui jusqu'à présent a été le plus près ; *Rome. 25 Juin.*

1730. mais, suivant l'usage du Conclave, il suffit d'avoir approché, pour n'y plus revenir.

Espagne. Celles de *Brancas* marquent toujours de très-vives inquiétudes sur la dissimulation de la Reine; qu'on agit toujours avec la même ardeur pour attaquer l'Italie : & moi, pour la cinquieme fois depuis trois mois, j'ai réitéré la crainte que j'ai d'un accommodement secret de l'Espagne avec l'Empereur; j'en ai fait voir les très-dangereuses conséquences, & les facilités qu'ils trouveroient à cacher leurs desseins jusqu'au moment de l'exécution. Le Cardinal en a paru plus frappé qu'à l'ordinaire.

Contrat d'échange cassé. Il a été question, dans le Conseil des Finances, de résilier un contrat d'échange, fait, du temps de la régence, avec le Marquis de *Grancey*, auquel, pour une maison ruinée dans l'enceinte du Louvre, estimée au plus quinze mille livres, on avoit donné des bois & des terres qui valoient sept ou huit fois plus. Les bois seuls avoient été vendus cinquante mille livres, & les terres affermées plus de trois mille livres. A mon avis de rési-

lier le contrat d'échange, j'ai ajouté celui de punir les infidéles Estimateurs, pour intimider ceux qui trompent si souvent le Roi dans l'évaluation de ses domaines. 1730.

Après le Conseil, j'ai suivi le Roi dans son Cabinet, & lui ai demandé: » Puis-je me flatter que Votre Majesté fasse quelque attention à ma » vivacité sur ses intérêts? Je me fais » des ennemis, sans que vous m'en » sachiez peut-être gré «. Le Roi m'a répondu: » Je le remarque très- » bien; soyez-en assuré «. Il est vrai que, dès qu'on a parlé d'un contrat d'échange, le Roi a jetté les yeux sur moi, s'attendant bien que je parlerois sur cela.

Vienne. 28 Juin.

Les lettres de Vienne portent qu'on a fait partir les Généraux de l'Empereur, destinés à commander les armées d'Italie. Milord Valgrave, arrivé de Vienne, dit que la santé du Prince Eugene s'affoiblit; ce qui seroit un grand malheur pour l'Empereur.

Grande conférence. 1 Juillet.

Le Cardinal de *Fleury*, nous a avertis qu'avant une conférence à laquelle on devoit appeler tous les Ambassadeurs, il falloit en tenir une

particuliere entre lui, le Garde des
1730. Sceaux, M. d'*Angervilliers* & moi.
La grande a été fixée au premier Juillet, chez le Cardinal. On y a appelé les Ambassadeurs d'Espagne avec le Marquis de Spinola, Valpold & deux autres Ambassadeurs d'Angleterre, & Ameſtron, trois de Hollande, & nous tous de la prèmiere conférence. Il étoit queſtion de décider ſi on régleroit ce qui regarde une guerre générale, avant que de commencer les opérations qui regarderoient l'Italie. On étoit déjà convenu de la guerre générale; mais Valpold avoit reçu un ordre du Roi d'Angleterre, de porter à commencer la guerre en Italie. Le Cardinal de *Fleury* & les Ambaſſadeurs d'Eſpagne m'ont prié d'ouvrir la conference; je m'en ſuis défendu; mais voyant que preſque tous le déſiroient, j'ai parlé ainſi : » Dans la » derniere conférence, tenue à Fontainebleau chez M. le Cardinal de » Fleury, j'ai prié Milord Ameſtron, » & MM. les Ambaſſadeurs de Hollande ici préſens, de vouloir bien, » avant que de dire mon ſentiment, » me faire connoître s'ils croyoient que

» la guerre une fois commencée en » Italie, pût devenir générale ; & » m'ayant été répondu qu'ils en étoient » persuadés, *je dis* : Ce principe éta- » bli, je ne suis pas en peine de ra- » mener M. de Spinola au projet que » je vais expliquer. 1730.

» Je commencerai par dire que je » peux me donner un mérite qui n'est » guere envié, & que l'on n'avoue » même qu'avec peine, parce qu'on » le doit au nombre d'années, c'est » celui de l'expérience. Il y a cin- » quante-sept ans que j'étois avec » l'armée du Roi, commandée par » M. de Turenne, au milieu de l'Em- » pire. Quoique très-jeune, j'avois » une vive attention à étudier ce Gé- » néral respectable ; il nous disoit » que, pour ne pas craindre les Princes » de l'Empire, il falloit qu'ils pussent » craindre. L'armée étoit au milieu » de la Franconie. Le Duc de Neu- » bourg étoit dans nos intérêts, sans » subsides ; l'Electeur de Cologne en » avoit de médiocres. Il nous avoit » donné Bonn ; l'Electeur de Maïence, » Æschafembourg sur le Mein. L'E- » lecteur Palatin étoit pour nous ;

» l'Electeur de Baviere avoit de
1730. » subsides. L'amitié de tous les au
» tres Princes ne nous coutoit rien
» L'armée du Roi passa le Rhin
» & tous ces Princes, excepté les
» Electeurs de Cologne & de Baviere,
» furent contre nous.

» J'ai vu bien des ligues se former;
» mais aucune si puissante & si formi-
» dable que celle qui lie aujourd'hui
» les Alliés de Séville. Elle est com-
» posée de presque toutes les puissan-
» ces qui nous ont donné de si vives
» inquiétudes, auxquelles sont jointes
» la France qui a deux cent soixante
» mille hommes sur pied, & l'Espa-
» gne qui en a quatre-vingt mille &
» une Marine très-considérable. J'a-
» voue qu'avec de telles forces il se-
» roit bien fatal que l'on voulût com-
» mencer la guerre, contre toutes les
» regles de la guerre; enfin, par une
» pointe & dans les seuls pays où
» l'Empereur, qui est jusqu'à présent
» le seul ennemi déclaré que nous
» connoissions, s'est préparé à rendre
» vains tous nos efforts.

» Raisonnons suivant les principes
» de la guerre. Lorsque l'on attaque

» une place, on embrasse les ouvra- 1730.
» ges; si on donne bataille, on tâche
» de déborder une aile. Si on entre-
» prend une guerre, le premier soin
» doit aussi être d'embrasser, s'il
» est possible, les états que l'on veut
» attaquer. Si l'on veut secourir une
» place assiégée, l'on menace plu-
» sieurs endroits, pour tomber sur le
» quartier le plus foible : ici, en
» commençant une guerre que l'on
» convient devoir être générale, on
» veut attaquer l'Italie, où l'Em-
» pereur a déjà porté près de quatre-
» vingt mille hommes. Nous n'y
» avons aucunes places ni Alliés qui
» nous reçoivent. Je le répete, il y
» a une fatalité à ce début de guerre,
» dont j'ose me flatter que ce que
» j'ai dit désabusera ceux qui veu-
» lent nous y déterminer «.

Les Espagnols ont été les premiers à m'applaudir avec de grandes louanges. Les Anglois & les Hollandois n'ont pas fait de même. Valpold a répété jusqu'à six ou sept fois, que le Roi son Maître étoit entiérement décidé à commencer la guerre; qu'il falloit toujours la porter en Sicile, &

1730. que si la saison étoit trop avancée pour agir ailleurs, le pis étoit de ne rien faire. Comme le Cardinal & les Espagnols me laissoient à répondre, j'ai repris : Le pis n'est pas de ne rien » faire; mais le pis est de faire mal. » J'ajouterai que je ne dis pas que » l'on ne puisse rien faire ailleurs. » Que l'Angleterre fasse passer vingt » mille nationaux en Hollande, » qu'ils se joignent à quinze mille » Hollandois que ces Messieurs ont » offert de faire trouver à Nimegue. » Le Roi donnera quarante mille » François. Joignez les douze mille » Hessois. Assurez moi seulement pour » un mois de farine, quand je passe- » rai le Rhin; & je vous réponds de » faire la guerre aux dépens de » l'Empire, & qu'ils nous donne- » neront du pain & de l'argent «. Les Anglois ont dit qu'ils ne pouvoient donner que huit mille hommes, & les Hollandois rien. Sur cela, je me suis tu, & j'ai fait signe au Cardinal de *Fleury* que c'étoit à lui à prendre la parole. Il s'est contenté de dire que le Roi donneroit cinquante mille hommes, & qu'il étoit juste que

la proportion fût observée par les autres Alliés. On s'est long-temps disputé, & on n'a rien conclu. Il a été seulement résolu que l'on se rassemblera le 6 Juillet chez le Garde des Sceaux. 1730.

Le Marquis de Spinola & les Ambassadeurs d'Espagne sont venus dîner chez moi; & le Marquis m'a dit qu'il avoit été tenté de se jeter à mes pieds, pour les baiser & me marquer le gré que le Roi son Maître devoit m'avoir, d'avoir parlé avec tant de force & de vérité pour ses intérêts & le bien de la Ligue.

Empereur & Espagne.
2 Juillet.

On a appris, dans le Conseil d'Etat du 2, que l'Empereur paroît toujours déterminé à la guerre, & qu'il n'a pas approuvé les propositions qui lui ont été faites. *Brancas* marque que la Cour d'Espagne va à Cazalla, petit village à douze lieues de Séville, qu'elle attend avec impatience les nouvelles de France, & que les armemens se continuent. Les lettres de Rome portent que l'on n'avance pas l'Election d'un Pape.

Compiegne.

La Cour est partie de Marly le 2, & le Roi a résolu son départ pour

1730. Compiegne au sixieme Juillet. Il a passé en revue, le dernier Juin, les Gardes du Corps : je les ai vus aussi, & ils m'ont toujours témoigné la même amitié.

Autre grande conférence. 6 Juillet.

Le 6, le Roi est parti pour Compiegne, & le même jour il y a eu chez le Garde des Sceaux une conférence des mêmes personnes qui avoient été assemblées chez le Cardinal de *Fleury* à Marly, à la réserve du Cardinal & du Marquis de Spinola, qui étoit parti le 3 pour l'Espagne.

Le Garde des Sceaux a ouvert la séance par assurer tous ceux qui la composoient, que le Roi est véritablement déterminé à la guerre, & à la faire avec toutes ses forces; que l'on répandoit malignement que le Roi ne vouloit pas de guerre, que cette imputation étoit fausse, & qu'il y étoit très-résolu; mais qu'il ne la feroit pas seul, d'autant plus qu'il ne la faisoit que pour soutenir ses engagemens, & sans en prétendre aucune utilité. Le Cardinal avoit déjà tenu le même discours chez lui, & je m'y étois opposé : je me suis encore opposé à celui du Garde des Sceaux, & j'ai soutenu qu'il

n'étoit pas juste que le Roi dépensant plus qu'aucun de ses Alliés pour 1730.
cette guerre, n'en pût espérer aucune utilité.

Le Garde des Sceaux a prié ensuite les Ambassadeurs de parler. Valpold a pris la parole, & a insisté sur l'opinion du Roi d'Angleterre, qu'il valoit mieux faire la guerre en Sicile, que de ne rien faire du tout. Il a été ensuite question des forces que les Alliés emploieroient pour la guerre générale. L'Anglois s'en tient à huit mille hommes; les Hollandois rien, par la nécessité de couvrir leur pays. Je n'ai pu y tenir, & je les ai interrompus, en disant : » Mais si l'on porte la » guerre au delà du Rhin, votre pays » n'est-il pas parfaitement couvert«? On m'a demandé ensuite, sans doute parce qu'on étoit embarrassé à me répondre, ce que je croyois qu'il falloit pour porter la guerre dans l'Empire. J'ai répondu : » J'ai fait voir, à la » derniere conférence, que la plus » puissante Ligue, qui ait été formée » depuis plusieurs siecles, est celle » du traité de Séville, mais que cette » Ligue ne pourra être redoutable,

1730. » qu'autant qu'elle fera l'usage possible de ses forces. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit dans cette conférence, sinon qu'il faut commencer par réunir les intentions de la Ligue, ce qui ne me paroît pas bien aisé «. Quelqu'un a dit : » Mais si, comme quelques-uns le pensent, la saison est trop avancée pour porter la guerre dans l'Empire, l'Espagne doit-elle attaquer l'Italie, sans que l'on agisse ailleurs « ? On a parlé, à ce sujet, de s'emparer de la Flandre. Les Hollandois s'y sont opposés formellement, bien que l'on eût déclaré que le Roi ne vouloit conserver aucune de ses conquêtes.

Le résultat de cette conférence de quatre heures, c'est qu'il n'a paru de véritable dessein de faire sérieusement la guerre, que dans la France & l'Espagne. Il n'a rien été décidé sur les opérations, ni sur les forces que chacun donnera : ce qui a laissé M. d'*Angervilliers* & moi persuadés que la Ligue ne fera rien de bon, si elle ne change d'esprit & de conduite.

Politique des Anglois. 15 Juillet. Je me suis rendu, le 15, à Compiegne, & en arrivant, le Cardinal

m'a paru fort piqué contre la Reine d'Espagne, & encore plus contre l'Angleterre. Il m'en a dit ses raisons, qui sont telles : Le Cardinal a écrit au Marquis de la Paz, que l'on étoit convenu avec tous les Alliés de faire un plan de guerre générale, & même de régler ce qu'on a voulu appeler l'équilibre, avant que de commencer aucune opération de guerre. Cette résolution est vraie, & a même été signée. Le Marquis de la Paz, par ordre de son Maître, a envoyé l'extrait de cette lettre en Angleterre & à la Haye. Le Roi d'Angleterre a désavoué net que l'on soit convenu de ne pas agir, que le plan de guerre générale ne soit réglé avec tous les Alliés. Une pareille conduite ne peut qu'irriter l'Espagne; & j'ai fort exhorté le Cardinal à lui dépêcher sur le champ un courrier, pour l'informer de la fausseté des Anglois. On avoit reconnu, dès les commencemens, que l'Angleterre vouloit rejetter sur la France les retardemens, si la guerre, que l'Espagne vouloit commencer, au hazard de la faire mal, étoit différée. Les Anglois désiroient seulement que l'on commençât,

1730.

sans se soucier du succès & il leur suffisoit que l'Espagne se ruinât, afin qu'elle fût toujours dans leur dépendance.

1730.

Mésintelligence. 16 Juillet.

On a lu, dans le Conseil du 16, ce qu'on écrivoit au Marquis de *Brancas* en conséquence de ce que j'ai conseillé hier au Cardinal. Cela est bien mais je n'ai pu m'empêcher de dire : » Si, au lieu d'agir, on n'est » occupé qu'à se disputer sur les opé» rations, sur les forces que chacun » fournira, & sur l'envie de se discul» per aux dépens de son voisin, la » plus puissante Ligue qui ait jamais » été formée donnera beau champ à » l'Empereur, dont j'avoue que je » préfererois l'amitié à celle de nos » peu fideles Alliés «. Le Cardinal, fatigué de tant d'incidens, paroît quelquefois disposé à tout quitter.

Mekelbourg.

Les nouvelles du Nord apprenoient le retour du Duc de Mekelbourg dans ses Etats, & même qu'il a fait attaquer cinquante hommes des troupes de la commission Impériale. Tous les Ambassadeurs s'étoient rendus à Compiegne dès le 16.

Rome. 9 Juillet.

Les dépêches du Cardinal de *Poli-*

gnac, lues au Conseil du 16, marquent enfin la résolution de l'élection du Cardinal Corsini. La lettre est du 11, à deux heures du matin. Il falloit encore le scrutin, qui a dû se faire le même jour. Il est d'une des meilleures Maisons de Florence, âgé de soixante-dix-neuf ans, assez infirme; qualités qui déterminent les Cardinaux, quand ils commencent à se lasser du Conclave. On le dit honnête homme, presque aveugle. L'Empereur a déclaré qu'il ne s'y opposeroit pas, & les Cardinaux François veulent s'en faire honneur. 1730.

Le Grand-Duc a reçu de l'Empereur l'investiture de Sienne, que ses prédécesseurs avoient coutume de recevoir des Rois d'Espagne. La dépendance du Grand-Duc de l'Empereur est bien marquée par cette soumission. Le Marquis de la Bastie, Envoyé du Roi à Florence, a proposé de se retirer de Florence. J'ai dit que, quand la guerre seroit déclarée, ce ne seroit pas une raison pour que le Ministre du Roi sortît de Florence; & que le Comte de Sinzendorf & moi nous étions restés plusieurs mois à Paris & à Vienne, Investiture.

après la déclaration de la derniere guerre.

1730.

Le Duc de Villeroi. Le Maréchal de *Villeroi* est mort le 17, âgé de quatre-vingt neuf ans, accablé, dans ses dernieres années, d'une tristesse mortelle, n'ayant pu résister à la froideur du Roi, à n'être plus de rien, & à sa haine pour M. le Cardinal de Fleury, à la vérité bien fondée.

Rome. 23 Juillet. On a appris, dans le Conseil du 23, la nomination des deux premiers Ministres du Pape, dont le choix, après celui du Pape, fait l'objet de ceux qui sont employés par les Couronnes.

Sardaigne. On a lu aussi un Mémoire composé par le Garde des Sceaux, & qui m'avoit été communiqué, pour régler avec les Alliés de Séville les contingens pour soutenir la guerre; c'est ce qu'on agitoit depuis trois mois, sans qu'on fût convenu de rien. On a aussi proposé de faire les derniers efforts pour engager le Roi de Sardaigne. J'ai dit: » C'est vouloir se flatter, que d'espé» rer de ne l'engager dans la guerre » que lorsqu'il la verra bien commen» cée, de maniere à lui faire envisa» ger des avantages certains «.

Le même jour, le Cardinal de *Fleury* a fait donner la Charge de Chef du Conseil des Finances au Duc de *Charost*. On en a diminué trente mille livres de ce qu'elle me valoit.

1730. *Finances.*

Menaces de l'Espagne. 27 Juillet.

Je m'étois rendu à Paris le 24, pour les affaires du Tribunal; & dès le 25, j'ai reçu un courrier de M. d'*Angervilliers*, qui me pressoit de revenir promptement, sur l'arrivée de deux courriers, l'un de Londres, & l'autre de la Cour d'Espagne. Le premier apportoit un ordre aux Ambassadeurs Anglois, de marquer au Roi le mécontentement de leur Maître, qu'il partageoit avec l'Espagne, sur la résolution prise, arrêtée & signée par tous les Ambassadeurs, de ne commencer aucune opération de guerre, que l'on ne fût convenu d'un plan sur la guerre générale; qu'à la vérité rien n'étoit plus contraire au véritable intérêt de la Ligue, que de commencer la guerre en Italie seulement; que cependant il étoit déterminé à suivre les opérations de l'Espagne, dès qu'elle le voudroit; & du reste, s'expliquant un peu d'avance sur l'entiere destruction du port de Dunkerque.

1730. L'Espagne demandoit que l'on entrât en action en Italie ; que la France donnât des troupes, & , si l'on y manquoit , quelques menaces sur la flottille & le retour des galions. Ces nouvelles ont fort déplu au Cardinal. Il paroissoit que le Roi d'Angleterre avoit assemblé tous ses Ministres, pour prendre sa derniere résolution.

Le Cardinal décide seul. 30 Juillet. On n'a point parlé de ces matieres assez importantes dans le Conseil du 30. Il y a eu des conférences entre les Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande chez le Cardinal, auxquelles M. d'*Angervilliers* & moi n'avons pas été appelés. Il est certain que le Cardinal & le Garde des Sceaux n'aiment point les délibérations : cependant elles sont quelquefois nécessaires, sur-tout quand il faut prendre un parti ; témoin le Roi d'Angleterre, qui assemble tous ses Ministres pour cela.

Sardaigne. Les Ambassadeurs d'Espagne m'ont prié, comme j'entrois au Conseil, de presser pour prendre une résolution sur un plan de guerre. L'Ambassadeur du Roi de Sardaigne est venu me voir à Paris pendant le peu de séjour que j'y ai fait, & il m'a dit qu'il ignoroit les

mesures que l'on prenoit pour engager son Maître dans la Ligue; mais qu'on devoit assez le connoître, pour croire qu'il ne se déclareroit pas ennemi de l'Empereur, pour demeurer, après une légere & courte guerre, exposé à son ressentiment. On ne peut pas dire qu'il ait tort. 1730.

Prétention de l'Espagne 31 Juillet.

Le dernier Juillet, les Ambassadeurs d'Espagne m'ont envoyé prier qu'ils puissent m'entretenir ce matin. Ils m'ont dit que les Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande étoient assemblés chez le Cardinal, qu'ils avoient demandé dans la journée une réponse, & qu'ils avoient ordre de l'envoyer dans l'instant, bonne ou mauvaise, ne balançant pas à me déclarer qu'il falloit s'attendre à un parti peut-être violent, si la réponse n'étoit pas favorable.

Ils m'ont dit les conditions qu'ils ont déclarées au Cardinal, & auxquelles je ne pouvois m'attendre : c'est que, quand même l'Empereur consentiroit aux garnisons Espagnoles, l'Espagne ne s'en contentera pas, & que les dépenses que les retardemens de l'Empereur lui ont causées, l'obligent à vou-

1730. loir la guerre, à moins que l'équilibre ne soit réglé, lequel équilibre doit faire rendre les Royaumes de Naples & de Sicile à l'Espagne; que l'Angleterre & la Hollande consentent à cette résolution. De telles résolutions, je l'avoue, sont nouvelles pour moi, & je n'ai pu m'empêcher d'en marquer ma surprise.

Ils m'ont encore dit, que M. le Cardinal & le Garde des Sceaux leur faisoient des mysteres de ce qu'ils disent à d'autres; que les Anglois leur rapportoient tout, & rejetoient sur la France toutes les difficultés qui leur étoient faites; qu'ils ne me prioient point de parler au Cardinal; mais que, connoissant mes bonnes intentions pour conserver une intelligence avec leurs Maîtres, qui pouvoit être rompue si nous n'y prenions garde, ils avoient voulu m'en faire connoître le péril.

Je n'ai pas perdu un moment à dire au Cardinal & au Garde des Sceaux ce que je venois d'apprendre. Ils étoient informés des dispositions des Espagnols, & m'ont dit qu'ils devoient signer, le jour même, avec les Anglois

& les Hollandots, une convention pour le plan de la guerre générale, & qu'ils étoient d'accord, à une chose près : c'est que les Anglois & Hollandois déclaroient que, si l'Espagne vouloit entrer en action dans le moment, ils la suivroient; & la France déclaroit qu'elle ne le feroit pas. J'ai répondu seulement : » Voilà une maniere d'être d'accord assez surprenante «. 1730.

On a lu, dans le Conseil du 3 Août, diverses réponses de la France, de l'Angleterre & de la Hollande, au Mémoire de l'Espagne; toutes lesquelles ne décident rien, ni sur le plan de la guerre générale, ni sur le refus de l'Espagne, de se contenter de l'introduction des garnisons Espagnoles, ni sur l'équilibre. On dit, dans ces réponses, qu'il faut constater par un manifeste l'opposition de l'Empereur à cette introduction. J'ai répondu : » N'est-elle pas assez constatée » par quatre-vingt mille Impériaux » qui s'y opposent « ? M. d'*Angervilliers* juge comme moi depuis longtemps, que le Cardinal est content, *Espagne, 3 Août.*

pourvu que la guerre s'éloigne de quelques mois.

1730. Prusse. Les lettres de Berlin marquent que le Roi fait un voyage chez les Princes du Rhin, sans que l'on puisse en démêler les raisons; que son fils le suit dans ce voyage, lequel il maltraite souvent jusqu'à le battre; que l'on soupçonne que, s'il peut s'échapper, il n'en perdra pas l'occasion.

Brancas. 6 Août. Le Marquis de *Brancas* demande son congé. On lui envoie un Secrétaire, ce Ministre n'ayant pas auprès de lui un homme capable des plus simples commissions. Le Cardinal m'a dit que c'est par avarice, & que la fête qu'il a donnée pour la naissance du Dauphin, a été misérable; ce sont les propres paroles du Cardinal, que je devois croire le meilleur ami de *Brancas*. Ses lettres parloient plus de sa santé que des affaires. Toujours du mécontentement du Roi & de la Reine d'Espagne.

Rome. Celles d'Italie apprennent que le Saint Pere, deux jours après son exaltation, a dépêché des courriers en Espagne & à Vienne, comme en France, pour

pour exhorter les Souverains à la paix. C'est un devoir de Pere commun, dont on n'attend pas grand effet. 1730.

Enfin, celles de Milan & de Turin portent que les troupes Impériales s'étendent le long du Pô; que l'on a fait des marchés pour le pain, & des traités pour traverser les Etats de Sardaigne, comme si l'Empereur alloit y faire marcher ses troupes. De pareils marchés ne devroient pas être. Que le Ministre de l'Empereur a de fréquentes conversations avec le Roi de Sardaigne. Pour notre tranquillité, tout dépend de savoir si la Reine d'Espagne seroit capable de se raccommoder avec l'Empereur. *Italie.*

On a parlé au Conseil, du peu de satisfaction qu'on a des Anglois; & le Garde des Sceaux m'a dit qu'il m'enverra des Mémoires, qu'il a fait chercher, lesquels expliquent tout ce qui s'est passé entre l'Empereur, l'Angleterre & la Hollande, sur les contingens que ces diverses Puissances ont fournis dans la derniere guerre. Sur cela, M. d'*Angervilliers* a dit: » M. le » Maréchal de Villars les a pressés » plus d'une fois sur le peu qu'ils *Conduite des Anglois comparée.*

» veulent donner pour celle-ci, en
1730. » comparaiſon des efforts immenſes » qu'ils ont faits, lorſqu'ils vou» loient détruire la France «. Il eſt certain que l'Angleterre, indépendamment de ſa Marine, fourniſſoit près de cent mille hommes, & les Hollandois autant; &, pour la guerre préſente, à peine veulent ils donner douze mille hommes, & les Hollandois trois mille, déſirant que dans une guerre, dont eux ſeuls profiteront, la France faſſe les plus grandes dépenſes. Le Garde des Sceaux a dit qu'il falloit avoir une conférence avec ces Meſſieurs.

Rome. 9 Août. Le Cardinal de *Polignac*, par ſes lettres lues dans le Conſeil du 9, nous a appris que la Cour de Rome ſe préparoit à de nouvelles démarches ſur la *Conſtitution*, & qu'elle n'étoit pas ſatisfaite de tout ce que l'on faiſoit en France pour la ſoutenir; n'approuvant pas même cette déclaration du Roi au Parlement, laquelle a excité de ſi grands mouvemens, & qu'on a eu tant de peine à faire enregiſtrer.

Raiſons de guerre. Les Ambaſſadeurs de l'Empereur ont dépêché un courrier à Vienne,

apparemment sur quelque nouvelle proposition de la part du Cardinal de *Fleury*, pour empêcher la guerre. Les premieres ont été refusées avec assez de hauteur. Le Cardinal ne les a communiquées ni a M. d'*Angervilliers*, ni à moi, voulant, à quelque prix que ce soit, éviter la guerre. Cependant il a été démontré que, si on l'avoit faite avant que la Cour de Vienne eût pris ses mesures, & lorsqu'elle avoit tant de raisons de la craindre, elle n'eût pas duré six mois, & auroit été terminée avec gloire & avantage pour la France, & on pouvoit craindre qu'elle n'y trouvât plus ces avantages pour la suite.

1730.

Préparatifs 13 *Août.*

Il n'y a rien eu de bien important dans les dépêches du Nord. On a appris que les troupes Angloises, qui ont été promises pour le contingent, ont mis à la voile; & Valpold, dans une conversation avec moi, a soutenu encore qu'il valoit mieux agir en Italie, que de ne rien faire, & est convenu que l'Angleterre contribuera à la guerre générale, avec les efforts que l'on peut raisonnablement lui demander; mais ce plan de guerre générale, auquel

on pense depuis trois mois, n'est pas encore commencé.

1730.

Nord & Empire. 15 Août.

Le Garde des Sceaux a dit, dans le Conseil du 15, qu'il ne doutoit pas que le dernier courrier dépêché à Vienne par les Ambassadeurs de l'Empereur, ne rapportât l'ordre au Comte de Konigs-Ek de partir. Les lettres envoyées au Marquis de *Brancas* sont les plus propres à détruire dans l'esprit du Roi & de la Reine d'Espagne, l'opinion qu'ils ont que l'on traite avec l'Empereur. On n'a rien avancé avec les Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande sur le plan de guerre générale. On mande des bords du Rhin, que le Roi de Prusse a passé à Manheim, où il a trouvé l'Intendant d'Alsace & quelques Officiers François, auxquels il a tenu des propos qui tendent à la guerre.

Italie & Turquie.

Le Général Mercy prépare en Italie des camps pour les troupes Impériales. Le Comte de Konigs-Ek m'a dit, le 2 Août, que le Sophi de Perse a demandé au Grand-Seigneur la restitution totale des provinces prises sur la Perse; qu'on en a offert une partie,

& que, ſur le refus du total, la guerre ſe prépare; que le Grand-Seigneur doit aller à Scutarie ſur la mer Noire, & le Grand-Viſir à Alep, & que toutes les forces de l'Empire Ottoman ſe mettent en mouvement. 1730.

Eſpagne. 24 Août. Il eſt arrivé aux Ambaſſadeurs d'Eſpagne un courrier parti de Cazalla le 14. Ils diſent que leurs lettres n'étant pas déchiffrées, ils ne ſavent ce qu'elles contiennent; mais celles de *Brancas* portent que le Marquis de la Paz lui a dit que le Roi & la Reine d'Eſpagne ſe croient dégagés du traité de Séville, par l'inexécution de leurs Alliés.

27 Août. Et il a mandé de plus, par ſes lettres, lues le 27, que le Roi d'Eſpagne lui a parlé avec beaucoup de hauteur, & lui a dit que, ſi ſes Alliés ne tenoient pas leurs paroles, il ne manqueroit pas d'amis; que la Reine, pendant cette converſation, s'eſt abſentée quelques minutes, & que, revenant pendant que le Roi parloit encore avec colere, elle a dit: » On veut toujours que ce ſoit moi qui gronde le » plus; vous le voyez «. On a informé *Brancas* que le Roi d'Eſpagne en-

1730. voie en France le Marquis de Castelar, frere de Patino & Secrétaire d'Etat de la guerre, apparemment pour tirer un *ultimatum* de tous les Alliés de Séville, & voir si le Roi d'Espagne peut compter sur une véritable guerre.

Rome. Les lettres de Rome n'apprennent rien d'important. Le Cardinal de *Polignac* demande son congé.

Espagne. Comme la Cour d'Espagne paroît dans une vive agitation, & que les lettres du Marquis de *Brancas* n'expliquent point à quoi on peut s'attendre, j'ai été d'avis de lui dépêcher un courrier. L'incertitude paroît pénible, dans une circonstance aussi vive.

Brancas. 20 Août. Il a été résolu, dans le Conseil du 20, que l'on permettra au Marquis de *Brancas* de revenir; ce qu'il demande très-instamment; mais on est fort embarrassé pour lui trouver un successeur.

Espagne & Sardaigne. Le Garde des Sceaux m'a donné un Mémoire contenant trente-cinq articles, sur tout ce qui peut se traiter avec les Ambassadeurs de la Ligue. J'y ai fait mes observations.

L'Espagne, qui d'abord avoit pensé

que, pour engager le Roi de Sardaigne, il suffiroit de lui offrir le Vigevanasque & quelques autres parties du Milanois, consent à présent à faire les offres les plus propres à engager ce Prince; mais je ne cesse de représenter qu'il faut du secret. 1730.

On a appris, dans le Conseil du 3 Septembre, l'arrivée des galions, & que le Roi d'Espagne a avancé son départ de Cazalla, pour les voir entrer dans le port de Cadix. *Galions, 3 Septembre.*

Le Marquis de *Brancas* paroît inquiet, & craindre quelque résolution violente de la part de la Reine d'Espagne, & un accommodement avec l'Empereur, lequel pourroit attirer de grands malheurs à la France, & dont j'ai dit, même avant le voyage de Fontainebleau, qu'il falloit se défier. Cependant l'envoi du Marquis de Castelar, frere du Premier Ministre, marque au moins que la Cour d'Espagne veut savoir précisément à quoi s'en tenir avant que de rompre.

Il paroît, par toutes les lettres de l'Empire, que l'on continue à s'armer, & jamais l'on n'a vu tant de dispositions à une guerre générale. *Empire.*

1730. Les Ambassadeurs d'Espagne, par une lettre lue au Conseil, demandoient une prompte réponse. On a lu celle qui leur est préparée, dans laquelle ils ne trouveront pas des résolutions bien vigoureuses pour la guerre de la part de leurs Alliés. Les Hollandois sur-tout font voir une grande foiblesse. On a des avis contraires sur l'embarquement des Espagnols. Les uns les font mettre à la voile, les autres marquent un retardement.

Prusse. 6 Septembre. Les lettres de Londres, du Comte de *Broglio*, lues le *6*, apprennent que les Ministres d'Angleterre veulent insinuer que le Prince Royal de Prusse a eu intention de se retirer en France, pour irriter le Roi son pere contre la France, plutôt que contre l'Angleterre, où il est certain qu'il a voulu se retirer, un Officier nommé Spar, ayant fait préparer un bâtiment en Hollande. Le Roi de Prusse a envoyé divers Officiers à la Haye, pour se saisir de ce Spar. Le Pensionnaire a été obligé de déclarer au sieur Menesargue, Envoyé ordinaire du Roi de Prusse, que si ces Officiers usent de quelque violence, on les fera pendre. Cet Envoyé,

saisi de crainte que le Roi son Maître ne le soupçonne d'avoir voulu contribuer à l'évasion du Prince, est mort, dit-on, de douleur. 1730.

Espagne. On est toujours dans l'incertitude de l'embarquement des Espagnols : plusieurs lettres des côtes de Provence l'assurent.

Angleterre. Valpold, Ambassadeur d'Angleterre, a donné part de la mort de la Duchesse de Brunswick. On a examiné si on en prendra le deuil, vu qu'il n'y a aucune parenté, & on s'est décidé à le prendre pour huit jours.

Le Roi de Sardaigne abdique.
8 Septembre.

On a appris par les lettres lues le 8, que le Roi de Sardaigne a abdiqué & remis la couronne à son fils, âgé de vingt-neuf ans. Nous pouvons observer que c'est très-peu de jours après avoir reçu un courrier, par lequel on lui offre le Milanois, pour entrer dans la ligue. L'abdication d'un Roi tel que le Roi de Sardaigne, dont la valeur & plusieurs autres grandes qualités sont connues, dans le temps que toute l'Italie est en armes, & lorsque les Alliés de Séville lui en offrent la plus considérable partie, pour joindre à ses Etats ; cette abdication est sur-

1730. prenante. On a lieu de croire qu'il la méditoit depuis quelque temps; mais on ne peut douter qu'elle n'ait été précipitée par la nécessité de prendre un parti.

Il a fait un très-long discours à ses Etats assemblés, s'est réservé seulement cinquante mille écus de revenus, disant que c'est assez pour un Gentilhomme retiré : il est parti de Turin dans un carrosse à six chevaux, un Valet de chambre, deux Cuisiniers, quatre Valets de pied, sans aucun grand Officier, ni personne de considération. Il a déclaré son mariage avec Madame de Saint-Sébastien, depuis appelée Comtesse de Spire, Dame d'atours de la Princesse de Piémont, femme de cinquante-deux ans.

Savoie. 10 Septembre. On a lu, dans le Conseil du 10, la lettre de notre Résident à Turin, lequel mande au Roi, par ordre du Roi de Sardaigne, que les premieres instructions qu'il donne à son fils en lui remettant la couronne, sont de conserver un attachement éternel pour la France. Il lui a formé un Conseil des meilleurs sujets, & toutes ses dispositions sont très sages. Il a aupara-

vant payé toutes les dettes de l'Etat.

Le Secrétaire du Marquis de *Brancas* mande que son Maître, en dictant sa dépêche au Roi, a eu une foiblesse qui ne lui a pas permis de l'achever. La flottille est arrivée très-richement chargée, & on ne voit rien qui confirme l'embarquement des troupes d'Espagne, qu'on croyoit certain depuis plusieurs mois. *1730. Espagne.*

On a été informé, dans le Conseil du 13, plus au juste de ce qui s'est passé sur le mariage déclaré du Roi de Sardaigne avec Madame de Saint-Sébastien. Cette nouvelle n'a pas moins surpris que son abdication. Il lui a acheté cent mille écus la terre de Sommerive, dont elle portera le nom, & lui a fait donner vingt mille francs pour le suivre : il compte aller s'établir dans le château de Chambery. *Roi de Sardaigne. 13 Septembre.*

Les nouvelles de Berlin sont, que le Roi de Prusse a fait enfermer son fils dans le château de Custring : il lui a ôté son conseil Knipausen, Ministre qui étoit tout dévoué à la France. *Prusse.*

On a commencé le premier Conseil de Commerce le 12. Le Contrôleur-Général a lu un long Mémoire sur *Commerce. 12 Septembre.*

l'importance du commerce, vérité très-connue. Le résultat des premiers ordres a été de nommer deux Inspecteurs-Généraux, pour aller examiner la conduite de tous ceux qui sont dispersés dans les provinces; de renouveler la défense des toiles peintes, & de diminuer encore les deuils, en attendant que l'on puisse prendre des mesures plus importantes pour rétablir le commerce.

1729.

Espagne. 17 Septembre.

On a lu, dans le Conseil du 17, plusieurs dépêches du Marquis de *Brancas*, très-peu satisfaisantes, & qui marquent l'abattement de sa maladie. Il parle de l'arrivée du Marquis de Spinola, qui a eu de grandes conférences avec le Roi & la Reine d'Espagne, desquelles lui Marquis de *Brancas* n'avoit pu rien pénétrer. Il mande ensuite avoir entretenu lui-même Spinola, & ne dit rien de sa conversation, sinon qu'elle a été longue.

Il parle aussi de la colere du Roi & de la Reine d'Espagne, sur l'inaction de la France; que la flotille est arrivée riche de près de cinquante millions, presque tout pour les François; mais que l'on ne délivrera rien de plus

1730.

de quatre mois ; qu'il a insinué que cette résolution fera beaucoup de peine au Roi. Enfin, dans sa conduite très-uniforme, on voit celle d'un homme qui a voulu être Grand d'Espagne, & qui, très-content de l'être, craint de rien faire qui puisse déplaire à cette Cour. J'ai dit au Cardinal de Fleury: » Mais pourquoi envoyez vous gens » qui veulent être Grands d'Espa- » gne ? que n'y envoyez-vous des » Evêques « ? Le Garde des Sceaux a répondu : » Trouvez-m'en un capa- » ble. Quoi, *ai-je dit*, le premier » Corps du Royaume seroit tel, que, » sur cent vingt-cinq, on ne peut en » trouver un capable d'être Ambassa- » deur ? M. le Duc d'*Orléans*, tout rempli de piété, a dit : » Mais peut- » on en conscience tirer des Evêques » de leur église « ? Le Cardinal de Fleury a parlé de plusieurs grands Saints Peres de l'Eglise, qui avoient été Ambassadeurs, & j'en ai cité un de la Maison de Noailles, qui a bien été Ambassadeur auprès du Sultan.

Roi de Prusse.

Les nouvelles de Berlin sont ; que le Roi de Prusse a fait venir le Prince son fils à cinq lieues de Berlin, où il

se fait interroger par quatre ou cinq
1730. de ses Ministres : que ce Roi est entré dans la chambre de sa fille, & s'est violemment emporté contre elle ; en sorte qu'aux cris perçans qu'elle faisoit, on est accouru de tous les endroits du palais ; & ces violences, parce qu'elle a eu connoissance du dessein de son frere de s'évader.

Turquie. *Villeneuve*, Ambassadeur à Constantinople, nous parle de grands préparatifs de guerre contre les Perses ; que cependant il y a un traité, par lequel les Turcs rendent Tauris & conservent la province d'Erivan & les autres.

Roi de Prusse. 21 Septembre. On a appris, dans le Conseil du 21, la continuation des cruautés du Roi de Prusse contre son fils enfermé dans Custring. On ne lui a pas laissé un valet pour le servir. Il est sans livre, sans papier ni encre. Interrogé par le Général Grunko, Ministre du Roi de Prusse & Chef de la Commission, il a répondu qu'il n'a jamais rien fait contre le respect & la soumission qu'il doit au Roi son pere ; qu'à la vérité, outré des mauvais traitemens qu'il

éprouvoit il avoit voulu n'y être plus exposé. On lui a demandé où il vouloit aller ; il a répondu, en France, & de là à Alger pour ne pas nuire à l'Angleterre, où il avoit résolu de se retirer. La Reine de Prusse se meurt de tristesse du malheur de son fils & de sa fille. 1730.

Espagne. Les nouvelles d'Espagne confirment que les ordres sont données à Castelar de se rendre incessamment en France. J'ai pris congé du Roi, pour aller passer quinze jours à Villars. Le Garde des Sceaux m'a prié de travailler à un projet de guerre, afin que tout soit prêt à l'arrivée de Castelar. Valpold a pris congé du Roi.

Disgraces. Le dernier Septembre, le Roi a exilé les Ducs d'*Epernon* & de *Gêvres*. Il y avoit long-temps qu'il se répandoit des bruits que le premier donnoit au Roi des Mémoires contre le Cardinal de Fleury. *Bachelier*, premier Valet de chambre, a été chargé, sous le nom d'Inspecteur, des détails des châteaux de Versailles, Marly, Trianon, la Ménagerie, qu'avoit le Duc de *Noailles*.

Espagne. 1 Octobre. Par les nouvelles de Séville, lues

le premier Octobre, on apprend que
1730. le Marquis de *Brancas* a pris congé. La lettre ne parle que du mauvais état de ſa ſanté. Celles du Chargé d'affaires au départ de *Brancas*, contiennent des plaintes très-vives du Roi & de la Reine d'Eſpagne ſur l'inaction de ſes Alliés. Ils répétoient que, puiſqu'on leur manquoit, ils ſe tenoient dégagés du traité de Séville; mais que l'argent de la flotille dû aux François ne ſeroit rémis que ſuivant que la France ſe comporteroit. Le Marquis de Caſtelar, ſelon ces lettres, partoit pour ſe rendre en France en toute diligence; & on étoit incertain ſi l'armée navale d'Eſpagne avoit mis à la voile, & qu'elle route elle tenoit.

M. le Duc d'*Orléans* a propoſé au
Empire. Conſeil d'accepter le Pragmatique de l'Empereur, pour éviter la guerre. Le Cardinal de *Fleury* a dit que, » quand même on auroit perdu trois » batailles on n'y conſentiroit pas «. J'ai repris: » Si on conſent à un tel » deſſein de l'Empereur, en abandonnant tous les Electeurs & Princes » de l'Empire, il faut au moins que » l'Empereur achete notre amitié par

» nous donner Luxembourg, la cita- 1730.
» delle d'Anvers & d'Outremonde,
» pour pouvoir retirer par ces dernie-
» res places, Namur Tournay, &
» Ypres des Hollandois «. M. le Duc
d'*Orléans* a répliqué : » Le Roi a trop
» de places. Avec le respect que je
» dois à M. le Duc d'Orléans, *ai-je*
» *observé*, il oublie qu'il n'y a en a
» aucune sur la Basse--Meuse «.

On a eu avis par le Chevalier de *Boissieux*, Envoyé auprès de l'Electeur de Cologne, que ce Prince manque en plusieurs occasions au respect dû au Roi dans la personne de ses Envoyés. Le Chevalier a ordre de revenir en France, comme pour ses affaires, & on examinera si on l'y renverra, ou quelque autre. *Cologne.*

Dans le Conseil d'Etat du 11, on a lu les lettres du Marquis de *Brancas*, qui, après avoir pris congé du Roi & de la Reine d'Espagne, mandoit qu'il falloit leur parler avec fermeté & même hauteur. Il oublioit qu'il avoit mandé auparavant, que la Reine d'Espagne devoit être ménagée, & qu'il falloit sur-tout éviter de l'aigrir. Il est certain que sa conduite ambiguë n'est *Conduite à tenir en Espagne. 11 Octobre.*

point du tout d'un homme d'esprit.

1730. M. d'*Angervilliers* m'a envoyé par

Projet de guerre. un courrier un projet de guerre générale, pour attaquer en même temps l'Italie par le Roi de Sardaigne & par l'armée navale d'Espagne, & l'Empire par deux armées, l'une de soixante mille François par le Haut-Rhin, & l'autre, de cent mille hommes, composés de troupes naturelles Angloises & à la solde d'Angleterre, dans l'Empire, & de Danois à la solde de France, qui attaqueront par le Bas-Rhin & se joindront vers le Veser. J'ai répondu en peu de mots : » Vous » ne tenez pas encore le Roi de Sar- » daigne : pour le reste, concert par- » fait avec nos Alliés, profond se- » cret, s'il est possible. Levez-vous » matin, & je vous réponds de » tout «.

Précautions de l'Espagne. On a appris que Castelar doit arriver incessamment ; que, jusqu'à ce qu'il soit convenu de projets de guerre dont la Reine d'Espagne soit contente, on ne délivrera pas l'argent des galions ; que le Marquis de *Brancas* craint toujous un mauvais dessein, si on ne la contente : ce mauvais des-

ſein ne peut être qu'une réunion avec l'Empereur. 1730.

En entrant au Conſeil, on a déclaré *Rotembourg* pour l'Ambaſſade d'Eſpagne.

Dans celui du 22, on a lu une lettre de *Hullin*, chargé des affaires de France en Eſpagne, qui rend compte des converſations qu'il a eues avec Patino & le Marquis de la Paz. Tous les deux ſe ſont expliqués très-vivement ſur le mecontentement du Roi & de la Reine d'Eſpagne de la conduite de la France; nous imputant l'inaction de cette campagne, après les dépenſes que l'Eſpagne a faites pour agir, avant que l'Empereur ait rempli l'Italie de ſes troupes, n'épargnant pas le Cardinal de *Fleury*. Ces deux Miniſtres confirmoient que l'on ne délivreroit pas l'argent des galions, que l'on ne vît clair ſur la conduite de la France & les opérations de guerre.

Menaces de l'Eſpagne. 22 Octobre.

Hullin mandoit que l'on avoit appris au Roi d'Eſpagne l'abdication du Roi de Sardaigne; mais, comme je l'avois prévu, en parlant d'abord de ſon mariage comme peu convenable, & l'abdication comme la ſuite de cette

Roi d'Eſpagne.

fausse démarche & la résolution d'une
1730. tête affoiblie. Il mandoit aussi qu'il ne falloit pas s'attendre que le Roi d'Espagne voulût abdiquer, qu'il avoit fort aimé le Roi Dom Louis, & qu'il haïssoit le Prince des Asturies; que la Reine ne s'éloignoit pas de retourner à Madrid & à Saint-Ildefonse; & que la Cour iroit vers le printemps à Barcelone, pour voir partir les troupes & l'armée navale.

Prusse. Les nouvelles de Prusse continuent à parler de la haine du Roi contre son fils, qu'il n'appelle plus que le *Prisonnier.* Plusieurs Puissances lui ont écrit en sa faveur : il les a fait prier de ne se point mêler de ses affaires domestiques.

Lisbonne. On mande de Lisbonne, que le Roi de Portugal n'est occupé que des grosses cloches, qu'il fait venir det outes parts, & qu'il fait baptiser avec une dépense prodigieuse.

Ambassadeurs & Castelar. 29 Octobre. Les sieurs Goslinga & Hop, Ambassadeurs de Hollande, ont pris, le 22, congé du Roi. Le Cardinal de *Fleury* est demeuré, pour attendre l'arrivée de Castelar, qui a été le 27. Il m'a fait sur le champ assurer qu'il

a ordre du Roi & de la Reine d'Espagne de suivre mes conseils, & il a répété ce que le Marquis de *Brancas* a mandé plusieurs fois; que l'un & l'autre ne prendroient confiance qu'aux projets de guerre qui partiroient de moi. Il m'a renouvellé ces assurances la premiere fois qu'il m'a vu, le 29, en sortant du Conseil, où les dépêches de Séville nous ont donné quelque espérance de la délivrance des galions. 1730.

Le Duc de *S. Agnan* a été déclaré Ambassadeur à Rome.

Consultation des quarante. 30 Octobre.

Il a été assemblé, le 30, un Conseil des Dépêches, au sujet d'une Consultation signée par quarante des plus célèbres Avocats de Paris, laquelle a été estimée très-séditieuse & manquant de respect à la Majesté Royale. On a résolu de donner un Arrêt, par lequel ceux de ces avocats qui ne rétracteroient pas leur consultation, seront au moins suspendus du Parlement. Le préambule de l'Arret expliquoit leur hardiesse en termes qui marquoient un esprit de révolte. J'ai dit sur cela: » Je suis peiné de voir rendre pu» blics des sentiments de révolte, dont » je ne voudrois pas laisser penser

1730. » qu'aucun des ſujets du Roi fût capable ; leſquels, connus, exigent des » punitions plus ſéveres que celles » dont l'Arrêt fait mention «. Il a été ordonné au ſieur *Hérault*, Lieutenant de Police, de faire arrêter l'Imprimeur ; ce qui a été exécuté le jour d'après. Il a remis à M. *Hérault* l'exemplaire ſur lequel il a imprimé, ſigné de treize Avocats ; les vingt-ſept autres ont ſigné depuis. On a déſapprouvé l'empriſonnement de l'Imprimeur, qui, quand il eſt autoriſé par la ſignature de l'Avocat, n'eſt reſponſable de rien.

Galions. 1 Novembre. On a lu au Conſeil d'Etat du premier Novembre, un projet de plaintes vives, pour être remis au Roi d'Eſpagne, ſur les retardemens de la délivrance de l'argent des galions. Le Garde des Sceaux a dit que le Marquis de Caſtelar lui avoit remis, ce jour-là même, un Mémoire très vif, dont il paroît très-mécontent. J'ai fait quelques queſtions ſur ce Mémoire, auxquelles il ne m'a pas répondu, & je n'en ſais pas davantage.

Berlin. Les lettres de Berlin parlent des cruautés que le Roi de Pruſſe conti-

me d'exercer contre le Prince son fils. Il y a à craindre qu'on ne le fasse périr dans la prison. 1730.

Le Roi est parti le 2, pour un voyage de huit jours à Rambouillet.

Projets de guerre.
5 Novembre.

Le Marquis de Castelar, le Nonce, & presque tous les autres Ambassadeurs qui sont à Paris, ont dîné chez moi le 5 Novembre. Le Marquis de Castelar a déclaré publiquement, qu'il a dit au Cardinal & au Garde des Sceaux, de la part du Roi & de la Reine d'Espagne, qu'ils ne pouvoient prendre confiance qu'aux projets de guerre qui partiroient de moi; que Leurs Majestés Catholiques avoient dit la même chose au Marquis de *Brancas*, & que, pour une aussi grande guerre, les Alliés voulant agir de bonne foi, avoient plus de confiance pour mes projets, que pour tout autre.

La Reine
6 Novembre.

La Reine s'est rendue à Notre-Dame le 6. J'ai été le seul qui lui ait fait ma cour. Elle a été étonnée qu'aucune personne de dignité ni autre ne s'y soit trouvée. Le Cardinal de *Fleury* m'a dit que la Reine lui a mandé ma conduite, dont elle se

louoit beaucoup, & dont il m'a fait compliment.

1730.

Reine d'Espagne.

J'ai été informé, que plus d'un an avant le traité de Séville, & dans le temps où le Roi d'Espagne s'étoit trouvé assez mal, la Reine d'Espagne avoit écrit au Cardinal de *Fleury*, pour qu'on lui assurât une retraite bonne & solide en France, à quoi il n'avoit pas été favorablement répondu.

Dom Carlos.

J'ai aussi appris que le Cardinal de *Fleury* a proposé de marier l'Infant Dom Carlos, pour n'avoir pas toujours à craindre un raccommodement de la Reine d'Espagne avec l'Empereur, par son mariage avec l'Archiduchesse, & que Castelar n'a rien répondu. Il est étonnant que l'on ne désire pas ardemment le mariage de Dom Carlos avec l'Archiduchesse, qui seroit la gloire & l'honneur de la France.

Roi d'Espagne.
12 Novembre.

Dans le Conseil d'Etat du 12, on n'a rien appris d'important de Séville, point de délivrance des galions; que Patino en a pris sept à huit millions appartenant en partie aux Négocians.

Hullin mande des particularités de la vie du Roi d'Espagne, aussi surprenantes que celles qu'on a sues les années

nées précédentes. Il ne soupe qu'à trois heures après minuit, se couche à six du matin, entend la Messe à trois heures après midi, ne peut plus souffrir le carrosse, & ne va plus à la chasse. 1730.

Prusse. Par les lettres de Berlin, on a assemblé le Conseil de guerre, pour juger le Prince Royal, composé de plus de trente personnes. Son pere paroît toujours plus cruel, & l'on a condamné à la mort le Lieutenant des Gendarmes Spach.

Constantinople. 13 Novembre. Il est arrivé, le 13, au Milord Valgraf un courrier de Constantinople, qui a appris une terrible révolution. Un Fanatique s'est mis à crier dans les rues de Constantinople, que les malheurs arrivés dans la guerre de Perse viennent de ce qu'on attaquoit leurs freres en Mahomet, au lieu d'attaquer les Chrétiens Deux mille hommes à peu près se sont attachés à ce Fanatique, & le nombre n'en a pas grossi pendant huit jours. Le Grand-Seigneur est revenu avec une partie de son armée, & au lieu d'envoyer trois ou quatre mille hommes à punir & dissiper ces misérables, il est resté

1730. tranquille. Son incertitude en a fait grossir le nombre. Les Janissaires se sont unis à eux. On lui a demandé la tête du Grand-Visir & de trois ou quatre des principaux Ministres; il les a envoyées. Sa foiblesse reconnue a donné aux mutins la hardiesse de l'enfermer, & mettre sur le trône le fils de son frere, que l'on gardoit en prison depuis que son pere avoit été déposé.

Bonneval. On a appris en même temps, que Bonneval s'est fait Turc, & a été déclaré Bacha à deux queues.

Secret découvert. *19 Novembre.* Le Cardinal de *Fleury* a enfin avoué, pour la premiere fois, dans le Conseil du 19, ce qu'il m'avoit toujours nié opiniâtrément, aussi bien que le Garde des Sceaux, que le Comte de Sinzendorf avoit proposé, en arrivant, d'acheter l'amitié du Roi, pourvu que l'on voulût garantir la succession.

J'avois toujours demandé si le Comte de Sinzendorf parloit d'or, en un mot, s'il n'offroit pas Luxembourg & quelques autres places de Flandres, pour faire une alliance solide. Le Garde des Sceaux me l'avoit toujours nié, même dans le précédent Conseil.

fein ne peut être qu'une réunion avec l'Empereur. 1730.

En entrant au Confeil, on a déclaré *Rotembourg* pour l'Ambaffade d'Efpagne.

Dans celui du 22, on a lu une lettre de *Hullin*, chargé des affaires de France en Efpagne, qui rend compte des converfations qu'il a eues avec Patino & le Marquis de la Paz. Tous les deux fe font expliqués très-vivement fur le mecontentement du Roi & de la Reine d'Efpagne de la conduite de la France; nous imputant l'inaction de cette campagne, après les dépenfes que l'Efpagne a faites pour agir, avant que l'Empereur ait rempli l'Italie de fes troupes, n'épargnant pas le Cardinal de *Fleury*. Ces deux Miniftres confirmoient que l'on ne délivreroit pas l'argent des galions, que l'on ne vît clair fur la conduite de la France & les opérations de guerre.

Menaces de l'Efpagne. 22 Octobre.

Hullin mandoit que l'on avoit appris au Roi d'Efpagne l'abdication du Roi de Sardaigne; mais, comme je l'avois prévu, en parlant d'abord de fon mariage comme peu convenable, & l'abdication comme la fuite de cette

Roi d'Efpagne.

1730. dinal Fleury a dit auſſi que le Prince Eugene avoit voulu venir à Soiſſons. Il eſt vrai que Penterrieder m'avoit dit que ſi j'étois nommé pour Chef de l'ambaſſade du Congrès, comme on le croyoit à Vienne, il y ſeroit venu.

Eſpagne. Les lettres de *Hullin*, de Séville, ſont très-importantes. Il mande que l'on ne peut douter qu'il n'y ait un parti pris en Eſpagne, & que ce parti ne ſoit de ſe lier avec l'Empereur : que ce ſont des plaintes continuelles du Roi & de la Reine d'Eſpagne contre la France, & qu'ils ne veulent rien attribuer aux Anglois ſur l'inaction de la campagne.

Voyant dans ce Conſeil du 19, que le Cardinal & le Garde des Sceaux convenoient qu'il étoit à craindre que ce parti ne ſe prît, j'ai dit : » Mais » lorſque je l'ai penſé il y a huit » mois, & fait voir le péril auquel » nous ſerions expoſés, on m'a dit » que cela étoit impoſſible «. *Hullin* mandoit encore que l'Ambaſſadeur de Hollande l'avoit averti que l'on ne délivreroit pas l'argent des galions, qu'il le tenoit de Patino. Il y en avoit

pour près de cinquante millions appartenant aux François. 1730.

Le Cardinal a dit qu'un homme bien informé assuroit que le traité de la Czarine étoit de donner cinquante mille hommes à l'Empereur. On mandoit aussi de Vienne, qu'il y avoit apparence que l'Empereur & le Roi de Pologne s'unissoient : tout cela m'a frappé vivement. J'en ai conféré très-sérieusement avec M. d'*Angervilliers* ; mais que faire ? puisque le Cardinal & le Garde des Sceaux nous cachent les choses les plus importantes, comme ils les ont cachées au Maréchal d'*Huxelles*.

Etat critique.

Les lettres de Berlin marquent la cruauté du Roi de Prusse, d'avoir ordonné que l'on coupât la tête au Lieutenant de Gendarmes, nommé Karg, devant la fenêtre de son fils. Un Lieutenant a déclaré au Prince qu'on avoit ordre de le mener par force à la fenêtre, s'il n'y alloit de lui-même. Il s'en est approché, & a demandé pardon au malheureux de la mort qu'il lui causoit ; lequel lui a répondu qu'il étoit bien aise de le voir avant que de mourir. On lui a

Cruauté du Roi de Prusse.

louoit beaucoup, & dont il m'a fait compliment.

1730.

Reine d'Espagne. J'ai été informé, que plus d'un an avant le traité de Séville, & dans le temps où le Roi d'Espagne s'étoit trouvé assez mal, la Reine d'Espagne avoit écrit au Cardinal de *Fleury*, pour qu'on lui assurât une retraite bonne & solide en France, à quoi il n'avoit pas été favorablement répondu.

Dom Carlos. J'ai aussi appris que le Cardinal de *Fleury* a proposé de marier l'Infant Dom Carlos, pour n'avoir pas toujours à craindre un raccommodement de la Reine d'Espagne avec l'Empereur, par son mariage avec l'Archiduchesse, & que Castelar n'a rien répondu. Il est étonnant que l'on ne désire pas ardemment le mariage de Dom Carlos avec l'Archiduchesse, qui feroit la gloire & l'honneur de la France.

Roi d'Espagne. 12 Novembre. Dans le Conseil d'Etat du 12, on n'a rien appris d'important de Séville, point de délivrance des galions; que Patino en a pris sept à huit millions appartenant en partie aux Négocians.

Hullin mande des particularités de la vie du Roi d'Espagne, aussi surprenantes que celles qu'on a sues les années

a ordre de le mander au Cardinal «. — 1730.
Il ne l'avoit pas fait ; mais il l'avoit écrit au Comte de *Cereſt* ſon frere, qui me l'a dit dans le temps.

Nouvelles, 16 Novembre.

On a lu dans le Conſeil d'État du 26, un projet reçu de Dreſde, & donné par le Comte d'Eme pour faire un traité. Le Roi de Pologne demandoit toujours des ſubſides, qu'on lui refuſoit depuis long-temps. Le Roi d'Eſpagne refuſe la délivrance de l'argent des galions, & ſe réglera ſur l'exécution du traité de Séville. Enfin, il paroît quelque adouciſſement du Roi de Pruſſe pour le Prince ſon fils.

Miſſiſſipi. 28 Novembre.

Il y a eu, le 28, un Conſeil du Commerce, où le Contrôleur a demandé, de la part de la Compagnie des Indes, la rétroceſſion du Miſſiſſipi au Roi, parce que ce pays-là lui étoit à charge. J'ai été d'avis que ſi la Compagnie rendoit les portions qui n'étoient pas utiles, elle rendît auſſi celles qui lui valoient des ſommes immenſes ; en un mot, qu'elle dédommageât le Roi des dépenſes qu'il faudroit faire pour ſoutenir le Miſſiſſipi, puiſque ſa conſervation étoit eſtimée néceſſaire pour le commerce.

louoit beaucoup, & dont il m'a fait compliment.

1730.

Reine d'Espagne.

J'ai été informé, que plus d'un an avant le traité de Séville, & dans le temps où le Roi d'Espagne s'étoit trouvé assez mal, la Reine d'Espagne avoit écrit au Cardinal de *Fleury*, pour qu'on lui assurât une retraite bonne & solide en France, à quoi il n'avoit pas été favorablement répondu.

Dom Carlos.

J'ai aussi appris que le Cardinal de *Fleury* a proposé de marier l'Infant Dom Carlos, pour n'avoir pas toujours à craindre un raccommodement de la Reine d'Espagne avec l'Empereur, par son mariage avec l'Archiduchesse, & que Castelar n'a rien répondu. Il est étonnant que l'on ne désire pas ardemment le mariage de Dom Carlos avec l'Archiduchesse, qui seroit la gloire & l'honneur de la France.

Roi d'Espagne.

12 Novembre.

Dans le Conseil d'Etat du 12, on n'a rien appris d'important de Séville, point de délivrance des galions; que Patino en a pris sept à huit millions appartenant en partie aux Négocians.

Hullin mande des particularités de la vie du Roi d'Espagne, aussi surprenantes que celles qu'on a sues les années

nées précédentes. Il ne ſoupe qu'à trois heures après minuit, ſe couche à ſix du matin, entend la Meſſe à trois heures après midi, ne peut plus ſouffrir le carroſſe, & ne va plus à la chaſſe. 1730.

Pruſſe. Par les lettres de Berlin, on a aſſemblé le Conſeil de guerre, pour juger le Prince Royal, composé de plus de trente perſonnes. Son pere paroît toujours plus cruel, & l'on a condamné à la mort le Lieutenant des Gendarmes Spach.

Conſtantinople. 13 Novembre. Il eſt arrivé, le 13, au Milord Valgraf un courrier de Conſtantinople, qui a appris une terrible révolution. Un Fanatique s'eſt mis à crier dans les rues de Conſtantinople, que les malheurs arrivés dans la guerre de Perſe viennent de ce qu'on attaquoit leurs freres en Mahomet, au lieu d'attaquer les Chrétiens Deux mille hommes à peu près ſe ſont attachés à ce Fanatique, & le nombre n'en a pas groſſi pendant huit jours. Le Grand-Seigneur eſt revenu avec une partie de ſon armée, & au lieu d'envoyer trois ou quatre mille hommes à punir & diſſiper ces miſérables, il eſt reſté

dinal Fleury a dit aussi que le Prince
1730. Eugene avoit voulu venir à Soissons.
Il est vrai que Penterrieder m'avoit
dit que si j'étois nommé pour Chef
de l'ambassade du Congrès, comme
on le croyoit à Vienne, il y seroit
venu.

Espagne. Les lettres de *Hullin*, de Séville, sont très-importantes. Il mande que l'on ne peut douter qu'il n'y ait un parti pris en Espagne, & que ce parti ne soit de se lier avec l'Empereur : que ce sont des plaintes continuelles du Roi & de la Reine d'Espagne contre la France, & qu'ils ne veulent rien attribuer aux Anglois sur l'inaction de la campagne.

Voyant dans ce Conseil du 19, que le Cardinal & le Garde des Sceaux convenoient qu'il étoit à craindre que ce parti ne se prît, j'ai dit : » Mais » lorsque je l'ai pensé il y a huit » mois, & fait voir le péril auquel » nous serions exposés, on m'a dit » que cela étoit impossible «. *Hullin* mandoit encore que l'Ambassadeur de Hollande l'avoit averti que l'on ne délivreroit pas l'argent des galions, qu'il le tenoit de Patino. Il y en avoit

pour près de cinquante millions appartenant aux François. 1730.

Le Cardinal a dit qu'un homme bien informé assuroit que le traité de la Czarine étoit de donner cinquante mille hommes à l'Empereur. On mandoit aussi de Vienne, qu'il y avoit apparence que l'Empereur & le Roi de Pologne s'unissoient : tout cela m'a frappé vivement. J'en ai conféré très-sérieusement avec M. d'*Angervilliers* ; mais que faire ? puisque le Cardinal & le Garde des Sceaux nous cachent les choses les plus importantes, comme ils les ont cachées au Maréchal d'*Huxelles*. *Etat critique.*

Les lettres de Berlin marquent la cruauté du Roi de Prusse, d'avoir ordonné que l'on coupât la tête au Lieutenant de Gendarmes, nommé Karg, devant la fenêtre de son fils. Un Lieutenant a déclaré au Prince qu'on avoit ordre de le mener par force à la fenêtre, s'il n'y alloit de lui-même. Il s'en est approché, & a demandé pardon au malheureux de la mort qu'il lui causoit ; lequel lui a répondu qu'il étoit bien aise de le voir avant que de mourir. On lui a *Cruauté du Roi de Prusse.*

étendu sur plusieurs autres faits, & a demandé permission au Roi d'interroger le Marquis de *Brancas* sur sa conduite, & de le convaincre par un écrit du Marquis de Castelar qui a été lu au Conseil.

1731.

Empereur & Angletere. Le Cardinal de *Fleury* a dit qu'il y avoit apparence que l'Angleterre traitoit avec l'Empereur, & a allégué plusieurs raisons qu'il avoit de n'en pas douter. Il a proposé de tâcher de traiter aussi. On a répondu que l'Empereur ne feroit pas grand cas de notre bonne volonté, sur-tout lorsqu'il voyoit si peu de raisons de craindre une ligue divisée; mais, comme on n'a pas eu le temps de délibérer sur une proposition si importante & sujette à tant d'inconvéniens, j'ai remis à faire connoître mes raisons dans le premier Conseil.

Le Cardinal. Le soir même, j'ai été voir le Cardinal de *Fleury*, & l'ai trouvé abattu & las du fardeau, non au point de vouloir s'en soulager; mais il reconnoissoit qu'il étoit trop fort pour lui.

France & Empire. On a été sûr, par les lettres lues au Conseil d'Etat du 17, que les Anglois traitent avec l'Empereur; & sur cela,

le Garde des Sceaux a lû une lettre qu'il écrivoit à *Bussy* à Vienne, par 1731.
laquelle il lui disoit de voir secrétement le Prince Eugene, & de lui faire des propositions. J'ai dit que je craignois qu'on ne s'y prît un peu trop tard, puisque les Anglois, très-infidélement, traitoient sans notre participation, & nous avoient prévenus. On a rapporté des discours tenus par Valpold à *Chamoret*, qui marquoient l'infidélité, & le Cardinal a à se reprocher d'en avoir été dupe. J'ai dit: » Il falloit faire la guerre premiérement après le traité d'Hanover, » ou bien deux ans après en 1727. » Stanhop m'a dit que le feu Roi » d'Angleterre avoit été bien fâché » que l'on ne fût pas entré dans » l'Empire, & qu'il auroit demandé que je commandasse les armées «. Le Cardinal & le Garde des Sceaux m'ont prié de parler au Marquis de Castelar, pour lui prouver qu'il n'y a de bon parti que la guerre générale. Belle proposition lorsque l'Angleterre traite avec l'Empereur, & que la France veut faire de même.

1731.
Remontrances.

On a répandu des remontrances faite par le Parlement sur un écrit composé par le Chancelier.

Rome.

Les lettres du Cardinal de *Polignac* parlent de l'irritation du Pape sur les Mémoires des Avocats, & sur les deux Arrêts donnés en conséquence. Le Pape demande que le Roi les traite sévérement, & trouve bon qu'au bout de six semaines on agisse à Rome, si on n'agit pas en France.

Induction d'après la conduite de l'Espagne.
21 Janvier.

On a lu, au Conseil du 21, une lettre de *Bussy*, apportée de Vienne par le courrier que le Secrétaire d'Espagne envoie à sa Cour, pour lui apprendre que, selon les apparences, l'Angleterre traite avec l'Empereur. *Bussy* n'en doute pas. J'ai dit sur cela au Conseil : » L'Ambassadeur Castelar m'a dit qu'il est très-content » de la conduite de la France, » qu'elle suit exactement ses engagemens sur le traité de Séville, auquel l'Angleterre fait une infraction manifeste, en traitant avec » l'Empereur. Or, remarquez ceci; » si l'Espagne, qui est très-satisfaite » de nous & très-irritée contre l'An-

» gleterre, nous retient encore, contre » toute sorte d'équité, les quarante- » cinq millions qui sont à Cadix, » pour les François seuls, comptez » que l'Espagne traite aussi avec » l'Empereur, & prenons garde à » nous «. Le Cardinal & le Garde des Sceaux n'ont rien répondu.

1731.

Dans le Conseil d'Etat du 24, on a appris par les lettres de *Hullin*, de Seville, que Patino résistoit toujours à délivrer les quarante cinq millions, disant que cette délivrance étoit liée à d'autres conditions. Sur cela *Hullin* lui a fait voir par tous les exemples passés, que dans la guerre même avec l'Espagne, elle n'avoit jamais retenu l'argent des François. Enfin, *Hullin* disant à Patino : » Mais la France » fait tout ce que vous pouvez désirer » sur l'exécution du traité de Séville «. Patino a répondu : » Un seul mot du » Cardinal de Fleury feroit mieux. » Et quel mot «? a répliqué *Hullin*. Après s'être long-temps comme retenu, Patino l'a franchi, & a dit : » Menacez les Anglois. Je voudrois bien, » *me suis-je écrié*, que l'on eût fait » plus encore, & il y a long-temps «.

Conduite à tenir avec les Anglois.
24 Janvier.

1731. Cependant le bruit du traité de l'Angleerre se répand, & le Cardinal m'a dit qu'il a reçu une lettre de Valpold, de quinze pages, par laquelle il cherche querelle, & l'on ne peut douter de leur trahison.

Leur trahison. *20 Janvier.* Des nouvelles d'Angleterre, lues au Conseil d'Etat du 28, disoient que le parti opposé aux Ministres avoit répandu ce qu'on appelle un *Crafman*, qui leur reprochoit leur mauvaise conduite, de s'engager dans une guerre, ou de manquer aux traités pour en faire un avec l'Empereur. Les Ministres ont répondu à ce reproche par un autre écrit, qui contenoit, que, si l'Angleterre faisoit un traité avec l'Empereur, c'est parce que les François avoient fait la premiere infraction, en voulant absolument porter la guerre dans l'Empire, ce que l'Angleterre n'avoit jamais voulu.

Cette trahison des Ministres étoit horrible, puisqu'on avoit leur signature, non seulement d'avoir consenti à la guerre dans l'Empire, mais d'avoir pressé & invité, pour que les armées jointes de la France, de l'Angleterre & de la Hollande, marchassent en Silé-

fie ou en Boheme, & que Stanhop m'avoit même assuré que le feu Roi d'Angleterre avoit été très-affligé que l'on n'eût pas suivi les projets de 1727, & qu'il devoit demander que je commandasse cette armée, qui devoit être de cent mille hommes. 1731.

Le Garde des Sceaux a lu un Mémoire qui explique & prouve par la signature mêmes des Ministres Anglois, qu'ils avoient non seulement consenti, mais fortement pressé pour attaquer les Etats héréditaires de l'Empereur. *Exhortation à une conduite ferme.*

J'ai persisté dans le Conseil, pour que ce Mémoire soit rendu public sur le champ, pour faire voir à toute l'Europe, mais surtout aux ennemis des Ministres Anglois qu'ils étoient des traitres & des perfides, & j'ai ajouté : » Si la France est abandonnée par » ses Alliés, il faut se tirer de ce » péril par la fermeté «. Le Duc d'Orléans a répondu : » Mais si cette » fermeté mene à la guerre avant » deux ans, on se trouvera hors d'état » de la faire, faute d'argent «. Le Cardinal a répliqué : » On a des res» sources « ; & j'ai continué : » Si la » France ne soutient pas sa réputa-

1731. » tion, bientôt elle sera accablée, & » il ne faut jamais compter sur la » générosité de ses ennemis. On a le » dixieme & la ferme du tabac : en- » fin toutes les extrémités sont pré- » férables à celles de recevoir la loi «.

Remontrance à l'Espagne. 29 Janvier.

J'ai été voir, le 29, à Paris, le Marquis de Castelar, lequel m'a dit avoir envoyé, le jour même, la déclaration que le Roi son Maître se trouvoit dégagé du traité de Séville. Je lui ai dit : » Mais envoyer cette déclaration » dans le même temps que nous ap- » prenons l'accommodement de l'An- » gleterre avec l'Empereur ?.... je » l'aurois mieux aimé quinze jours » plutôt «. Je lui ai ensuite parlé, mais comme très-éloigné de le croire, des bruits qui courent, que l'Espagne est aussi en quelque intelligence avec l'Empereur : il n'en est point du tout convenu, & j'ai cru voir dans ses discours une sincérité qui m'a plu.

Mandemens supprimés.

Ce même jour, le Parlement a donné deux Arrêts ; l'un pour supprimer le Mandement de l'Archevêque d'Embrun, le traitant de séditieux ; l'autre pour faire brûler par la main du Bourreau une lettre de l'ancien Evê-

que d'Apt, nommé *Foresta*, Gentil-homme de Provence. Le Cardinal de *Rohan* est venu me voir, & m'a paru disposé à faire quelque chose dans l'esprit de l'Archevêque d'Embrun. 1731.

Renonciation au traité de Séville. 30 Janvier.

On a lu au Conseil du 30 la déclaration que l'Ambassadeur d'Espagne a envoyée, par laquelle le Roi son Maître se tenoit dégagé du traité de Séville, sur les difficultés que les Alliés avoient apporté à son exécution. Comme la France en avoit observé les conditions, j'aurois voulu qu'il parût quelque distinction. Le Cardinal & le Garde des Sceaux prétendoient en trouver; mais elles sont bien difficiles à démêler. On y parle en général de connoissances presque assurées de l'accommodement de quelques Puissances avec l'Empereur.

Roi d'Espagne.

Les lettres de *Rotembourg*, qui a remplacé *Brancas* en Espagne, disent qu'une de ses audiences avec le Roi & la Reine d'Espagne a été depuis onze heures du soir jusqu'à trois heures & demie du matin. Depuis long-temps il faisoit de la nuit le jour. *Rotembourg* assure la santé du Roi d'Espagne parfaite, & qu'il lui croit

de bonnes diſpoſitions pour la France.
1731. La Reine d'Eſpagne ſe plaint toujours de l'inaction, & on ne veut pas encore rendre l'argent des galions.

Parme. On a appris par un courrier de Milan, la mort du Duc de Parme, & que les Généraux de l'Empereur ont envoyé des troupes occuper ſes Etats. Le Garde des Sceaux a demandé le ſecret pour cette nouvelle, qui étoit publique à Paris dès la veille.

Rome. Dans le même Conſeil, on a lu une lettre du Roi au Pape, pour le calmer ſur les rigueurs qu'il vouloit que l'on obſervât contre les Avocats qui avoient attaqué la juſtice extérieure des Evêques.

Eſpagne. 4 Février. Dans celui du 4 Février, on a appris l'arrivée du Duc de Liria auprès de l'Empereur. En ſupputant le temps où l'Eſpagne avoit pu ſe déterminer à ſe raccommoder avec l'Empereur, j'ai fait cette obſervation : » Le Marquis » de Caſtelar, frere du premier Mi» niſtre, eſt venu auprès du Roi, » pour reconnoître préciſément ſa vo» lonté. Il m'a dit avoir mandé, le » 12 Novembre de l'année derniere, » que l'Eſpagne ne devoit point

» compter ſur la France, Les dé-
» pêches, arrivées le 25 à peu près 1731.
» du même mois, à Séville, ont pu
» en faire porter les autres au Duc
» de Liria, lequel a eu tout le mois
» de Décembre pour les recevoir :
» ainſi l'on peut compter que la
» Reine d'Eſpagne, irritée plus de
» cinq mois auparavaut de notre inac-
» tion, a décidé de ſe renouer avec
» l'Empereur dans la fin de Novem-
» bre ou le commencement de Décem-
» bre. Nous pouvons donc craindre
» que l'Eſpagne ne ſoit entrée dans
» le traité avec les Anglois. En ce
» cas-là, la France ſeroit plus deſti-
» tuée d'amis & d'alliés qu'elle ne
» l'a jamais été : c'eſt le temps où il
» faut marquer plus de fermeté. Je
» ſuis donc d'avis de faire comman-
» der les ſoixante mille hommes de
» milice, pour que, dans le 10 Mars,
» elle ſoit prète à marcher vers les
» frontieres «. Le Duc d'Orléans s'y
eſt oppoſé, pour éviter la dépenſe &
toute démonſtration de guerre. » Pour
» ne pas avoir la guerre, *ai-je répli-*
» *qué*, il faut paroître en état de ne
» la pas craindre «. Le Cardinal &

le Garde des Sceaux n'ont rien répondu, & il n'a rien été décidé.

1731.

Le Duc de Liria.

On n'a appris aucune nouvelle d'Angleterre. Le Maréchal de *Berwick* est venu le 5 chez moi, & m'a dit que le Duc de Liria son fils étoit arrivé le 23 Janvier à Vienne, & qu'il l'avoit appris par Milord Valgrave.

Castelar. 8 Février.

Dans le Conseil du 7, on a su que le Marquis de Castelar avoit reçu un courrier de Séville, duquel il n'avoit rien mandé au Garde des Sceaux. Le Cardinal de *Fleury* se plaignoit fort de Castelar aussi bien que le Garde des Sceaux, le traitant de fourbe & de menteur: le Cardinal disant qu'au lieu de paroître irrité de la conduite des Anglois, il étoit disposé à l'approuver. J'ai dit: » Castelar m'a pourtant déclaré qu'il la trouvoit une » infraction formelle au traité de Sé- » ville «. Le Cardinal m'a répondu: » Il vous dira le contraire au pre- » mier jour «.

Angleterre. 8 Février.

Le Marquis de *Maurepas* est venu dîner chez moi le 8: il m'a apporté la nouvelle de l'ouverture du Parlement d'Angleterre, & la harangue du Roi, laquelle est très-opposée à l'écrit

qui a paru il y a quelque jours, & qu'on avoit regardé comme venant du Ministere Anglois; lequel écrit rejetoit sur la France toutes les fautes alléguées sur l'inexécution du traité de Séville, comme des raisons de traiter avec l'Empereur. 1731.

La harangue du Roi d'Angleterre à son Parlement parloit au contraire de la résolution de continuer le traité de Séville; & que, si l'on ne pouvoit par les voies de douceur obliger l'Empereur à satisfaire l'Espagne, il faudroit employer toutes les autres, & sur cela demander du secours à ses peuples.

La satisfaction de Castelar sur la conduite des Anglois, m'a fait penser qu'il étoit informé de leurs desseins avant nous, & que leur commerce étoit plus lié que nous ne voulions le penser. Toutes les incertitudes sur les sentimens de la Cour d'Espagne, la certitude que l'Angleterre traite avec l'Empereur, ont porté le Conseil du Roi à rappeler les avances que les Comtes de Sinzendorf & Konigs-ek en dernier lieu ont faites, pour établir une bonne intelligence entre le Roi & l'Empereur. Il importe de cacher cette démarche, *Empereur 11 Février.*

1731. pour cela on a chargé le Maréchal du *Bourg* de faire passer un courrier à Vienne avec le plus grand secret.

Cela a été exécuté, & *Bussy*, chargé des affaires du Roi, a eu ordre d'en faire l'ouverture au Prince Eugene, toujours avec beaucoup de secret, & de le prier que l'Empereur soit seul informé de ce premier pas. On a reçu la réponse de *Bussy*, & elle a été lue au Conseil du 11. Le Prince Eugene a répondu qu'il l'apprenoit avec plaisir, que l'union avec la France seroit préférée à tout autre, & qu'il alloit en rendre compte à l'Empereur. Il a pris des mèsures pour que ses conversations avec *Bussy* soient très-secretes : enfin il a répondu à *Bussy* de la part de l'Empereur, qu'il souhaite l'union, mais que la garantie de la Pragmatique pour la succession sera la premiere condition. *Bussy* a répondu qu'elle pouvoit être une suite du traité, que le Roi ne la désaprouveroit pas; mais que cet avantage pour l'Empereur devoit en attirer à la France.

Délibération. 12 Février. Dans le Conseil d'Etat du 12, la délibération a été longue. J'ai dit : » Je ne suis pas surpris des senti-
» mens

» mens de l'Empereur & du Prince » Eugene. Ils ont toujours déſiré une » véritable union avec la France, & » le Prince Eugene me l'a propoſée à » la ſignature de la paix générale à » Bade, & m'a même donné un chif- » fre pour la traiter. 1731.

On a diſputé ſur les premiers avantages que l'on demanderoit à l'Empereur. Le Cardinal vouloit que l'on ſe contentât du pays de Luxembourg & de la place raſée. J'ai inſiſté pour la demander entiere ; & le Cardinal y a conſenti. Kinsky, Ambaſſadeur de l'Empereur, conſentoit auſſi à Luxembourg fortifié, & l'Empereur, qui avoit autrefois promis à Dom Carlos la ſeconde Archiducheſſe, qui eſt morte il y a deux ans, n'étoit pas éloigné de lui donner la troiſieme, devenuè la ſeconde.

On a demandé que l'Eſpagne ſoit admiſe dans le traité, & on a dreſſé les articles pour aſſurer les Etats de Parme & de Plaiſance à Dom Carlos. Le prince Eugene a dit que l'Empereur avoit tout ſujet de ſe plaindre de l'Eſpagne ; que ce ſeroit à la ſeule con-

1731. ſidération de la France, qu'il l'admettroit dans le traité.

On a fait repartir le courrier avec le même ſecret & la même diligence, & tout a paru dans une favorable diſpoſition. Je me ſuis oppoſé à ce qu'on vouloit mettre dans le traité par rapport à la deſtruction de la Compagnie d'Oſtende : mais comme elle ne doit exiſter que quatorze ans, dont il y en a déjà ſept de paſſés, je ne me ſuis pas obſtiné ſur cela. J'ai toujours ſoutenu qu'il falloit demander Luxembourg entier.

Villars. *14 Février.* On a lu, dans le Conſeil d'Etat du 14, une lettre du Comte de *Rotembourg*, qui, par ordre de Leurs Majeſtés Catholiques, mandoit au Roi leurs ſentimens pour moi, leur inquiétude pour ma ſanté, & un déſir très-fort de me voir chargé de la conduite de la guerre, n'en pouvant eſpérer un bon ſuccès, ſi tout autre commandoit les armées de la Ligue. Leurs Majeſtés Catholiques rappeloient mes ſervices, les heureux ſuccès de mes armes, & l'obligation que l'Eſpagne & la France m'avoient. Le Cardinal, ſur

cette lettre, qui marquoit la grande confiance de Leurs Majeſtés Catholiques, m'a prié de leur écrire, & de leur bien expliquer la vérité, qui étoit que l'inaction venoit certainement de l'oppoſition que l'Angleterre avoit toujours apportée à la guerre générale. Le Roi a écouté avec attention tout ce que le Roi d'Eſpagne a dit ſur moi; & le ſoir, chez la Reine, il eſt venu au devant de moi, & m'a demandé ſi je n'avois pas écouté avec plaiſir ce que le Roi d'Eſpagne mandoit de l'obligation qu'il m'avoit. Je lui ai répondu : » C'en eſt un bien ſenſible » pour moi, que la bonté de Votre » Majeſté de s'en ſouvenir «. 1731.

Rome, Empire & Eſpagne.

Le Pape a envoyé un courrier pour ſe plaindre de l'entrée des troupes Impériales dans Parme & Plaiſance. Il ſollicite le Roi d'en écrire à l'Empereur. On s'eſt ſervi de l'envoi d'un courrier à la Cour Impériale, qui porte ordre à *Buſſy* de parler à tous les Miniſtres de l'Empereur ſur les affaires de Parme, pour porter au Prince de Savoie un projet de traité entre le Roi & l'Empereur. On a auſſi écrit en Eſpagne, pour convenir avec Leurs

1731. Majeſtés Catholiques des partis à prendre ſur les connoiſſances que l'on a des commencemens de traité de l'Angleterre avec l'Empereur ; & tout ſe diſpoſe à une liaiſon qui ne peut être que très-avantageuſe à la France, l'Eſpagne & l'Empereur.

Avocats. 18 Février. On a lu, dans le Conſeil d'Etat du 18, les réponſes au Cardinal de *Polignac* & au Comte de *Rotembourg*. Les premieres étoient pour calmer le Pape au ſujet des Avocats, querelle qui augmentoit tous les jours. Il avoit paru un Mandement de l'Archevêque de Paris, qui traitoit d'hérétique leur opinion ſur la juſtice extérieure que les Avocats ôtoient aux Evêques. Les Avocats, traités d'hérétiques, ſe ſont raſſemblés pour appeler comme d'abus, & la querelle eſt devenue très-vive.

Villars. Dans les dépêches au Comte de *Rotembourg*, on mandoit ce qui pouvoit porter le plus l'Eſpagne à ſe renouer avec la France. Les lettres étoient longues, & j'ai dit au Garde des Sceaux : » Mais il y avoit deux » pages entieres de la part du Roi » d'Eſpagne ſur le Maréchal de

» Villars dans la lettre de Rotem- 1731.
» bourg. Il me semble qu'un petit
» mot de réponſe du Roi, qui mar-
» queroit quelque bonté pour lui, au-
» roit été à ſa place dans ces longues
» dépêches «. Le Cardinal en eſt con-
venu, & le Garde des Sceaux s'eſt
excuſé de ſon omiſſion par des raiſons
peu ſolides.

Angleterre. Par les nouvelles de Londres, on voyoit que le Miniſtere craignoit un mauvais effet de la déclaration que feroit l'Eſpagne, qu'elle ſe feroit dégagée du traité de Séville, par l'inaction de ſes Alliés. Stanhop a même prié le Comte de *Broglio* de ne pas rendre publique cette déclaration; & le Cardinal, ci devant ſi dévoué aux Anglois, a blâmé le Comte d'avoir eu cette complaiſance pour eux.

Angleterre & Eſpagne. On a appris, par un courrier de Séville, que les Anglois ont porté leur perfidie juſqu'à dire au Roi & à la Reine d'Eſpagne, qu'ils n'avoient engagé un traité avec l'Empereur que de concert avec la France. Le Cardinal de *Fleury* a montré des lettres de Valpold, qui s'excuſoit de n'avoir pas oſé lui faire part de ce qui ſe paſſoit

1731. entre l'Angleterre & l'Empire. On les a fait voir à Castelar, & on a envoyé un courrier à Séville, pour désabuser la Cour d'Espagne.

Elle marque toujours une extrême prévention contre la France; au point que *Rotembourg* m'a mandé qu'il voudroit, aux dépens de son sang, que je pusse être, seulement pour huit jours, auprès de Leurs Majestés Catholiques, moi seul pouvant les tirer de l'horrible prévention où elles sont contre le Cardinal de *Fleury*. Le Cardinal a dit au Conseil, que Castelar a eu ordre de faire ses efforts pour faire changer le Ministere. Cette nouvelle en a été une pour le Conseil.

Espagne. 21 Févrler. Dans le Conseil du 21, on a lu les dépêches au Comte de *Rotembourg*, envoyées par un courrier exprès, pour désabuser la Cour d'Espagne de ce que les Anglois avoient dit que nous étions de concert avec eux pour traiter avec l'Empereur. *Rotembourg* se plaignoit toujours de la froideur de Patino & du Marquis de la Paz, & tout étoit à craindre de la prévention de la Reine d'Espagne. *Rotembourg* avoit encore eu une conversation de trois heures

1731.

avec le Roi & la Reine d'Efpagne, & toujours fes audiences commençoient après minuit. Le Cardinal de *Fleury* paroiffoit fort irrité contre la Reine d'Efpagne. Il dit qu'il lui a écrit avec une extrême hauteur. Tout paroît dans une fâcheufe difpofition, & on a lieu de craindre que tout ne fe réuniffe contre nous.

Efpagne. 25 Février.

On a lu, dans le Confeil du 25, des lettres de *Rotembourg*, qui portent toujours à craindre que l'Efpagne, au lieu de fe réunir avec nous, ne s'engage avec l'Empereur. Elle refufe toujours l'argent des galions.

Fâcheufe fituation de la France. 26 Février.

Le jour du 26 Février, le Cardinal de *Fleury* m'a envoyé, fur les fix heures du foir, prier de me rendre chez lui, où il avoit mandé M. d'*Angervilliers*, & où s'eft trouvé le Garde des Sceaux, qui a lu deux lettres qu'il recevoit dans le moment d'Angleterre, une du Comte de *Broglio*, & l'autre de *Chamorel*. Toutes deux marquoient que l'Envoyé du Roi de Pruffe avoit reçu un courrier de fon Maître, auquel il en étoit arrivé un de l'Empereur, qui avoit fait une extrême diligence. L'Empereur informoit le Roi

1731. de Pruſſe qu'il avoit ſigné un traité avec l'Angleterre & la Hollande, par lequel il conſentoit à l'entrée de ſix mille Eſpagnols dans les Etats de Florence & Parme, pour les aſſurer à Dom Carlos, moyennant neuf millions cinq cent mille florins que l'Eſpagne paieroit de ſubſides dus à l'Empereur.

Il eſt à préſumer que ce traité eſt de concert avec l'Eſpagne ; moyennant quoi la France ſe trouve abandonnée de tous ſes Alliés, ne lui en reſtant aucun des traités d'Hanover & de Séville, & tout s'eſt réuni à l'Empereur : malheur que j'avois toujours appréhendé & prédit dès le mois d'Avril 1730, l'ayant avancé au Conſeil dans ce temps-là ; & elle ſe trouve ainſi abandonnée, ſans avoir manqué à aucun de ſes Alliés, mais parce que le Cardinal a trop marqué qu'il ne vouloit point de guerre : ſituation terrible pour une Couronne auſſi puiſſante, & qui ſe croyoit, par une fauſſe politique, arbitre de l'Europe. Elle l'auroit été infailliblement, s'il y avoit eu dans le Conſeil du Roi autant de fermeté qu'il y avoit de foibleſſe.

Sur cela j'ai dit : » Depuis que je » vois grande apparence à la défec- 1731.
» tion de plusieurs de nos Alliés, j'ai » toujours pensé qu'il faut se mettre » en état, s'il nous reste quelque » ami, de lui faire voir que nous » pouvons le soutenir & ne pas crain- » dre nos ennemis, & pour cela ar- » mer nos soixante mille hommes de » Milice «. Ce qui a été résolu. La face des affaires auroit bien changé, si on l'avoit fait trois mois plus tôt.

Le Marquis de Castelar est venu me *Castelar.* voir le 27, & m'a parlé très-raisonna- *17 Février.* blement sur de bonnes intentions. Je l'ai dit au Conseil; mais le Cardinal de *Fleury* & le Garde des Sceaux m'ont répondu constamment que c'étoit le plus grand fourbe & le plus grand menteur qu'ils eussent jamais connu.

Dans le Conseil d'Etat du 28, le *Angleterre & Espagne.* Garde des Sceaux a rapporté que l'Am- *28 Février.* bassadeur d'Angleterre lui avoit dit que ce qui étoit arrivé d'Angleterre n'étoit pas vrai, & il a nié tout ce que cet Envoyé du Roi de Prusse a publié à Londres. Il faut donc attendre les premieres nouvelles, & ce

1731. n'eſt pas ſans impatience, ſur-tout celles qui nous arriveront de Buſſy, de Vienne. Caſtelar nie auſſi que l'Eſpagne ſoit entrée dans aucun traité avec l'Empereur. Cependant les courriers du Duc de Liria vont & viennent de Vienne à Séville, & paſſent par Paris.

Avocats. 1 Mars, Aux inquiétudes que donnent les nouvelles étrangeres, ſe joignent celles que cauſent les affaires de Religion. Le Mandement de l'Archevêque de Paris déclaroit les quarante Avocats Hérétiques, & ils vouloient porter leur appel au Parlement. Cet Archevêque, ceux d'Embrun & de Montpellier, & du petit Evêque de Laon n'oublient rien pour brouiller tout; & la foibleſſe du Cardinal de *Fleury* leur en laiſſe liberté entiere.

Le Cardinal de *Rohan* eſt venu me voir le premier Mars & m'a dit avoir déclaré au Cardinal de *Fleury*, que ſi on ne prenoit pas une réſolution contre ces Avocats, il ſe retireroit de la Cour. A quoi le Cardinal a répondu : » Si vous vous retirez, je me » retirerai auſſi. *Et j'ai dit* : N'en » craignez rien; ſûrement il ne quit» tera pas la Cour.

Dans le Conseil d'Etat du 4 Mars, on a lu une très-longue dépêche du Comte de *Rotembourg*, qui rend compte de toutes ses conférences avec le Roi & la Reine d'Espagne, dans lesquelles ce Ministre n'a rien oublié pour leur faire connoître que, dans la perfidie des Anglois, l'unique bon parti est de resserrer les nœuds de l'union si nécessaire entre les deux Couronnes. Ses bonnes raisons n'ont pu être combattues; mais il croyoit voir le parti contraire pris, & que la Reine d'Espagne embarquoit le Roi son mari, malgré lui, à s'unir avec l'Empereur & l'Angleterre, sans rien stipuler pour la France. Elle refuse toujours avec opiniâtreté la restitution de l'argent des galions, & tout fait craindre que la France ne soit abandonnée de tous ses Alliés. J'ai été d'avis de nous mettre toujours en état de ne rien craindre; j'ai dit : » Il est honteux avec une puissance » pareille à la nôtre, de n'être plus re» cherché de personne «. En adressant la parole au Roi, j'ai ajouté : » Je » crois, Sire, que Votre Majesté est » très-sensible à un pareil malheur,

1731. *Espagne. 4 Mars.*

1731. » que j'ose dire très-mérité, par la » foiblesse de notre conduite depuis » plusieurs années «.

Parme & Rome. La mort du Duc de Parme a redoublé la vivacité de la Reine d'Espagne. L'Empereur a fait entrer trois mille hommes de ses troupes dans les villes de Parme & Plaisance, en prenant possession au nom de Dom Carlos; mais, comme la Duchesse de Parme est demeurée grosse, il a été dit que si elle accouche d'un fils, on retirera les troupes sans difficulté. Le Pape a envoyé un courrier au Roi; & a fait des protestations, prétendant avec justice que l'Etat de Parme releve du Saint-Siége. On attend avec impatience des nouvelles de Vienne, & avec quelque inquiétude que ce que l'Empereur avoit paru autrefois désirer fortement, ne le soit moins à présent qu'il se voit recherché de l'Angleterre & peut-être de l'Espagne.

Avocats. 5 Mars Pendant que les affaires étrangeres nous donnent de justes inquiétudes, celles de la religion demandent toute notre attention. Le Mandement de l'Archevêque de Paris, qui traitoit d'hérétiques les propositions des Avocats, sur-

tout celle qui ôtoit aux évêques la justice extérieure, a obligé le Procureur-Général du Roi à en appeler comme d'abus ; sur quoi le Parlement a donné, le 5, un Arrêt, par lequel il défend la publication de ce Mandement, ce qui est un affront sanglant à l'Archevêque de la Capitale du Royaume. 1731.

Emperenr. 7 Mars.

Dans le Conseil d'Etat du 7, on a appris par les lettres de *Bussy*, de Vienne, que le courrier qui portoit les préliminaires d'un traité avec l'Empereur, étoit arrivé le 19 Février. Il paroît que le Conseil de l'Empereur a pris au moins huit jours pour délibérer, puisque la réponse à nos propositions n'est pas encore arrivée.

Espagne & Angleterre.

Le Marquis de Castelar a reçu un courrier le 6. Il paroît par quelques propositions de sa part, que l'Espagne n'a pas encore traité avec l'Empereur. On a lieu de croire aussi que l'Angleterre n'a pas fini son traité non plus ; & jamais conjoncture n'a mérité plus d'attention, ni paru plus propre à produire de grands événemens.

Espagne. 11 Mars.

Le courrier que l'on attendoit de Vienne est revenu le 10, en six jours & demi. On a lu les Dépêches de

1731. *Bussy* au Conseil du 11. Il nous a appris que le Prince Eugene attendoit de nos nouvelles avec impatience, & réitere le premier discours, que l'Empereur préféreroit l'union avec la France à tout autre. Il a demandé les propositions par écrit à *Bussy*, qui les lui a données; mais en priant le Prince de lui rendre son écrit, le Prince a dit que l'Empereur s'en ouvriroit tout au plus avec un autre Ministre; & on a tout lieu de croire que cet autre Ministre est le Vice-Chancelier de l'Empereur, l'Evêque de Wurtzbourg.

Les propositions de Castelar nous confirment dans l'opinion que l'Espagne n'a encore traité ni avec l'Empereur, ni avec l'Angleterre. J'ai dit là-dessus : » Si nous traitons avec l'Em» pereur, & que, suivant nos proposi» tions, l'Espagne y entre, je suis » persuadé que l'Empereur pourroit » consentir à donner la seconde Ar» chiduchesse à Dom Carlos; mais » à condition de lui donner tous les » Pays-Bas, au lieu de la Toscane «. Le Cardinal de Fleury a répondu : » Il ne faut pas consentir aux Pays» Bas, ni à voir l'Empereur maître

» de l'Italie. Et moi, *ai-je répliqué*, » j'aime mieux voir Dom Carlos » maître des Pays-Bas, que de la » Toscane «.

1731.

On a appris que la Duchesse de Parme n'est plus grosse. Dans le Conseil d'Etat du 14 Mars, on a su que Castelar a reçu des ordres d'Espagne de traiter avec la France; mais aux conditions de s'assurer dans le moment les Etats de Parme. Le Garde des Sceaux a proposé plusieurs articles pour ce traité, lesquels finiroient par forcer l'Empereur par la guerre à remettre les Etats de Parme. J'ai dit à ce sujet : » Mais vous êtes au point » de traiter avec l'Empereur ; & ce » que je vois de plus convenable dans » la proposition que vous fait l'Espagne de traiter, c'est qu'elle vous » donne le temps de voir à quoi aboutira le commencement de votre » traité avec l'Empereur; mais, quoi » qu'il arrive de celui que nous pourrions faire avec l'Espagne, prenez » garde, s'il nous engage à la guerre, » de vous déterminer à la faire réellement, puisque vous seriez méprisables aux yeux de toute l'Eu-

Toscane; Espagne & Empire.

14 Mars.

» rope, si vous promettiez un enga-
1731. » gement dans la résolution de ne le » pas tenir «. M. d'*Angervillers* a été de mon sentiment.

Espagne. 21 Mars. J'ai manqué le Conseil du 18, & reçu le jour d'après une lettre du Garde des Sceaux, qui me mandoit qu'il avoit été fâché que je n'eusse pas entendu ce qu'il avoit lu au précédent Conseil, de l'estime & de la confiance du Roi & de la Reine d'Espagne pour moi, & qu'il me prioit de ne pas manquer le Conseil prochain, où ma présence étoit nécessaire dans des circonstances si difficiles.

Le Cardinal m'a répété dans le Conseil du 21, ce que m'avoit mandé le Garde des Sceaux, que Leurs Majestés Catholiques marquoient toujours une grande confiance en moi, & toujours la même répugnance contre la France, refusant constamment de rendre à nos Marchands plus de quarante-cinq millions qui leur sont dus du retour de la flottille.

Vienne. 23 Mars. D'un autre côté, on n'a aucune nouvelle de Vienne, & j'ai appris, le 23, par le Garde des Sceaux, qu'il est arrivé un courrier de *Bussy*, dé-

pêché secretement, par lequel on a su que le Prince Eugene l'a remis encore à deux ou trois jours. Cette froideur, après avoir assuré deux fois que l'amitié du Roi seroit préférée à toutes les autres, ne pronostique rien de bien favorable. 1731.

Parlement. D'un autre côté, les affaires se brouillent entre le Parlement & les Evêques; & une fermeté, pour imposer silence, ne se trouve pas dans le Gouvernement.

Traité entre l'Empereur, l'Angleterre & la Hollande. 26 Mars. Dans le Conseil du 26, on a appris par les lettres de *Bussy*, de Vienne, du 17, que le traité entre l'Empereur, l'Angleterre & la Hollande, a été signé le 16. Les seules particularités que l'on sache, c'est que les garnisons Espagnoles seront introduites dans les places de Parme & Florence, & que l'Espagne paiera ce qui est dû des subsides, que l'on fait monter à plus de vingt millions de notre monnoie. Le Prince Eugene a dit à *Bussy*, que l'on traitera avec la France, & que ce sera à Paris ou à Vienne.

La France abandonnée. On a eu quelque avis que l'Espagne entre dans ce traité, le Marquis de Castelar ayant fait mystere des

lettres qu'il recevoit de Séville & de
1731. Vienne. Toutes les apparences sont donc que la France est abandonnée de tous ses Alliés, & par conséquent bien éloignée d'être l'Arbitre de l'Europe, avantage qu'elle pouvoit avoir avec une conduite différente.

Espagne. 1 Avril. On a appris le premier Avril, par les lettres de *Rotembourg*, de Séville, que l'on y avoit eu quelques premiers avis de ce que les Anglois traitoient à Vienne. Le Roi & la Reine d'Espagne soutiennent que c'étoit entiérement à leur insçu. Cependant la Reine avoit une telle envie de se voir en possession des Etats de Parme, que *Rotembourg* ne pouvoit douter que si elle pouvoit l'obtenir par l'Empereur, elle n'entraînât le Roi son mari, malgré lui, à se lier avec la Cour de Vienne. Mais on disoit qu'ils ne consentiroient ni à payer ces vingt millions, ni à la Pragmatique. La possession de Parme, l'Empereur pouvoit la promettre, mais non la donner, la veuve du Duc de Parme étant grosse, ou du moins estimée telle, lorsque l'on traitoit.

Cérémonial. Il y a eu, le jour de la Cêne, chez

la Reine une querelle violente entre les Dames, Madame de *Rupelmonde* ayant passé devant les Duchesses de *Luxembourg*, *Béthune* & *Gontault*. Les Ducs en ont parlé au Cardinal de *Fleury*; & moi au Roi, après le Conseil. Je lui ai dit: » Sire, par sa justice & sa bonté, Votre Majesté a » intérêt d'animer le courage de ses » sujets par l'espérance de l'élévation. » Aucune nation n'a jamais marqué » plus d'ardeur pour le service & » pour la gloire de son Maître: il » est de l'intérêt de Votre Majesté de » continuer à inspirer ces sentimens, » & de votre dignité de soutenir les » graces dont elle a honoré ceux » qu'elle a cru les avoir méritées; & » c'est manquer de respect à Vous-» même, que d'oser les attaquer «. 1731.

» D'ailleurs, je demanderois volon» tiers à ces gens de qualité qui at» taquent les dignités, pourquoi ils » vont se faire casser les bras & les » jambes à la guerre; quel est leur » objet quand ils passent les journées » dans les antichambres des Minis» tres; pourquoi ils veulent se ruiner » dans les ambassades: n'est-ce pas

1731. » de l'élévation qu'ils attendent la » récompense des peines qu'ils se donnent ? Aussi quiconque attaque une » élévation, laquelle doit être son » premier objet, se déclare indigne » d'y parvenir. J'ai été dans presque » toutes les Cours de l'Europe. En » Espagne, les Grands, dont le » nombre est deux fois plus grand » que celui des Pairs, sont traités » d'Excellence par les plus qualifiés, qui ne sont pas Grands; & » ceux-ci ne traitent les autres que » de Seigneurie. En Angleterre, il » n'y a pas la moindre dispute. Enfin en Allemagne, les Comtes de » l'Empire passent, sans difficulté, » après tous les Princes «. Sur nos représentations, le Roi a signé, le premier Avril, un ordre, par lequel il déclare qu'il est sans exemple que les Dames titrées n'aient pas toujours précédé celles qui ne le sont pas, & que l'on suivra exactement ce qui s'est pratiqué du temps du feu Roi.

Espagne, 11 Avril. On a appris, par des lettres de *Rotembourg*, dans le Conseil d'Etat du 11, que la vivacité est au plus haut point sur ce qui se traite à Vienne;

& l'inquiétude, que le Roi d'Espagne veut absolument demeurer uni avec la France, & la Reine avec l'Empereur, s'il la met en possession des Etats de Parme. 1731.

Patino presque seul Ministre, voyoit le péril de se séparer de la France. Tous les Espagnols & le Roi pensoient de même : mais la Reine étoit la maîtresse. *Rotembourg* mande au Roi, que le Roi d'Espagne parle toujours de moi, & que, sur les guerres d'Allemagne, il a dit : » Si on avoit laissé » faire le Maréchal de Villars, nous » étions les maîtres de l'Allemagne «.

Traité de Vienne.

On a appris, dans le même Conseil, que Milord Valgrave avoit reçu le traité de Vienne : il devoit le communiquer le même jour au Cardinal de *Fleury*. Il est arrivé divers courriers du Duc de Liria pour l'Espagne, & plusieurs d'Espagne, qui passoient par Paris & alloient à Vienne. L'incertitude de la conduite de l'Espagne est toujours la même.

Rambouillet.

Le Roi passe la plus grande partie du temps à Rambouillet, ce qui fait manquer plusieurs Conseils.

Teneur du traité. 19 Avril.

Dans celui d'Etat, du 19 Avril,

1731. on a lu plusieurs dépêches de *Rotembourg*. Le Cardinal a dit que Milord Valgrade lui avoit communiqué le Traité de Vienne. Il étoit persuadé qu'il y avoit des articles secrets. Le Roi d'Angleterre s'y engageoit à garantir la Pragmatique de la succession de l'Empereur. On a prétendu qu'il est stipulé qu'aucun Prince de la Maison de Bourbon n'épousera l'Archiduchesse, qu'il sera introduit six mille Espagnols dans les places de Parme & de Toscane, & que l'Espagne payera ce qui a été promis de subsides à l'Empereur; mais tout cela n'est pas bien sûr, & le Conseil n'a pas été informé bien exactement du traité signé le 16 Mars à Vienne.

Pragmatique. Sur cette Pragmatique, j'ai dit au Conseil : » On ne me fera point reproche de n'avoir pas pris la liberté » de conseiller au Roi de refuser la » garantie. Charles Quint a fait une » substitution perpétuelle des mâles » & femelles de la maison d'Autriche : le Roi est donc appellé à cette » substitution, & ne doit jamais y » renoncer, en garantissant un autre » héritier «. M. le Duc d'Orléans a

répondu : » Il faut principalement » conserver la paix «. J'ai répliqué : » Il faut principalement conserver la » dignité du Roi & celle de la Na- » tion « ; & adressant la parole au Cardinal de Fleury, je lui ai rappellé ses paroles aux Comtes de Sinzendorf & de Konigs-Ek, sur des propositions de garantir la Pragmatique, que, » si le » Roi avoit perdu trois batailles, il » ne faudroit pas encore y consentir «. Le Cardinal a répété les mêmes paroles au Duc d'*Orléans*, qui s'est toujours tenu dans son principe, qu'un des principaux devoirs des Rois étoit de soulager leurs peuples, ce qui ne se pouvoit que par la paix. J'ai répondu qu'un des principaux devoirs des Rois étoit de conserver leurs Etats, ce qui ne se pouvoit que par ne pas craindre la guerre. 1731.

Hauteur des Anglois.

Le Garde des Sceaux a lu un écrit, par lequel Milord Valgrave presse le Roi, de la part de son Maître, d'ordonner à son Ambassadeur en Espagne de se joindre à celui d'Angleterre, pour soutenir que l'on n'abandonnera pas le traité Séville. Il a été résolu de lui répondre avec la plus grande

1731. hauteur, qu'une pareille proposition est ridicule de la part de ceux qui contre leur parole, ont fait des traités avec l'Empereur, malgré divers articles du traité de Séville même, par lesquels ils s'engageoient de ne faire aucun traité avec l'Empereur que du consentement des parties contractantes du traité de Séville. Il est certain que l'insolence des Anglois est aussi marquée que leur perfidie.

Espagne. 29 Avril. *Rotembourg* donnoit quelque espérance, par les lettres du 4 Avril, que l'Espagne n'entreroit pas dans ce traité de Vienne.

Les fréquens voyages de Rambouillet ont fait manquer deux Conseils d'Etat. Dans celui du 29, on a appris par les lettres de *Rotembourg*, que le Roi d'Espagne n'étoit pas encore informé du traité de Vienne, mais ne doutoit pas qu'il n'y en eût un : il en étoit fort irrité contre les Anglois : que Patino vouloit que l'on s'unît à la France ; mais que, si l'Empereur dondoit les états de Parme, il ne répondoit pas que la Reine d'Espagne ne l'emportât.

Le Roi d'Espagne marquoit toujours

jours beaucoup d'amitié pour moi, s'informant de ma ſanté. La Reine même paroiſſoit s'y intéreſſer, & on voyoit qu'il étoit ſouvent queſtion de moi dans les converſations. Le Garde des Sceaux a lu une dépêche, pour fortifier le Roi d'Eſpagne dans ſa réſolution ſur le traité de Vienne. J'avois auſſi dreſſé un écrit ſur ce ſujet. J'ai demandé au Roi permiſſion de le lui lire, & je l'ai haſardé, ſans en avoir auparavant parlé au Cardinal. Cependant lui & le Garde des Sceaux l'ont fort loué. Le Roi a eu la bonté de l'approuver & de m'en parler avec éloge.

1731.

Le Comte de *Broglio*, revenu pour quelques jours à la Cour, a confirmé tout ce qu'on ſavoit déjà de la perfidie des Anglois, & a même dit que, pendant la négociation qui ſe traitoit en France pour agir contre l'Empereur, il avertiſſoit la Cour de Vienne de tout.

Angleterre

Il étoit facile de fortifier le parti oppoſé au Roi d'Angleterre; & j'ai rappellé au Conſeil du 29 Avril ce que le Cardinal de Richelieu avoit fait

pour exciter une sédition à Londres (a).
1731. „ Celui qui la pratiquoit ne voulant
„ pas être connu, ne donna d'autres
„ marques, pour qu'on lui fît toucher
„ une somme très-considérable, si ce
„ n'est qu'à telle heure un homme
„ avec un manteau noir seroit près du
„ second pilier de l'église cathédrale.
„ Il y a des occasions où il faut hasar-
„ der de l'argent, & il seroit important
„ de ruiner un Ministre qui nous a
„ trahis «.

Espagne. 6 Mai. Dans le Conseil d'Etat du 6, on a appris que le Roi d'Espagne a enfin ordonné qu'on délivre l'argent de la flotille aux Négocians François. Le retardement avoit causé beaucoup de banqueroutes dans tout le Royaume. *Rotembourg* m'a écrit qu'il espere que l'Espagne n'entrera pas dans le traité de Vienne, & il a écrit au Garde des Sceaux, que le Roi d'Espagne parle toujours de moi avec bonté, & qu'il raconte avec complaisance plusieurs de

(a) Cette anecdote est tirée des Mémoires du C. D. R. F. Ouvrage de des Courtils, peu croyable.

nes actions militaires, dont il a une parfaite connoiſſance. 17,1.

On a ordonné à *Plelo*, Ambaſſadeur en Danemarck, de faire eſpérer la continuation des ſubſides, pour les empêcher de déſarmer. *Danemarck.*

On a trouvé, dans le Conſeil du 14, une infinité de contrariétés dans la conduite de Patino. Ces effets de la flotille, qui devoient être diſtribués dès le 22 Avril, ne l'étoient pas encore le dernier du même mois. On a diſtribué ſeulement les petites monnoies, mais ordonnant qu'elles ſeront réformées dans les hôtels des monnoies d'Eſpagne, où il y a un cinquieme de perte pour les Négocians. *Eſpagne. 14 Mai.*

Rotembourg mandoit que Kent, Ambaſſadeur d'Angleterre, lui avoit parlé comme un homme hors de lui-même, déſeſpéré, ſi on ne faiſoit pas quelque choſe ſur le traité de Vienne, qui empêchât la perte du Miniſtere Anglois. Le Roi n'a pas intérêt de ſoutenir un Miniſtere qui a trahi la France, & même de la maniere la plus fauſſe & la plus perfide. J'ai conſeillé *Angleterre.*

1731. de renvoyer Milord Valgravé, Ambaſſadeur d'Angleterre, & de ne plus renvoyer en Angleterre le Comte de *Broglio*. On n'a fait que le dernier.

Eſpagne. 16 Mai.

On voit que l'Eſpagne veut encore traiter avec l'Empereur ; & la prévention de la Reine d'Eſpagne contre le Cardinal de *Fleury* l'éloigne de toute négociation avec la France, malgré le déſir du Roi & de toute l'Eſpagne.

Dans le Conſeil du 16, on a lu des Lettres de *Rotembourg*, qui eſt outré de la conduite de Patino, lequel manque à toutes les paroles qu'il a données ſur la délivrance des effets de la flottille. Il eſt certain que ce Miniſtre ment familiérement & ſans ſcrupule. Les apparences ſont que Patino auroit voulu, comme très-bon & ſage, que la France & l'Eſpagne demeuraſſent dans une parfaite union, conformément à leurs plus grands intérêts ; mais la Reine d'Eſpagne n'eſt occupée que du ſeul intérêt d'avoir Parme.

Reproches aux Anglois. 17 Mai.

Le 17, le Roi a paſſé les Gardes du

Corps en revûe. Le Milord Valgrave y étoit, & m'a parlé de la beauté des troupes. Je lui ai répondu : » Il n'a » tenu qu'à vous qu'elles ne soient » entrées dans l'Empire l'année der- » niere, & suivies de plus de soi- » xante-dix mille hommes. Nous ne » vous demandions que quinze ou » seize mille nationaux Anglois, par » l'estime que nous faisons de leur » valeur, & avec les Hollandois & » les Hessois, nous aurions donné la » loi à l'Empire en passant le Rhin «. Le Général Amestron étoit avec Milord Valgrave. Je lui ai dit : en lui prenant la main : » Vous vous sou- » viendrez, M. Amestron, que dînant » chez moi, sur les objections que » l'on fit par rapport aux Princes de » l'Empire, vous dîtes : Passons le » Rhin, & je me mocque des Princes » de l'Empire ; & j'ajoutai : En- » trons dans l'Empire, & nous au- » rons à choisir de leur argent ou de » leur amitié. Ils nous donneront » leurs troupes, ou de l'argent. Mi- » lord, *ai-je ajouté*, cette guerre étoit » plus sage que celle d'Italie & de » Sicile, que M. Horace Valpold

1731.

1731. » vouloit toujours préférablement à » tout; je ne crois pas même que, » malgré vos semblans, vous eussiez » voulu bien sincérement ces guerres » particulieres, puisque vous étiez si » bons amis de l'Empereur. Non, » vous ne la vouliez pas, puisque vous » traitiez avec lui sans nous en rien » dire, à nous vos fideles alliés & » confédérés «. Mes deux Anglois n'ont su que répondre.

Espagne. 20 Mai. Il y a eu Conseil d'Etat le 20, & les lettres de *Rotembourg* annoncent que l'on ne délivre pas l'argent de la flottille. Il paroît que la Reine d'Espagne attend des nouvelles de Vienne: & l'on peut craindre que malgré le Roi d'Espagne, elle ne traite avec l'Empereur, pourvu qu'il lui promette l'Etat de Parme, de quoi l'on ne doute pas. L'on ne doute pas non plus qu'il ne lui tiendra pas parole.

Rotembourg. Le Roi a donné le gouvernement de Béthune à *Rotembourg*, en éteignant le Brevet de retenue de cinquante mille livres. Ainsi *Rotembourg* donne cinquante mille livres pour dix mille livres de rente. Je me suis récrié contre la modicité de la grace, à

proportion du mérite & des services de *Rotembourg*.

Quant à la distribution de l'argent de la flottille, elle est encore différée, malgré les paroles réitérées de Patino ; & quand *Rotembourg* s'en plaint au Roi d'Espagne, il répond qu'il n'a pas donné ordre qu'on délivre l'argent. 1731. Flottille.

On a lu, dans le Conseil d'Etat du 27, des lettres de *Rotembourg*, qui a toujours des assurances de Patino que l'Espagne ne traitera pas avec l'Empereur. Le Cardinal de *Fleury* m'a dit : » La Reine d'Espagne est » si folle, qu'il vaudroit peut-être » mieux qu'elle ne traitât pas avec » nous «. M. le Duc d'*Orléans* a été du même sentiment. Je l'ai hautement combattu, & j'ai dit : » Le plus » grand malheur seroit que l'Espa- » gne se séparât de la France, la- » quelle resteroit seule & pourroit » tout craindre ; & il vaudroit beau- » coup mieux faire la guerre, si la » Reine d'Espagne le vouloit. On » seroit assuré de détruire le com- » merce des Anglois, & par-là d'a- » battre nos plus grands ennemis Espagne. 27 Mai.

» Qui pourroit répondre, si la France
1731. » restoit seule, que l'Empereur vou-
» lût se contenter de nous voir garan-
» tir sa succession ? A quoi M. le Car-
» dinal de Fleury a assuré que le
» Roi ne consentira jamais, quand
» même il auroit perdu trois batail-
» les «. La foiblesse du Conseil du Roi est si connue en Europe, qu'il y a à craindre qu'elle ne rende nos ennemis insolens.

Hollande & Suede. *Fénélon* mandoit de Hollande, que le Pensionnaire Stringland étoit bien mal, & qu'il y avoit des soupçons que l'on pourroit faire le Prince de Hesse Stathouder.

Le Roi de Suede se disposoit à venir passer quelques mois dans ses Etats d'Allemagne.

Espagne. 30 Mai. Dans le Conseil d'Etat du 30, on a lu une dépêche de *Rotembourg*, qui rend compte de l'effet de la mienne du 23 Avril, que le Roi & la Reine d'Espagne ont été touchés des raisons qu'elle explique pour convaincre les Anglois de n'avoir jamais voulu la guerre. Leurs Majestés Catholiques ont dit à *Rotembourg* : » Assurez-le
» que nous l'aimons autant que nous
» l'estimons «. Le Roi a paru écouter

avec plaisir les sentimens dont m'honorent le Roi & la Reine d'Espagne.

1731.

Conseils du Roi.

J'ai entretenu le Roi long-temps ce même matin sur la guerre, & je l'ai excité à paroître désirer d'y aller, étant nécessaire de désabuser l'Europe entiere de l'opinion où on est, qu'il n'y a sorte d'affronts que la France ne souffre, plutôt que d'entrer en guerre.

Hollande.

Rotembourg mande que les discours de Vandeermer, Ambassadeur de Hollande, sont assez insolens, & qu'il ne parle pas moins que d'ôter l'Alsace à la France, & de la réduire à ses anciennes limites.

Espagne.

Tout est encore incertain sur le parti que prendra l'Espagne. Patino assure toujours qu'il est impossible qu'elle ne demeure pas entiérement unie à la France. Cependant j'ai lieu de croire qu'elle accèdera au traité de Vienne, si on introduit les garnisons Espagnoles dans Plaisance & Livourne, qui sont les principales places des Etats de Toscane & de Parme.

Angleterre fiere.

Les Anglois se conduisent toujours ave la même hauteur, & font équiper une armée navale de vingt-cinq des plus gros vaisseaux, sous les ordres

H v

1731. de l'Amiral Vager, pour aller vers Cadix forcer les Espagnols à l'accession au traité de Vienne, pendant que la France ne donne aucun signe de vie pour les contenir ou attaquer.

France trop timide.
6 Juin.

En allant à mon château le 6 Juin, j'ai été dîner chez le Garde des Sceaux, dans sa nouvelle acquisition de Grosbois, qu'il a fait à bon marché, & malgré la famille des *Bernard*. Je lui ai demandé si on ne prenoit aucun parti sur l'armement des Anglois. » Ils font très-bien, *ai-je dit*, de » se rendre redoutables, & la France » très mal de se rendre méprisable. » Le feu Roi ne nous avoit pas ac- » coutumé à tant d'humilité «. J'ai ajouté qu'il ne falloit plus douter de l'accession de l'Espagne; que Castelar m'avoit dit : » Les Anglois nous pro- » mettent l'introduction des garni- » sons Espagnoles. Dès qu'ils exé- » cuteront le traité, pourquoi n'ac- » céderions-nous pas, sur-tout n'ayant » rien à espérer d'ailleurs «? Le Garde des Sceaux m'a dit qu'il n'avoit reçu aucune nouvelle de *Rotembourg*; mais il ne disoit pas toujours vrai., & il étoit bien difficile qu'il fût douze jours sans un courrier.

1731.

Dans le Conseil d'Etat du 10 à Fontainebleau. on a lu une lettre de *Chamorel*, de Londres, laquelle confirme les vingt-cinq vaisseaux de guerre, pour forcer l'Espagne à l'accession du traité de Vienne. J'ai soutenu avec la plus grande fermeté, & dit : » Quelque plainte que l'on ait eu lieu de » faire de la conduite de la Reine » d'Espagne, désapprouvée du Roi » d'Espagne & de tous les Espagnols, il ne faut pas qu'ils puissent dire que la France les abandonne «. Le Cardinal a résisté à mon opinion, & le Garde des Sceaux l'a combattue par de foibles raisons. J'ai soutenu de nouveau la mienne avec force. La dispute a été longue, & j'ai dit au Roi : » Sire, je demande » pardon à Votre Majesté de mon » opiniâtreté ; mais j'ai lu dans les » Mémoires du Cardinal de Richelieu, » que celui-là n'est pas digne d'être » Conseiller d'Etat, qui ne soutient » pas avec opiniâtreté ce qu'il croit » utile à l'Etat. Rien ne l'est tant » que de soutenir votre gloire & celle » de la Nation ; & il est directement

Qualités nécessaires à un Conseiller d'Etat.

10 *Juin.*

» contre cette gloire de ne pas soutenir l'Espagne, quand nos ennemis veulent la forcer à nous abandonner «. M. d'*Angervilliers* a soutenu mon opinion; mais avec la prudence convenable, lorsque l'on combat l'opinion d'un Cardinal maître de tout, appuyé par le Garde des Sceaux uniquement appliqué à lui plaire.

1731.

J'ai demandé, après le Conseil, au Roi, s'il désapprouvoit mon opiniâtreté. Il m'a répondu : » Non; vous » m'avez fait plaisir «.

Berwick.

On a appris par les lettres de *Perseville*, chargé des affaires du Roi auprès du Roi de Pologne, que le Marquis de *Fleury*, son principal Ministre, lui avoit montré une lettre du Duc de Liria, laquelle disoit qu'il avoit si bien fait à la Cour d'Espagne, qu'il avoit rompu les mesures du Comte de *Rotembourg*, pour empêcher l'Espagne d'accéder au traité de Vienne. Sur cela je me suis écrié : » Est-ce » que le Maréchal de Berwick son pere » ne le punit pas « ? Le Cardinal de Fleury & le Garde des Sceaux se sont mis à rire en regardant le Roi, & j'ai paru ignorer ce que je savois

déjà que le Maréchal de Berwick étoit un peu trop porté pour l'Angleterre. 1731.

Dans le Conseil d'Etat du 13, on a encore parlé de l'armement des Anglois, & le Garde des Sceaux m'a dit : » Vous verrez que j'écris à M. de » Rotembourg conformément à vos » sentimens «. Il est vrai qu'il mandoit que le Roi pouvoit mettre en mer quarante vaisseaux de ligne, lesquels, joints à ceux d'Espagne, pouvoient tenir tête aux Anglois. Je lui ai dit : » Mais n'envoyez-vous pas » cette lettre par un courrier «. ? Il m'a répondu : *Non*. J'ai repris : » Dans » une occasion aussi importante, je » voudrois marquer plus de vivacité «. Mais la vivacité n'étoit pas du côté du Cardinal, & le Garde des Sceaux étudioit sur-tout ses sentimens. J'ai repris encore : » Je regarde comme un très- » grand malheur de perdre l'Espa- » gne «. Le Garde des Sceaux a objecté : » Mais si la Reine d'Espa- » gne, pour se joindre à vous, vous » propose de faire la guerre ? Il faut » la faire, *ai-je répondu*, & nous en » aurons de bien dangereuses à sou-

Angleterre & Espagne.
13 Juin.

Espagnols dans les places de Toscane
1731. & de Parme, & la prise de possession de l'Infant Dom Carlos, pour laquelle on donnoit cinq mois. Moyennant l'accomplissement de cet article, le Roi d'Espagne confirmoit tout ce qui regardoit les Anglois dans le traité de Séville ; mais il n'accordoit aucune garantie de la Pragmatique de l'Empereur, ni le paiement d'aucun subside.

20 *Juin*. Le Roi & la Reine d'Espagne, persuadés que l'Empereur ne consentiroit jamais à voir l'Espagne mettre un pied dans l'Italie sans accorder la garantie de la succession, pressoient pour faire un traité secret avec la France. J'ai parlé au Conseil du 20, à peu près en ces termes : « je ne m'attendois pas » à une résolution de la Reine d'Es» pagne aussi avantageuse. Il faut » absolument faire un traité, & en » nous unissant avec l'Espagne, il » est démontré que nous ruinons le » commerce des Anglois en moins de » deux ans, & le nôtre plus floris» sant que jamais. L'Empire & le » Roi de Sardaigne, étonnés du » traité de Vienne, sont ébranlés, &

» ne cherchent qu'un point d'appui
» pour se séparer de l'Empereur. Ce 1731.
» point d'appui ne peut être que la
» France; mais il faut donc que la
» France marque quelque fermeté;
» & si on est persuadé dans toute
» l'Europe que la France, malgré
» ses véritables intérêts, ne veut
» aucune sorte de guerre, elle sera
» abandonnée de tout le monde «.
Ce raisonnement étoit certain. Le Cardinal ne l'a pas combattu; mais ne l'a pas approuvé. C'en étoit assez pour que le Garde des Sceaux, en approuvant le parti que prenoit l'Espagne, écrivit mollement sur la résolution de la France de soutenir l'Espagne.

Non seulement j'ai soutenu mon opinion au Conseil, mais j'ai été ensuite chez le Garde des Sceaux, & je lui ai dit, sans trop ménager les termes : » Votre foiblesse paroît en
» tout. Lorsque l'Angleterre envoie
» une armée navale contre l'Espa-
» gne, on se contente d'écrire par la
» poste ordinaire, que le Roi a qua-
» rante vaisseaux de ligne. La droite
» raison eût été de commencer à les

1731. » faire armer, & le mander par un
» courrier à Séville : il ne paroît nulle
» force de notre part; & lorsque l'Es-
» pagne s'unit à nous, marquant les
» intentions les plus favorables, nous
» ne faisons rien qui paroisse vouloir
» l'aider. J'ai fait inutilement ce que
» j'ai pu, pour faire assembler nos
» Milices. En un mot, la Puissance
» de l'Europe la plus redoutable,
» sans contredit, ne voulant le paroî-
» tre en rien, deviendra la plus mé-
» prisable.

Empereur & Parme.

Par le même courrier, on a su que le Marquis de la Paz avoit fait part d'une déclaration très-offensante pour l'Empereur; l'Espagne accuse la Duchesse de Parme du crime de supposition de part, & on dit nettement que l'Empereur la soutient dans cette imposture.

Constantinople. 21 & 24 Juin.

On a aussi reçu des nouvelles très-fraîches de Constantinople, arrivées par mer en trente-neuf jours de Constantinople à Fontainebleau. Elles marquoient que Rustan Bacha, commandant à Tauris assiégée par l'armée des Perses, avoit reçu un ordre par un Capigy-Bachy d'envoyer sa tête à Con-

ſtantinople ; qu'il avoit enfermé le Capigy-Bachy, fait une ſortie avec toutes ſes troupes, & défait l'armée qui l'aſſiégeoit ; qu'enſuite il avoit mandé au Grand-Seigneur, qu'avant de lui envoyer ſa tête, il avoit voulu rendre un grand ſervice à l'Empire Ottoman, & qu'enſuite, ſi on vouloit encore ſa tête, il obéiroit. 1731.

Des letres de Conſtantinople encore plus fraîches, lues dans le Conſeil du 24, confirment les premieres ; mais l'Ambaſſadeur *Villeneuve* mande que ce n'étoit pas Tauris qui étoit aſſiégée, mais Erivan ; que Ruſtan Bacha n'étoit pas dans la ville, qu'il commandoit au dehors un camp de cinq ou ſix mille Turcs ; & que ſur la nouvelle de la défaite des Perſans par la garniſon d'Erivan, il a pourſuivi les Perſans dans leur fuite ; que le Sophi Thamas avoit été bleſſé, & qu'on le ſuivoit dans l'eſpérance de le prendre.

On attend un courrier de Séville ; qui doit apporter un projet de traité avec la France, le Roi d'Eſpagne étant perſuadé que l'Empereur n'acceptera pas les conditions que l'Eſpagne a ſtipulées pour accéder au traité de Vienne. *Eſpagne.*

1731. *Adresse des Anglois.*

Le Marquis de Castelar, Ambassadeur d'Espagne, est venu passer deux jours à Villars, & m'a donné des Mémoires qui lui étoit envoyés de Londres & de la Haye, par lesquels il paroît que les Anglois n'épargnent pas les ridicules au Premier Ministre de France. Ils avouoient qu'ils l'ont trompé en tout, & disoient qu'il avoit fallu toute l'habilité possible à leurs agens, pour empêcher premiérement l'union de l'Empereur avec la France, ensuite celle de la France avec l'Espagne, & qu'ils n'avoient fait le traité de Séville que pour se réunir ensuite avec l'Empereur. Liés à la Hollande, qu'il faudroit bien que l'Espagne accédât, y trouvant tous ses avantages, & qu'il ne leur importoit guerre que la France, demeurant seule, fût amie ou ennemie.

Leur insolence. *27 Juin.*

J'ai fait remarquer, dans le Conseil d'Etat du 27, leur insolence, & qu'il falloit, à quelque prix que ce fut, conserver l'Espagne.

Empire & Sardaigne

Il paroissoit que les Electeurs de Baviere & de Saxe traitoient ensemble pour se réunir à la France. Sur quoi j'ai dit : » J'ai déjà fait voir » plus d'une fois que la Pragmati-

1731.

» que de l'Empereur ſouleve l'Em-
» pire & le Roi de Sardaigne ; que
» ces Puiſſances ne peuvent être ſou-
» tenues que par la France, qui eſt
» le ſeul point d'appui que l'on puiſſe
» imaginer dans l'Europe ; mais que
» pour être cenſé point d'appui, il
» ne faut pas que l'Europe entiere
» croie que la France ne veut aucune
» ſorte de guerre «.

Méſintelligence des Miniſtres de France & d'Eſpagne.
1 Juillet.

Dans le Conſeil d'Etat du premier Juillet, on a appris qu'il étoit arrivé au Marquis de Caſtelar un courrier qui lui apportoit un projet de traité avec le Roi. Il y avoit auſſi une réponſe de la main du Roi d'Eſpagne, laquelle s'eſt fait attendre plus de trois mois, aux aſſurances d'amitié que le Roi lui avoit données.

Au lieu de lire le projet qui doit être important, le Garde des Sceaux n'a parlé que des menteries continuelles de Patino & de ſon frere Caſtelar, qu'il avoit voulu parler au Roi, & enſuite lui donner un Mémoire rempli d'impoſtures. Et en un mot, au lieu de parler d'un projet ſi important, il a paru que le Garde des Sceaux n'étoit occupé que de dire tous les maux du monde

1731. de ces deux Miniſtres d'Eſpagne. Le Cardinal a même dit que l'on ne fera rien avec l'Eſpagne, tant que la Reine d'Eſpagne vivra. J'ai répondu : » Mais » elle eſt très-jeune ; & je ſerois » bien fâché de voir l'Eſpagne unie » à l'Empereur, & déſunie de la » France juſqu'à ſa mort «. La vérité eſt qu'il y a une haine très-grande de la Reine d'Eſpagne contre le Cardinal & le Garde des Sceaux, & que celui-ci, uniquement occupé à plaire au Cardinal, ne ſonge qu'à piquer le Roi contre l'Eſpagne. Je m'en ſuis entretenu avec M. d'*Angervilliers*, & nous avons jugé que tout ira très-mal.

Madame la Ducheſſe & pluſieurs Dames ſont venues paſſer deux jours à Villars avec grande compagnie.

Eſpagne. 4 Juillet. Le Garde des Sceaux a apporté, dans le Conſeil du 4, les articles du traité à faire avec l'Eſpagne, & les notes qu'il avoit miſes à côté de chaque article. J'ai dit qu'il faudroit avoir ces articles, pour les examiner avec une grande attention ; mais on ne me les a pas donnés. Le Garde des Sceaux a dit que l'Eſpagne traitoit avec l'Em-

pereur, persuadée que la France ne concluroit rien avec elle. Cependant j'ai reçu une lettre du Comte de *Rotembourg*, remplie, comme les précédentes, d'assurances de l'amitié du Roi & de la Reine d'Espagne. 1731.

Sur le travail & le plaisir.

Le Garde des Sceaux a dit que le Marquis de Castelar étoit un homme de plaisir & ne travailloit pas. Sur quoi M. le Duc d'*Orléans* a prétendu que tout homme qui aime les plaisirs n'est pas capable de travailler. Je lui ai répondu : » Je vous demande pardon ; j'aime les plaisirs, & je soutiens cependant que je suis très-capable de travailler «. Le Roi a approuvé ma réponse.

Espagne & Parme. 8 Juillet.

Dans le Conseil d'Etat du 8, on a lu le projet d'articles donnés par le Marquis de Castelar, & notés par le Garde des Sceaux. Il y étoit question d'établir la possession de Dom Carlos dans les places de Parme & de Florence, sans attendre l'accouchement de la Duchesse. Et quand même elle accoucheroit d'un fils, la France devoit entrer dans toutes les mesures qui seroient prises pour l'introduction des garnisons Espagnoles ; & ces articles

1731. établissoient l'union avec la France : mais il étoit aisé de présumer que l'Empereur ne consentiroit pas à cette union, & on avoit lieu de penser que l'Espagne traitoit secrétement avec lui. La Hollande n'accede pas encore, mais il est vraisemblable qu'elle y consentira, & que la France demeurera seule.

Villars. 11 Juillet. On a lu, dans le Conseil d'Etat du 11, une lettre de *Rotembourg*, qui faisoit encore mention des sentimens du Roi d'Espagne pour moi. Il souhaitoit que je me portasse assez bien pour commander des armées *de ambas coronas* ; c'étoit le terme dont il se servoit.

Articles. Les articles ont été envoyés à Séville par un courrier du Marquis de Castelar, & un pouvoir au Comte de *Rotembourg* pour les signer. On a appris par les nouvelles de l'Empire, que l'Empereur augmente ses troupes, & il ne paroît aucune marque de vigueur du côté de la France.

Le Roi. Le Roi a eu une légere indisposition, qui ne l'a pas forcé de garder le lit ; mais il paroissoit d'une foiblesse & d'un ennui qui m'a obligé de lui parler

parler avec force. » Sire, *lui ai-je dit*, » voir un Roi de France de vingt-deux ans triste & s'ennuyer, est » inconcevable ; vous avez tant de » moyens de vous divertir. On ne vous » désirera jamais d'autres plaisirs que » ceux que permet la sagesse ; mais la » Comédie, la Musique !.. *Le Roi* » *m'a interrompu, & m'a dit* : Il ne » faut pas disputer des goûts. Non, » *ai-je répondu* ; mais je vous en sou» haite plusieurs. Joignez quelques » divertissemens à celui de la chasse. » D'ailleurs vos affaires sont en si bon » état, que ce ne sera jamais un en» nui pour Votre Majesté d'y travail» ler ; & si au divertissement il se » joint quelque désir de gloire, quels » moyens n'avez-vous pas de le satis» faire « ? Ce discours n'a pas paru faire grande impression ; mais j'en ai été loué par ceux qui m'ont entendu. J'ai été cinq jours de suite à Fontainebleau, & je suis revenu le 11 à Villars, où il venoit toujours beaucoup de monde.

1731.

Observations importantes. *15 Juillet.*

On a lu, dans le Conseil d'Etat du 15, plusieurs lettres de *Rotembourg*, sur lesquelles le Cardinal & le Garde

des Sceaux ont dit que l'on pouvoit
1731. compter que l'Espagne accéderoit au traité de Vienne, & ne signeroit pas le traité avec la France, pour ne pas déplaire à l'Empereur. Sur cela, j'ai dit au Cardinal : » Vous comptez » donc l'Espagne réunie avec l'Em» pereur « ? Il m'a répondu qu'il s'y attendoit. J'ai ajouté : » Mais les » nouvelles publiques & particulie» res veulent que l'Empereur aug» mente ses troupes « ? Le Cardinal & le Garde des Sceaux en sont convenus. Sur cela j'ai repris : » Je sup» plie le Roi de m'honorer d'un peu » d'attention ; ce que je vais prendre » la liberté de dire, me paroît en mé» riter.

» Le Conseil n'aura pas oublié » qu'il y a plus de dix-huit mois » que je lui ai représenté tous les » périls de la réunion de l'Espagne » avec l'Empereur. Nous avons un en» nemi de plus, qui est l'Angleterre, » par la grande raison de Machiavel. » Nous avons fait depuis plusieurs » années tout ce qui doit porter l'Em» pereur à nous regarder comme son » principal & plus dangereux en-

» nemi. Nous n'avons pas un petit
» Ministre dans l'Empire ni ailleurs, 1731.
» à commencer par Chavigny à Ra-
» tisbonne, & tous nos Ambassadeurs,
» qui, par leurs écrits & leur con-
» duite, n'aient mis tout en usage
» pour ôter un ami à l'Empereur, &
» lui faire par-tout des ennemis. Il est
» donc démontré que quand ce Prince
» pourra nuire à la puissance qui lui
» est la plus contraire, il n'en per-
» dra pas l'occasion.

» Examinons présentement les
» moyens qu'il peut avoir de nous
» faire beaucoup de mal. Le Cardi-
» nal de Richelieu disoit qu'un Mi-
» nistre devoit faire le tour de l'Eu-
» rope deux fois par jour. Je suis
» bien persuadé que M. le Cardinal
» de Fleury en use ainsi : pour moi,
» je m'y suis promené réellement de-
» puis plusieurs années, je m'y pro-
» mene encore quelquefois ; mais
» j'avoue que j'aime mieux les pro-
» menades de mon jardin.

» Car je trouve dans celles-là, que
» l'Empereur, qui a plus de cent
» cinquante mille hommes sur pied,
» augmente encore ses troupes. L'E-

1731. » vêque de Wurtzbourg & Bansberg, » Vice-Chancelier de l'Empire & » Miniſtre de l'Empereur, a par lui-» même douze mille hommes de » ſes propres troupes; & comme Di-» recteur du Cercle de Franconie, il » diſpoſe de celles du Cercle, qui ſont » environ ſix mille hommes. On aſ-» ſure que le Roi de Suede, comme » Landgrave de Heſſe, fournit douze » mille Heſſois, & que, pour conſer-» ver les ſubſides d'Angleterre, il ſe » contente de la moitié de ce qu'elle » donnoit. L'Angleterre refuſera-t-elle » à l'Empereur ſes dix-huit mille » hommes?

» Actuellement ſi l'Empereur, qui » a quatre-vingt mille hommes en » Italie, & qui, réuni avec l'Eſpa-» gne, n'a pas beſoin d'y en avoir, » à beaucoup près, un ſi grand nom-» bre, en veut retirer environ trente » mille hommes, nous en trouvons » près de quatre-vingt mille à ſes » ordres dans l'Empire. On me dira; » Mais voilà tous les Etats de l'Em-» pire & l'Empereur bien embarraſ-» ſés de leurs ſubſiſtances? Je vais » démontrer que l'Empereur peut

» donner des quartiers d'hiver à plus » de cent mille hommes en deçà du » Rhin. 1731.

» Il met la gauche à Philisbourg » & Spire; occupe les pays qui sont » entre le Rhin & la montagne, & » par Keserlubler s'étend dans le » Duché des Deux-Ponts & tout le » Homberg, les bords de la Sare, » Treves & tout le pays de Luxem- » bourg. Cette grosse place fait le » centre de ses quartiers, tout le pays » de Liége, ceux de Stanlo, Mont- » Médy & jusqu'à Bonn & derriere » Namur, & étend ses quartiers jus- » qu'à la mer.

» La France attendra-t-elle que » dans une telle situation il vienne » border la Meuse, se mettre dans » Stenay, Mouzon, ou faire le siége » de Longvy, comme disent les gens » de guerre, en pantoufles? Que l'on » me prouve que ces projets que je » donne à l'Empereur soient impos- » sibles, & je consens à l'inaction. » Je ne parle pas de tous les autres » moyens qu'il peut avoir de nuire » à la France par le Roi de Sardai- » gne, peut-être par l'Espagne. Ne

[redacted] » ſoyons occupés que de cette pre-
1731. » miere diſpoſition, & encore une » fois, que l'on m'en prouve géomé- » triquement l'impoſſibilité.

» Nous avons ouï dire à M. le » Cardinal de Fleury qu'il avoit aſ- » ſuré Sinzendorf & Konigs-Ek, qu'il » faudroit que le Roi eût perdu trois » batailles, avant que de garantir » la Pragmatique de la ſucceſſion de » l'Empereur ; mais en vérité, je » ne crois pas qu'il en ſoit fort en » peine «.

Le Garde des Sceaux, qui écoutoit avec impatience mon diſcours, m'a interrompu, & m'a dit : » Mais » avant que d'entrer dans l'examen » des périls que vous nous faites » entrevoir, avons-nous pu éviter cette » réunion de l'Eſpagne ? Quels re- » medes à ces malheurs que vous » annoncez ? *J'ai répondu* : Voilà » deux queſtions. Sur la premiere, » j'avoue que vous avez fait tout ce » qui étoit raiſonnable pour conſer- » ver l'Eſpagne. Vous lui avez of- » fert la guerre la plus raiſonnable, » la plus utile, la plus propre à lui » aſſurer les avantages promis par

» le traité de Séville. Les Anglois 1731.
» s'y sont toujours opposés en vou-
» lant la guerre de Sicile, que le Gé-
» néral Spinola, envoyé pour concer-
» ter les opérations avec nous, fai-
» soit voir impossible. Ainsi donc vous
» n'avez aucun tort avec l'Espagne
» qui agit contre ses plus puissans in-
» térêts, quand elle vous abandonne
» pour s'unir avec l'Empereur.

» Nous n'avons donc aucun tort;
» mais cela ne suffit pas, il faut aussi
» éviter d'avoir du mal. Je demande
» seulement si on croit impossible l'ex-
» position que j'ai ci-devant faite de
» ce que nous avons à craindre de
» l'Empereur « ? Le Cardinal laissoit
au Garde des Sceaux le soin de ré-
pondre, ce qu'il faisoit foiblement.
J'ai donc poursuivi : » Aux grands
» maux, les grands remedes. Nous
» voyons l'Empire étonné de la Prag-
» matique de l'Empereur. Le Roi de
» Pologne & l'Electeur de Baviere
» trouvent fort mauvais que leurs
» femmes, qu'ils peuvent croire les
» véritables héritieres, n'aient rien,
» & qu'un des plus petits Ducs de
» l'Europe vienne leur enlever les

1731. » vastes Etats de la Maison d'Autriche » & l'Empire. Mais ces Princes ni » aucun autre n'oseront lever la tête » contre cette puissance de l'Empereur. » Ne savons-nous pas que l'on ne peut » compter sur aucune puissance de » l'Empire, que lorsque les armées de » France sont au-delà du Rhin? *Le » Garde des Sceaux a dit :* J'en con- » viens ; mais voulez-vous attaquer » l'Empire? Non, *ai-je répondu*, je » veux le défendre contre la puissance » énorme de l'Empereur. Je ne veux » que vingt mille hommes d'abord, » m'assurer une tête au delà du Rhin. » Dans le même temps, tous nos or- » dres sont donnés pour faire suivre » les troupes plus éloignées. Assem- » bler les soixante mille hommes de » milice, pour remplacer successive- » ment les troupes qui marchent vers » le Rhin, sur-tout la cavalerie qui » vous coutera si cher cet hiver.

» Pour le projet, je vous donne » l'exemple de la guerre de 1688, où, » sans l'avoir annoncé à l'Empereur » ni à aucun Prince de l'Empire, » les armées de France allerent aux » portes de Nuremberg. *Le Cardinal*

» *a répondu* : C'étoit pour rompre la » ligue d'Ausbourg. En avez-vous, » *ai-je répliqué*, une moindre à craindre présentement ? Mais vous vous » déclarez les agresseurs, *a dit le* » *Garde des Sceaux*. Trouvez-moi, » *ai-je dit*, d'autres moyens «. 1731.

Pendant cette dispute, le Roi a quitté de petits ouvrages qui l'occupent quelquefois, & il écoutoit très-attentivement. Je m'attendois bien qu'on ne concluroit pas à la guerre ; mais je ne voulois pas avoir à me reprocher de laisser former un très-grand orage, sans avoir présenté les moyens de le dissiper.

Cependant, pour calmer le Cardinal qui pouvoit trouver mauvais que j'eusse entamé au Conseil une matiere si sérieuse sans l'avoir méditée avec lui, j'ai dit que ce qui m'avoit porté à ne pas différer de parler de guerre, étoit l'absence de M. le Duc d'*Orléans* qui s'y opposoit toujours. Le Cardinal a riposté : » Il auroit » cependant peine à garantir la suc- » cession de l'Empereur. *J'ai ajouté* : » Il est certain qu'il est un peu trop » établi que la France ne veut aucune

1730. » ſorte de guerre, & je vois cela depuis que je ſuis dans le Conſeil.

» Le Roi de Pruſſe, dont les égaremens ſont fréquens, n'en a pas du tout marqué dans le traité d'Hanovre. Immédiatement après, il dit à Rotembourg : Par mon traité, je dois donner ſept mille hommes; Si on veut faire la guerre tout de ſuite, j'en offre cinquante ; je fais toutes mes diſpoſitions & j'entre dans l'Empire. L'offre du Roi de Pruſſe refuſée, il écrit de ſa main dix-huit articles pour être ajoutés au traité d'Hanovre. Ces articles diſoient en ſubſtance : Vous ne voulez pas de guerre offenſive? Eh bien ! pour la défenſive il faut me garantir mes Etats. Cette propoſition raiſonnable de ſa part refuſée, il ſe lie par la négociation de Sekendorf à l'Empereur.

» En 1727, on fait un projet de guerre avec le feu Roi d'Angleterre, lequel alloit à la ruine de l'Empereur; ce projet demeure ſans exécution. Il alarma l'Empereur, au point qu'il envoya le Comte de Sinzendorf en France pour diſſiper

» l'orage. Le traité de Séville se con- 1731.
» clut en 1729. C'est un traité de
» guerre, dont les Anglois nous ont
» attribué l'inexécution, & cela con-
» tre la vérité ; mais aussi ne peut-
» on pas dire que nous n'ayons pas
» un peu donné lieu à cette opinion
» si établie, que la France ne veut pas
» de guerre? Soyez donc certain qu'au-
» cun Prince ne s'unira avec nous,
» que cette opinion ne soit détruite;
» & pour la détruire, il n'y a d'au-
» tre moyen que celui que je propose:
» démonstration, préparatifs de guer-
» re & fermeté «. Nous en sommes
restés là sans décision.

Dans le Conseil d'Etat du 18, on *Empereur.* *18 Juillet.*
a appris par les lettres de *Chavigny*
& plusieurs autres de l'Empire, que
l'Empereur alloit toujours en avant
pour faire garantir sa succession par
tout l'Empire, & par s'assurer tous les
Princes; qu'il le faisoit avec succès,
& que l'on pouvoit s'attendre à l'orage
que je prévoyois. J'ai eu une conver-
sation avec le Cardinal & Kinsky, &
j'ai soutenu que, si l'Empereur vou-
loit de nous une aussi grande marque
d'amitié que celle de garantir sa suc-

cession, il falloit aussi une marque de
1731. la sienne, & nous donner Luxembourg & quelques autres places. Je lui ai fait voir que la seule alliance solide étoit avec la France, puisque ses principaux intérêts y étoient assurés, aussi bien que celui de la Religion. Le Cardinal a approuvé ce que j'ai dit; mais il auroit tenu Kinsky quitte à moins.

Parme. On a envoyé de Parme une disposition de toutes les mesures que l'on prend, pour rendre authentique l'accouchement de la Duchesse de Parme.

Espagne. 22 Juillet. On a lu, dans le Conseil d'Etat du 22, une lettre de Rotembourg, qui marque la plus grande violence de la Reine d'Espagne, de ce que la France n'a pas offert ses forces pour l'introduction de la garnison Espagnole. J'avois été de sentiment que l'on offrît tout à la Reine. Le Garde des Sceaux s'y étoit opposé, en disant: *Elle vous forcera à la guerre.* J'ai répondu: *A la bonne heure.* Le refus des forces qui a été mandé huit jours après, a cabré la Reine au point, qu'il s'en est peu fallu qu'elle n'ait chassé *Rotembourg* honteusement. Elle a dit fort en colere: » Je suis femme d'un Roi

» d'Espagne de la Maison de France ; » mais abandonnée par la France. Il » faut donc s'attacher à ses amis, » plutôt qu'à ses parens «. Le Cardinal a dit : » Il faut compter qu'elle » est unie avec l'Empereur, & elle lui » donnera notre argent «. Je lui ai répondu : » Vous me faites peur. Songez à ce que je vous ai dit il y a » huit jours ; & Dieu nous garde de » tout le mal qu'elle pourroit nous » faire « !

1731.

Empire. 25 Juillet.

On a lu, dans le Conseil d'Etat du 25, des lettres de l'Empire, par lesquelles il paroît que l'Electeur de Baviere principalement s'oppose au plein pouvoir que l'Empereur demande à l'Empire, pour terminer tout ce qui est compris dans le dernier traité de Vienne. Le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, a suivi l'avis de l'Electeur de Baviere, aussi bien que l'Electeur Palatin & celui de Cologne. On croit que le Roi d'Angleterre, comme Electeur d'Hanovre, fera de même, bien qu'il soit vraisemblable qu'il restera pour l'Empereur. Le Collége des Princes, par la pluralité de peu de voix,

1731. a été pour l'Empereur. Celui des villes n'avoit pas encore voté.

Le Garde des Sceaux a dit : « Nous » pouvons espérer que le Collége des » Electeurs sera contre le plein pou- » voir. *J'ai répondu* : il s'agit pour » le présent de la garantie de la suc- » cession. Ou le Roi la donnera, ou » il la refusera ; s'il la donne, il » abandonne l'Empire à l'Empereur, » s'il la refuse, il faut soutenir l'Em- » pire contre l'Empereur : & com- » ment y aura-t-il quelque puissance » dans l'Empire qui ose lever la tête, » si les armées de France ne passent » pas le Rhin? Je reviens donc à ma » proposition du dernier Conseil, & » à dire que quand l'Europe entiere » verra que la France ne veut pas de » guerre, la France sera abandonnée » de toute l'Europe «.

Espagne. 29 Juillet. Les lettres de *Rotembourg*, lues le 29, portoient que la Reine d'Espagne avoit voulu réparer par des discours obligeans la dureté de ceux qu'elle lui avoit tenus la derniere fois ; que cependant il ne s'y fioit pas, & qu'il comptoit qu'elle traitoit avec

l'Empereur. J'ai fait là-dessus cette observation : » Rotembourg, sachant » que l'on négocioit avec le Marquis » de Castelar, ne devoit jamais dire » à la Reine d'Espagne que le Roi » refusoit des forces. Il eût été plus » sage de dire que, puisque l'on trai» toit avec Castelar, il falloit espé» rer que Leurs Majestés Catholiques » seroient contentes «. Il est bien fâcheux de se voir au hasard d'une rupture avec l'Espagne. 1734.

On a appris, par les nouvelles de Londres, que, sur le peu de troupes que l'on a envoyées à Dunkerque, l'Angleterre a pris l'alarme & fait marcher toutes ses troupes sur les côtes qui regardent la France, & ordonné aux Généraux de se rendre sur les côtes. J'ai dit : » Il est aisé de voir, » par la peur des Anglois, qu'on peut » leur faire du mal, & si j'en étois » sûr, ils n'en seroient pas quittes » pour la peur. Pourquoi ne pas lais» ser revenir le Roi d'Angleterre à » Avignon «? *Angleterre.*

Le Cardinal m'a dit : » Le Roi » veut vous aller voir demain; mais *Visite du Roi.*

» c'eſt un grand ſecret, & ne faites
1731. » rien qui puiſſe faire croire que vous
» en avez la moindre connoiſſance «.
J'ai donc paru ne rien ſavoir, que
comme le Roi étoit à cent pas du châ-
teau; il avoit recommandé le même
ſecret aux Ducs de la *Rochefoucault*,
de *Luxembourg*, de *Villeroi* & de
Rets, qui l'accompagnoient. Il a viſité
tous les appartemens, & s'eſt fort ar-
rêté à voir les divers tableaux des ba-
tailles & actions qui ſe ſont paſſées
ſous mes ordres. Comme on ne l'at-
tendoit pas, l'artillerie n'a pas d'abord
été bien ſervie. J'avois affaire à des
mal-adroits qui m'impatientoient beau-
coup; j'y ai mis moi-même les mains.
Tous mes mouvemens & ma colere
ont fort réjoui le Roi. Il s'eſt promené
partout. On a joué à l'oie, & le ſort
m'ayant mis au cabaret, j'ai demandé
du vin, & bu à la ſanté du Roi. Pen-
dant ce temps, les décharges d'artil-
lerie ont recommencé, un peu mieux
conduites. Sa Majeſté a paru très-con-
tente de ma réception & de ſon ſé-
jour, & je l'ai été auſſi de ſa gaieté &
de ſes manieres gracieuſes.

1731. Italie. Août.

(a) On a appris que le Comte d'Harache, Vice-Roi de Naples, vient de faire entrer dans Capoue quinze cents hommes d'infanterie Allemande, & des munitions de guerre en aussi grande quantité que si la ville alloit être assiégée.

Gibraltar.

Quelques Italiens, qui ont vu les fortifications que font les Espagnols pour ôter toute communication de Gibraltar à l'Andalousie, en donnent cette idée : On a tiré d'une mer à l'autre, une ligne qui est défendue par trois forts, dont l'un domine la baie des Algériens du côté du ponent, & la ville; la seconde est au centre, & peut battre la ville & le port; & la troisieme au levant. Selon le plan pu-

(a) Ici se trouve une lacune, depuis le 29 Juillet 1731 jusqu'au 7 Juin 1732, occasionnée par la perte des feuilles du Journal. On a pris dans le Journal de Verdun, mois par mois, ce qu'on a trouvé propre à donner une suite aux faits. La différence qu'il y a entre ce remplissage & les Mémoires, fera connoître combien ces sortes d'ouvrages périodiques, quoique curieux & utiles dans le moment des événemens, sont insuffisans pour l'intégrité de l'Histoire, & fera bien regretter ce qui est perdu.

1731. blié à Londres, ces ouvrages ne sont que défensifs, & éloignés environ d'une lieue de la place, & de deux ou trois lieues des endroits où les vaisseaux mouillent ordinairement; d'ailleurs ils sont bien moins élevés que le rocher, & par conséquent faciles à ruiner.

Second traité de Vienne. Il se répand, au commencement de ce mois, que, le 22 Juillet, les Ministres de l'Empereur & d'Angleterre ont signé un traité, auquel ceux d'Espagne ont été appelés, & nous point. Il s'agit de l'exécution des engagemens pris dans le traité de Séville & le premier de Vienne, au sujet des droits de l'Infant Dom Carlos aux Etats de Toscane & Florence.

Florence. Il y a eu un traité signé entre le Grand Duc & la Cour d'Espagne. Les principales dispositions sont, que le Grand-Duc recevra Dom Carlos à Florence en qualité de Prince héréditaire de Toscane, & qu'il héritera de tous les biens allodiaux appartenans au Grand-Duc. En conséquence, l'Espagne envoie en Italie des troupes sur une escadre, qui sera accompagnée d'une escadre Angloise commandée par l'Amiral Vager.

1731.

Constitution. 5 Septembre

Le 5 de Septembre, a été lu dans le Conseil un Arrêt qui ordonne que la Constitution *Unigenitus* sera observée, qui impose silence à ce sujet, & qui réserve au Conseil la connoissance de toutes les contestations qui pourroient s'élever sur cette matiere.

Parme. 13 Septembre.

Le 13, la Duchesse Douairiere de Parme a déclaré, en présence de tous les Ministres Etrangers & des Ministres de la Régence, que les symptômes qui lui avoient fait croire qu'elle étoit grosse, s'étoient évanouis. Cet aveu a été publié du haut du balcon de la maison du Gouverneur ; & en même temps le Général Stampa, Commissaire & Ministre de l'Empereur, a pris possession des Duchés de Parme & de Plaisance au nom de l'Infant Dom Carlos.

Dom Carlos. 20 Octobre.

Ce Prince qu'on nomme présentement l'Infant-Duc, est parti de Séville le 20, prenant sa route par le Roussillon, le Languedoc & la Provence, pour aller s'embarquer à Antibes, & prendre possession des Etats de Parme. Il est précédé par les troupes Espagnoles distribuées sur une escadre de ving-trois vaisseaux, ac-

1731. compagnée elle-même de l'Escadre Angloise. Elles sont arrivées le 26 & le 27 à Livourne; &, par un traité signé le 30, le Grand-Duc s'est déclaré Tuteur de l'Infant-Duc.

Novembre. Il a traversé, pendant ce mois, avec beaucoup de pompe les provinces de France, où on s'est empressé de lui faire de grands honneurs & de lui procurer beaucoup de plaisirs.

Avocats. 5 Décembre. Les Avocats ayant présenté au Conseil un Mémoire, dans lequel ils se plaignent d'une Ordonnance de l'Archevêque de Paris, il y a eu Arrêt du premier Décembre, qui déclare qu'il est inutile d'écrire désormais sur cette matiere, & qui ordonne le silence.

L'Infant. 27 Décembre. L'Infant-Duc est arrivé le 27 à Livourne. On lui a fait la réception qui convient à un Souverain.

1732. *Czarine. Janvier.* On a appris que la Czarine a fait des changemens dans son Conseil, où le Comte d'Osterman a cependant toujours la principale autorité, quoiqu'il ne soit que Vice-Chancelier. Elle fait aussi des promotions dans ses troupes de terre & dans sa marine, qu'elle augmente.

Galions. Février. Le Roi & la Reine d'Espagne, qui

font toujours à Séville, ont ordonné la distribution des effets des galions rentrés dans le port de Cadix, sans attendre les autres; mais on prend dessus un indult extraordinaire. 1732.

Electeur. 4 Février.

Les Electeurs de Baviere, de Saxe & Palatin, après avoir protesté contre la Pragmatique de l'Empereur, du 29 Avril 1723, qui regle sa succession, font sortis de Ratisbonne. La Diete, à la pluralité des voix, a ratifié cette Pragmatique.

Négociation du Nord. Mars.

Il y a des négociations bien actives dans le nord de l'Allemagne, entre la Suede, la Prusse, le Danemarck & la Russie. Cette derniere Puissance paroît y avoir la prépondérance.

Hollande 20 Février.

Les Etats-Généraux ont accédé, le 20 Février, au traité conclu à Vienne le 16 Mars 1731; & Milord Chesterfield, qui a provoqué cette accession, en a été remercié le 25, par le don d'une chaîne & d'une médaille d'or.

Compagnie d'Ostende.

Le Lord Harington a délivré au Comte de Kinsky, Ambassadeur de l'Empereur en Angleterre, les passeports que le Roi son Maître & les Etats-Généraux doivent donner à la

Compagnie d'Ostende, pour les deux
1732. vaisseaux qu'elle enverra aux Indes Orientales retirer ses effets.

Czarine. Avril. La Czarine arme une flotte considérable : on dit que s'est uniquement pour se procurer le Spectacle d'un combat naval. Ce prétexte n'empêche pas que les Rois de Suede & de Danemark n'équipent aussi des Escadres, qui se joindront, en cas que la flotte Moscovite sorte de ses ports. Le Roi de Prusse prépare des camps, & l'Electeur de Saxe, Roi de Pologne, grossit ses troupes.

Miracles. 3 Mai. Le Conseil à donné, le 3, un Arrêt qui défend d'écrire sur les guérisons qu'on prétend être miraculeusement arrivées, par l'intercession du sieur de Paris, & évoque toutes les affaires qui regardent la Constitution *Unigenitus*.

Suede. Il paroît que le Roi de Suede n'accédera pas au traité de Vienne. La Czarine n'a pas voulu l'accepter sans restriction, & en a fait un autre.

Parlement. 27 Mai. Le Parlement ayant cessé ses fonctions à l'occasion des troubles de l'Eglise, le Roi par des Lettres Patentes enrégistrées le 27, lui a ordonné de les reprendre.

On a parlé, dans le Conseil du 7 Juin, des mesures que l'Empereur continue de prendre pour soutenir sa Pragmatique, même par les armes, contre les Electeurs qui sont lésés & mécontens : J'ai dit : » Il faut nous » joindre aux plus puissans qui of- » friront de commencer la guerre. On » étoit convenu, *ai-je ajouté*, de leur » offrir toutes les troupes de Sa Ma- » jesté pour aller les joindre dans » le milieu de l'Empire. Trop de » sagesse dans les Conseils paroît ti- » midité, & nous aurons à la fin » une guerre honteuse pour la France, » & très-dangereuse à soutenir. *Le* » *Cardinal a dit* : Mais il faut avoir » des raisons pour faire la guerre. » *J'ai répondu* : En voulez-vous de » plus forte que celle de soutenir nos » Alliés « ? Le Roi écoutoit & ne répondoit rien ; & ce Conseil a fini comme les autres, sans prendre aucune résolution.

1732.

Nécessité de la guerre. 7 Juin.

Je n'ai pas eu de peine à découvrir que l'on avoit parlé au Roi sur ce que j'avois dit dans le Conseil ; car il a été deux jours sans me regarder. Je lui ai dit : » Sire, je crois m'appercevoir

Le Roi.

1732. » que ma liberté vous a déplû; je » vous supplie de vous souvenir que » j'ai eu l'honneur de vous dire autrefois que vous ne reconnoîtrez » ceux qui vous aiment, qu'à la liberté qu'ils prendront de vous dire » des choses utiles, au hasard de » vous déplaire «.

Parlement. 14 Juin.

On a appris, le 14 Juin, que le Parlement s'étoit rassemblé : il avoit été question de la réponse du Roi aux Gens du Roi; sur quoi ayant délibéré, il y avoit eu quatre-vingt-cinq voix contre cinquante-quatre, pour traiter l'affaire des Curés, & ordonner aux Gens du Roi de donner leurs Conclusions. Ils ont répondu très-sagement, que l'ordre vouloit que les Curés appelassent de l'Officialité à la Grand'Chambre, & non aux Chambres assemblées, & ils ont refusé leurs conclusions. Sur cela, le Parlement a nommé le sieur *Delpeche* pour faire les fonctions de Procureur-Général; & a donné un Arrêt pour recevoir les Curés appellans comme d'abus sur le Mandement de l'Archevêque de Paris, & préalablement défense de publier ledit Mandement; & tout

tout cela contre les regles & malgré les ordres du Roi. 1732.

Sur quoi, le 16 Juin, il y a eu un Conseil des Dépêches le matin, dans lequel le Chancelier, que l'on avoit fait venir de Paris, a rapporté ce qui s'étoit passé au Parlement. Ensuite il attendit que le Roi prît les avis, comptant que ce seroit par les derniers, suivant l'usage. Le Cardinal de *Fleury* lui a dit que le Rapporteur devoit dire son avis le premier. Il a donc opiné à punir de prison le Président *Ogier*, les Conseillers *Robert*, *Vrevins* & la *Fautriere*. Le Contrôleur-Général a parlé long-temps, & a fini par dire, que si le Parlement continuoit dans sa désobéisance, il falloit le détruire; d'*Angervilliers*, à en punir jusqu'à six, & supprimer leurs Charges; *S. Florentin*, de l'avis du Chancelier; *Maurepas* a parlé long-temps, & conclu comme le Contrôleur-Général. J'ai dit: » Pour détruire le » Parlement: ce ne sera jamais mon » avis, par la crainte d'un boulever- » sement général; mais il faut que » le Roi soit obéi, & punir ce qui » aura l'audace de s'opposer à son

Emprisonnemens.
16 *Juin*.

1732. » autorité. Je crois donc qu'il faut » y soumettre le Parlement, par pu- » nir jusqu'à douze de ses Membres «. Le Garde des Sceaux a été de l'avis du Chancelier d'en punir quatre, & le reste du Conseil de même. On a donc donné ordre à d'*Artagnan* de faire mener à la Bastille les quatre nommés ci-dessus, lesquels on enverroit ensuite dans les prisons du Royaume les plus éloignées.

Allemagne. Le soir du même jour, il y a eu Conseil d'Etat, dans lequel on a appris, par l'Ambassadeur du Roi en Danemarck, que ce Roi a conclu un traité avec l'Empereur & la Czarine, dans lequel il y a un article sur le Duché de Holstein. On a aussi appris le départ de l'Empereur pour Prague. Les lettres qu'on a lûes de Varsovie marquent toujours une résolution du Roi de Pologne de faire la guerre. Le Prince de Grinbergen, Ministre de l'Electeur de Baviere, m'a assuré, le même jour, que l'Electeur de Baviere est dans la même résolution, & il répond de l'Electeur Palatin.

Turin. Les lettres de l'Ambassadeur du Roi à Turin ne marquoient aucune impa-

tience du Marquis d'Ormea, d'apprendre ce que le Roi pensoit sur l'offre qu'il nous avoit faite, de nous donner la Savoie, pour assurer à son Maître la conquête de Milan. Le Roi & la Reine d'Espagne n'avoient rien répondu à *Rotembourg*, sur le propos de traiter avec ce Roi. 1732.

Celles du Duc de *S. Aignan*, de Rome, marquoient une opposition du Cardinal Cienfeugos aux deux loges que le Duc de *S. Aignan* avoit prises dans les salles d'Opera, pour en avoir deux, comme l'Ambassadeur de l'Empereur; des menaces vives de Cienfuegos; sur quoi les Opéra avoient cessé. J'ai dit: » Puisque le Duc de » Saint-Aignan a pris les deux lo- » ges, il faut les soutenir, & il vaut » mieux que les Opéra cessent, que de » céder «. J'ai écrit le même jour une lettre au Garde des Sceaux sur cela, pour empêcher le Duc de *S. Aignan* d'admettre aucune sorte de propositions qui fasse céder une des loges. *Rome.*

Le Parlement a eu ordre de se rendre le 17 à Compiegne. La députation étoit de près de quarante: elle a été admise à l'audience du Roi à onze *Députation du Parlement 17 Juin.*

1732. heures du matin. Le Roi a ordonné la lecture de l'Arrêt du Conseil, qui casse celui du Parlement, & même avec des expressions dures. Après la lecture, le Roi a dit : » Je suspends » mon indignation, comptant que vo» tre conduite sera meilleure par la » suite «. On a appris que, dès le 16, tous les Avocats ont abandonné les tribunaux, que le murmure est grand dans Paris, & que l'on a vu des affiches contre le Gouvernement, très-insolentes.

Pologne. 18 Juin. Dans le Conseil d'Etat du 18, on a lu des lettres du Marquis de *Monti*, avec un projet de traité avec le Roi de Pologne; mais des conditions si surprenantes, qu'elles marquoient le mépris, plutôt qu'aucune pensée de s'unir avec la France. Il disoit, que pour se mettre en état de faire la guerre, il falloit lui donner le moyen d'avoir une armée de cinquante mille hommes pour se soutenir, pendant que la France attaqueroit Maïence, & même il se réservoit la liberté d'agir ou non.

J'ai dit au Garde des Sceaux tout bas : » Je partage avec vous la just

» douleur que vous devez sentir du
» mépris que l'opinion de votre éloi- 1732.
» gnement pour la guerre vous attire
» de toutes parts. Il auroit été plus
» honnête au Roi de Pologne de vous
» dire : Je ne veux pas m'exposer
» à la haine de l'Empereur, que
» de croire votre ministere assez peu
» éclairé, pour vous demander près
» de cinq millions par an, seulement
» pour faire peur à l'Empereur, &
» demeurer dans l'Etat d'un Prince
» puissant qui peut nuire, mais qui
» ne veut s'exposer à rien «.

Démissions. 21 Juin.

Dans le Conseil des Dépêches du 21, le Chancelier a apporté sept papiers, qui étoient des démissions de Charges des deux Chambres des Requêtes, & des cinq Chambres des Enquêtes, signées de tous les Présidens & Conseillers desdites sept Chambres, au nombre de cent quatre-vingts : disant, que puisqu'on avoit à craindre de se perdre en parlant, ou de se déshonorer par le silence, ils remettoient leurs charges au Roi.

Sur la premiere nouvelle de ces démissions, on avoit tenu une assemblée chez le Cardinal, & pris la résolution

1732. d'envoyer ordre à la grand'Chambre de se rendre, le 21, à Compiegne. L'intention étoit de marquer à la Grand'Chambre la satisfaction de sa conduite, n'ayant en rien imité celle des autres, & l'empêcher d'être corrompue par les sollicitations des autres. Il a été proposé de donner trois jours aux sept Chambres pour se repentir, & que ces trois jours seroient demandés par la Grand'Chambre. Cette résolution avoit été prise la veille, & le matin, dans le Conseil, j'ai dit : » Cette matiere ayant été déjà » examinée en divers Conseils chez » M. le Cardinal, la sagesse prescrit de suivre ce qui semble y avoir » été déjà résolu : cependant j'observerai que, dans l'avis de donner » trois jours de réflexion aux sept » Chambres, qui, selon moi, ont » fait une faute capitale, on reconnoît la bonté du Roi ; mais trois » jours sont un temps trop court pour » des têtes aussi échauffées. Il faut, » Sire, rendre cette bonté utile à votre service. En empêchant une punition qui devroit tomber sur cent » quatre-vingts Conseillers & Prési-

» dens, il eſt queſtion de deux cho-
» ſes : la premiere indiſpenſable, qui 1732.
» eſt de voir le Roi totalement obéi;
» la ſeconde, puiſque de quelque eſ-
» pece que ſoient ces punitions, c'eſt
» toujours un mal pour l'Etat, c'eſt
» de faire bien connoître aux coupa-
» bles tous leurs torts, tous les périls
» auxquels ils s'expoſent. Je puni-
» rai donc dans le moment les ſept
» Preſidens qui ont apporté les dé-
» miſſions de leurs Chambres, & au
» lieu de trois jours, je donnerois
» juſqu'à huit, pour que la chaleur
» du premier mouvement puiſſe tom-
» ber «. Le Garde des Sceaux a ſuivi en partie mon avis, & a été pour les huit jours; mais il s'eſt oppoſé à la punition actuelle des ſept Préſidens. J'ai répliqué : » Je ne l'ai propoſé
» que pour n'être pas obligé à celle
» des cent quatre-vingts «.

Le Roi a admis MM. de la Grand'-Chambre, le 22, & leur a marqué être content de leur conduite. Le Premier Préſident à parlé de ſa douleur, de voir une partie conſidérable du Parlement éloignée des bonnes graces de Sa Majeſté. Lui & la plupart de

1732. ce qui étoit avec lui ont marqué un grand désir de pouvoir faire rentrer dans leur soumission les sept Chambres, qui avoient envoyé leurs démissions, & sur cela le Roi a dit qu'il leur accordoit huit jours; mais comme ces Messieurs n'avoient pas bien entendu, M. le Cardinal est venu demander au Roi un billet de sa main. Il l'a donné au Premier Président. Le Cardinal a désiré qu'on en donnât des copies, & l'écrit est devenu public.

Duc d'Orléans. 22 Juin. Le même jour 22, il y a eu le soir Conseil d'Etat. Le Duc d'*Orléans* a dit qu'il n'y viendroit pas, voulant se coucher de bonne heure. Je lui ai dit qu'il faisoit très-mal, & que la piété même devoit l'obliger à remplir ce devoir. Il a répondu : » Si je ne » me crois pas capable de bien rem» plir cette place «? J'ai attaqué encore sa modestie, & il m'a dit : » Je » suis rentré au Conseil pour obéir; » mais je suis toujours dans le des» sein de m'en retirer «. La conversation n'a pas été plus loin.

Pologne. Le Garde des Sceaux a lu au Conseil la réponse au projet du Roi de Pologne, envoyé par le Marquis de

Monti. On a déjà dit que les proporſitions étoient mépriſantes, & par conſéquent mépriſables. On a répondu à tous les points, par en rejeter la plus grande partie. 1732.

On a lu auſſi la réponſe de l'Ambaſſadeur du Roi à Turin. C'étoit celle qu'il avoit enfin reçûe du Marquis d'Ormea. L'ambaſſadeur s'étoit plaint de ſon peu d'empreſſement de ſavoir les prétentions du Roi, & de nous apprendre celle du Roi ſon Maître, ſur des propoſitions ſi importantes. Le Marquis d'Ormea s'excuſoit avec reſpect & ſoumiſſion, & diſoit que la ſituation actuelle des affaires de l'Europe ne permettoit pas que l'on prît aucune ſorte d'engagement; mais que le Roi de Sardaigne, ſeroit toujours plus diſpoſé à prendre des liaiſons avec le Roi & le Roi d'Eſpagne, ſes neveux & couſins-germains, qu'avec toute autre Puiſſance. Ainſi il eſt clair que ce premier diſcours d'Ormea, de nous offrir la Savoie pour faire conquérir le Milanois, n'étoit que pour voir, comme on dit, ce que nous avions dans le ventre, & l'on trouvoit de tous *Turin.*

côtés que nous n'y avions pas grand'-
1732. chose.

Espagne & Lorraine. L'Ambassadeur d'Espagne m'a donné copie d'une lettre du Roi au Duc de Lorraine, que l'on rendoit publique. Cette lettre marque de bonnes intentions pour le Duc de Lorraine, bien opposées à sa déclaration que nous avions faite dans toute l'Europe, du dessein de nous opposer à son élection pour Roi des Romains. Le Garde des Sceaux a assuré que cette lettre du Roi d'Espagne étoit fausse.

Comme il m'a dit qu'il n'y auroit rien d'important au Conseil du 25, j'ai demandé au Roi permission de revenir à Paris.

Empereur On a appris qu'il est arrivé à l'Empereur le malheur de tuer à la chasse un des plus grands Seigneurs de l'Empire, qui avoit sept ou huit cent mille livres de rente. Sa douleur a été conforme au malheur. Il auroit bien dû le dégouter de la chasse, mais c'est la passion dominante des Souverains du siecle.

Parlement. 2 Juillet. Le Roi est arrivé de Rambouillet le premier Juillet; on a tenu, le 2, un

Conseil sur les affaires du Parlement. 1732.
Le Premier Président a demandé encore deux jours, pour ramener les Chambres qui avoient envoyé leurs démissions; & on a résolu, si elles ne rentrent pas dans leur devoir, d'exiler trois de chaque Chambre, jusqu'au nombre de vingt. Il n'y a pas eu de nouvelles étrangeres dignes d'attention.

4 Juillet. Le Premier Président & le Président *le Peletier* arrivés à la Cour le 4, on a tenu un Conseil, où ils ont dit au Roi, que tous ceux qui s'étoient éloignés de leur devoir, désiroient d'y rentrer; mais qu'ils supplioient le Roi de donner encore un jour ou deux, & que Sa Majesté seroit pleinement satisfaite.

7 Juillet. Le Premier Président a été admis au Conseil le 7. On y a délibéré, & j'ai dit : » Le parti le plus sage est » de faire cesser promptement tout » ce qui paroît être une espece de » dérangement dans le Gouvernement, » lorsque ceux qui ont manqué ren» trent dans leur devoir, & plutôt par » la douceur que par de grandes pu» nitions auxquelles la bonté du Roi » répugne. La clémence est un acte » d'autorité aussi bien que la rigueur,

1732. d'envoyer ordre à la grand'Chambre de se rendre, le 21, à Compiegne. L'intention étoit de marquer à la Grand'Chambre la satisfaction de sa conduite, n'ayant en rien imité celle des autres, & l'empêcher d'être corrompue par les sollicitations des autres. Il a été proposé de donner trois jours aux sept Chambres pour se repentir, & que ces trois jours seroient demandés par la Grand'Chambre. Cette résolution avoit été prise la veille, & le matin, dans le Conseil, j'ai dit : » Cette matiere ayant été déjà » examinée en divers Conseils chez » M. le Cardinal, la sagesse pres» crit de suivre ce qui semble y avoir » été déjà résolu : cependant j'obser» verai que, dans l'avis de donner » trois jours de réflexion aux sept » Chambres, qui, selon moi, ont » fait une faute capitale, on recon» noît la bonté du Roi ; mais trois » jours sont un temps trop court pour » des têtes aussi échauffées. Il faut, » Sire, rendre cette bonté utile à vo» tre service. En empêchant une pu» nition qui devroit tomber sur cent » quatre-vingts Conseillers & Prési-

» dens, il est question de deux cho-
» ses : la premiere indispensable, qui 1732.
» est de voir le Roi totalement obéi ;
» la seconde, puisque de quelque es-
» pece que soient ces punitions, c'est
» toujours un mal pour l'Etat, c'est
» de faire bien connoître aux coupa-
» bles tous leurs torts, tous les périls
» auxquels ils s'exposent. Je puni-
» rai donc dans le moment les sept
» Presidens qui ont apporté les dé-
» missions de leurs Chambres, & au
» lieu de trois jours, je donnerois
» jusqu'à huit, pour que la chaleur
» du premier mouvement puisse tom-
» ber «. Le Garde des Sceaux a suivi
en partie mon avis, & a été pour les
huit jours ; mais il s'est opposé à la
punition actuelle des sept Présidens.
J'ai répliqué : » Je ne l'ai proposé
» que pour n'être pas obligé à celle
» des cent quatre-vingts «.

Le Roi a admis MM. de la Grand'-Chambre, le 22, & leur a marqué être content de leur conduite. Le Premier Président à parlé de sa douleur, de voir une partie considérable du Parlement éloignée des bonnes graces de Sa Majesté. Lui & la plupart de

1732. ce qui étoit avec lui ont marqué un grand désir de pouvoir faire rentrer dans leur soumission les sept Chambres, qui avoient envoyé leurs démissions, & sur cela le Roi a dit qu'il leur accordoit huit jours; mais comme ces Messieurs n'avoient pas bien entendu, M. le Cardinal est venu demander au Roi un billet de sa main. Il l'a donné au Premier Président. Le Cardinal a désiré qu'on en donnât des copies, & l'écrit est devenu public.

Duc d'Orléans. 22 Juin. Le même jour 22, il y a eu le soir Conseil d'Etat. Le Duc d'*Orléans* a dit qu'il n'y viendroit pas, voulant se coucher de bonne heure. Je lui ai dit qu'il faisoit trés-mal, & que la piété même devoit l'obliger à remplir ce devoir. Il a répondu : » Si je ne » me crois pas capable de bien rem» plir cette place « ? J'ai attaqué encore sa modestie, & il m'a dit : » Je » suis rentré au Conseil pour obéir ; » mais je suis toujours dans le des» sein de m'en retirer «. La conversation n'a pas été plus loin.

Pologne. Le Garde des Sceaux a lu au Conseil la réponse au projet du Roi de Pologne, envoyé par le Marquis de

Monti. On a déjà dit que les proposistions étoient méprisantes, & par conséquent méprisables. On a répondu à tous les points, par en rejeter la plus grande partie. 1732.

On a lu aussi la réponse de l'Ambassadeur du Roi à Turin. C'étoit celle qu'il avoit enfin reçue du Marquis d'Ormea. L'ambassadeur s'étoit plaint de son peu d'empressement de savoir les prétentions du Roi, & de nous apprendre celle du Roi son Maître, sur des propositions si importantes. Le Marquis d'Ormea s'excusoit avec respect & soumission, & disoit que la situation actuelle des affaires de l'Europe ne permettoit pas que l'on prît aucune sorte d'engagement; mais que le Roi de Sardaigne, seroit toujours plus disposé à prendre des liaisons avec le Roi & le Roi d'Espagne, ses neveux & cousins-germains, qu'avec toute autre Puissance. Ainsi il est clair que ce premier discours d'Ormea, de nous offrir la Savoie pour faire conquérir le Milanois, n'étoit que pour voir, comme on dit, ce que nous avions dans le ventre, & l'on trouvoit de tous

Turin.

1732. heures du matin. Le Roi a ordonné la lecture de l'Arrêt du Conseil, qui casse celui du Parlement, & même avec des expressions dures. Après la lecture, le Roi a dit : » Je suspends » mon indignation, comptant que vo» tre conduite sera meilleure par la » suite «. On a appris que, dès le 16, tous les Avocats ont abandonné les tribunaux, que le murmure est grand dans Paris, & que l'on a vu des affiches contre le Gouvernement, très-insolentes.

Pologne. 18 Juin. Dans le Conseil d'Etat du 18, on a lu des lettres du Marquis de *Monti*, avec un projet de traité avec le Roi de Pologne; mais des conditions si surprenantes, qu'elles marquoient le mépris, plutôt qu'aucune pensée de s'unir avec la France. Il disoit, que pour se mettre en état de faire la guerre, il falloit lui donner le moyen d'avoir une armée de cinquante mille hommes pour se soutenir, pendant que la France attaqueroit Maïence, & même il se réservoit la liberté d'agir ou non.

J'ai dit au Garde des Sceaux tout bas : » Je partage avec vous la juste

» douleur que vous devez sentir du
» mépris que l'opinion de votre éloi- 1732.
» gnement pour la guerre vous attire
» de toutes parts. Il auroit été plus
» honnête au Roi de Pologne de vous
» dire : Je ne veux pas m'exposer
» à la haine de l'Empereur, que
» de croire votre ministere assez peu
» éclairé, pour vous demander près
» de cinq millions par an, seulement
» pour faire peur à l'Empereur, &
» demeurer dans l'Etat d'un Prince
» puissant qui peut nuire, mais qui
» ne veut s'exposer à rien «.

Démissions. 21 Juin.

Dans le Conseil des Dépêches du 21, le Chancelier a apporté sept papiers, qui étoient des démissions de Charges des deux Chambres des Requêtes, & des cinq Chambres des Enquêtes, signées de tous les Présidens & Conseillers desdites sept Chambres, au nombre de cent quatre-vingts : disant, que puisqu'on avoit à craindre de se perdre en parlant, ou de se deshonorer par le silence, ils remettoient leurs charges au Roi.

Sur la premiere nouvelle de ces démissions, on avoit tenu une assemblée chez le Cardinal, & pris la résolution

1731. heures du matin. Le Roi a ordonné la lecture de l'Arrêt du Conseil, qui casse celui du Parlement, & même avec des expressions dures. Après la lecture, le Roi a dit : » Je suspends » mon indignation, comptant que vo» tre conduite sera meilleure par la » suite «. On a appris que, dès le 16, tous les Avocats ont abandonné les tribunaux, que le murmure est grand dans Paris, & que l'on a vu des affiches contre le Gouvernement, très-insolentes.

Pologne. 18 Juin. Dans le Conseil d'Etat du 18, on a lu des lettres du Marquis de *Monti*, avec un projet de traité avec le Roi de Pologne; mais des conditions si surprenantes, qu'elles marquoient le mépris, plutôt qu'aucune pensée de s'unir avec la France. Il disoit, que pour se mettre en état de faire la guerre, il falloit lui donner le moyen d'avoir une armée de cinquante mille hommes pour se soutenir, pendant que la France attaqueroit Maïence, & même il se réservoit la liberté d'agir ou non.

J'ai dit au Garde des Sceaux tout bas : » Je partage avec vous la juste

» douleur que vous devez sentir du
» mépris que l'opinion de votre éloi- 1732.
» gnement pour la guerre vous attire
» de toutes parts. Il auroit été plus
» honnête au Roi de Pologne de vous
» dire : Je ne veux pas m'exposer
» à la haine de l'Empereur, que
» de croire votre ministere assez peu
» éclairé, pour vous demander près
» de cinq millions par an, seulement
» pour faire peur à l'Empereur, &
» demeurer dans l'Etat d'un Prince
» puissant qui peut nuire, mais qui
» ne veut s'exposer à rien «.

Démissions. 21 Juin.

Dans le Conseil des Dépêches du 21, le Chancelier a apporté sept papiers, qui étoient des démissions de Charges des deux Chambres des Requêtes, & des cinq Chambres des Enquêtes, signées de tous les Présidens & Conseillers desdites sept Chambres, au nombre de cent quatre-vingts : disant, que puisqu'on avoit à craindre de se perdre en parlant, ou de se déshonorer par le silence, ils remettoient leurs charges au Roi.

Sur la premiere nouvelle de ces démissions, on avoit tenu une assemblée chez le Cardinal, & pris la résolution

1732. d'envoyer ordre à la grand'Chambre de se rendre, le 21, à Compiegne. L'intention étoit de marquer à la Grand'Chambre la satisfaction de sa conduite, n'ayant en rien imité celle des autres, & l'empêcher d'être corrompue par les sollicitations des autres. Il a été proposé de donner trois jours aux sept Chambres pour se repentir, & que ces trois jours seroient demandés par la Grand'Chambre. Cette résolution avoit été prise la veille, & le matin, dans le Conseil, j'ai dit : » Cette matiere ayant été déjà » examinée en divers Conseils chez » M. le Cardinal, la sagesse pres» crit de suivre ce qui semble y avoir » été déjà résolu : cependant j'obser» verai que, dans l'avis de donner » trois jours de réflexion aux sept » Chambres, qui, selon moi, ont » fait une faute capitale, on recon» noît la bonté du Roi ; mais trois » jours sont un temps trop court pour » des têtes aussi échauffées. Il faut, » Sire, rendre cette bonté utile à vo» tre service. En empêchant une pu» nition qui devroit tomber sur cent » quatre-vingts Conseillers & Prési-

» dens, il eſt queſtion de deux cho- 1732.
» ſes : la premiere indiſpenſable, qui
» eſt de voir le Roi totalement obéi ;
» la ſeconde, puiſque de quelque eſ-
» pece que ſoient ces punitions, c'eſt
» toujours un mal pour l'Etat, c'eſt
» de faire bien connoître aux coupa-
» bles tous leurs torts, tous les périls
» auxquels ils s'expoſent. Je puni-
» rai donc dans le moment les ſept
» Preſidens qui ont apporté les dé-
» miſſions de leurs Chambres, & au
» lieu de trois jours, je donnerois
» juſqu'à huit, pour que la chaleur
» du premier mouvement puiſſe tom-
» ber «. Le Garde des Sceaux a ſuivi en partie mon avis, & a été pour les huit jours ; mais il s'eſt oppoſé à la punition actuelle des ſept Préſidens. J'ai répliqué : » Je ne l'ai propoſé
» que pour n'être pas obligé à celle
» des cent quatre-vingts «.

Le Roi a admis MM. de la Grand'-Chambre, le 22, & leur a marqué être content de leur conduite. Le Premier Préſident à parlé de ſa douleur, de voir une partie conſidérable du Parlement éloignée des bonnes graces de Sa Majeſté. Lui & la plupart de

1732. ce qui étoit avec lui ont marqué un grand désir de pouvoir faire rentrer dans leur soumission les sept Chambres, qui avoient envoyé leurs démissions, & sur cela le Roi a dit qu'il leur accordoit huit jours; mais comme ces Messieurs n'avoient pas bien entendu, M. le Cardinal est venu demander au Roi un billet de sa main. Il l'a donné au Premier Président. Le Cardinal a désiré qu'on en donnât des copies, & l'écrit est devenu public.

Duc d'Orléans. 22 Juin. Le même jour 22, il y a eu le soir Conseil d'Etat. Le Duc d'*Orléans* a dit qu'il n'y viendroit pas, voulant se coucher de bonne heure. Je lui ai dit qu'il faisoit très-mal, & que la piété même devoit l'obliger à remplir ce devoir. Il a répondu : » Si je ne » me crois pas capable de bien rem- » plir cette place « ? J'ai attaqué encore sa modestie, & il m'a dit : » Je » suis rentré au Conseil pour obéir ; » mais je suis toujours dans le des- » sein de m'en retirer «. La conversation n'a pas été plus loin.

Pologne. Le Garde des Sceaux a lu au Conseil la réponse au projet du Roi de Pologne, envoyé par le Marquis de

Monti. On a déjà dit que les propor- 1732.
fitions étoient méprisantes, & par conséquent méprisables. On a répondu à tous les points, par en rejeter la plus grande partie.

Turin. On a lu aussi la réponse de l'Ambassadeur du Roi à Turin. C'étoit celle qu'il avoit enfin reçûe du Marquis d'Ormea. L'ambassadeur s'étoit plaint de son peu d'empressement de savoir les prétentions du Roi, & de nous apprendre celle du Roi son Maître, sur des propositions si importantes. Le Marquis d'Ormea s'excusoit avec respect & soumission, & disoit que la situation actuelle des affaires de l'Europe ne permettoit pas que l'on prît aucune sorte d'engagement; mais que le Roi de Sardaigne, seroit toujours plus disposé à prendre des liaisons avec le Roi & le Roi d'Espagne, ses neveux & cousins-germains, qu'avec toute autre Puissance. Ainsi il est clair que ce premier discours d'Ormea, de nous offrir la Savoie pour faire conquérir le Milanois, n'étoit que pour voir, comme on dit, ce que nous avions dans le ventre, & l'on trouvoit de tous

côtés que nous n'y avions pas grand'-chose.

1732. *Espagne & Lorraine.* L'Ambassadeur d'Espagne m'a donné copie d'une lettre du Roi au Duc de Lorraine, que l'on rendoit publique. Cette lettre marque de bonnes intentions pour le Duc de Lorraine, bien opposées à sa déclaration que nous avions faite dans toute l'Europe, du dessein de nous opposer à son élection pour Roi des Romains. Le Garde des Sceaux a assuré que cette lettre du Roi d'Espagne étoit fausse.

Comme il m'a dit qu'il n'y auroit rien d'important au Conseil du 25, j'ai demandé au Roi permission de revenir à Paris.

Empereur On a appris qu'il est arrivé à l'Empereur le malheur de tuer à la chasse un des plus grands Seigneurs de l'Empire, qui avoit sept ou huit cent mille livres de rente. Sa douleur a été conforme au malheur. Il auroit bien dû le dégouter de la chasse, mais c'est la passion dominante des Souverains du siecle.

Parlement. 2 Juillet. Le Roi est arrivé de Rambouillet le premier Juillet; on a tenu, le 2, un

Conseil sur les affaires du Parlement. Le Premier Président a demandé encore deux jours, pour ramener les Chambres qui avoient envoyé leurs démissions; & on a résolu, si elles ne rentrent pas dans leur devoir, d'exiler trois de chaque Chambre, jusqu'au nombre de vingt. Il n'y a pas eu de nouvelles étrangeres dignes d'attention. 1732.

Le Premier Président & le Président *le Peletier* arrivés à la Cour le 4, on a tenu un Conseil, où ils ont dit au Roi, que tous ceux qui s'étoient éloignés de leur devoir, désiroient d'y rentrer; mais qu'ils supplioient le Roi de donner encore un jour ou deux, & que Sa Majesté seroit pleinement satisfaite. 4 *Juillet.*

Le Premier Président a été admis au Conseil le 7. On y a délibéré, & j'ai dit: » Le parti le plus sage est » de faire cesser promptement tout » ce qui paroît être une espece de » dérangement dans le Gouvernement, » lorsque ceux qui ont manqué rentrent dans leur devoir, & plutôt par » la douceur que par de grandes punitions auxquelles la bonté du Roi » répugne. La clémence est un acte » d'autorité aussi bien que la rigueur, 7 *Juillet.*

1732. heures du matin. Le Roi a ordonné la lecture de l'Arrêt du Conseil, qui casse celui du Parlement, & même avec des expressions dures. Après la lecture, le Roi a dit : » Je suspends » mon indignation, comptant que vo» tre conduite sera meilleure par la » suite «. On a appris que, dès le 16, toûs les Avocats ont abandonné les tribunaux, que le murmure est grand dans Paris, & que l'on a vu des affiches contre le Gouvernement, très-insolentes.

Pologne. 18 Juin. Dans le Conseil d'Etat du 18, on a lu des lettres du Marquis de *Monti*, avec un projet de traité avec le Roi de Pologne; mais des conditions si surprenantes, qu'elles marquoient le mépris, plutôt qu'aucune pensée de s'unir avec la France. Il disoit, que pour se mettre en état de faire la guerre, il falloit lui donner le moyen d'avoir une armée de cinquante mille hommes pour se soutenir, pendant que la France attaqueroit Maïence, & même il se réservoit la liberté d'agir ou non.

J'ai dit au Garde des Sceaux tout bas : » Je partage avec vous la juste

» douleur que vous devez ſentir du 1732.
» mépris que l'opinion de votre éloi-
» gnement pour la guerre vous attire
» de toutes parts. Il auroit été plus
» honnête au Roi de Pologne de vous
» dire : Je ne veux pas m'expoſer
» à la haine de l'Empereur, que
» de croire votre miniſtere aſſez peu
» éclairé, pour vous demander près
» de cinq millions par an, ſeulement
» pour faire peur à l'Empereur, &
» demeurer dans l'Etat d'un Prince
» puiſſant qui peut nuire, mais qui
» ne veut s'expoſer à rien «.

Démiſſions. 21 Juin.

Dans le Conſeil des Dépêches du 21, le Chancelier a apporté ſept papiers, qui étoient des démiſſions de Charges des deux Chambres des Requêtes, & des cinq Chambres des Enquêtes, ſignées de tous les Préſidens & Conſeillers deſdites ſept Chambres, au nombre de cent quatre-vingts : diſant, que puiſqu'on avoit à craindre de ſe perdre en parlant, ou de ſe deshonorer par le ſilence, ils remettoient leurs charges au Roi.

Sur la premiere nouvelle de ces démiſſions, on avoit tenu une aſſemblée chez le Cardinal, & pris la réſolution

1732. d'envoyer ordre à la grand'Chambre de se rendre, le 21, à Compiegne. L'intention étoit de marquer à la Grand'Chambre la satisfaction de sa conduite, n'ayant en rien imité celle des autres, & l'empêcher d'être corrompue par les sollicitations des autres. Il a été proposé de donner trois jours aux sept Chambres pour se repentir, & que ces trois jours seroient demandés par la Grand'Chambre. Cette résolution avoit été prise la veille, & le matin, dans le Conseil, j'ai dit : » Cette matiere ayant été déjà » examinée en divers Conseils chez » M. le Cardinal, la sagesse pres» crit de suivre ce qui semble y avoir » été déjà résolu : cependant j'obser» verai que, dans l'avis de donner » trois jours de réflexion aux sept » Chambres, qui, selon moi, ont » fait une faute capitale, on recon» noît la bonté du Roi ; mais trois » jours sont un temps trop court pour » des têtes aussi échauffées. Il faut, » Sire, rendre cette bonté utile à vo» tre service. En empêchant une pu» nition qui devroit tomber sur cent » quatre-vingts Conseillers & Prési-

» dens, il eſt queſtion de deux cho-
» ſes : la premiere indiſpenſable, qui 1731.
» eſt de voir le Roi totalement obéi ;
» la ſeconde, puiſque de quelque eſ-
» pece que ſoient ces punitions, c'eſt
» toujours un mal pour l'Etat, c'eſt
» de faire bien connoître aux coupa-
» bles tous leurs torts, tous les périls
» auxquels ils s'expoſent. Je puni-
» rai donc dans le moment les ſept
» Preſidens qui ont apporté les dé-
» miſſions de leurs Chambres, & au
» lieu de trois jours, je donnerois
» juſqu'à huit, pour que la chaleur
» du premier mouvement puiſſe tom-
» ber «. Le Garde des Sceaux a ſuivi en partie mon avis, & a été pour les huit jours; mais il s'eſt oppoſé à la punition actuelle des ſept Préſidens. J'ai répliqué : » Je ne l'ai propoſé
» que pour n'être pas obligé à celle
» des cent quatre-vingts «.

Le Roi a admis MM. de la Grand'-Chambre, le 22, & leur a marqué être content de leur conduite. Le Premier Préſident à parlé de ſa douleur; de voir une partie conſidérable du Parlement éloignée des bonnes graces de Sa Majeſté. Lui, & la plupart de

1732. ce qui étoit avec lui ont marqué un grand désir de pouvoir faire rentrer dans leur soumission les sept Chambres, qui avoient envoyé leurs démissions, & sur cela le Roi a dit qu'il leur accordoit huit jours; mais comme ces Messieurs n'avoient pas bien entendu, M. le Cardinal est venu demander au Roi un billet de sa main. Il l'a donné au Premier Président. Le Cardinal a désiré qu'on en donnât des copies, & l'écrit est devenu public.

Duc d'Orléans. 22 Juin. Le même jour 22, il y a eu le soir Conseil d'Etat. Le Duc d'*Orléans* a dit qu'il n'y viendroit pas, voulant se coucher de bonne heure. Je lui ai dit qu'il faisoit très-mal, & que la piété même devoit l'obliger à remplir ce devoir. Il a répondu : » Si je ne » me crois pas capable de bien rem- » plir cette place « ? J'ai attaqué encore sa modestie, & il m'a dit : » Je » suis rentré au Conseil pour obéir ; » mais je suis toujours dans le des- » sein de m'en retirer «. La conversation n'a pas été plus loin.

Pologne. Le Garde des Sceaux a lu au Conseil la réponse au projet du Roi de Pologne, envoyé par le Marquis de

Monti. On a déjà dit que les propositions étoient méprisantes, & par conséquent méprisables. On a répondu à tous les points, par en rejeter la plus grande partie. 1732.

Turin. On a lu aussi la réponse de l'Ambassadeur du Roi à Turin. C'étoit celle qu'il avoit enfin reçûe du Marquis d'Ormea. L'ambassadeur s'étoit plaint de son peu d'empressement de savoir les prétentions du Roi, & de nous apprendre celle du Roi son Maître, sur des propositions si importantes. Le Marquis d'Ormea s'excusoit avec respect & soumission, & disoit que la situation actuelle des affaires de l'Europe ne permettoit pas que l'on prît aucune sorte d'engagement; mais que le Roi de Sardaigne, seroit toujours plus disposé à prendre des liaisons avec le Roi & le Roi d'Espagne, ses neveux & cousins-germains, qu'avec toute autre Puissance. Ainsi il est clair que ce premier discours d'Ormea, de nous offrir la Savoie pour faire conquérir le Milanois, n'étoit que pour voir, comme on dit, ce que nous avions dans le ventre, & l'on trouvoit de tous

côtés que nous n'y avions pas grand'-chose.

1732.

Espagne & Lorraine. L'Ambassadeur d'Espagne m'a donné copie d'une lettre du Roi au Duc de Lorraine, que l'on rendoit publique. Cette lettre marque de bonnes intentions pour le Duc de Lorraine, bien opposées à sa déclaration que nous avions faite dans toute l'Europe, du dessein de nous opposer à son élection pour Roi des Romains. Le Garde des Sceaux a assuré que cette lettre du Roi d'Espagne étoit fausse.

Comme il m'a dit qu'il n'y auroit rien d'important au Conseil du 25, j'ai demandé au Roi permission de revenir à Paris.

Empereur On a appris qu'il est arrivé à l'Empereur le malheur de tuer à la chasse un des plus grands Seigneurs de l'Empire, qui avoit sept ou huit cent mille livres de rente. Sa douleur a été conforme au malheur. Il auroit bien dû le dégouter de la chasse, mais c'est la passion dominante des Souverains du siecle.

Parlement. 2 Juillet. Le Roi est arrivé de Rambouillet le premier Juillet; on a tenu, le 2, un

Conseil sur les affaires du Parlement. 1732.
Le Premier Président a demandé encore deux jours, pour ramener les Chambres qui avoient envoyé leurs démissions; & on a résolu, si elles ne rentrent pas dans leur devoir, d'exiler trois de chaque Chambre, jusqu'au nombre de vingt. Il n'y a pas eu de nouvelles étrangeres dignes d'attention.

Le Premier Président & le Président *le Peletier* arrivés à la Cour le 4, on a tenu un Conseil, où ils ont dit au Roi, que tous ceux qui s'étoient éloignés de leur devoir, désiroient d'y rentrer; mais qu'ils supplioient le Roi de donner encore un jour ou deux, & que Sa Majesté seroit pleinement satisfaite. 4 Juillet.

Le Premier Président a été admis au Conseil le 7. On y a délibéré, & j'ai dit: » Le parti le plus sage est » de faire cesser promptement tout » ce qui paroît être une espece de » dérangement dans le Gouvernement, » lorsque ceux qui ont manqué ren» trent dans leur devoir, & plutôt par » la douceur que par de grandes pu» nitions auxquelles la bonté du Roi » répugne. La clémence est un acte » d'autorité aussi bien que la rigueur, 7 Juillet.

1732. » & les grandes punitions ont sou-
» vent des suites fâcheuses «. Il a donc été résolu que le Premier Président se rendra à Versailles le 8 au matin avec la plus grande partie de la Grand'Chambre, pour recevoir les ordres du Roi.

Espagne. On a appris le départ de la flotte d'Espagne, le 16 Juin, chargée de trente-deux bataillons bien complets, vingt-quatre escadrons, tous complets aussi. Le Comte de *Rotembourg* m'a mandé que le Roi & la Reine d'Espagne s'informoient souvent de ma santé, & continuoient à marquer une extrême amitié pour moi.

Parlement. 8 Juillet. La députation du Parlement s'est rendue à Versailles le 8, & a été admise devant le Roi. Le Chancelier s'est beaucoup étendu sur la conduite irréguliere des sept Chambres du Parlement. Le Premier Président a parlé de leur vive douleur d'avoir déplu, & le Roi a dit : » J'aime mieux pardonner que punir ; mais que l'on » n'abuse plus de mon indulgence «. Le Chancelier a fait rendre toutes les démissions. On devoit s'attendre à une soumission entiere & avec joie : ce-

pendant toute la journée du 9 s'est passée en assemblées chez les Présidens de chaque Chambre, & ce n'a été que le 9 au soir que l'on a appris à Versailles que toutes les Chambres avoient repris leurs démissions, mais qu'elles avoient résolu des remontrances. 1732.

Espagne. 17 Juillet.

Il y a eu, ce même jour 8, un Conseil d'Etat peu important. Les voyages de Rambouillet rendoient les Conseils moins réguliers. Il y en a eu, le 17, un très-long, dans lequel le Garde des Sceaux a lu une lettre de *Rotembourg*, qui rendoit compte de deux conversations avec le Roi & la Reine d'Espagne, lesquelles tendoient à une réunion entiere, & à faire sérieusement la guerre à l'Empereur; mais que la France avoit marqué une si grande répugnance pour la guerre, que Leurs Majestés Catholiques n'en pouvoient rien attendre de grand & d'utile. Elles renouvelloient leurs plaintes sur l'inexécution du traité de Séville, & sur le refus des mariages qu'elles prétendoient que l'Empereur avoit offerts; ce que nous avons vu que le Cardinal de *Fleury* m'avoit avoué, mais que le

1732. d'envoyer ordre à la grand'Chambre de se rendre, le 21, à Compiegne. L'intention étoit de marquer à la Grand'Chambre la satisfaction de sa conduite, n'ayant en rien imité celle des autres, & l'empêcher d'être corrompue par les sollicitations des autres. Il a été proposé de donner trois jours aux sept Chambres pour se repentir, & que ces trois jours seroient demandés par la Grand'Chambre. Cette résolution avoit été prise la veille, & le matin, dans le Conseil, j'ai dit : » Cette matiere ayant été déjà » examinée en divers Conseils chez » M. le Cardinal, la sagesse pres- » crit de suivre ce qui semble y avoir » été déjà résolu : cependant j'obser- » verai que, dans l'avis de donner » trois jours de réflexion aux sept » Chambres, qui, selon moi, ont » fait une faute capitale, on recon- » noît la bonté du Roi ; mais trois » jours sont un temps trop court pour » des têtes aussi échauffées. Il faut, » Sire, rendre cette bonté utile à vo- » tre service. En empêchant une pu- » nition qui devroit tomber sur cent » quatre-vingts Conseillers & Prési-

» dens, il eſt queſtion de deux cho- 1732.
» ſes : la premiere indiſpenſable, qui
» eſt de voir le Roi totalement obéi ;
» la ſeconde, puiſque de quelque eſ-
» pece que ſoient ces punitions, c'eſt
» toujours un mal pour l'Etat, c'eſt
» de faire bien connoître aux coupa-
» bles tous leurs torts, tous les périls
» auxquels ils s'expoſent. Je puni-
» rai donc dans le moment les ſept
» Preſidens qui ont apporté les dé-
» miſſions de leurs Chambres, & au
» lieu de trois jours, je donnerois
» juſqu'à huit, pour que la chaleur
» du premier mouvement puiſſe tom-
» ber «. Le Garde des Sceaux a ſuivi en partie mon avis, & a été pour les huit jours ; mais il s'eſt oppoſé à la punition actuelle des ſept Préſidens. J'ai répliqué : » Je ne l'ai propoſé
» que pour n'être pas obligé à celle
» des cent quatre-vingts «.

Le Roi a admis MM. de la Grand'-Chambre, le 22, & leur a marqué être content de leur conduite. Le Premier Préſident à parlé de ſa douleur, de voir une partie conſidérable du Parlement éloignée des bonnes graces de Sa Majeſté. Lui & la plupart de

1732. ce qui étoit avec lui ont marqué un grand désir de pouvoir faire rentrer dans leur soumission les sept Chambres, qui avoient envoyé leurs démissions, & sur cela le Roi a dit qu'il leur accordoit huit jours; mais comme ces Messieurs n'avoient pas bien entendu, M. le Cardinal est venu demander au Roi un billet de sa main. Il l'a donné au Premier Président. Le Cardinal a désiré qu'on en donnât des copies, & l'écrit est devenu public.

Duc d'Orléans. 22 Juin. Le même jour 22, il y a eu le soir Conseil d'Etat. Le Duc d'*Orléans* a dit qu'il n'y viendroit pas, voulant se coucher de bonne heure. Je lui ai dit qu'il faisoit trés-mal, & que la piété même devoit l'obliger à remplir ce devoir. Il a répondu : » Si je ne » me crois pas capable de bien rem» plir cette place « ? J'ai attaqué encore sa modestie, & il m'a dit : » Je » suis rentré au Conseil pour obéir; » mais je suis toujours dans le des» sein de m'en retirer «. La conversation n'a pas été plus loin.

Pologne. Le Garde des Sceaux a lu au Conseil la réponse au projet du Roi de Pologne, envoyé par le Marquis de

Monti. On a déjà dit que les proporsitions étoient méprisantes, & par conséquent méprisables. On a répondu à tous les points, par en rejeter la plus grande partie. 1732.

On a lu aussi la réponse de l'Ambassadeur du Roi à Turin. C'étoit celle qu'il avoit enfin reçûe du Marquis d'Ormea. L'ambassadeur s'étoit plaint de son peu d'empressement de savoir les prétentions du Roi, & de nous apprendre celle du Roi son Maître, sur des propositions si importantes. Le Marquis d'Ormea s'excusoit avec respect & soumission, & disoit que la situation actuelle des affaires de l'Europe ne permettoit pas que l'on prît aucune sorte d'engagement; mais que le Roi de Sardaigne, seroit toujours plus disposé à prendre des liaisons avec le Roi & le Roi d'Espagne, ses neveux & cousins-germains, qu'avec toute autre Puissance. Ainsi il est clair que ce premier discours d'Ormea, de nous offrir la Savoie pour faire conquérir le Milanois, n'étoit que pour voir, comme on dit, ce que nous avions dans le ventre, & l'on trouvoit de tous *Turin.*

côtés que nous n'y avions pas grand'-chose.

1732.

Espagne & Lorraine.

L'Ambassadeur d'Espagne m'a donné copie d'une lettre du Roi au Duc de Lorraine, que l'on rendoit publique. Cette lettre marque de bonnes intentions pour le Duc de Lorraine, bien opposées à sa déclaration que nous avions faite dans toute l'Europe, du dessein de nous opposer à son élection pour Roi des Romains. Le Garde des Sceaux a assuré que cette lettre du Roi d'Espagne étoit fausse.

Comme il m'a dit qu'il n'y auroit rien d'important au Conseil du 25, j'ai demandé au Roi permission de revenir à Paris.

Empereur

On a appris qu'il est arrivé à l'Empereur le malheur de tuer à la chasse un des plus grands Seigneurs de l'Empire, qui avoit sept ou huit cent mille livres de rente. Sa douleur a été conforme au malheur. Il auroit bien dû le dégouter de la chasse, mais c'est la passion dominante des Souverains du siecle.

Parlement. 2 Juillet.

Le Roi est arrivé de Rambouillet le premier Juillet; on a tenu, le 2, un

Conseil sur les affaires du Parlement. Le Premier Président a demandé encore deux jours, pour ramener les Chambres qui avoient envoyé leurs démissions; & on a résolu, si elles ne rentrent pas dans leur devoir, d'exiler trois de chaque Chambre, jusqu'au nombre de vingt. Il n'y a pas eu de nouvelles étrangeres dignes d'attention. 1732.

Le Premier Président & le Président *le Peletier* arrivés à la Cour le 4, on a tenu un Conseil, où ils ont dit au Roi, que tous ceux qui s'étoient éloignés de leur devoir, désiroient d'y rentrer; mais qu'ils supplioient le Roi de donner encore un jour ou deux, & que Sa Majesté seroit pleinement satisfaite. 4 *Juillet.*

Le Premier Président a été admis au Conseil le 7. On y a délibéré, & j'ai dit: » Le parti le plus sage est » de faire cesser promptement tout » ce qui paroît être une espece de » dérangement dans le Gouvernement, » lorsque ceux qui ont manqué ren- » trent dans leur devoir, & plutôt par » la douceur que par de grandes pu- » nitions auxquelles la bonté du Roi » répugne. La clémence est un acte » d'autorité aussi bien que la rigueur, 7 *Juillet.*

noit l'entrevue de Leurs Majestés Impériales & du Roi de Prusse, que l'Empereur avoit été quatre ou cinq jours à Pargue, où on lui avoit donné des fêtes continuelles.

1732.

Havane. On a appris, par des lettres des Négocians, qu'on a arrêté à la Havane un bâtiment Anglois, pris en contrebande, & que les Anglois ont arrêté, en représailles, un vaisseau appartenant au Roi d'Espagne. Au Conseil d'Etat du 31, le Garde des Sceaux a dit qu'il apporteroit au premier Conseil le projet de traité avec l'Espagne.

Parlement. 31 Août. Le soir du 31, il y a eu Conseil de Dépêches, principalement pour les affaires du Parlement, lequel continue dans la résolution de ne pas rendre la justice. J'avois offert d'aller au Parlement. Le Cardinal de *Fleury* m'a dit qu'il valoit mieux que je parlasse à quelqu'un des principaux, ce que j'ai fait dans les derniers jours du mois. Mais, quelques bonnes raisons que j'eusse à leur dire, les esprits étoient si échauffés, que l'on ne put rien gagner sur le Corps entier, quoique les plus raisonnables convinssent que rien n'étoit plus odieux que de manquer à

ce que l'on doit à Dieu, au Roi, à ses fermens, à sa Patrie & à soi-même, en s'abstenant de son plus essentiel devoit, qui étoit pour eux de rendre la justice. 1732.

Dans le Conseil du 31, il a été résolu que le Roi tiendra son Lit de Justice à Versailles, & il a été ordonné pour le 3 Septembre.

Lit de Justice. 3 Septembre.

Le Parlement s'y est rendu très-nombreux. Le Roi y a fait lire & enregistrer la Déclaration. On y a aussi lu un Edit, pour renouveler pour six ans l'imposition des quatre sous pour livre, qui vont à près de vingt millions. Le Chancelier a parlé assez long-temps, pour expliquer les justes plaintes que le Roi faisoit de la conduite du Parlement. Le Président *le Peletier* se trouvant le premier, a très-bien parlé, pour tâcher de l'excuser. *Gilbert*, Avocat-Général, a aussi parlé, & tout s'est passé tranquillement & très différemment du dernier Lit de Justice, où l'on avoit souvent manqué de respect. Le Chancelier a pris les opinions de tout ce qui composoit le Parlement, & de tout ce qui faisoit la suite du Roi, qui étoient ses principaux Offi-

1732. ciers, les Gouverneurs & Lieutenans-Généraux des provinces, & les Chevaliers de l'Ordre.

Résolutions contre.

4 Septembre. Le jour d'après, le Parlement s'étant assemblé à Paris, a fait un arrêté, dans lequel tous d'une voix attaquent ce qui a été enregistré au Lit de Justice, touchant la Déclaration du 18 Août, & l'Edit des quatre sous pour livre. Quant à l'ordre que le Roi avoit expliqué très-clairement, parlant lui-même & sous peine de désobéissance, pour que le Parlement continuât les séances pour rendre la justice, il a passé de sept voix que l'on ne la rendra pas.

Le Roi, très-justement irrité d'une conduite si opiniâtre, a tenu un Conseil de Dépêches, où M. le Duc d'*Orléans* & le Cardinal de *Fleury* se sont trouvés; & sur le compte que le Chancelier a rendu de la mauvaise conduite du Parlement, il a été résolu d'exiler tout ce qui compose les Chambres des Requêtes & des Enquêtes. Quant à la Grand'Chambre, les avis ont été partagés. J'ai dit: » Il est » de l'intérêt du Roi qu'il ne soit » pas dit qu'il dissipe tout le Parle-

» ment;

1732.

» ment; d'ailleurs toute cette Cham-
» bre, à la réserve d'un seul Conseil-
» ler, nommé Delpeche, a été d'avis
» de rendre la justice «. Les avis partagés, il a été résolu que si, le 7 Septembre, qui est la séparation du Parlement, la Grand'Chambre enregistre la Patente pour la Chambre des Vacations, on la laissera à Paris, sinon qu'elle sera envoyée à Pontoise; & on a prescrit le plus profond secret sur cette résolution.

Exils. 6 Septembre.

On a appris, le 6 au soir, que la Grand'Chambre n'avoit pas enregistré la Patente. Dans un Conseil qu'on a tenu, la contestation a été vive sur le sort de la Grand'Chambre; car, pour toutes les autres, l'on a envoyé la nuit, par les Mousquetaires du Roi, des Lettres de cachet à cent quarante-deux Présidens ou Conseillers des Requêtes & Enquêtes, qui les exiloient en divers lieux du Royaume. L'ordre étoit de partir dans la journée du 7, & de ne pas sortir des villes où chacun d'eux étoit exilé.

Incertitudes sur la Grand'Chambre.

Quant à la Grand'Chambre, le Contrôleur-Général a été d'avis de l'envoyer à Pontoise; d'*Angervilliers*,

pour qu'on lui donne encore deux
1732. jours, pour se conduire de maniere à adoucir le Roi; *S. Florentin* de même, *Maurepas*, de l'avis du Contrôleur-Général. Je m'y suis opposé très-fortement, & j'ai dit : » L'autorité du » Roi est suffisamment marquée par » l'exil de cent quarante-deux Membres du Parlement. On doit considérer que cette Grand'Chambre » s'est conduite bien différemment » des autres, que c'est un Tribunal » respecté dans tout le Royaume. » D'ailleurs il faut éviter, autant » qu'il sera possible, de détruire le » Parlement. Une telle rigueur pourroit être dangereuse, & feroit un » mauvais effet dans les pays étrangers «. Le Duc de *Charost* n'étoit pas de mon avis, & il y a eu quelques vivacités entre nous, & j'ai ajouté : » Je prends la liberté de rappeler le souvenir du zele & des » grands services du Parlement. C'est » lui qui s'est opposé à la légende » de Grégoire VII, qui a fait tant » de bruit, & qui, du temps de la » Ligue, a conservé la couronne dans » l'auguste Maison de Bourbon «. Le

Chancelier & le Garde des Sceaux ont été de mon avis ; & il a paſſé que l'on donnera encore deux jours à la Grand'-Chambre. 1732.

Espagne. 7 Septembre.

Le Conſeil d'Etat, du 7, a été très-long. On a commencé par les lettres de *Rotembourg*, dans leſquelles il eſt fait mention de la confiance dont m'honorent toujours le Roi & la Reine d'Eſpagne. Le Garde des Sceaux a lu tous les articles du traité qui doit ſe faire entre la France & l'Eſpagne pour la guerre ; ce qui lui laiſſe le pouvoir de renouveler les doubles mariages, que l'on avoit refuſé à Sinzendorf. Il eſt toujours bon, puiſque l'on a fait une pareille faute, de montrer qu'on n'y perſiſte pas. Le Garde des Sceaux m'a dit que l'on me demandera de faire un projet de guerre, le Roi croyant n'en pouvoir approuver de meilleurs que ceux que j'aurois dirigés.

La Grand'-Chambre conſervée. 11 Septembre.

Je ſuis revenu le ſoir à Paris, & à onze heures du ſoir M. *Pelletier*, qui repréſentoit le Premier Préſident, M. Portail étant abſent & incommodé, m'a envoyé prier qu'il pût me parler. J'ai été dans mon carroſſe l'attendre dans ſa rue. La converſation a été longue,

1731. & enfin, en la finissant, je me suis trouvé en état de mander au Garde des Sceaux, qu'il y avoit lieu de compter que si le Roi envoyoit à la Grand'-Chambre l'ordre pour enregistrer la Chambre des Vacations, il seroit obéi. Le Roi a donc envoyé l'ordre, auquel la Grand'Chambre s'est soumise, & par cette conduite elle a évité la destinée des autres Chambres du Parlement, & par conséquent peut-être la destruction de ce grand Corps, laquelle j'avois toujours regardée comme un très-grand malheur pour le Royaume.

Le Garde des Sceaux m'avoit averti qu'il y auroit Conseil le 11; mais, comme je savois que l'on envoyoit ce jour-là au Parlement l'ordre pour l'enregistrement, je me suis cru moins nécessaire au Conseil, qu'à fortifier les principaux Membres du Parlement dans le dessein d'obéir au Roi, & par-là éviter l'exil de la Grand'Chambre.

Espagne. 16 Septembre. Le Garde des Sceaux m'a dit qu'il dépêchoit un courrier en Espagne, & qu'il me prioit, de la part du Cardinal de *Fleury*, d'écrire au Roi d'Espagne sur le projet de traité que l'on envoyoit par ce courrier, ce que j'ai fait.

Je me suis rendu, le 16, à Fontainebleau, & ai été descendre chez le Cardinal de *Fleury*, avec qui j'ai eu une longue conversation. Il a commencé par me remercier de ce que dans ma lettre au Roi d'Espagne, j'avois expliqué les raisons que lui Cardinal avoit eues de craindre la guerre dans les premieres années de son administration, par le désordre des finances. Il m'a beaucoup parlé des préventions de la Reine d'Espagne contre lui. Je lui ai répondu : » Je dois l'excuser, » si le Duc de Bournonville & Sinzen» dorf lui ont persuadé que nous avons » refusé le mariage de Dom Carlos » avec l'aînée des Archiduchesses «. 1732.

Dans le Conseil d'Etat du 17, on a lu les dépêches du Comte de *Rotembourg*, qui marquent un grand désir du Roi d'Espagne de voir conclure le traité, parce que les bruits s'en répandent. On a lu ce traité, qui avoit été envoyé par l'ordinaire jusqu'à Bayonne, & de là par un courrier à Séville. Le Cardinal a dit qu'il y avoit quelques avis qui parloient d'un traité entre l'Empereur & l'Espagne, d'une guerre offensive & dé- 17 Septembre.

fensive. J'ai dit : » Castelar me le fait
1732. » craindre, si le vôtre ne se conclut
» pas «.

Vienne. 21 Septembre. Les lettres de *Bussy* parlent d'une grande division entre le Prince Eugene & Sinzendorf; que, même dans une assemblée, le Prince Eugene n'avoit pas voulu regarder Sinzendorf, ni sa femme, ni son fils le Cardinal. J'ai dit : » Ne seroit-ce pas le temps de » me laisser écrire au Prince Eugene, » en lui rappelant toutes les offres » qu'il m'a faites de la part de l'Em» pereur de s'unir avec le Roi « ?

Bussy expliquoit dans ses lettres, lues au Conseil d'Etat du 21, les raisons de la division du Prince Eugene avec Sinzendorf. C'étoit à l'occasion des quatre Chefs des Corses, auxquels on avoit promis la liberté, sûreté entiere, & conservation de leurs biens de la part de l'Empereur, en se soumettant avec quatre mille hommes bien armés. Pendant une petite absence du Prince Eugene, on prétendoit que le Comte de Sinzendorf, gagné par un présent considérable de la République de Gênes, avoit obtenu une lettre de l'Empereur, de remettre

ces quatres Chefs aux Génois, qui les avoient fait mettre en prison. Le Prince Eugene, de retour, a dit à l'Empereur, que si le Duc de Virtemberg, Commandant, avoit remis ces quatre hommes à la République sans ordres, il méritoit une punition des plus séveres, & d'être chassé du service de l'Empereur; & que, s'il a eu des ordres, ceux qui donnoient à Sa Majesté ces conseils, de manquer à sa parole, étoient des gens vendus & méprisables. 1732.

J'ai repris la proposition que j'avois faite d'écrire au Prince Eugene, & j'ai expliqué ainsi mes raisons dans le Conseil : » Si le mariage de l'aînée des » Archiduchesses se fait avec le Duc » de Lorraine, & ensuite l'élection du » Roi des Romains, il faut compter le Prince Eugene déterminé à » quitter le service de l'Empereur, » parce que Sinzendorf pourroit dire » au Duc de Lorraine, que si le Prince » Eugene avoit été cru, l'aînée des » Archiduchesses étoit pour Dom Carlos; qu'ainsi c'étoit Sinzendorf qui » donnoit l'Empire & la succession » de la Maison d'Autriche au Duc

1732. » de Lorraine, laquelle le Prince » Eugene vouloit donner à un autre, » & que par ces raisons on pouvoit » compter le Prince Eugene perdu «.

J'ai repris la même conversation avec le Cardinal, après avoir dîné avec lui, & lui ai dit : » Je suis assuré que le Prince Eugene me renverra ma lettre. Je n'en doute pas, » *a répondu le Cardinal*, car l'Empereur m'a renvoyé la mienne. Etoit-» ce sur les mariages? *ai-je répliqué*. » Oui, *dit-il*; mais je voulois qu'il » terminât l'affaire de Frise & celle » de Mekelbourg. Est-il possible, *ai-* » *je repris*, que de si petits intérêts » vous aient empêché de conclure » la plus importante affaire qui ait » jamais regardé les deux Couronnes? » Cela s'appelle manquer un marché » qui vaut un million, pour conserver » un écu «. J'ai pressé de nouveau, pour profiter de cette division entre les deux principaux Ministres de l'Empereur.

Espagne. Les lettres de *Rotembourg* marquent toujours un désir sincere du Roi & de la Reine d'Espagne, de conclure le traité. Le Roi d'Espagne gar-

doit toujours le lit, mais sans maladie.

Dans le Conseil d'Etat du 24, on a appris, par les lettres de Berlin, que les ordres étoient envoyés à la plus grande partie des troupes de Prusse, pour aller joindre des quartiers entre l'Elbe & l'Oder. On marquoit trente-huit mille hommes de pied, & dix-sept mille de cavalerie. Cette nouvelle disposition paroissoit l'effet de l'entrevue de l'Empereur & du Roi de Prusse; & ce grand mouvement menaçoit également les Electeurs de Saxe & de Baviere; & l'on pouvoit présumer que c'étoit pour faire le mariage, & peut-être l'élection d'un Roi des Romains.

1731. *Empire.* 24 *Septembre.*

Il paroît, par les lettres de *Rotembourg*, que le Roi & la Reine d'Espagne désirent sincérement la parfaite réunion & le traité; & nous attendons avec impatience ses résolutions sur le projet.

Espagne.

On a appris que l'Archevêque d'Arles, malgré la défense du Roi, a demandé un Jubilé au Pape, l'a obtenu, & fait publier dans son diocese par un Mandement extravagant. Il a été résolu de le punir, en l'exilant

Jubilé.

dans une abbaye très-éloignée de son diocese.

1732.

Visite. Les Ambassadeurs d'Espagne, Castelar & le Comte de Montio qui va en Angleterre, sont venus passer un jour à Villars.

Espagne. 28 Septembre. Dans le Conseil d'Etat du 28, on a lu, dans les lettres de *Rotembourg*, la confirmation que le Roi & la Reine d'Espagne sont toujours dans la même disposition sur le traité, désiré avec la plus vive ardeur par l'Espagne toute entiere. Ces sentimens sont dans la Noblesse & le Peuple.

Perse. On a eu quelques avis, mais encore douteux, que les troupes du Sophi marchoient à Babylone. Il avoit défait quatre mille Janissaires que l'on y envoyoit.

Espagne. Une légere indisposition m'a retenu à Villars, & fait manquer deux Conseils. Le Cardinal de *Fleury* y est venu passer deux jours avec MM. de *Maurepas* & d'*Angervilliers*. Ce dernier m'a appris que l'on avoit nouvelle que l'Empereur fortifioit ses troupes, & les apparences de guerre commençoient à étonner le Cardinal. Comme le traité auquel on travailloit

avec l'Eſpagne, tendoit à la guerre, je craignois la foibleſſe du Cardinal, & d'*Angervilliers* penſoit de même; mais j'étois bien déterminé à m'oppoſer à tout parti de foibleſſe. 1732.

Pologne. J'ai appris à M. d'*Angervilliers* ce que *Monty* me mandoit de Pologne, que le Roi Auguſte lui avoit dit: » Quand je ſerai de retour en Saxe, » je manderai au Cardinal : Ne me » trompez pas, & je vous demande » qu'en homme d'honneur vous ne » m'engagiez pas à la guerre, ſi vous » ne voulez pas la faire ſérieuſement; » parce qu'en ce cas-là, je réforme- » rois la moitié de mes troupes, & » je ne ſongerois qu'à vivre en repos «.

Le Roi. Le Roi a marqué quelque envie de venir à Villars; mais il en a été détourné par ceux qui veulent l'éloigner d'un commerce trop étroit avec moi.

Bretagne. 18 Octobre. Je ſuis venu m'établir à Fontainebleau le 18 Octobre. Ce même jour il y a eu Conſeil des Dépêches, dans lequel celles du Maréchal d'*Etrées*, apportées par un courrier, apprenoient qu'il y avoit eu un grand mouvement dans les premieres ſéances des Etats de Bretagne; que l'on avoit pris la

1732. résolution d'envoyer à la Cour les Présidens de trois Ordres, pour demander au Roi des changemens. Le plus important étoit la liberté que les Etats demandoient, de faire eux-mêmes l'imposition pour la dépense des troupes que le Roi envoyoit dans cette province ; & que ce ne fût plus par l'Intendant que cette dépense fût réglée. Le Conseil a trouvé raisonnable d'accorder cet article ; les autres n'étoient pas considérables.

Espagne. 29 Octobre. On a lu, dans le Conseil d'Etat du 19, les dépêches du Comte de *Rotembourg*, sur le projet du traité que Leurs Majestés Catholiques ont demandé. Patino l'a trouvé tel que l'Espagne pouvoit le désirer ; mais une légere indisposition du Roi d'Espagne n'a pas permis une réponse précise. Ce Prince, depuis quelque temps, ne peut se résoudre à quitter le lit : il est fort échauffé, & le séjour dans son lit n'est pas propre à faire cesser cette indisposition.

Il y a lieu de croire que la Reine d'Espagne a quelque inquiétude, puisque le Comte de *Rotembourg* a été informé qu'elle a obtenu un ordre du

Roi, qui n'a point paru, pour former un Conseil, composé du Prince des Asturies, de Patino, de Castelar Gouverneur du Prince de Cellamar, de celui qui a pris Oran; & *Rotembourg* est persuadé qu'en cas de malheur il y a deux partis formés, celui du Prince devenu Roi, & celui de la Reine soutenue de l'espérance de ses trois Princes, le Prince des Asturies, d'une santé délicate, n'ayant point d'enfans. 1732.

On a appris, par les nouvelles de Florence, que Dom Carlos partoit pour les Etats de Parme, sans que l'Empereur ait encore rien réglé sur sa majorité. J'ai dit au Conseil : » Ce voyage de » Parme me déplaît fort, dans le » temps que l'on agite un traité de » guerre avec le Roi d'Espagne pour » les intérêts de Dom Carlos, dont » la personne va se trouver au pou- » voir de l'Empereur. S'il mésarrive » au Roi d'Espagne, je conseille que » le Prince des Asturies parte se- » crétement & diligemment de Sé- » ville, pour se rendre à Madrid; » qu'il mene avec lui Patino & les » autres Conseils de sa belle-mere; » par ce moyen, elle se trouvera sans » support, & ne pourra former aucun

1732. » parti capable d'affoiblir celui du » Prince «. Mon avis a été approuvé du Garde des Sceaux, qui a dit qu'on le feroit parvenir au Prince.

22 Octobre. Il est arrivé, le 22, au Marquis de Castelar un courrier de Vienne, pour faire passer à Séville. Nous avons appris par-là, que l'Empereur a déclaré nul l'hommage rendu à Florence, & que, jusqu'à ce qu'il en soit rendu un autre, Dom Carlos ne sera pas déclaré majeur pour gouverner les Etats de Parme.

28 & 29 Octobre. Le Roi a été incommodé, pendant huit jours, des oreillons. Il a été saigné du pied, & purgé deux fois. On a tenu Conseil de Finance le 28, & le 29, Conseil d'Etat, dans lequel on a lu les dépêches de *Rotémbourg*, qui mande que le Roi d'Espagne garde toujours le lit, avec une mélancolie à laquelle il est sujet. Nulle réponse précise sur le projet de traité envoyé par le Roi.

Parme. On a appris, par des dépêches de *Bussy*, de Vienne, que l'Empereur a cassé, par un rescrit du Conseil Aulique, l'hommage rendu à Florence, & déclaré que Dom Carlos ne seroit pas investi, qu'il n'eût préalablement

payé les sommes réglées pour les investitures, lesquelles ne vont qu'à deux cents mille florins. On a envoyé un courrier à Séville, offrir de demander que le rescrit du Conseil Aulique soit révoqué, en ce qu'il est contraire à un des articles de la quadruple alliance, & d'agir sur cela avec toute la hauteur qui conviendra à l'Espagne.

1732.

Espagne. 2 Novembre.

Dans le Conseil d'Etat du 2 Novembre, on a lu des dépêches de *Rotembourg*, qui préparent à quelque événement en Espagne. Le Roi ne sortoit pas du lit. Le Prince des Asturies avoit obtenu, par ses larmes, qu'il voulût bien se faire raser. Il y avoit eu une très-longue conversation entre le Roi, la Reine & le Prince des Asturies, & la Reine en étoit sortie toute en larmes. Le Prince des Asturies étoit demeuré ensuite seul avec le Roi, & étant sorti, il étoit demeuré assez long-temps avec la Reine, laquelle avoit fait savoir à *Rotembourg* quelle vouloit lui parler avant qu'il vît le Roi, & lui avoit dit que ce n'étoit pas sa faute si le traité ne se concluoit pas plus tôt, qu'elle craignoit que le Roi n'eût la fievre ; qu'étant entré avec

1732. elle chez le Roi, à ce qu'il lui avoit dit sur le traité, sur l'amitié du Roi son cher neveu, il n'avoit répondu que par des signes de tête. Tout préparoit à une abdication du Roi d'Espagne.

Oran. Les Mores avec plus de quarante mille hommes attaquoient Oran, & il y avoit des actions très-vives pour soutenir un fort, dont la prise pouvoit entraîner celle d'Oran.

Le Roi Le Roi s'est trouvé encore indisposé, & a gardé le lit.

Savoie. 6 Novembre. On a appris le 6, par un courrier de l'Ambassadeur du Roi à Turin, la mort du Roi Victor. Le Roi m'a conté la fin de ce grand Prince, qui est mort avec la plus grande fermeté. Il a demandé très-instamment à voir le Roi son fils, disant qu'il ne lui feroit point de reproches, qu'il vouloit seulement l'embrasser, lui donner sa bénédiction, & lui découvrir un secret important. Il est vraisemblable que les Ministres, craignant cette entrevue, ont empêché que le Roi fils ne sût rien des désirs du Roi Victor, lequel est mort le treizieme mois de sa captivité.

Espagne 9 Novembre. Il y a eu, le 9, Conseil d'Etat

Rotembourg marquoit, du 17 Octobre, qu'il n'avoit pas vu le Roi d'Espagne, que personne n'entroit dans sa chambre, ni même dans les antichambres; que Patino ne l'avoit pas vu depuis long-temps; que l'on avoit entendu, de la salle des Gardes, des cris du Roi. Ces cris étoient si surprenans d'un Prince qui parle si peu & si lentement, que l'on ne pouvoit penser, sinon qu'ils étoient occasionnés par quelque délire. On ne voyoit rien sur le traité; & il étoit apparent que la Reine & le Prince des Asturies s'attendoient à un parti nécessaire à prendre, si la tête du Roi d'Espagne étoit dérangée; mais, comme il avoit déjà eu des accidens pareils, dont il étoit revenu, il n'étoit pas surprenant que des personnes si intéressées fussent très-embarrassées du parti à prendre. 1732.

On a appris par le même ordinaire, que le Gouverneur de Ceuta, averti par des déserteurs du camp des Mores, qu'il leur arrivoit un renfort, a pris la résolution de les attaquer; qu'il est sorti avec toute sa garnison; qui est très forte, a défait toutes leurs troupes, *Ceuta.*

1732. pris le sérail du Bacha, qui s'est sauvé en chemise, dans lequel on a trouvé des lettres de l'Amiral Anglois qui promettoit tout secours aux Mores, & d'autres lettres, qui marquoient qu'on leur envoyoit de Gibraltar toutes les provisions de guerre nécessaires.

Parlement. 10 Novembre. Il y a eu, le 10, un grand Conseil chez le Roi, sur ce que le Premier Président à la Grand'Chambre demandoient au Roi & avec les termes les plus soumis, la fin de l'exil des autres Chambres. La délibération a été longue. J'ai dit : » Rien n'est » plus nécessaire que de faire cesser ce » qui est une espece de dérangement » dans l'Etat. L'autorité du Roi est » établie à tel point, que ce qu'il ac- » cordera on l'attribuera toujours plu- » tôt à bonté qu'à foiblesse. Quant à » la hauteur, il la faut garder tout » entiere avec les Etrangers, & pa- » roître autant mépriser la malignité » & la perfidie de quelques-uns, que » désirer l'amitié des autres en leur » promettant une haute protection «.

Le départ de Fontainebleau & le séjour à Petit-Bourg ont fait qu'il n'y a a eu de Conseil que le 23 Novembre.

Les lettres d'Espagne apprennent qu'après vingt-sept jours d'interruption, le Roi a recommencé à travailler avec ses Ministres; que tout est convenu pour le traité, mais qu'on ne finit pas encore. Cette indolence est d'un préjudice extrême, dans la conjoncture la plus vive & la plus importante: ce qui m'a obligé de faire savoir à Leurs Majestés Catholiques, que tout ce qui s'intéresse à leur gloire, aux intérêts de leur Monarchie, & à ceux de leurs enfans, est pénétré de douleur de voir perdre des momens aussi précieux; qu'il faut finir avec le Roi de Sardaigne, puisqu'avec son alliance tout est facile, &, sans elle, toute entreprise hasardée & périlleuse, & qu'il faut tirer de l'incertitude trois Electeurs qui veulent savoir à quoi s'en tenir.

1732. *Espagne.*

Vaugrenant mandoit de Turin, qu'il étoit persuadé par les discours du Marquis d'Ormea, qu'en donnant le Milanois au Roi de Sardaigne, il céderoit la Savoie au Roi. On a lu, dans le Conseil d'Etat du 26, la réponse à *Vaugrenant*, par laquelle on lui mandoit d'entrer en traité avec le

Turin. 26 Novembre.

Marquis d'Ormea, d'aller par dégrés, en lui offrant d'abord une partie du Milanois, & ensuite le total, en donnant au Roi la Sardaigne & d'autres places cédées par la derniere paix.

1732.

Angleterre. On a lu une très-longue lettre de *Chavigny*, qui rend compte de diverses conversations avec les Valpold, qui veulent se raccommoder avec la France, en expliquant que la Pragmatique de l'Empereur n'est pas si contraire à la France. J'ai interrompu cette longue lettre, en disant : » Les » Valpold vont répandre que l'on » veut se raccommoder avec l'An» gleterre, & il est peu glorieux » pour nous que de tels bruits puis» sent nous faire soupçonner d'une » foiblesse dont nous avons déjà été » trop accusés «. On a parlé ensuite des longueurs de l'Espagne à terminer le traité, & qu'il y avoit grande apparence que l'on nous demanderoit de nous engager à attaquer l'Empereur, lorsque l'Espagne s'engageroit à envoyer une armée considérable en Italie par Livourne.

Il paroissoit que le Garde des Sceaux, qui suivoit les inclinations du Cardinal,

ne feroit pas pour entrer dans un pareil engagement. J'ai pris la parole, & dit : » Si l'Efpagne veut le traité » à des conditions un peu injuftes, » il faut l'accepter, plutôt que de » fe jetter entre les bras de l'Empereur & de l'Angleterre. Souvenez-» vous de la guerre de 1688, où » nous attaquâmes feuls toute l'Europe, pour empêcher la ligue d'Aufbourg. Préfentement l'Efpagne eft » avec nous. Nous efpérons le Roi » de Sardaigne ; nous avons trois » Electeurs fur lefquels on peut » compter ; & nous hafarderions de » voir tout réuni contre nous ? Je » ferai un Mémoire fur cela, & n'aurai rien à me reprocher, pour qu'on » évite la honte d'une conduite foible, & la guerre très-dangereufe » que vous auriez dans deux ou trois » ans «. 1732.

Il y a eu, le 30, un très-long Confeil d'Etat, dans lequel on a plufieurs lettres de *Rotembourg* ; la derniere, du 17, apportée par un courrier.

Nous commencerons par ce qui regarde la fanté du Roi d'Efpagne. Il eft bien difficile de ne pas croire fa *Efpagne 30 Novembre.*

tête attaquée, en demeurant au lit
1732. sans maladie, sans se faire la barbe, ne voyant personne, ayant de très-longues conversations avec un Valet de très-bas étage, auquel il dit des choses importantes, que ce Valet fait passer à *Rotembourg*. Ses conversations très-rares avec les seuls Ministres Patino & le Marquis de la Paz; la Reine seule maîtresse de la chambre; le Prince des Asturies ayant aussi des conversations.

Enfin les observations de Patino ont été apportées par ce courrier; mais deux articles qui ne pouvoient se passer, & nul pouvoir à Castelar pour signer.

Patino vouloit que tous traités précédens fussent annullés, entre autres ceux de commerce avec la France. Il étoit surprenant que, faisant un traité qui réunissoit plus que jamais les deux Couronnes, on voulût annuller les traités précédens de commerce. J'ai eu à ce sujet une longue conversation avec le Marquis de Castelar, & il est convenu que ces deux articles ne pouvoient être ratifiés. J'ai aussi écrit une longue lettre au Garde des Sceaux, qui m'a répondu qu'il l'avoit lue au Conseil,

Dans celui du 14 Decembre, on a lu des dépêches de *Rotembourg*, qui ne marquoient aucune apparence de finir le traité ; au contraire, il paroissoit que Patino tâchoit de l'éloigner, ne voulant plus de guerre, parce que, disoit-il, le désordre dans les finances empêchoit d'en soutenir aucune. La Reine au contraire vouloit la guerre, & *Rotembourg* ne pouvoit parler au Roi ni à la Reine d'Espagne.

1732. 14 *Décembre*

J'ai dit au Conseil : » Dans une si » cruelle situation, il ne faut plus » ménager Patino ; & si on ne peut » parler, écrire au Roi & à la Reine ; » que la Reine voulant la guerre, & » Patino ne la voulant pas, ce Mi- » nistre portera ses Maîtres, malgré » tous les principaux intérêts, à se » reunir avec l'Angleterre. Cela ar- » rivera infailliblement. Il faut donc » dévoiler ce Ministre au Roi d'Es- » pagne «. Mais le Cardinal de *Fleury* n'a pas plus d'envie de la guerre, que Patino ; ainsi on n'a pris aucun parti.

Oran.

Il est arrivé un courrier au Marquis de Castelar, qui a apporté d'assez fâcheuses nouvelles d'Oran. Le Marquis de Santa-Cruz, ayant reçu un secours,

1732. & toutes ſes troupes montant à ſeize mille hommes, a attaqué, le 21 Novembre, l'armée des Mores, l'a fait reculer, & a pris quelques pieces de canon. Mais étant trop éloigné de la place, il s'eſt trouvé dans une petite plaine environnée de collines bordées de bois, ſur leſquelles toutes les troupes des Mores s'étoient retirées. Elles ont fait un grand feu, dont les Eſpagnols ſe ſont laſſés, & ont commencé à perdre du terrein. Les Mores ſont deſcendus, & ont mis quelque déſordre dans la retraite. Le Marquis a chargé l'épée à la main, pour rétablir l'ordre, & y eſt parvenu; & les Mores, voyant arriver de nouvelles troupes d'Oran, ſe ſont retirés. Cette action s'eſt paſſée le 21. Le 23, les Eſpagnols ont remarché au lieu du combat. Les Mores ſe ſont retirés, & on leur a pris qnelques ouvrages; mais la premiere affaire a coûté aux Eſpagnols plus de deux mille homme tués ou bleſſés.

J'avois dit, un mois auparavant, au Marquis de Caſtelar, qu'il ſeroit à ſouhaiter que parmi pluſieurs bons Généraux qu'ils avoient à Oran, quelqu'un

qu'on eût vu les guerres de Hongrie, & qu'il sût que les Turcs, après avoir fui, reviennent souvent, & qu'il sont très à craindre, si on les poursuit sans précaution. 1732.

Dans le Conseil d'Etat du 17, on a lu des lettres apportées par un courrier de *Rotembourg*, parti le 6 de Séville. Il marquoit que la Reine d'Espagne consentoit que l'on offrît le Milanois entier au Roi de Sardaigne pour l'engager, & l'Ambassadeur de France à Turin avançoit les affaires. *Espagne.* 17 *Décembre.*

Bussy mandoit de Vienne, que le Comte de Sinzendorf parloit toujours avec une grande hauteur; qu'il disoit que si l'Electeur de Baviere vouloit faire le méchant, il n'y avoit qu'à faire entrer quelqnes bataillons de l'Empereur dans ses Etats, & désarmer ses troupes. *Vienne.*

Le Marquis de *Monty* mandoit que le Roi de Pologne augmentoit toujours ses troupes & marquoit beaucoup de fierté. Il est certain que l'on pouvoit former un parti dangereux contre l'Empereur; mais il falloit une hauteur soutenue de la part de la *Pologne.*

France, & le Cardinal n'y étoit pas disposé.

1732. Oran. 21 Décembre. On a lu, dans le Conseil d'Etat du 21, des lettres du 6, de *Rotembourg*, qui donne des détails de l'affaire d'Oran, très-fâcheuse pour les Espagnols. Il est vrai qu'ils ont rasé les retranchemens des Mores; mais ils ont perdu quatre pieces de canon & on leur a tué trois mille hommes. Cependant on avoit chanté le *Te Deum* à Séville & par toute l'Espagne, pour que le Roi entendît le bruit des cloches de Séville & celui du canon; car il ne sortoit pas, & personne ne le voyoit que la Reine & le Prince des Asturies, lequel le servoit à dîner comme un domestique, quittant même son épée.

Les nouvelles de Turin apprenoient que *Vaugrenant* avançoit toujours sur le traité; que le Roi de Sardaigne l'avoit assuré de ses bonnes intentions; que le Marquis d'Ormea avoit demandé que la Reine d'Espagne entrât dans les mêmes engagemens, & que ce fût une triple alliance.

Dans le Conseil d'Etat du 24, on a appris que l'Electeur de Baviere étoit venu voir l'Electeur Palatin à Manheim, & l'Electeur son frere à Bonn; pour le ramener à sa résolution sur la Pragmatique de l'Empereur, & confirmer l'Electeur Palatin dans ses sentimens. L'Electeur de Saxe, Roi de Pologne, avoit plus de trente mille hommes sur pied, & rien n'étoit plus aisé que de former un parti très-considérable contre l'Empereur; mais il falloit persuader que la France, avec près de trois cent mille hommes sur pied, voudroit bien la guerre.

1732. Empire. 24 Décembre.

Rotembourg marquoit dans ses lettres, lues le 28 au Conseil, qu'il avoit enfin vu le Roi d'Espagne en robe de chambre, la barbe très-longue, qu'il n'avoit répondu que par un signe de tête aux assurances de l'amitié du Roi son neveu, sans dire un mot sur le traité commencé depuis trois mois. Il ne disoit pas un mot en public, pendant qu'il avoit de longues conversations sur des matieres importantes avec un simple valet François & de si bas étage, que pour gagner le valet, il n'avoit fallu qu'une pension

Espagne. 28 Décembre.

de six cents livres pour son frere, qui étoit Curé.

1732.

Cependant on ne pouvoit pas douter que le traité ne se conclût. La Reine d'Espagne a dit en confidence à *Rotembourg* : » Pour vous faire » voir qu'il sera bientôt conclu, je » vous apprends que le Duc de Liria » a ordre de partir de Vienne incessamment «.

Turin. Le Roi.

Vaugrenant rendoit compte d'une très-longue conférence qu'il avoit eue avec le Roi de Sardaigne tête à tête, sur le traité commencé. Ce jeune Roi lui parloit très-sérieusement, & j'ai pris cette occasion pour faire entrer le Roi dans des reflexions très-convenables sur un jeune Prince qui traite ses affaires lui-même avec un Ambassadeur, & exciter le Roi à parler. Mais c'est la chose impossible, & il est surprenant que le Cardinal ne fasse point le moindre effort sur cela.

Danger de la Hollande.

On a été informé dans ce même temps, que la Nort Hollande est menacée d'un très-grand péril par des vers apportés par les vaisseaux qui reviennent d'Amérique. Comme cette partie de la Hollande n'est garantie que

par des digues formées de pieux, derriere lesquels on fait la digue en terre; 1732.
quand ces pieux seront rongés par les vers qui les ont attaqués fortement, il est à craindre que la mer haute & un peu agitée n'emporte la digue : la dépense pour soutenir les digues, excede déjà de beaucoup la valeur des terres. J'ai appris ces détails par des avis bien circonstanciés, & même que plusieurs familles quittent le pays & se retirent dans la Flandre Autrichienne. J'ai envoyé mes lettres au Cardinal de *Fleury*.

On a appris dans le Conseil d'Etat du 31, par les lettres de Vienne, que le Duc de Liria se préparoit à en partir. L'Angleterre y négocioit, pour que l'Empereur accordât à Dom Carlos les investitures de Parme & de Plaisance, voulant se faire un mérite auprès de l'Espagne de terminer ces difficultés.

Angleterre. & Vienne. 31 Décembre.

On négocioit auprès du Roi de Prusse, pour qu'il fût favorable au dessein de faire le Duc de Biron Duc de Courlande, la Czarine étant déterminée à procurer à son favori cette grande fortune. Les deux dernieres Impératrice de Russie avoient marqué

Prusse, Courlande & Russie.

beaucoup d'amour à leurs serviteurs.
1732. On croyoit le fils du Comte de Biron, fils de la Czarine & du Comte de Biron, la femme du Comte ayant aidé à tromper le Public. On négocioit aussi le mariage du Prince de Bevern avec la Princesse Mekelbourg, niece de la Czarine, & de la Maison des derniers Czars par les femmes.

1733. *Espagne. 4 Janvier.* Dans le Conseil d'Etat du 4 Janvier, on a lu des lettres du 19 Décembre, de Séville, qui marquoient la Reine d'Espagne bien déterminée à conclure le traité avec la France; & *Rotembourg* m'écrivoit qu'il n'en doutoit plus. On attendoit seulement une reponse à quelques éclaircissemens demandés par un mémoire de Patino.

Vienne & Espagne. L'Empereur continue à donner diverses sortes de plaintes à Dom Carlos, les troupes du Milanois ayant occupé une Isle sur le Pô. L'Espagne demande que la France parle hautement à l'Empereur sur toutes ces matieres; & l'on a résolu au Conseil de le faire, bien que l'on puisse croire que l'Angleterre négocie sur cela. Mais comme l'Espagne a déclaré que c'est sans aucune mission de sa part, & qu'on a l'espé-

rance presque certaine de voir le traité incessamment signé, on n'a pas hésité de faire ses offices auprès de l'Empereur. 1733.

Le Garde des Sceaux a fait un long discours pour en prouver la nécessité, & je l'ai appuyé par trois raisons : la premiere, que l'Espagne déclare qu'elle n'a rien demandé à l'Angleterre ; la seconde, que le traité étant prêt à signer, il faut complaire à la Reine ; la troisieme, que *Rotembourg* l'a promis.

6 Janvier. Le Marquis de Castelar ayant dîné chez moi le 6 Janvier, m'a dit que Patino lui mandoit, par une lettre du 24 Décembre, apportée par un courrier Anglois, qu'il venoit de lire au Roi d'Espagne une lettre que j'avois écrite à ce Prince le 14 Septembre. Il étoit bien surprenant qu'une lettre du 14 Septembre ne fût lue que le 24 Décembre.

Cette lettre m'avoit été demandée par le Garde des Sceaux, & étoit remplie des raisons les plus fortes pour engager le Roi d'Espagne à conclure le traité. Il faut que Patino ne l'ait pas lue dans le temps, par la mauvaise

ſanté du Roi d'Eſpagne, ou pour quelque autre raiſon. Il eſt certain que c'eſt
1733.
une marque du déſir de Patino de faire conclure le traité...

Eſpagne. 8 Janvier.

On a lu une lettre de *Rotembourg* dans le Conſeil d'Etat du 8, par laquelle il marque avoir reçu la réponſe aux éclairciſſemens, & que l'on peut s'attendre à la concluſion du traité.

Perſe.

Les lettres de Vienne marquoient des augmentations des troupes de la part de l'Empereur, & une grande nouvelle de Perſe, que Zulikan, Général de l'armée des Perſes, ayant reçu ordre du Sophi de ceſſer les hoſtilités contre les Turcs, & de ramener l'armée, avoit paru obéir, étoit revenu à Hiſpahan, avoit fait crever les yeux à Scha-Thamas, Sophi, & mettre ſur le trône un de ſes fils, âgé de quarante jours, & s'étoit emparé du gouvernement. Ce Zulikan étant très-hardi, avoit relevé les affaires des Perſes ; & le Roi m'a dit un jour, que c'étoit un autre Tamerlan. J'ai répondu : » Il n'eſt pas mauvais de » trouver de temps en temps des Ta- » merlans, pourvu qu'ils ſoient ſou- » mis & fideles à leurs Rois «. Ce

Zulikan n'avoit pas cette qualité : il connoissoit le désir des Perses, de continuer la guerre contre les Turcs ; ce qui lui donna moyen de soutenir ceux qui vouloient la guerre. Il fit mourir ceux qui n'étoient pas de sa cabale, &, comme on vient de dire, détrôna Scha-Thamas.. 1733.

Les lettres de *Rotembourg*, lues dans le Conseil d'Etat du 11, apprennent qu'il a vu le Roi d'Espagne, la barbe faite, levée, & un habit neuf, le meilleur visage, les jambes point enflées, & une santé plus parfaite qu'il ne l'avoit eue depuis dix ans : que l'on a ordonné trois jours de fête, & que le Infans prennent l'habit de Saint François pour trois mois, par un vœu pour le rétablissement de la santé du Roi. *Roi d'Espagne.* 11 *Janvier.*

Rotembourg lui a fait compliment sur le retour de sa santé, lui a parlé de la joie très-sensible qu'en auroient le Roi son neveu, & tous les François. A ces mots, le Roi d'Espagne s'est attendri, & les larmes lui sont venues aux yeux. Cette audience s'est passée sans qu'il ait été question d'un mot de ce traité, commencé depuis le premier Septembre de l'année derniere.

1733. Tant de tendresse & ces larmes du Roi d'Espagne m'ont fait impression, & je suis porté à penser qu'elles viennent peut-être de ce qu'on veut le forcer à des mesures contre ces mêmes François.

Vienne, Pologne & Turin. 14 Janvier. Dans le Conseil d'Etat du 14, on a appris, par les lettres de *Bussy*, de Vienne, que l'Empereur fait marcher un corps de troupes en Siléfie, pour imposer au Roi de Pologne, & que l'on pense aussi à envoyer de nouvelles troupes en Italie.

Le Marquis de *Monty* propose, de la part du Roi Auguste, d'attendre, pour agir, la mort de l'Empereur, &, en attendant, de lui donner des subsides.

Enfin, le Marquis d'Ormea forme de nouvelles prétentions pour le Roi de Sardaigne; & rien n'avance à Séville pour un traité commencé depuis les premiers jours de Septembre : ce qui donne très-mauvaise opinion de celle que toute l'Europe conçoit de notre gouvernement.

Espagne. 18 Janvier. On a appris par des lettres de *Rotembourg*, lues le 18, que Patino a été assez mal d'un gros rhume; qu'il a

été saigné deux fois; mais nulle conclusion encore du traité. J'ai lu au Roi, dans ce Conseil, une lettre que j'ai écrite au Roi d'Espagne, sur toutes les raisons qui doivent le porter à une réunion parfaite avec la France. Elle étoit très-forte, clairement expliquée, & je n'avois rien oublié de tout ce qui pouvoit accélérer une affaire si importante. On avoit lieu de croire que la Reine d'Espagne se méfiant que la France ne voulût pas de guerre, aimoit mieux finir par l'Angleterre. 1733.

Empire. Les lettres de Vienne apprennent que l'Empereur fait marcher près de trente mille hommes en Siléfie, pour forcer le Roi de Pologne à s'expliquer; & la Cour de Vienne appuyant avec fermeté ses projets, & la France & l'Espagne agissant foiblement, il est infaillible que l'Empereur fera décider le Roi de Sardaigne, & que les trois Electeurs qui résistent à la Pragmatique, seront obligés de s'y soumettre.

Prusse. On mande de Hollande, que les troupes de Prusse, jointes à plusieurs autres de l'Empire, formeront un camp près de Wesel. Quelques avis de Berlin disent aussi que l'Empereur fait

1733. marcher en Italie vingt mille Prussiens & cinq mille hommes de troupes de Saxe-Gotha. Ces derniers avis ne sont pas propres à avancer notre traité avec le Roi de Sardaigne, & il paroît que l'opinion répandue de notre inaction déterminée, rend la France méprisable, quoiqu'elle ait plus de deux cent soixante mille hommes sur pied.

Sardaigne 25 Janvier. Dans le Conseil d'Etat du 25, on a appris, par des lettres de *Vaugrenant*, que le Marquis d'Ormea demande encore une fois que l'Espagne entre dans le traité, & que l'on veuille expliquer les moyens que le Roi emploiera pour le mettre en possession du Milanois, qu'on lui promet. J'ai dit : » Le Roi » de Sardaigne a grande raison sur » ces deux points «. On m'a objecté : » Mais comment répondre de l'Es- » pagne, si vous ne l'avez pas en- » core « ? J'ai répondu : » Il faut » dire ce qui est vrai, que l'on compte » positivement sur l'Espagne ; & on » doit le dire, premiérement, parce » qu'on peut raisonnablement s'en » flatter : secondement, c'est que, si » vous paroissez incertain, l'Espa- » gne vous échappera «. J'ai ajouté :

» Voulez-vous être réduits à implo- 1733.
» rer l'auguste protection de l'An-
» gleterre, que j'ai déjà démontrée
» plusieurs fois avoir pour premier
» intérêt notre destruction ? Quand
» nous avons commencé la guerre de
» 88, la France attaquoit l'Europe
» entiere, & présentement si vous
» montrez quelque force, l'Espagne
» vous est assurée, le Roi de Sardai-
» gne & trois Electeurs «. Le Cardi-
nal a dit : » L'Empire n'a pas inté-
» rêt que l'Empereur soit si puis-
» sant «. J'ai répliqué : » Quand l'Em-
» pereur sera puissant, l'Empire
» sera ce que voudra l'Empereur «.
Et voyant que mes raisons étoient inu-
tiles, j'ai fini par dire : *Dieu soit béni !*

Sardaigne. 28 Janvier.

Dans le Conseil d'Etat du 28, il n'y a rien eu d'important. On a lu les réponses à *Vaugrenant*, qui ne sont pas bien propres à déterminer le Roi de Sardaigne.

Espagne. 1 Février.

Le Marquis de Castelar m'a dit qu'il a reçu des lettres de son frere, apportées par un courrier, qui est arrivé en moins de dix jours de Séville. Le Roi d'Espagne avoit été assez mal, & même dans une grande foiblesse, qui

avoit alarmé toute la Cour ; qu'il se
1733. portoit mieux : mais Patino annonçoit à son frere un courrier incessamment, qui lui porteroit la réponse aux articles du traité, & la permission & les pouvoirs de les signer, pourvu qu'il n'y eût rien d'essentiel changé à la substance du traité : que le Roi s'étoit déterminé à conclure, sur la parole que lui Patino donnoit, qu'on trouveroit dans la France la fermeté nécessaire, & sur la parole que j'en avois aussi donnée.

4 Février. Les dépêches de *Rotembourg*, du 17, lues le 4 Février, informoient de l'Etat du Roi d'Espagne, qui avoit été saigné une fois du pied ; que les Médecins avoient proposé de le saigner à la tempe : enfin d'assez grands sujets de crainte pour sa vie ; que le Prince des Asturies désiroit que l'on ne se pressât pas de conclure, assurant de son entier attachement à la France, dès qu'il seroit le maître.

Ce *Valet* de chambre, confident, a rapporté à *Rotembourg*, que le Roi d'Espagne lui a dit qu'il ne pouvoit pas souffrir les quatre Evangélistes de la Reine sa femme, dont le premier

étoit Patino, sa Nourrice, son Confesseur, & un autre. 1733.

Patino, par son courrier parti du 19 Janvier, n'a pas envoyé de lettres de *Rotembourg*, & il est surprenant que l'intelligence devant être parfaite entre eux deux, l'un fasse partir un courrier, sans avertir l'autre. J'ai dit au Conseil : « On ne peut douter de la bonne » foi de Patino, & par conséquent » de la Reine. Patino promet un » courrier qui apportera les pleins pou» voirs. Sans doute il n'enverra pas ce » courrier, sans qu'il rapporte des dé» pêches de Rotembourg. Si cela n'é» toit pas, on auroit à se plaindre de » Patino ; & il seroit dans l'ordre de » dire : Nous ne savons rien de notre » Ambassadeur, nous attendons de » ses nouvelles ; mais s'il apporte des » nouvelles de Rotembourg, Caste» lar ayant le pouvoir de signer les » articles qui vous conviennent, quel » risque courez-vous ? Le Prince des » Asturies approuvera, puisqu'il n'y » aura rien qui ne lui soit agréa» ble ».

On a lu, dans le Conseil du 8, une lettre de *Rotembourg*, du 23 Jan- 8 Février.

vier, qui disoit avoir vu le Roi d'Espagne avec un assez bon visage, mais foible & les mains tremblantes. Nul courrier, & rien sur le traité ; ce qui ne permet pas de douter que la Reine d'Espagne cherche à traiter par d'autres voies.

1733.

Turin. Rien de Turin, qui puisse porter à penser que le Roi de Sardaigne soit pressé de traiter avec nous. Il est certain que la foiblesse du Gouvernement nous rend méprisables.

Villars & Fleury. J'ai reçu une lettre du Prince Eugene, du 24 Janvier, toute remplie d'assurances d'une amitié très-vive de sa part. Il me disoit, sur les affaires générales, qu'il leur revenoit de tous côtés, que nous faisions des menées pour leur susciter des ennemis ; que si on leur en vouloit, ils tâcheroient de se bien défendre.

J'ai lu cette lettre au Cardinal, & lui ai parlé encore de la faute que l'on avoit faite de ne pas accepter l'aînée des Archiducheffes pour l'Infant Dom Carlos. Le Cardinal a répondu qu'il avoit demandé cinq mois au Comte de Sinzendorf pour se déterminer. » Oui, *ai-je dit*, pour les intérêts de

» Meckelbourg. Je vous ai déjà dit » que c'étoit l'intérêt d'une pistole » contre un million «. Le Cardinal a repris : » C'étoit aussi un peu pour » les Anglois, qui n'en ont pas été » fort reconnoissans. Et que faisiez- » vous contre les Anglois, *ai-je ré-* » *pliqué*, lorsque vous acceptiez l'of- » fre de mettre dans la troisieme » Branche de la Maison de Bourbon » l'Empire & la succession entiere de » la Maison d'Autriche ? Cette aug- » mentation de puissance pouvoit leur » déplaire, mais ce n'étoit pas leur » faire la guerre «. La misere du Gouvernement est au plus haut point, & telle, que l'on peut dans la suite envisager des malheurs. 1733.

On a lu, dans le Conseil d'Etat du 11, des lettres de *Rotembourg*, du 27 Janvier. Patino lui avoit enfin remis ces éclaircissemens sur le traité, & on n'y voyoit rien qui marquât un véritable désir de finir. J'en ai parlé au Marquis de Castelar, avec la vivacité que doivent inspirer les intérêts de la Cour d'Espagne à terminer une affaire plus intéressante pour elle que

Espagne. 11 *Février.*

pour la France. Les lenteurs sont causées par la défiance que nous ne voulions pas entrer en guerre pour l'Infant Dom Carlos, si l'Empereur l'attaque en Italie. *1733.*

Pologne. On a appris, par un courrier du Marquis de *Monty*, la mort du Roi Auguste de Pologne, d'une enflure à la cuisse, causée par un sang corrompu qui a produit la gangrene & l'a emporté en trois jours.

Stanislas. On a délibéré sur le parti à prendre pour notre Roi de Pologne, beau-pere du Roi. J'ai été d'avis qu'il partît sur le champ pour s'approcher de son Royaume, non qu'il soit assuré d'être reconnu Roi en arrivant, mais au moins est-il dans l'ordre qu'il en marque quelque espérance en s'approchant de la Pologne. Le Cardinal a été d'avis contraire, & a soutenu qu'il avoit abdiqué. Je savois le contraire, & j'ai soutenu qu'il n'avoit jamais abdiqué. Le Cardinal s'est opiniâtré quelque temps, & M. d'*Angervilliers* m'a soutenu, & a dit qu'il tenoit de personnes qui pouvoient le savoir, qu'il n'avoit jamais abdiqué.

Les nouvelles de Turin ne disent rien du traité proposé, & tout cela par le mépris du Gouvernement. 1732. *Turin.*

On a lu, dans le Conseil du 18, de très-longs Mémoires sur les explications envoyées par Patino, pour terminer le traité entre la France & l'Espagne. Ces explications, telles que les a lues le Garde des Sceaux, étoient encore assez obscures. On voyoit que l'Espagne admettoit la quadruple alliance, en ce qu'elle donnoit la succession du Grand-Duc à Dom Carlos, mais ne vouloit pas renoncer à tous les Etats qu'elle avoit possédés, comme Milan, Naples, Sicile & autres. *Espagne. 18 Février.*

Le Cardinal, qui craint sur-tout ce qui peut donner la guerre, ne vouloit pas que l'on annullât la quadruple alliance, disant cependant que, si l'on ne fait pas le traité avec l'Espagne, elle se jettera entre les bras de l'Angleterre. J'ai répondu vivement : » Mais » c'est ce qu'il faut empêcher par tous » moyens «.

Ayant trouvé Castelar le jour même, je lui ai parlé très-fortement. Il m'a répondu : » Je ne veux plus parler » au Garde des Sceaux qu'avec un

1733. » tiers, car il ne veut pas m'enten-
» dre, bien que je prétende m'ex-
» pliquer clairement. Je dis donc
» qu'il faut, sur la quadruple al-
» liance, un article secret & séparé,
» par lequel l'Espagne ne renonçant
» pas à ses anciennes possessions,
» puisse, quand les occasions se trou-
» veront favorables, de concert &
» convenablement avec la France,
» faire valoir ses droits. Quant à
» l'annullation d'autres traités, sur
» celui du commerce, j'ai toujours
» dit que ceux que nous avons avec
» la France demeureroient en leur
» entier, la France toujours traitée
» comme la Nation la plus favorisée,
» jusqu'à ce que, si l'on le trouve à
» propos, on en fasse un nouveau,
» dans lequel la France aura toujours
» les mêmes avantages «. Tout cela
est bien différent de ce que fait entendre le Garde des Sceaux.

Turin. Le Cardinal m'a dit qu'il savoit que le Roi de Sardaigne traitoit avec l'Empereur. J'ai répondu : » Je regarde
» cette nouvelle comme très-mau-
» vaise «. Le Garde des Sceaux a répliqué : » Quand nous voudrons pro-

» mettre au Roi de Sardaigne d'agir, 1733.
» il reviendra à nous «. J'ai dit : » Il
» vaut mieux empêcher son traité avec
» l'Empereur, que de le flatter de le
» faire rompre «.

Staniſlas. Il a été dit que le Roi Staniſlas ne partira pas, ce qui eſt contre l'opinion générale. J'ai dit : » Ne regardez le
» Roi Staniſlas que comme Leskinsky, grand Seigneur de Pologne,
» & par conſéquent Candidat. Lorſque le trône eſt vacant, il doit
» retourner dans ſa patrie. Il y a encore d'autres petites raiſons pour
» l'y obliger. Il s'appelle Roi de Pologne, l'a été deux ans paiſiblement, le Roi Auguſte l'a reconnu, il n'a jamais abdiqué ; pourquoi ne pas montrer qu'il a quelque
» ſorte de droit à la couronne ? Il me
» ſemble donc qu'il conviendroit qu'il
» ſe rendît à Dantzick, écrire au Primat qu'il ne doute pas de la continuation des marques d'eſtime &
» d'affection que la Pologne lui a
» déjà données, & faire entendre,
» outre cela, à gens qui l'ont connu,
» & qui aiment un peu l'argent, que
» les confirmations ſeront payées :

1733. » d'ailleurs l'honneur d'être beau-
» pere du plus grand Roi du Monde
» ne peut lui nuire «. Mes raisons ont
été en pure perte. L'opinion du Cardinal a prévalu, & le Roi Stanislas
demeurera à Chambor.

Espagne. 22 Févr er. Les dépêches du 6, de *Rotembourg*, lues le 22, marquoient que le Roi d'Espagne se portoit bien, dormant & mangeant bien; mais que personne ne le voyoit. Le Garde des Sceaux a lu tout ce qui regarde le traité commencé avec l'Espagne, & toujours arrêté par les manéges de la Reine d'Espagne avec l'Angleterre. J'ai écrit à *Rotembourg* de maniere à terminer, si le Roi d'Espagne le veut. Il est certain que les difficultés de la part de l'Espagne viennent de l'opinion établie, que le Cardinal de *Fleury* ne veut de guerre en aucune façon.

Turin. Le Garde des Sceaux a écrit à *Vaugrenant*, de maniere à persuader au Roi de Sardaigne que l'on entrera en guerre, dès que lui-même trouvera l'occasion propre à lui donner le Milanois.

Séville, Turin, Hollande & Prusse. 25 Février. On a lu, dans le Conseil d'Etat du 25, les lettres écrites de Séville,

Turin & Hollande. Celles du Marquis de *Fénélon* parloient de la juste colere du Roi de Prusse sur trois de ses Officiers, exécutés à Mastricht, pour y avoir enrôlé des sujets de la République, & cette exécution, faite sans avoir demandé justice au Roi de Prusse. Il a fait enlever des Officiers Hollandois, dans le voisinage de Wesel, pour agir apparemment à titre de représailles: mais on est persuadé que cette querelle ne produira pas la guerre entre ces deux Puissances. 1733.

Pologne. 2 Mars.

On a appris, par les lettres de Vienne, dans le Conseil d'Etat du premier Mars, que l'Empereur, sur la nouvelle de la mort du Roi Auguste, prenoit toutes les mesures possibles pour empêcher la confirmation de l'élection du Roi Stanislas; & pour engager la Czarine à s'entendre avec lui pour l'élection d'un Roi qui leur convînt; & qu'il faisoit marcher beaucoup de troupes en Silésie.

Turin.

Vaugrenant mandoit que le Marquis d'Ormea avoit traité très-sérieusement avec lui pour conclure le traité, voulant que l'Espagne y entrât, & un plan d'opération. J'ai dit: » Il est

1733. » bien certain que la France & l'Es-
» pagne ne pourront rien faire de so-
» lide en Italie, que par l'union du
» Roi de Sardaigne. L'Espagne est
» déjà convenue que l'on lui donnera
» le Milanois. On ne doit pas hésiter
» sur tous les moyens qu'il vous de-
» mandera, pour s'en rendre maître,
» & s'assurer une possession tranquille
» & paisible «.

Espagne. Par les lettres de Séville, du 13 Février, le Comte de *Rotembourg* mandoit avoir lu à la Reine d'Espagne & à Patino mes trois dernieres lettres sur les lenteurs surprenantes à conclure un traité qui ne devroit être arrêté par aucunes considérations.

Par celles du 15, *Rotembourg* mandoit que le Roi d'Espagne se portoit très-bien, mais qu'il ne travailloit pas encore. *Rotembourg* étoit persuadé que c'étoit par répugnance pour Patino; mais il est plus vraisemblable que la tête de ce Prince est affoiblie. Ce malheur lui est déjà arrivé; & comme il en est déjà revenu, la crainte d'un pareil retour, que la Reine d'Espagne imprime, ou la crainte de déplaire à la Reine, tient toute la petite

petite Cour de Séville dans la soumission. 1733.

On a écrit en Pologne de la maniere la plus propre à faire confirmer la couronne au Roi *Stanislas*, tant par argent, voie la plus sûre avec les Polonois, ayant envoyé d'abord au Marquis de *Monty* un million six cent mille livres, lui en faisant encore espérer, que par mander dans toutes les Cours, que le Roi soutiendra le Roi son beau-pere de toutes ses forces. L'Empereur s'explique de même, pour s'opposer à son élection, & fait marcher des troupes en Silésie, en déclarant son intention à Rome & dans toutes les Cours. *Pologne.*

Ayant été retenu à Paris par un rhume, j'ai manqué les Conseils des 8, 11 & 15 Mars.

Le Marquis de Castelar m'a apporté les articles séparés du traité de Copenhague entre l'Empereur, la Czarine, le Danemarck & le Roi de Prusse, par lesquels on convient de s'opposer à l'élection que la Pologne pourroit faire d'un Roi qui seroit fils ou beau-pere de Roi.

Ne pouvant aller au Conseil, j'ai écrit

1733. au Garde des Sceaux que je croyois devoir lui expliquer mes sentimens sur les articles séparés, & sur la déclaration de l'Empereur de s'opposer hautement à la confirmation du Roi *Stanislas*, disant qu'il falloit enchérir sur la hauteur de l'Empereur, connoissant mieux qu'un autre les manieres de la Cour de Vienne. Le Garde des Sceaux m'a mandé que mon sentiment seroit entiérement suivi; & il m'a appris, le 21 Mars, qu'il avoit lu ma lettre au Roi, & que l'on avoit fait les déclarations les plus fieres contre celles de l'Empereur, pour soutenir la liberté de la République de Pologne.

Espagne. 22 Mars. On a appris, dans le Conseil d'Etat du 22, par *Rotembourg*, que la santé du Roi d'Espagne est parfaite, qu'il s'habille tous les jours; mais se met au lit pour dîner, & ne parle point, ne voulant voir aucun Ministre. On attend ses dernieres réponses, pour conclure le traité commencé depuis six mois.

Turin. Il paroît par les lettres de Turin, que l'on pourra compter d'en faire bientôt un avec le Roi de Sardaigne.

Pologne. Celles de Pologne apprennent que

le Prince Lubormiski s'est emparé de la ville & du château de Cracovie, & que le Primat a déposé l'Evêque de Kiovie, pour le faire rentrer dans le devoir d'un fidele Polonois sujet aux loix du Royaume. 1733.

Espagne. 25 Mars.

Dans le Conseil d'Etat du 25, on a su qu'un courrier d'Espagne a apporté une réponse aux dernieres propositions de notre part, pour conclure enfin le traité, telles que Castelar m'avoit dit qu'il les auroit signées sans difficulté, s'il en avoit le pouvoir, n'y trouvant rien que de juste : cependant Patino faisoit encore des difficultés. On a mandé à *Rotembourg* de ne plus presser.

Turin.

Les affaires avançoient à Turin, & l'on peut espérer de conclure un traité. Il étoit encore incertain si l'on commenceroit à entrer en guerre par donner le Milanois au Roi de Sardaigne dès cette année, ou si l'on attendroit à l'année prochaine; j'ai été d'avis de ne pas différer, & j'en ai donné les raisons suivantes : » Nous apprenons » par les nouvelles de la Pologne, que » le Prince Lubormiski s'est rendu » maître de la ville & du château de

1733. » Cracovie, & M. le Cardinal est
» persuadé que c'est en faveur de
» l'Electeur de Saxe. Si dans le
» courant de cette année, l'Empe-
» reur, dont les troupes ont marché
» en Silésie, lui procure la couronne
» de Pologne, cet Electeur pourroit
» bien se soumettre à la Pragmati-
» que. S'il s'y soumet, l'Empereur
» méprisera l'Electeur de Baviere,
» il fera marcher ses troupes sur le
» Rhin. J'ai déjà fait voir que l'E-
» vêque de Wirsbourg, Directeur &
» Maître du Cercle de Franconie,
» peut donner vingt mille hommes
» à l'Empereur. Le Cercle de Souabe
» est à sa discrétion, & il pourroit
» fort bien dire à la Reine d'Espa-
» gne : Je tiens tout l'Empire ; je
» puis porter mes plus grandes for-
» ces en Italie ; soumettez-vous à
» ma Pragmatique, ou je vous chasse
» de Parme, Plaisance & Livourne.
» On ne peut disconvenir que tout
» cela ne soit possible ; & si tout cela
» arrive, pensez-vous que le Roi de
» Sardaigne soit bien pressé de trai-
» ter avec vous ? Gagnez-le donc in-
» variablement, en lui procurant d'a-

» bord ce qu'il demande. Quelles » raisons auriez-vous de différer d'en- » trer en Action ? aurez-vous l'an- » née prochaine plus de troupes que » celle-ci ? Vous risquez beaucoup par » vos délais ; & lorsque M. de Lou- » vois fit attaquer l'Empire en 88, la » France étoit seule. Il avoit moins de » moyens qu'à présent que nous pou- » vons avoir le Roi de Sardaigne, & » nous assurer de l'Espagne & des » Electeurs en commençant la guerre » avec audace «. 1733.

Raisons pour la guerre. *1 Avril.*

Le premier Avril, la même matiere a encore été traitée dans le Conseil. J'avois écrit un Mémoire, que j'ai prié le Roi de me laisser lire. J'y concluois à entrer en action. Le Garde des Sceaux a opposé les difficultés que l'Espagne faisoit pour la conclusion du traité. J'ai répondu qu'elles étoient principalement causées par l'opinion, que déterminément nous ne voulions pas de guerre ; que si cette opinion subsistoit en Europe, nous ne pourrions compter sur aucun allié ; & adressant la parole au Cardinal, je lui ai dit : » Vous avez dit à Sinzendorf » qu'il faudroit que la France eût

1733. » perdu trois batailles, pour admettre » les propoſitions qu'il vous faiſoit. » ſi vous ne montrez pas de fermeté, » elles ſeront plus dures encore. Met- » tez-vous à portée de faire les con- » ditions, & vous aurez des amis «. En ſortant du Conſeil, j'ai dit au Roi: » Sire, Votre Majeſté me voit ſou- » vent combattre les ſentimens de » ceux que vous croyez uniquement. » Si vous n'avez pas la bonté de me » dire que vous approuvez ma con- » duite, je ne parlerai plus. Dites- » moi donc que vous l'approuvez: » *il m'a dit*: Oui «. C'eſt tout ce que j'en ai pu tirer.

Eſpagne. 5 Avril. Dans le Conſeil du 5, le Garde des Sceaux a lu les conventions qu'il avoit réglées avec Caſtelar. Il m'avoit fait mander par M. d'*Angervilliers*, qu'ils étoient d'accord, & de ne pas manquer de me trouver au Conſeil du jour de Pâques. Je lui ai fait compliment ſur la concluſion certaine d'un traité qui duroit depuis ſix mois. Il m'a dit: » Mais je ne réponds pas » que Patino approuve «. Je lui ai répliqué: » Pouvez-vous penſer que » Caſtelar, frere de Patino, s'eſt

» désavoué, ou, pour mieux dire, » qu'il fût convenu sans un ordre se» cret «? 1733.

On a lu ensuite une lettre de notre Ambassadeur à Turin, qui mandoit que le Roi de Sardaigne & le Marquis d'Ormea, son Premier Ministre, avoient approuvé le projet envoyé par le Garde des Sceaux; & il est vraisemblable que ces deux traités si importans seront bientôt terminés & signés.

Turin.

Dans le Conseil d'Etat du 8, le Garde des Sceaux a lu une longue instruction pour *Bonac*, sur le peu d'intérêt de renouveler l'alliance perpétuelle avec les Suisses: » D'autant » plus, *ai-je dit*, qu'elle ne les a » jamais empêchés d'agir contre la » France, & de donner passage aux » armées de l'Empereur «.

Suisses. 8 *Avril.*

Ce même jour est mort le Duc d'Anjou. M. d'*Angervilliers* m'a envoyé un courrier, pour me rendre à Versailles. J'ai trouvé le Roi l'après-midi dans son cabinet, qui m'a raconté de quelle maniere la Reine avoit appris cette cruelle nouvelle. Etant couchée avec le Roi, son impatience l'a fait sortir de son lit, pour faire ou-

Mort du Duc d'Anjou.

1733. vrir une fenêtre qui donnoit ſur celles de la chambre de M. le Duc d'Anjou, à la porte duquel étoit un Crocheteur. Elle lui a crié : » Comment » ſe porte le Duc d'Anjou ? *Le Cro-* » *cheteur a répôndu* : Il eſt mort «. La Reine a fait un grand cri. Heureuſement une femme de chambre l'a ſoutenue, & le Roi eſt ſorti du lit pour venir la conſoler.

Eſpagne. 12 Avril. On a appris, dans le Conſeil du 12, par les lettres de *Rotembourg*, que le Roi d'Eſpagne ſe porte très-bien ; mais toujours la même obſtination à ſe taire, & à ſe tenir dans ſon lit ; enfin, cette même humeur noire qui l'avoit accablé ſix ans auparavant. Les Infans avoient été indiſpoſés. La Reine a chargé *Rotembourg* de me mander que ſi les autres Miniſtres penſoient comme moi, la véritable union entre les deux couronnes ſeroit bientôt rétablie. Cependant on a lieu d'eſpérer que le traité ſera bientôt conclu.

Turin. *Vaugrenant* mandoit de Turin, que le Roi & le Marquis d'Ormea lui avoient dit qu'inceſſamment on lui donneroit réponſe ſur le projet de traité.

Le Marquis de *Monty* a envoyé un courrier, pour assurer que le parti du Roi *Stanislas* est très-considérable ; mais qu'il s'en forme un pour l'Electeur de Saxe, lequel, appuyé par l'Empereur, la Czarine & le Roi de Prusse, pourroit avoir beaucoup de force, & qu'il n'étoit pas impossible qu'il n'y eût scission. » Je voudrois bien » savoir, *ai-je dit*, ce que c'est que » scission «. Le Garde des Sceaux m'a répondu : » C'est partage ou division. » En ce cas, *ai-je repris*, l'Electeur de » Saxe, protégé par le camp de l'Em- » pereur en Silésie, celui de la Cza- » rine en Courlande, des troupes du » Roi de Prusse dans la Prusse, le » Roi Stanislas n'aura pas beau jeu «.

1733. Pologne.

Monty demandoit beaucoup d'argent. On lui a envoyé plus de trois millions, & carte blanche pour le reste. J'ai dit : » L'expérience des » autres élections devroit nous ap- » prendre qu'il faut assurer l'argent » à ceux qui tiendront leurs paroles : » mais celui qui touche d'avance, » trouve très bon de recevoir des deux » côtés «. Le Garde des Sceaux a dit

1733.

au Garde des Sceaux que je croyois devoir lui expliquer mes ſentimens ſur les articles ſéparés, & ſur la déclaration de l'Empereur de s'oppoſer hautement à la confirmation du Roi *Staniſlas*, diſant qu'il falloit enchérir ſur la hauteur de l'Empereur, connoiſſant mieux qu'un autre les manieres de la Cour de Vienne. Le Garde des Sceaux m'a mandé que mon ſentiment ſeroit entiérement ſuivi; & il m'a appris, le 21 Mars, qu'il avoit lu ma lettre au Roi, & que l'on avoit fait les déclarations les plus fieres contre celles de l'Empereur, pour ſoutenir la liberté de la République de Pologne.

Eſpagne. 22 Mars.

On a appris, dans le Conſeil d'Etat du 22, par *Rotembourg*, que la ſanté du Roi d'Eſpagne eſt parfaite, qu'il s'habille tous les jours; mais ſe met au lit pour dîner, & ne parle point, ne voulant voir aucun Miniſtre. On attend ſes dernieres réponſes, pour conclure le traité commencé depuis ſix mois.

Turin.

Il paroît par les lettres de Turin, que l'on pourra compter d'en faire bientôt un avec le Roi de Sardaigne.

Pologne.

Celles de Pologne apprennent que

le Prince Lubormiski s'est emparé de la ville & du château de Cracovie, & que le Primat a déposé l'Evêque de Kiovie, pour le faire rentrer dans le devoir d'un fidele Polonois sujet aux loix du Royaume. 1733.

Espagne. 25 Mars.

Dans le Conseil d'Etat du 25, on a su qu'un courrier d'Espagne a apporté une réponse aux dernieres propositions de notre part, pour conclure enfin le traité, telles que Castelar m'avoit dit qu'il les auroit signées sans difficulté, s'il en avoit le pouvoir, n'y trouvant rien que de juste : cependant Patino faisoit encore des difficultés. On a mandé à *Rotembourg* de ne plus presser.

Turin.

Les affaires avançoient à Turin, & l'on peut espérer de conclure un traité. Il étoit encore incertain si l'on commenceroit à entrer en guerre par donner le Milanois au Roi de Sardaigne dès cette année, ou si l'on attendroit à l'année prochaine; j'ai été d'avis de ne pas différer, & j'en ai donné les raisons suivantes : » Nous apprenons » par les nouvelles de la Pologne, que » le Prince Lubormiski s'est rendu » maître de la ville & du château de

1733. par un Abbé *Pelletier*, Chanoine de Reims, très-reprochables, cependant imprimés avec privilége. On a été aux opinions. Le ſieur *Delpeche* a ſoutenu, ſur le refus des Sacremens par le Curé de Saint Médard, que cette affaire étoit ſi importante, que bien que celle qui préſentoit la Requête ne fût pas compétente des Chambres aſſemblées, la matiere elle même étoit plus que compétente. L'Abbé *Pucelle* a parlé hautement dans le même ſens, que les mêmes refus de Sacremens avoient été faits à Orléans, en Provence, & qu'enfin la tranquillité générale & le bien de l'Etat exigeoient que l'on remédiât à de pareils déſordres.

Il n'y avoit que très-peu de perſonnes entre l'Abbé *Pucelle* & moi, & je n'ai eu que très-peu de temps à prendre mon parti. Etant queſtion du bien public & de la tranquillité générale, j'ai jugé qu'un Pair de France, Miniſtre d'Etat, ne pouvoit demeurer dans le ſilence; & adreſſant la parole au Premier Préſident, j'ai dit: » Monſieur, l'unique déſir d'admirer les » très-beaux & très-éloquens diſ-

» cours que je viens d'entendre, m'a » amené ici. Je ne m'attendois pas » aux matiéres qui sont proposées ; » mais lorsque j'entends M. l'Abbé » Pucellé, Magistrat respectable, » annoncer qu'elles regardent la tran- » quillité générale, le bien de l'E- » tat, qu'il faut prévenir un mal qui » s'établit dans le Royaume, je ne » crois pas pouvoir demeurer dans le » silence «. 1733.

» Je connois l'attention très-vive » du Roi & de ceux qui ont l'hon- » neur d'entrer dans son Conseil pour » le bien public, & je veux me flat- » ter que cette Cour respectable con- » noît mon zele pour ses intérêts ; » elle me permettra même d'en rap- » peler un témoignage : c'est que » M. votre prédécesseur me fit l'hon- » neur de m'inviter à une conférence » chez lui avec M. le Cardinal de » Noailles, MM. les Gens du Roi » & M. l'Abbé Menguy, & je fus » assez heureux pour porter ce sage » Archevêque, & dont la mémoire » est si respectable, à se rendre sur » des difficultés, lesquelles, soute- » nues, causoient les plus violens

1733. » orages à cette Cour. Je sais que son » autorité, sous celle du Roi, peut » réprimer & punir les désordres, que » c'est un de ses premiers devoirs; » mais lorsque ces désordres troublent » la tranquillité générale, regardent » la Religion & s'étendent même dans » le Royaume, elle me permettra de » dire que les plus prompts remedes » seroient de charger M. le Premier » Président & quelques-uns de ces » Messieurs de les demander au Roi, » & qu'ils seront aussi-tôt apportés » que demandés «.

Prévoyant que l'on feroit encore plusieurs heures à opiner, & en effet cela a duré jusqu'à deux heures après midi, j'ai demandé au Premier Président, qui me touchoit, si je ne pouvois pas me retirer. Il me l'a conseillé, ainsi que MM. les autres Présidens. Il m'a paru que le Parlement avoit approuvé ma conduite; & le jour d'après, en entrant au Conseil, M. le Cardinal de *Fleury* a dit au Roi, que j'avois parlé au Parlement en digne Pair de France, en digne Ministre, & même en Conseiller au Parlement.

On a appris, dans le Conseil d'Etat du 17, par les lettres de *Rotembourg*, que la Reine d'Espagne a déclaré que le traité seroit signé incessamment. Les seules raisons du retardement venoient de l'incertitude si la France voudroit soutenir Dom Carlos par la guerre, ou par se soumettre à toutes les conditions que l'Empereur voudroit imposer. Le Garde des Sceaux a dit, que la Reine voudroit que l'on fît un projet de guerre. J'ai répondu : » Cela » est indubitable, & avec raison, » puisque Dom Carlos, maître de la » Toscane & du Parmesan, est au » milieu des Etats de l'Empereur en » Italie «. 1733. *Espagne. 17 Avril.*

On a lu, dans le Conseil d'Etat du 22, la réponse du Roi de Sardaigne, qui prétendoit le Milanois, en quoi on étoit d'accord : mais il ne parloit plus de la Savoie, que M. d'Ormea avoit offerte, & vouloit aussi que l'on traitât avec les Electeurs de l'Empire, demandant que le Roi donnât une armée de quarante mille hommes, & il en promettoit trente. Il ne fixoit pas encore les subsides. J'ai dit : » Il faut que l'armée du Roi soit de *Turin. 22 Avril.*

» cinquante mille hommes, & assurer
1733. » ce Prince que le vingtieme jour
» après que l'armée du Roi sera arri-
» vée à Turin, le Roi donnera le
» Milanois au Roi de Sardaigne;
» mais ce projet ne peut jamais réus-
» sir qu'en prévenant l'Empereur, &,
» comme je l'ai déjà dit plus d'une
» fois, en commençant la guerre dans
» le mois de Juillet de cette année;
» puisqu'il est certain que, si l'Em-
» pereur réussit, comme les apparen-
» ces le veulent, à faire élire l'Elec-
» teur de Saxe Roi de Pologne, d ns
» le même temps les troupes de l'Em-
» pereur marcheront en Italie «.

Baviere. On a aussi parlé des subsides qu'il faudroit donner à l'Electeur de Baviere. J'ai dit : » La premiere attention » de l'Electeur de Baviere doit être » de ne donner aucun soupçon à l'Em- » pereur; car, sur les premiers, » l'Empereur lui demandera de se dé- » clarer, ou prendra son parti, en » faisant marcher des troupes de » Franconie, de Suabe & de Wittem- » berg, l'Electeur n'ayant pour toute » place, que Braunaw sur la riviere » d'Ynn, & Ingolstad sur le Da-

» nube : & il faudroit que cet Elec- 1733.
» teur fût dépourvu de ſens, pour ſe
» déclarer avant que de voir les ar-
» mées du Roi approcher du Da-
» nube.

Du côté d'Eſpagne, on attendoit la ſignature d'un moment à l'autre; mais elle n'arrivoit pas. Dans le Conſeil dn 26, on n'a rien appris de Séville, de Vienne, de Turin, ni de Varſovie, qui méritât grande attention. Il paroiſſoit que les fortifications d'Oran étoient en très-bon état, & que cette place ni celle de Ceuta n'étoient pas preſſées par les armées des Mores. *Eſpagne. 26 Avril.*

Dans le Conſeil des Dépêches, tenu le matin, il a été uniquement queſtion de caſſer l'Arrêt du Parlement donné contre le Curé de Saint Médard, pour avoir refuſé les Sacremens à une femme de ſa paroiſſe, & contre des Livres imprimés par un Abbé *Pelletier*, qui déclaroit la Conſtitution regle de Foi. Cet Arrêt avoit été donné ſur des prétextes peu fondés, le Curé n'ayant pas refuſé les Sacremens, & les Livres avoient déjà été condamnés par ordre du Roi. *Parlement.*

On a propoſé de punir les Conſeil-

1733. lers *Montagny* & *Titon*. J'ai dit, sur les punitions : » En matiere de Reli-» gion, on ramene plus de gens par » la douceur, que par la rigueur. Les » punitions de l'année derniere n'ont » pas eu un heureux succès, & je » puis citer la conduite que j'ai tenue » en Languedoc, où, faisant cesser » l'horreur des supplices, j'ai ter-» miné une très-dangereuse révolte, » sans effusion de sang & sans dé-» pense, par la douceur. Ce qui mé-» rite punition, c'est le Mandement » de l'Evêque de Montpellier, qui » ose parler de trois ordres de mira-» cles ; ceux de Moïse, Jesus Christ, » & du sieur Paris. On ne peut lire » sans indignation ce qui va au mé-» pris de la Religion «. On a donné un Arrêt contre le Mandement, & celui du Parlement a été cassé.

Espagne. Il n'est encore rien arrivé de Séville; & jamais traité d'une nécessité indispensable pour la gloire & les intérêts des deux Couronnes, n'a été si long-temps à se conclure.

Angleterre. On a appris des nouvelles très-importantes de Londres : c'est que le Maire, suivi des Schérifs en habits de

cérémonie, & suivis de plus de trois cents carrosses, ont été au Parlement se plaindre hautement d'un droit que les Valpold vouloient établir; que Robert Valpold, en sortant du Parlement, a été attaqué par gens qui lui ont arraché des Papiers qu'il tenoit à la main, & que le Ministere est violemment attaqué. J'ai dit: » J'apprends cette nouvelle avec beaucoup » de plaisir; & M. le Cardinal doit » être ravi de voir brouiller des gens » qu'il a sauvés une fois, & qui l'ont » indignement trompé «. 1733.

Vaugrenant mandoit de Turin, que le Marquis d'Ormea attendoit nos réponses: & il croit toujours les dispositions très-bonnes. *Turin.*

Dans le Conseil d'Etat du 6 Mai, on a lu des lettres peu importantes de Séville: mais l'Ambassadeur d'Espagne m'a dit la veille, que Patino lui mandoit que l'on signeroit; mais comme des gens que l'on mene à la potence, par la défiance entiere de notre foiblesse, & comptant que nous les abandonnerons à la premiere occasion. *Espagne. 6 Mai.*

Vaugrenant ne mandoit rien d'avancé, & j'ai dit, » J'ai déjà repré- *Turin.*

» ſenté pluſieurs fois que l'on doit
1733. » s'expliquer clairement avec le Roi
» de Sardaigne, & lui dire : Vous
» ne pourrez avoir le Milanois, que
» nous vous promettons, qu'en agiſ-
» ſant avec le plus profond ſecret &
» la plus grande célérité; j'ai ajou-
» té : Si l'Empereur a la moindre
» inquiétude de notre projet, il faut
» que lui & ſon Conſeil ſoient aveu-
» gles, s'ils ne font paſſer en Italie
» tout ce qu'ils ont de troupes en Hon-
» grie, ou aſſurément ils ne craignent
» rien du côté du Turc. Si l'Empe-
» reur ſuit les principes de la ſa-
» geſſe, il s'aſſurera du Roi de
» Sardaigne, ou par un traité avec
» lui, ou par faire marcher en Pié-
» mont toutes les troupes qu'il a en
» Italie. Nous avons donc grand
» intérêt de déterminer pour nous
» promptement le Roi de Sardaigne «.

Londres. Les lettres de Londres confirment les déſordres J'ai dit : » Voilà une » belle occaſion de ſe venger de nos » bons amis les Valpold «. Le Cardinal a dit : » Si l'Eſpagne, au » lieu d'aller à Oran, avoit voulu » mener ſes forces & ſa flotte en An-

1733.

» gleterre en partant de la Corogne, » elle en auroit été maîtresse «. J'ai répondu : » Mais elle ne le pouvoit » que de concert avec nous. L'occa- » sion n'est-elle pas telle qu'aujour- » d'hui ? elle n'avoit pas les mêmes » raisons de se plaindre des Anglois » que vous, M. le Cardinal; & il y » a encore plus près de Boulogne, de » Calais, & de Dunkerque en An- » gleterre, que des côtes d'Espagne «. Alors adressant la parole au Roi, je lui ai dit : » Sire, combien le Roi » votre bisaïeul auroit acheté une pa- » reille occasion ! Cette gloire étoit » réservée à notre jeune & grand Roi, » & j'espere que vous en profiterez «. Le Roi s'est levé & est sorti. J'ai re- marqué qu'en sortant il m'a jeté un regard riant : c'est tout ce que j'en ai pu tirer.

Concile national.

Cependant le Cardinal de *Bissy*, & plusieurs Archevêques & Evêques qui étoient à Paris, s'assembloient chez le Cardinal de *Rohan*; & le bruit s'est répandu qu'ils vouloient demander au Roi un Concile national. J'ai dit au Cardinal *Fleury* : » Si vous y con- » sentez, prenez garde aux suites,

1733. » Il vous menera plus loin que vous » ne voudrez, & vous verrez le Par- » lement de Paris appeler au Concile » général; après quoi, attendez-vous » à de grands désordres, dont vos » ennemis profiteront «.

Espagne 10 Mai. Dans le Conseil d'Etat du 10, on a appris, par les lettres de *Rotembourg*, que le Roi d'Espagne & la Reine sont dans une parfaite santé. Ils ont encore refusé de signer le traité proposé depuis huit mois. *Rotembourg* me mandoit qu'il avoit toujours trouvé la plus grande répugnance au Roi d'Espagne, à confirmer le traité de la quadruple alliance, lequel confirme celui des renonciations, compris sous le terme général de traités antérieurs. j'avois toujours dit que je savois bien que le Roi d'Espagne avoit en horreur cette renonciation à la couronne de France. Enfin le Garde des Sceaux s'est rendu, & a mandé à *Rotembourg* qu'il pouvoit retrancher cet article. Il soutenoit toujours que l'Espagne ne vouloit pas de guerre. Je lui ai répondu : » Au » nom de Dieu, tâchez de désabuser » l'Univers que c'est nous qui n'en » voulons en aucune maniere «.

On a trouvé dans les lettres de *Rotembourg*, lues au Conſeil d'Etat du 13, de nouvelles difficultés de la part de la Reine d'Eſpagne, & le Marquis de Caſtelar m'a dit qu'il penſoit que l'on craignoit notre inaction, ſi l'Empereur vouloit chaſſer Dom Carlos d'Italie. » Que pouvons nous faire de » plus, *ai-je répondu*, que de nous » engager à le ſoutenir ? Mais on ne » nous croit pas «. 1733. 13 *Mai.*

Sur le traité avec le Roi de Sardaigne, *Vaugrenant* n'avançoit pas, & j'ai dit au Garde des Sceaux : » Offrez-lui tout, même les portions que » nous voulons pour Dom Carlos «. *Turin.*

J'ai dit ſur la Pologne : » Ce Royau- » me eſt inveſti par une armée de » l'Empereur campée en Siléſie, par » les troupes du Roi de Pruſſe, par » celles de l'Electeur de Saxe, par » celles de la Czarine en Courlande, » & par un corps de troupes de l'Em- » pereur en Hongrie. Tant de trou- » pes affoibliſſent bien le parti du » Roi Staniſlas; & je vous dis tout » haut, *m'adreſſant au Cardinal*, que » j'ai bien peur que l'argent que vous » donnez en Pologne ne ſoit perdu «. *Pologne.*

1733. Constitution. 16 Mai.

Le Premier Président a apporté les remontrances du Parlement au Roi le 15; & le jour même, le Roi m'a fait envoyer un courrier à Paris, pour que j'eusse à me rendre, le 16, au matin à Versailles, où on devoit tenir un Conseil sur les remontrances. Elles ont été lues, & étoient fondées en bonnes raisons par rapport à la Constitution, laquelle le Parlement soutenoit ne devoir pas être regardée comme regle de Foi.

J'ai dit sur l'Arrêt du Parlement cassé : » C'est justement, puisque si » les sieurs Montagny & Titon, qui » l'avoient procuré, avoient tenu une » conduite plus réguliere, s'ils n'a» voient désiré de faire du bruit, plu» tôt que de procurer le bien, ils au» roient suivi les voies naturelles, qui » étoient d'avertir le Premier Prési» dent.

» Quant à ce qui regarde la Cons» titution, j'avoue mon ignorance sur » une matiere peut-être peu entendue » par ceux qui en parlent le plus; » mais je demande si nous n'étions » pas tous Catholiques avant qu'il » fût question de cette constitution, qui

» qui fait tant de bruit & peut causer
» de grands désordres ? J'ai donc 1733.
» pensé en relisant les Déclarations
» de Votre Majesté de 1717, 1719
» & 1720, que toutes tendent à im-
» poser silence, que le silence seroit
» préférable. Je vois même que les
» dioceses dont les Evêques sont
» sages, sont tranquilles. M. l'Ar-
» chevêque d'Alby m'a dit qu'il te-
» noit tous ses Curés dans une parfaite
» union ; l'Archevêque de Vienne de
» même. Les désordres sont plus
» grands à Paris & dans les dioce-
» ses de Reims & de Laon, que par-
» tout ailleurs. Il faut faire taire
» ces Peres de l'Eglise, sur-tout
» M. de Montpellier, & un autre
» Pere de l'Eglise, nommé l'Evêque
» de Laon. Voilà tout ce qu'un igno-
» rant comme moi peut dire dans
» cette occasion «.

Dans le Conseil d'Etat du 17, le *Guerre résolue.*
Garde des Sceaux a dit que l'Empe- *17 Mai.*
reur, la Czarine & le Roi de Prusse
avoient déclaré que si les Polonois vou-
loient élire le Roi *Stanislas*, ils s'y
opposeroient. On a parlé de la décla-
ration de l'Empereur, relative à celle

1733. que le Roi avoit faite sur la liberté que l'on devoit laisser au Polonois, pour l'élection d'un Roi. La déclaration de l'Empereur étoit très-haute. J'avois parlé au Duc d'*Orleans* sur l'opinion trop établie de la foiblesse de notre Gouvernement; & dans ce Conseil, il a dit qu'il falloit faire la guerre. Je me suis joint à lui, & j'ai représenté qu'on n'agissoit pas assez vivement, pour conclure avec le Roi de Sardaigne. Enfin il a été résolu qu'on se préparera à la guerre. D'*Angervilliers* a été chargé de faire des mémoires sur les vivres & les dépôts d'artillerie,

Turin. 20 Mai. Le Garde des Sceaux a lu, dans le Conseil du 20, une lettre à *Vaugrenant*, pour presser le Roi de Sardaigne d'agir incessamment. Les momens étoient précieux, la guerre étant résolue malgré le Cardinal de *Fleury* : mais il lui reste bien des moyens de l'empêcher; on verra s'il les mettra en usage.

Turin & Espagne. 24 Mai. Il a été résolu, dans le Conseil d'Etat du 24, d'écrire fortement à *Vaugrenant*, pour représenter au Roi de Sardaigne la nécessité indispensable

d'agir promptement, s'il vouloit s'assurer de l'Etat de Milan; que la France & l'Espagne consentoient à l'en mettre en possession; mais que, pour cela, il falloit prévenir l'Empereur. » Mais, *ajoutai-je*, cela deviendra » impossible, si l'on ne profite du » temps que l'Empereur, occupé à » procurer la couronne de Pologne à » l'Electeur de Saxe, suivant le » traité qui vient d'être signé à Vien- » ne, est obligé de tenir toutes ses trou- » pes en Silésie ou en Hongrie, sur » les frontieres de Pologne «. On m'a chargé, comme ayant quelque crédit auprès du Roi & de la Reine d'Espagne, de leur écrire encore, pour les presser de finir le traité proposé depuis plusieurs mois. L'Ambassadeur d'Espagne est venu me dire qu'il a reçu un courrier, par lequel il apprend que les affaires sont très-avancées, & qu'il compte, avant qu'il soit quatre jours, en recevoir un pour signer. Je n'en ai pas moins écrit fortement à la Reine d'Espagne.

1733.

Dans le Conseil d'Etat du 27, on a confirmé à *Vaugrenant* tous les ordre pour conclure promptement avec

Turin. 27 Mai.

1733. le Roi de Sardaigne. On lui promet le Milanois, sans prétendre la Savoie pour la France, & on lui laisse entendre qu'on ne prétendera la Savoie que quand on pourra lui procurer, en sus du Milanois, le Duché de Mantoue.

Espagne. *31 Mai.* On n'a reçu dans le Conseil du 31, aucun courrier d'Espagne, à cause du débordement des rivieres. J'ai pressé pour qu'on y envoyât un courrier, ainsi qu'à Turin; & ne trouvant pas assez de vivacité, j'en ai écrit au Garde des Sceaux, & je le conjure de tirer de ces deux endroits une décision sur le champ.

Pologne. On a appris, par les nouvelles du Nord, que l'Empereur achete douze mille Hessois, & quelques troupes de Saxe-Gotha; & par un courrier de *Monty*, on sait qu'il a été élu un Grand Maréchal de la Diete de convocation, que les Ministres de l'Empereur, de la Czarine & de Prusse agissent vivement à Varsovie, & que le Primat a été intimidé par leurs discours.

1 Juin. De nouvelles lettres de *Monty* apprennent que la Diete de convocation a fini par un serment géneral d'élire

pour Roi de Pologne un Polonois, fils de pere & mere Polonois, qui n'aura ni Etat hors de Pologne, ni troupes à son service : serment entiérement favorable au Roi *Stanislas*, & contraire à l'Electeur de Saxe, dont les partisans ont fait tout ce qu'ils ont pu pour faire une scission. 1733.

Le Duc d'*Orléans* a dit que, dans la circonstances, on ne pouvoit se dispenser d'attaquer l'Empire, pour faire une diversion, & que ce feroit se déshonorer, que d'en user autrement; en disant cela, il m'a regardé, parce que c'étoit moi qu'il lui avois inspiré ces sentimens, qu'il a soutenus vivement.

Rotembourg mandoit le départ de Séville, du Roi & de la Reine d'Espagne, pour le 16 du mois, que le Roi ne vouloit passer par aucune ville, que l'on faisoit faire des ponts sur les petites rivieres, sans quoi il auroit bien fallu, de toute nécessité, passer par les villes, & qu'il se faisoit escorter par six compagnies de Dragons. On étoit étonné de ces divers ordres. J'ai dit : » Eviter les villes, faire des ponts, » une escorte si inutile, tout cela mar- » que le même esprit, un esprit affoi- Espagne.

1733. » bli : mais songeons à contenter la » Reine, & à l'empêcher de se réunir » à l'Empereur, ce que je regarde- » rai toujours comme le plus grand » malheur pour la France «.

Espagne. 7 Juin. On a appris, le 7, par les lettres du 21, de *Rotembourg*, que le Roi & la Reine d'Espagne étoient partis de Séville le 16; qu'on avoit averti les Ambassadeurs que le départ ne seroit qu'à trois heures après midi, & que le Roi avoit voulu partir à une heure; que leurs journées étoient de six à sept heures; que le Prince de Cellamare étoit parti en s'habillant, & le Marquis de la Paz aussi.

Turcs. Il paroît, par les lettres de Constantinople, que Babylone n'est plus en danger, & que les Turcs ont quelques petits avantages sur les Persans; que la Porte d'ailleurs est prête à faire tout ce que la France voudra, soit pour favoriser le Roi *Stanislas*, soit pour menacer la Hongrie.

Préparatifs de guerre. 7 Juin. M. le Duc d'*Orléans* & moi pressant pour les préparatifs de guerre, le Garde des Sceaux nous a dit que M. d'*Angervilliers* avoit ordre de faire moudre, pour avoir des farines

prêtes. D'*Angervilliers* a dit qu'il avoit donné plusieurs Mémoires, & qu'il n'avoit reçu aucuns ordres. Le Garde des Sceaux a soutenu que le Cardinal les avoit donnés. Le Cardinal n'a dit ni oui ni non. » La matiere est trop » sérieuse, *a dit d'Angervilliers*, pour » que je convienne du fait «. Pour terminer cette dispute, qui embarrassoit le Cardinal, j'ai dit : » Quand il » n'y auroit pas beaucoup de farines » prêtes, l'inconvénient est médiocre : » elles ne sont nécessaires que pour » arriver à Turin, où nous devons en » trouver «. Le Cardinal a objecté ; » Mais il faut attaquer Novare «. J'ai répondu : » Non, il faut que » l'armée du Roi arrive à Turin, » marche droit à Milan. Le pays est » neuf & rempli de vivres ; de là il » faut, avec la même diligence, » marcher au pied des Alpes, & » empêcher l'entrée des troupes de » l'Empereur en Italie. Vous avez » derriere vous l'Etat de Parme, » Plaisance, place sur le Pô, & vous » faites le siége du château de Milan » en pantoufles «.

1733.

Le Marquis de Castelar a reçu des *Espagne.*

1733. nouvelles de Patino, qui paroissent favorables; & il n'attribue qu'à la maladie de *Rotembourg*, qui n'a pas suivi la Cour d'Espagne, le retardement de l'ordre de signer le traité.

Turin. 8, 9 & 11 Juin. Mais on a reçu, les 8 & 9, des dépêches de *Vaugrenant*, qui dérangent bien les mesures qu'on vouloit prendre pour l'Italie. Il mande qu'il a été très-étonné, que, sur ses dernieres offres, le Marquis d'Ormea lui ait répondu, que les lettres qu'il recevoit du Secrétaire de Sardaigne à Séville, lui déclaroient, de la part de Patino, que ses Maîtres n'avoient aucune intention de se brouiller avec l'Empereur; que le peu de différend qu'il y avoit au sujet de Dom Carlos, seroit incessamment terminé. Sur cela, le Marquis d'Ormea dit qu'il n'y avoit pas d'apparence de traiter avec la France sans l'Espagne.

J'ai dit au Conseil du 11 : » J'ai » toujours compté que le Roi de Sar» daigne ne traiteroit jamais qu de » concert avec l'Espagne; mais ce » qui me surprend, c'est que le Mar» quis d'Ormea, qui devroit être très» fâché de voir rompre un traité qui

» donne le Milanois entier à ſon Maî- » tre, ſans qu'il lui en coute rien, » rompe ſi froidement avec la France, » ſans chercher à approfondir les diſ- » cours de Patino à un ſimple Se- » crétaire, auquel il eſt naturel de » ne pas dire ce que l'on penſe «. J'ai ajouté : » Si vous n'avez pas la Sar- » daigne, ne comptez plus ſur l'Eſ- » pagne, &, par une conſéquence né- » ceſſaire, vous êtes ſans allié «. 1733.

Diſcours aux Ambaſſadeurs.

La veille, dînant chez le Cardinal, où étoient tous les Ambaſſadeurs, j'ai dit : » Meſſieurs, toute l'Europe peut » croire que M. le Cardinal, par ſa » piété & par un déſir tout naturel » de préférer les douceurs de la paix » aux malheurs de la guerre, en » éloigne le Roi. Rien ne va aſſuré- » ment dans ſon cœur avant la piété; » mais après cela, la gloire du Roi, » celles des François le porteront tou- » jours à faire déſirer l'amitié du » Roi à toute l'Europe, & à faire » trembler ſes ennemis. J'ai vu le » feu Roi entretenir cinq cent mille » hommes, ſans compter la Marine. » Le Roi a deux cents trente millions » de revenus. J'ai, Dieu merci,

1733. » mené trois fois les étendards Fran-
» çois au delà du Danube, & ces
» mêmes étendards, ou sous moi, ou
» sous d'autres, y retourneront en-
» core toutes les fois que nos amis
» le demanderont, ou que l'on pré-
» férera notre haine à notre amitié.
» Messieurs les Ambassadeurs, man-
» dez ce que je vous dis à vos Maî-
» tres. M. le Cardinal ne me dédira
» pas «.

Espagne 14 Juin. J'ai reçu des lettres de *Rotembourg*, par lesquelles il apprend que le Roi d'Espagne a écrit au Roi, pour l'assurer de son dessein de s'unir pour toujours. Le jour d'après, le Marquis de Castelar m'a dit qu'il devoit rendre la lettre, mais qu'il attendoit, d'un moment à l'autre, un courrier qui lui apporteroit ce qu'il devoit demander au Roi. Premiérement, que le Roi & la Reine ne prétendoient pas que les Etats de Dom Carlos, en Italie, fussent exposés; & qu'il falloit résoudre comment la France les soutiendroit, si l'Empereur, en haine de notre alliance, vouloit les attaquer; que l'Espagne avoit cinquante bataillons tout prêts à être transportés en Italie, &

qu'il falloit avoir le Roi de Sardaigne. 1733.
J'ai répondu : » Il feroit déjà à nous,
» fans toutes vos longueurs «. Le Marquis de Caftelar n'a pas fait difficulté de me dire : » Nous ne voulons
» pas que Dom Carlos foit expofé,
» & nous le foutiendrons, ou par no-
» tre union avec vous, que nous défi-
» rons préférablement à tout, ou par
» nous unir à l'Empereur, fi vous ne
» voulez pas faire la guerre; mais
» je vous prie de ne pas le dire, qu'a-
» près que je l'aurai déclaré moi-
» même «. Cependant il n'a pas rendu la lettre dont il étoit chargé; & le Garde des Sceaux m'a mandé de Compiegne, qu'on en étoit fort étonné.

J'en ai reçu une de *Rotembourg*, du 9 Juin, qui me rend compte du voyage de la Cour d'Efpagne, qui eft très-lent, & de fréquens féjours. Patino lui a dit qu'il ne falloit donner la lettre que j'avois écrite à la Reine d'Efpagne, que quand elle feroit feule; qu'elle ne quittoit pas le Roi un moment; ce qui marquoit fon inquiétude que le Roi ne voulût encore abdiquer, attendu que l'on parloit fort d'un prochain voyage à S. Ildefonfe.

1733. Voyant qu'on ne pouvoit se décider sur rien, qu'après les nouvelles d'Espagne, je suis demeuré à Paris.

23 Juin. Le Marquis de Castelar est venu me voir le 23, & m'a dit qu'il alloit rendre la lettre qu'il avoit pour le Roi; que le Roi d'Espagne avoit fait une pierre; que l'on ne lui avoit pas cru cette maladie; que, du reste, il ne craignoit pas l'abdication, quand même l'on feroit de fréquens séjours à Saint-Ildefonse.

Pologne 27 Juin. J'ai reçu, le 26, de M. d'*Angervilliers*, une lettre de la part de M. le Cardinal, qui me presse d'aller à Compiegne, ou que M. d'*Angervilliers* ira me trouver. Je m'y suis rendu le 27, & ai été descendre chez le Cardinal, qui m'a dit que l'Empereur avoit menacé d'entrer en Pologne, & que, par ces raisons & celles de l'Espagne, il falloit se déterminer à la guerre; qu'on ne s'assembleroit pas chez lui, mais chez le Garde des Sceaux, pour éviter l'éclat. M. le Duc d'*Orléans*, que j'avois animé, a parlé haut sur la honte d'abandonner le Roi de Pologne, après nos déclarations en sa faveur, & a conclu que

ce feroit fe déshonorer, que de l'abandonner.

1733.

Espagne. 28 Juin.

On a lu au Confeil d'Etat du 28, cette lettre annoncée du Roi d'Efpagne, qui déclare enfin l'alliance conclue avec la France. Sur ce fondement, on a travaillé à des projets de guerre. Le plus important eft d'y engager le Roi de Sardaigne. On a lu une lettre de *Vaugrenant*, qui donne plus d'efpérance que les précédentes. J'ai dit : » Avec le Roi de Sardaigne, tout eft » d'or, & fans lui tout eft de fer ; » mais encore faudroit-il battre ce » fer «.

Plan de guerre.

J'ai examiné les divers projets de guerre qu'on peut former indépendamment du Roi de Sardaigne. On a propofé Luxembourg. D'*Angervilliers* & Valliere en ont apporté le plan. L'Empereur n'y a rien oublié pour en rendre les fortifications parfaites ; &, depuis fix mois, on y met toutes les munitions de guerre, & plus de troupes qu'il n'en faut, pour en rendre la prife très-longue & très-difficile.

Il a été queftion de Brifach, Mons ou Philisbourg. Le Cardinal & le Garde des Sceaux fe font oppofés à

1733. Philisbourg, par la crainte d'exciter l'Empire; & j'ai dit: » Le meilleur » moyen de contenir l'Empire, est de » l'intimider; j'en ai souvent expli» qué toutes les raisons, qu'il est » inutile de rappeler «. Enfin le résultat des premieres conférences a été, qu'il ne faut pas songer à Luxembourg, & qu'on verra entre Brisach, Mons ou Philisbourg. On a donné les ordres pour les milices & les approvisionnemens de vivres.

Turin. 2 Juillet. Le Marquis de Castelar a dit que, si le Roi de Sardaigne vouloit toujours douter des intentions du Roi d'Espagne, il falloit lui envoyer la lettre du Roi d'Espagne au Roi de France: & dans le Conseil d'Etat du premier Juillet, on a lu des lettres de Turin, par lesquelles le Roi de Sardaigne faisoit de nouvelles propositions pour finir, mais qui montroient toujours quelque doute sur notre union avec l'Espagne.

J'ai lu un Mémoire fort court, par lequel je faisois voir bien clairement, qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que d'envoyer un courrier à *Vaugrenant*, pour déclarer au Roi de

Sardaigne qu'il étoit en ſon pouvoir d'entrer en poſſeſſion des avantages magnifiques & ineſpérés que la France & l'Eſpagne s'engageoient de lui procurer; que tout étoit poſſible, s'il vouloit profiter du temps que les troupes de l'Empereur étoient ſur les frontieres de Pologne; que ſi, ſur l'offre de faire arriver ſous Turin, dans le premier Septembre, quarante mille François & vingt mille Eſpagnols, le Roi de Sardaigne ne ſignoit pas le traité, on pourroit le regarder lié avec l'Empereur. Ces raiſons n'ont pu engager le Cardinal & le Garde des Sceaux à prendre un parti déciſif : cependant on a donné ordre à M. d'*Angervilliers* d'aller à Paris prendre des meſures pour la guerre; & on ne vouloit pas prendre celles qui ſeules mettoient en état d'en faire une utile & glorieuſe. 1733.

Le Marquis de Caſtelar m'ayant dit que, ſur les bruits de guerre qui commençoient à ſe répandre, il ſeroit très-poſſible que l'Empereur mît la main ſur Dom Carlos, je lui ai conſeillé d'envoyer un courrier en Eſpagne, pour que l'on mande à ce Prince de ſe *Dom Carlos.*

1733. rendre inceſſamment à Florence ; & j'ai preſſé encore le Cardinal & le Garde des Sceaux d'envoyer un courrier à *Vaugrenant*, mais inutilement.

Turin. *5 Juillet.* On a lu dans le Conſeil du 5, des dépêches pour Turin, qui expliquoient bien tous les avantages que l'on faiſoit au Roi de Sardaigne, & la néceſſité d'agir puiſſamment. On laiſſoit même le pouvoir à *Vaugrenant*, de céder le Lodeſan & le Crémonois.

Eſpagne. *Dom Carlos.* On a dépêché enfin un courrier à la Cour d'Eſpagne, pour l'informer que l'on eſt déterminé à la guerre, & afin qu'elle prenne les meſures convenables dans la conjoncture préſente, pour mettre Dom Carlos en ſûreté, & pouvoir agir de concert avec les armées de France.

Turin. *6 Juillet.* Je ſuis parti de Compiegne le même jour ; & le 6, j'ai écrit au Garde des Sceaux, qu'il falloit ſe mettre à la place du Roi de Sardaigne, auquel on promettoit plus qu'il n'avoit oſé eſpérer, mais auſſi qui pourroit tout perdre ; qu'ainſi on ne devoit pas compter de l'engager, qu'en lui faiſant voir l'Eſpagne totalement de concert avec la France, pour le mettre dans une

possession nette de ce qui lui étoit offert ; qu'il falloit donc lui envoyer copie de la lettre du Roi d'Espagne. 1733.

Pologne. J'étois venu passer six jours à Paris. M. d'*Angervilliers* m'y a mandé que les camps étoient rompus, & que l'on ordonnoit à tous les Colonels d'être à leurs emplois à la fin du mois d'Août. J'aurois désiré moins de démonstrations de guerre, pour pouvoir surprendre, lorsqu'elle seroit bien déterminée.

11 Juillet. J'ai trouvé, en arrivant à Compiegne le 11, le Maréchal de *Berwick* & M. d'*Angervilliers*, qui m'attendoient chez moi. Le premier m'a dit que le Cardinal lui avoit proposé le bombardement de Luxembourg, pour se venger des menaces de l'Empereur contre le Roi *Stanislas*. La Reine m'avoit confié, mais dans le plus grand secret, que le Primat, dès le moment de la mort du Roi Auguste, avoit conseillé au Roi Stanislas de se rendre diligemment à Dantzick, persuadé qu'il seroit aussi-tôt reconnu Roi de Pologne. Ce qui s'est passé à la Diete de convocation a bien fait voir que le Primat raisonnoit juste, puisque, pour éviter les oppositions de l'Empereur & de la

1733. Czarine, qui n'ont paru que depuis, il est indubitable que les Polonois se seroient hâtés de reconnoître *Stanislas*, & qu'il seroit remonté sur le trône dans le moment & par acclamations; mais il n'étoit pas d'usage de délibérer dans le Conseil du Roi.

Bombardement. *12 Juillet.* On a agité, dans le Conseil du 12, les opérations de guerre, & il fut proposé de bombarder Luxembourg, parce que le Cardinal disoit que bombarder n'étoit pas attaquer; que c'étoit seulement faire une espece d'affront, pour se venger des menaces de l'Empereur contre le Roi *Stanislas*. J'ai dit qu'il falloit agir sérieusement, ou rien, & j'ai donné un Mémoire circonstancié sur les raisons d'attaquer. Le Garde des Sceaux a paru déterminé à l'attaque de Kell, & puis il s'est rendu au sentiment du Cardinal, qui alloit à ne rien faire.

Castelar. Le Marquis de Castelar a été à l'extrémité, d'une colique, & n'a été hors de danger que le 14 Juillet.

Turin. *15 Juillet.* J'ai encore pressé, dans le Conseil du 15, de dépêcher un courrier à Turin, & faire voir clairement que, promettant au Roi de Sardaigne, de

concert avec l'Eſpagne, tout l'Etat de Milan, avec le Crémonois & le Lodeſan, avantages ſi grands, qu'il n'auroit jamais pu les eſpérer, il falloit en même temps lui en faire voir la ſolidité, & les moyens aſſurés de le mettre en poſſeſſion; ce qui ne ſe pouvoit qu'en faiſant arriver ſous Turin, au plus tard dans le premier Septembre, une armée de quarante mille hommes, laquelle auroit ordre de traverſer le Milanois, ſans faire d'autre ſiége que celui du château de Milan; & en même temps marcher au pied des Alpes, pour empêcher les Impériaux d'entrer en Italie. Cette propoſition n'a point paſſé au Conſeil; néanmoins je l'ai trouvée ſi importante, qu'étant obligé de faire un voyage à Paris, j'ai envoyé un courrier au Garde des Sceaux, pour le prier d'y faire réflexion, & de ne plus perdre de temps pour le mettre à exécution.

1733.

On a dépêché des courriers en Eſpagne, pour avertir que l'on eſt prêt à entrer en guerre, & pour que le Roi d'Eſpagne donne les ordres néceſſaires pour mettre en ſûreté la perſonne de

Eſpagne.

Dom Carlos, dont l'Empereur pourroit très-facilement s'emparer.

1733.

Irrésolutions. Mais à peine les courriers ont été dépêchés, que le Cardinal a marqué son irrésolution plus forte. Il étoit très-disposé à donner des sommes considérables au Roi de Sardaigne, à l'Electeur de Baviere, & à tous les Princes étrangers qui en demanderoient. J'ai représenté qu'il en arriveroit de ces sommes prodigieuses distribuées hors du Royaume, comme de plusieurs autres, qui avoient fait lever dans l'Empire des troupes, pour servir contre nous.

23 Juillet. Il n'y a eu de Conseil d'Etat que le 23. Le Cardinal l'a ouvert par la lecture d'un assez long Mémoire sur la guerre. Il représentoit la nécessité de soutenir la gloire du Roi sur les déclarations de l'Empereur, concernant les affaires de Pologne. Il a proposé une espece de nécessité d'attaquer, & s'est néanmoins réduit, ou au siége de Brisach, ou au bombardement de Luxembourg, par l'impossibilité d'en faire le siége, ou à l'attaque de Philisbourg, ou au fort de Kell, observant sur les deux derniers, qu'ils engageoient

l'Empire à la guerre. M. d'*Angervilliers* a parlé le premier, & a incliné, 1733.
non au bombardement, mais au siége de Luxembourg. J'ai cru Philisbourg ou Kell plus important, persuadé que l'Empire s'armera également pour Brisach & pour Luxembourg. Le Garde des Sceaux a été contre toute guerre, vu que nous n'avons pas d'Alliés; M. d'*Orléans*, pour attendre des nouvelles d'Espagne, de Turin & de Baviere.

La lecture des nouvelles d'Espagne Espagne.
ne s'est faite qu'après la délibération. *Rotembourg* ne nous faisoit espérer aucune conclusion d'un traité proposé dès le mois de Septembre précédent, promis par une lettre du Roi d'Espagne : & même il y a tout lieu de craindre que la Reine d'Espagne ne se lie avec l'Empereur; ce qui m'afflige mortellement.

Le Cardinal a chargé d'*Angervilliers* de travailler avec moi pour les dispositions de guerre : mais quelles dispositions faire, lorsqu'il est plus apparent que l'on aura les Rois d'Espagne & de Sardaigne contre que pour?

Dans le Conseil d'Etat du 29, on Turin.

n'a rien appris d'Espagne ni de Turin, 1733. ce qui fait espérer une prompte con- 29 & 31 Juillet. clusion des traités auxquels on travaille dans les deux Cours.

Il est arrivé, le 31, un courrier de Turin, par lequel on apprend que le Roi de Sardaigne consent à entrer en guerre dès cette année.

2 Août. On a délibéré, dans le Conseil d'Etat du 2 Août, sur des propositions, qui sont : Une armée de quarante mille hommes, quatre millions d'emprunt, cinq cent mille livres par mois de subsides, & un million tout à l'heure. La réponse a été à peu près telle qu'il la désiroit : seulement du temps pour les avances, des diminutions de subsides, & même qu'il jouiroit sur le champ de ses conquêtes. On a envoyé des courriers en Espagne & à Turin.*

Pologne. Le Comte de Saxe est venu me trouver le 3 : il m'a appris le traité signé de l'Empereur, avec l'Electeur son frere, aux conditions de soutenir la Pragmatique de l'Empereur, & que l'Empereur lui procurera la couronne de Pologne. Il m'a dit aussi que les troupes de l'Empereur étoient déjà

entrées en Pologne. Dès-lors tout paroît disposé à la guerre ; il faut la décision de l'Espagne : elle n'est pas douteuse, du moment que le Roi de Sardaigne traite avec nous, & que nous lui accordons tout ce qu'il demande. 1733.

J'ai travaillé, le 2 Août, avec M. d'*Angervilliers*, pour former l'armée qui doit entrer en Piémont, composée de quarante-cinq bataillons & soixante escadrons, faisant quarante mille hommes sur le pied complet; & le 3, partant pour Paris, j'ai écrit au Garde des Sceaux, pour lui faire voir l'extrême conséquence de pouvoir s'opposer aux secours que l'Empereur enverra infailliblement en Italie ; parce que, s'ils sont tels qu'ils puissent disputer la conquête du Milanois, il faut toujours craindre quelques changemens dans le Roi de Sardaigne, auquel l'Empereur offrira tout ce qui pourra le ramener à lui, rien n'étant si dangereux que d'être réduits à dépendre d'un Prince qui peut vous ôter toute votre subsistance, parce qu'il est maître des places de vos communications & des vivres ; & cette dépen- Italie.

1733. dance n'exiftera plus, quand l'armée du Roi fera au-delà du Mincio. J'ai quitté Compiegne, rien d'important ne pouvant être agité avant le retour des courriers dépêchés à Madrid & à Turin.

Commandement des armées.

12 Août.

J'ai reçu des lettres de *Rotembourg*, qui me mande que la défiance de la Reine d'Efpagne, de notre inaction, empêche encore la fignature du traité. Cependant on a déclaré le commandement de l'armée d'Allemagne, pour le Maréchal de *Berwick*; & l'on a appris, le 12, que les Officiers qui doivent fervir fous lui, feront déclarés inceffamment.

Pologne.

J'ai été voir la Reine, dont j'ai reçu des marques de bonté très-vives. Elle a voulu abfolument que je m'affoie pour l'entretenir, & m'a paru très-inquiete fur les intérêts du Roi fon pere.

Il eft certain que s'il s'étoit rendu à Dantzick dans le moment que l'on a appris la mort du Roi Augufte, il auroit été déclaré Roi, le Primat l'ayant demandé : ce qui n'a jamais été connu du Confeil.

On a appris que le Roi devoit aller à Chantilly, ce qui fe difoit depuis long-temps;

long-temps ; & le Garde des Sceaux m'a mandé qu'il n'étoit pas nécessaire que je revinsse à Compiegne, n'y ayant rien d'important. 1733.

Commandement.

La destination du Maréchal de *Berwick* a été très-mal prise du Public. Etant aux Tuileries, tous les gens de guerre m'ont marqué leur amitié, & leur douleur de ne me pas voir chargé du commandement des armées. Le Garde des Sceaux étant à Paris, & voyant ce murmure général, a déclaré que j'avois refusé le commandement, & l'a dit à tout ce qui étoit chez lui. Etant allé le voir ; il m'a dit qu'il l'avoit aussi déclaré. Je lui ai répondu : » Je dois dire que je n'ai pas refusé, » & vous pouvez dire que j'ai refusé, & nous dirons vrai tous deux. » Il est vrai que M. le Cardinal m'a » dit, il y a trois semaines, à Compiegne : Voudriez-vous vous charger de quelque chose de médiocre? » & je lui ai répondu : Vous avez » lu mes projets. Si vous ne voulez » pas les suivre, vous ne ferez, à la » vérité, rien que de médiocre, & je » ne me soucie pas de m'en charger «. Mais le murmure a continué au point

que le Cardinal, à son retour à Versailles, en a été étonné, & m'a prié à
1733. dîner le jour même de son arrivée.

Le Roi Le Roi a été deux jours à Chantilly. Il n'est revenu à Versailles que le 19 Août, & dès le 20 il a été coucher à la Muette. La Reine en a été assez piquée, & m'a fait part de son chagrin.

Stanislas. Le Roi *Stanislas* & la Reine sa femme m'ont comblé d'assurances de leur amitié. Je n'ai pas voulu les voir avant le retour du Roi, parce que je savois que le Cardinal ne leur disoit pas exactement les nouvelles de Pologne, dont j'avois connoissance. *Monty* avoit mandé que le Roi Stanislas se rendît diligemment à Dantzick, & qu'il seroit élu, & que, s'il différoit, il couroit risque de ne l'être pas. Ce Prince dit à la Reine sa fille, qu'elle auroit dû me dire que le Primat avoit mandé qu'il se rendît incessamment à Dantzick, parce que j'aurois appuyé dans le Conseil les bonnes raisons du Primat.

Turin. *23 Août.* On a lu, dans le Conseil du 23, des lettres de *Vaugrenant*, qui fait espérer la conclusion du traité; & même le Marquis d'Ormea avoit fait

partir un homme ſecrétement de Turin, pour attendre à Chambery le traité rédigé qu'on lui porteroit inceſſamment, & qu'il feroit paſſer en France. 1733.

Les lettres d'Eſpagne marquent toujours l'incrédulité de la Reine d'Eſpagne, qui n'eſt pas aſſez combattue par *Rotembourg*. J'ai été chargé de lui écrire, & de l'aſſurer poſitivement que l'on eſt prêt à entrer en action. *Eſpagne.*

On a lu, dans le Conſeil du 26, les réponſes à nos Ambaſſadeurs. Celle à *Rotembourg* eſt un ordre bien poſitif d'aſſurer le Roi & la Reine d'Eſpagne, que l'on eſt prêt à entrer en guerre, & à ſuivre tous les projets que l'Eſpagne nous propoſe; & que, bien que le traité ne ſoit pas ſigné, on regarde la lettre du Roi d'Eſpagne comme un engagement auſſi réel que le traité même. Il y a quelque apparence que les lettres de Pologne ne ſont pas favorables au Roi *Staniſlas*. Celles de Vienne ne marquent rien de précis ſur les ordres donnés aux troupes de l'Empereur & de l'Empire. *Eſpagne; Pologne & Vienne. 26 Août.*

On a lu, dans le Conſeil du 30, les propoſitions du traité de Turin, par leſquelles il paroît que le Roi de *Turin, 30 Août.*

Sardaigne veut être maître de tout. 1733. M. d'*Angervilliers* m'avoit apporté à neuf heures du matin les articles de ce traité. J'y a trouvé tant de choses pénibles, que j'ai fait sur le champ un petit Mémoire, que j'ai lu, avant le Conseil, au Cardinal & au Garde des Sceaux. Il a été résolu que l'on s'assembleroit l'après-midi chez moi : j'ai insisté sur les inconvéniens ; mais le temps étoit trop court, pour les examiner bien attentivement. Je ne me suis pas opposé au pouvoir que l'on donnoit à *Vaugrenant*, de conclure ; mais tout ce que demande le Roi de Sardaigne est si dangereux, que j'ai fait un Mémoire, pour expliquer au long les périls du traité. Je n'ai pu le lire au Conseil ; mais j'en ai remis une copie au Cardinal, & une autre au Garde des Sceaux, toutes deux signées de moi.

Espagne. 2 Septembre. Dans le Conseil du 2 Septembre, on a lu des lettres de *Rotembourg*, par lesquelles le Roi & la Reine d'Espagne demandoient toujours la guerre, & que la France attaquât l'Allemagne, ou que l'on transportât des troupes en Italie par mer, si l'on ne pouvoit avoir

le Roi de Sardaigne ; & jusque là point de traité signé, & nuls pouvoirs envoyés. La Reine d'Espagne disoit à *Rotembourg* : » Le Roi ni moi ne » sommes pas enfans de la peur, & » les grandes entreprises ne nous em- » barrasseront pas «. 1733.

La Hollande paroît disposée à la neutralité. On a des nouvelles du Roi *Stanislas*, lequel traverse l'Allemagne, déguisé, & dont le voyage a été tenu fort secret. *Stanislas.*

Dans le Conseil d'Etat du 20, on a lu des lettres de *Vaugrenant*, qui apprennent que le traité n'est pas encore signé, que le Roi de Sardaigne demande que l'on n'attaque aucune place de l'Empire. Cela a fait différer l'ordre prêt à partir, pour faire le siége de Kell. Le Maréchal de *Berwick* avoit déjà fait sortir toute l'artillerie, mettre les ponts de bateaux sur les haquets, enfin publié le dessein de passer le Rhin. On a dépêché un courrier à Turin, pour faire cesser les difficultés, & on a fait marcher toutes les troupes vers les frontieres de Savoie & de Piémont. *Turin.* 20 *Septembre.*

A onze heures du soir du 20, on a *Pologne.*

reçu un courrier de *Monty*, qui nous
1733. apprend l'élection, faite le 12, du Roi *Stanislas*; que tous les Palatinats ont passé la Vistule, & paroissent disposés à s'opposer aux Moscovites.

Commandement en Italie.
27 Septembre.

Le Cardinal m'ayant prié à dîner, m'a parlé du désir qu'a le Roi, & lui aussi, que je veuille bien me charger du commandement de l'armée d'Italie; mais que ce ne sera cependant qu'avec peine qu'il verroit ma santé exposée à une guerre d'hiver. J'ai répondu : « Lorsqu'on voudra me confier des affaires aussi importantes, » je compterai toujours ma vie pour » peu, & je ne craindrai ni les in» commodités pour ma santé, ni les » périls de la guerre. J'attendrai » donc avec soumission ce que le Roi » me fera l'honneur de me dire «. Le 27 Septembre, après le Conseil, le Roi m'a parlé lui-même du désir qu'il avoit de me voir commander son armée d'Italie. J'ai répondu comme je devois à cette marque de confiance, faisant néanmoins connoître que je ne m'aveuglois pas sur les difficultés qui venoient de la chose même, & aussi de mon âge. Il a été résolu que

ma destination demeureroit secrete.

1733.

Dans le Conseil d'Etat du 4 Octobre, il a été résolu de faire passer le Rhin, & d'attaquer le fort de Kell; mais d'en différer les ordres jusqu'à ce qu'on ait appris les dernieres intentions du Roi de Sardaigne, qui s'est opposé à cette résolution.

Siége de Kell. 4 Octobre.

On a lu, dans le Conseil d'Etat du 7, un Manifeste pour déclarer la guerre à l'Empereur, qu'on chargeoit d'être agresseur, par les secours donnés à l'Electeur de Saxe. Il est cependant réel que les troupes de l'Empereur ne sont pas entrées en Pologne, & que ce sont celles de la Czarine.

Manifeste. 7 Octobre.

Dans ce même Conseil, on a lu une lettre de *Monty*, qui apprenoit de grands changemens. Tous les Polonois s'étoient retirés après l'élection. J'ai dit: » Je suis surpris que les Palatins, qui ont élu unanimement, » voyant les Moscovites marcher pour » s'opposer à l'élection, n'aient pas » marché pour les combattre, ainsi que » les Polonois, qui se sont joints à » ces Etrangers «. Les Gazettes de Hollande disent que le Roi *Stanislas* a préféré les voies de la douceur, pour

Pologne.

ramener ceux-ci. Elles ont été inutiles; & on a appris, dans le Conseil suivant, que tous ont abandonné le Roi de Pologne, qui se retire à Dantzick, incertain même s'il y sera reçu.

1733.

Les nouvelles suivantes ont été plus favorables au Roi *Stanislas*. On sait que son parti se soutient à Varsovie. La maison des Ambassadeurs de Saxe a été attaquée. Enfin ses serviteurs se mettent en état de soutenir son parti.

La dignité de Maréchal-Général.

19 Octobre.

On me presse de partir; & j'ai donné au Garde des Sceaux un Mémoire, par lequel je demande, avant que de partir, des graces distinguées, qu'il est aisé de deviner: & le 19, M. d'*Angervilliers*, Ministre de la guerre, m'a été envoyé par le Roi, pour me dire que ne pouvant faire de Connétable, il me donne la Charge de *Maréchal-Général de France*, qui me donne le commandement sur tous les Maréchaux de France, quand il y en auroit de plus anciens que moi, avec plusieurs autres prérogatives, & dix mille écus d'appointemens. Je me suis rendu, d'autant plus que le commandement qu'on m'offre est si important, que je ne crois pas pouvoir refuser à mon Roi

& au Roi d'Espagne, tant qu'il me reste une goutte de sang dans les veines, les services qu'ils me demandent. 1733.

LE Maréchal de Villars étoit sur son déclin; mais ce déclin étoit celui d'un grand homme : c'est pourquoi le peu qui nous reste à dire de lui, pourra encore intéresser (*a*). Il quitta Fontainebleau le 25 Octobre. Le Cardinal Ministre & toute la Cour, présens à son départ, s'empresserent de lui donner des espérances, dont il accepta avec confiance l'heureux augure (*b*). Les ac-

---

(*a*) Comme le Maréchal, âgé & infirme, ne pouvoit diriger que de loin les opérations militaires, nous n'entrerons pas dans ce détail; & nous nous bornons à ce qui lui est personnel. Nous le tirons, tant du Journal de Verdun, que des Mémoires imprimés, dont le Rédacteur a pu savoir des témoins mêmes ce qu'il raconte.

(*b*) Il dîna chez le Cardinal Ministre, & en montant dans sa chaise de poste, il lui dit devant toute la Cour : *Dites au Roi » qu'il n'a qu'à disposer de l'Italie, je m'en » vais la lui conquérir* «. Mem. tom. 3. p. 239. Nous nous abstenons de prononcer sur cette jactance, que nous sommes portés à ne pas croire.

1733. clamations des peuples l'accompagnerent dans toutes les villes par lesquelles il passa pour aller en Italie ; & les trois Reines qu'il alloit servir, firent, comme de concert, à ce vieux Guerrier un présent qui lui rappeloit les beaux jours de sa jeunesse (*a*).

Arrivé à Turin le 6 Novembre, il ne s'y arrêta que pour saluer la Reine, & joignit, le 11, le Roi de Sardaigne, qui avoit déjà commencé la campagne avantageusement. Les troupes Françoises & Sardes firent des conquêtes rapides sous leurs deux Chefs. Le Milanois, le Lodesan, & une partie du Mantouan furent soumis avant la fin de l'année, avec la plus grande facilité, comme l'avoit promis le Maréchal dans le Conseil du 7 Juin, dont nous avons parlé. Il ne s'agissoit plus que de remplir la seconde partie

(*a*) *Ibid.* pag. 239 & 40. La Reine de France lui mit une cocarde à son chapeau : celle d'Espagne lui en envoya une à Lyon ; & celle de Sardaigne lui en attacha une ellemême à Turin. Il dit à cette derniere : » *Voilà mon chapeau orné d'un vol de Rei-* » *nes, qui me rendra heureux dans mes entre-* » *prises pour les trois Couronnes* «.

de son projet, qui étoit de » marcher » avec diligence au pied des Alpes, » & d'empêcher l'entrée des troupes » de l'Empereur en Italie «; mais le Roi de Sardaigne, satisfait de la conquête du Milanois, dont on lui avoit promis la jouissance, crut qu'il suffisoit de s'y fortifier, pour s'en assurer la possession. Il distribua les troupes Françoises & les siennes dans les villes & les différens postes, le long des rivieres du côté où se rassembloient les troupes Impériales. 1733.

Le projet du Maréchal étoit d'avancer toujours au-delà de ce qu'on vouloit conserver, persuadé qu'il n'y a pas de meilleure maniere de couvrir un pays conquis, que de conquérir encore plus loin. Il alla à Turin remontrer au Roi, combien l'inaction où on restoit devenoit dangereuse (a). En effet, les ennemis n'étant pas molestés, se fortifierent à leur aise derriere les places qu'on leur avoit laissées, & se présenterent au nombre de qua- 1734.

(a) Le 24 Février, le Maréchal ouvrit le bal avec la Reine de Sardaigne à Turin. Journal de Verdun, vol. de 1734, p. 286.

1734. rante mille hommes, vers la fin d'Avril, sur les frontieres du Milanois, &, malgré les soins & la vigilance du Maréchal, à qui l'âge ne permettoit pas une surveillance personnelle, ils déroberent, le 2 Mai, un passage sur le Pô. Cette surprise occasionna une escarmouche, dans laquelle le Maréchal fit, pour ainsi dire, ses dernieres armes.

Dans le dessein d'examiner de près si on ne pourroit pas profiter d'un mouvement des ennemis pour les attaquer; il s'étoit avancé hors de la vue de l'armée avec le Roi de Sardaigne, escorté seulement de quatre-vingt Grenadiers & de ses Gardes. Tout à coup ils se trouverent en tête quatre cents hommes qui firent feu sur eux. Le Roi craignit d'abord que ce ne fût une embuscade, & parloit sans doute de se retirer, puisque le Maréchal lui dit: » Il ne faut songer qu'à sortir de » ce pas. La vraie valeur ne trouve » rien d'impossible. Il faut, par notre » exemple, donner du courage à ceux » qui en pourroient manquer (*a*) «.

(*a*) Tome 3 des Mémoires, page 2 2.

Aussi-tôt il charge avec tant d'ardeur, qu'il ébranle les ennemis. Se voyant si vivement attaqués, ils fuient, & laissent sur le champ de bataille cinquante morts & trente prisonniers. 1734.
» M. le Maréchal, *lui dit le Roi*
» *après l'action*, je n'ai pas été surpris
» de votre valeur, mais de votre vi-
» gueur & de votre activité. Sire, *ré-*
» *pondit-il*, ce sont les dernieres étin-
» celles de ma vie; car je crois que
» c'est ici la derniere opération de
» guerre où je me trouverai; &

C'est ainsi qu'en partant je lui fais mes adieux.

En effet, soit besoin de repos, soit chagrin de voir mener les affaires autrement qu'on n'en étoit convenu, soit l'un & l'autre, il avoit demandé permission de retourner en France, & l'avoit obtenu. Sans doute le Roi de Sardaigne ne fut pas fâché d'être débarrassé de ses rémontrances; & il le lui fit trop sentir, car, lorsque le Maréchal, en prenant congé, lui marqua son regret de n'avoir pas conservé ses bonnes graces, au lieu de répondre quelques mots obligeans au com-

1734. pliment d'un vieillard si digne d'égards, le Roi se contenta de lui dire: » M. le Maréchal, je vous souhaite » un bon voyage «.

Il partit du camp de Bozolo le 27 Mai, le cœur blessé & déjà frappé de la maladie qui l'arrêta à Turin. Ce fut le terme de ses courses & de ses travaux. Son mal, qui étoit une défaillance générale, empira, & ne laissa bientôt plus d'espérance. Il fut des premiers à s'appercevoir de son état, & dès-lors toutes ses pensées se tournerent vers la mort. Villars, qui l'avoit bravée si souvent dans les combats, la vît approcher a pas lents sans s'effrayer. Cependant, s'il en avoit eu le choix, vraisemblablement il lui auroit désiré une marche plus prompte. On peut le conjecturer par l'exclamation si connue qui lui échappa, lorsqu'on lui apprit que le Maréchal de *Berwick* venoit d'être tué, devant Philisbourg, d'un boulet de canon: » Cet homme, *s'écria-t-il*, » a toujours été heureux (*a*) «. Il avoit montré cette maniere de penser quel-

(*a*) On ne conçoit pas trop comment le

ques mois auparavant au siége de Pisigithone. Un Officier lui représentoit qu'il s'exposoit trop. » Vous auriez raison, *lui répondit-il*, si j'é-
» tois à votre âge; mais à l'âge où
» je suis, j'ai si peu de jours à vi-
» vre, que je ne dois pas les ména-
» ger, ni négliger les occasions qui
» pourroient me procurer une mort
» glorieuse que doit ambitionner un
» vieux Général d'armée (*a*) «. Si la sienne ne fut pas glorieuse dans son opinion, elle fut du moins tranquille & chrétienne. Il mourut le 17 Juin à Turin, dans la même chambre, dit-on (*b*), où il étoit né quatre-vingt-quatre

1734.

Maréchal de Villars a pu savoir la mort du Maréchal de Berwick. Celui-ci a été tué devant Philisbourg le 12 Juin 1734. Villars est mort à Turin le 17. Quand le courrier seroit parti au moment de la mort de Berwick, auroit il pu arriver assez tôt, pour occasionner cette exclamation en mourant. Je pense qu'il faut la mettre au nombre de tant d'autres fanfaronades qu'on lui a prêtées.

(*a*) Mémoires, tome 3, page 257.

(*b*) Voyez, page premiere du premier tome, ce que nous avons remarqué sur le lieu de sa naissance.

ans auparavant, lorſque ſon pere y
1734. étoit Ambaſſadeur.

Le Maréchal de Villars étoit homme de grand ſens, droit & vrai, excellent citoyen, ſujet fidele, Général auſſi vaillant qu'habile. Ces qualités principales, & les autres qui conſtituent l'homme digne de l'eſtime de la Poſtérité, ſe marquent dans tout le cours de ſa vie, dont je vais mettre un abrégé ſous les yeux (*a*). Ses actions le loueront mieux que ne feroient mes paroles.

Louis-Hector, Duc de Villars, Pair de France, Grand d'Eſpagne de la premiere Claſſe, Miniſtre d'Etat, Maréchal-Général des Camps & Armées de Sa Majeſté, Doyen des Maréchaux de France, Chevalier des Ordres du Roi & de celui de la Toiſon d'or, Gouverneur & Lieutenant-Général de Provence, Gouverneur des Ville, Citadelle & Forts de Marſeille, & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, eſt mort à Turin le 17 Juin

(*a*) Cet abrégé eſt tiré tout entier du Journal de Verdun, au mois d'Août 1734, page 157.

1734, dans la quatre-vingt-quatrieme année de son âge, étant né au mois de Mai 1651. Sa vie a été remplie d'événemens illustres, que j'indiquerai dans l'ordre des temps, avec les charges & les dignités dont ses services ont été successivement récompensés. 1734.

Il commença à servir en 1671; fut l'année suivante Aide de Camp du Maréchal de *Bellefonds* son cousin, & obtint en 1673 la Cornette des Chevaux-Légers de Bourgogne. Il quitta cette compagnie au mois d'Août 1674, lorsqu'elle fut mise sous le titre de Gendarmes Bourguignons, & le Roi lui donna un des trois Régimens dont les Colonels avoient été tués à la bataille de Senef. Il avoit été blessé, mais légérement, à cette bataille. Il se trouva, les années suivantes, à plusieurs siéges. En 1677, il attaqua, sous les ordres du Maréchal de *Créquy*, & battit l'arriere-garde de l'armée de l'Empereur, dans la vallée de Quekembach, au passage de la Kinche.

La paix fut conclue l'année suivante à Nimegue. Au commencement

de l'année 1687, le Marquis de *Villars* fut envoyé à Vienne, pour complimenter l'Empereur sur la mort de l'Impératrice Eléonore sa belle-mere. Il se rendit ensuite en Hongrie, & se trouva auprès de l'Electeur de Baviere à la bataille de Dersan. De retour en France, il obtint, au mois de Septembre 1688, la charge de Commissaire-Général de la Cavalerie.

1734.

La guerre qui recommença alors, lui procura de nouvelles occasions de se signaler. Le Roi lui donna le commandement d'un corps d'armée, pour garder les lignes du côté de Tournai. Il se trouva, en 1691, au combat de Leuze; & ayant été envoyé en 1692 en Allemagne, pour servir sous les ordres du Maréchal de *Lorges*; il défit les troupes du Comte de la *Lippe*, & celles du Prince Administrateur de *Wirtemberg*, qui se rendit à lui.

L'année suivante, il servit en qualité de Maréchal de Camp sous le Maréchal de *Boufflers*; & ayant été fait Lieutenant-Général au mois de Mai 1693, il retourna en Allemagne, & défit l'arriere-garde de l'armée Impé-

riale ſoutenue par le Prince de *Bade*.
Le Roi lui donna le Gouvernement 1734.
de Fribourg. Il ſe trouva ènſuite à pluſieurs ſiéges de places, juſqu'à la paix de Riſwik.

Pierre, Marquis de *Villars* ſon pere, mourut le 20 Mars 1698. Il étoit Chevalier des Ordres du Roi & Lieutenant-Général de ſes armées. L'année ſuivante Louis-Hector étant à Vienne, en qualité d'Envoyé extraordinaire auprès de l'Empereur, y ſoutint avec beaucoup de fermeté la dignité de ſon caractere.

La guerre s'étant renouvellée, le Roi lui donna, en 1702, le commandement d'un corps d'armée en Allemagne. Il ne tarda pas à juſtifier la confiance dont le Roi l'honoroit. Il paſſa le Rhin ſur un pont qu'il fit conſtruire près d'Huningue, malgré les retranchemens des ennemis, remporta ſur eux, le 14 Octobre, une victoire complette à Fridlingue, & les contraignit de repaſſer le Rhin, en deçà duquel ils s'étoient flattés de pouvoir prendre les quartiers d'hiver; ce qui lui valut la dignité de Maréchal de France, dont les lettres fu-

rent expédiées le 20 du même mois d'Octobre.

1734. Il repassa le Rhin au mois de Février de l'année suivante, dissipa les troupes que le Prince de *Bade* avoit assemblées pour s'opposer à son passage, le contraignit d'abandonner plusieurs forts, avec l'artillerie qu'il y avoit fait placer, prit le fort de Kell le 9 Mars, joignit l'Electeur de Baviere à Dutlingen, & gagna avec lui, le 20 Septembre, la bataille d'Hochstet sur le Comte de *Stirum*. En 1704, il apaisa en très-peu de temps les troubles de Sevennes, & rétablit la tranquillité en Languedoc.

Le 21 Janvier 1705, le Roi l'honora de la dignité de Duc, à mettre sur une terre à acquerir, & du collier de ses Ordres, le 2 Février suivant. Il eut le commandement de l'armée sur la Moselle: c'étoit l'endroit le plus exposé aux entreprises de l'ennemi, fiers de la victoire remportée par eux à Hochstet le 13 Juillet 1704, & de la prise de Landau. Le Prince de *Bade* & le Duc de *Marlboroug* commandoient leur armée, qui étoit trés-nombreuse. Mais le Maréchal de *Vil-*

lars, par des mouvemens savans, déconcerta leurs projets. Au mois de Septembre, furent expédiées des lettres, par lesquelles le Roi met le titre de Duc qu'il lui avoit accordé, sur la terre de Vaux-le-Vicomte, qu'on a appelé depuis Vaux-le-Villars. 1734.

Il eut encore, en 1706, le commandement de l'armée d'Allemagne, & contraignit les Impériaux, sur qui il eut divers avantages, de repasser le Rhin. En 1707, il força les lignes de Stolhoffen, obligea les Allemands de fuir par-tout devant lui, mit à contribution le Palatinat & la plus grande partie de la Souabe & de la Franconie, & répandit de tous côtés la terreur & l'effroi. Il commanda en 1708 l'armée du Dauphiné, où il empêcha le Duc de Savoie de pénétrer.

Le Roi lui donna, en 1709, le commandement de l'armée de Flandres; & cette campagne est célebre par la bataille de Blangies ou de Malplaquet, qui se donna le 11 Septembre. Une blessure qu'il y reçut, l'obligea de se retirer avant la fin de l'action. Le même mois de Septembre, le Roi le créa Pair de France. Il fut reçu au Parle-

ment le 10 Avril 1710; & au commencement de Juillet de la même année, il obtint le Gouvernement & la Lieutenance-Générale des Villes, Pays & Evêchés de Metz & Verdun, avec le Gouvernement particulier de la Citadelle de Metz.

1734. Il commanda encóre en Flandres en 1710 & 1711. Nous nous tenions alors sur la défensive. Le 24 Juillet 1712, il força le camp des ennemis près de Denain, & par-là il les obligea de lever le siége de Landrecie. Puis il prit Marchienne le 28 Juillet, le fort de Scarpe le 27 Août, la ville de Douai le 8 Septembre, le Quesnoy le 4 Octobre, & Bouchain le 17. Les garnisons de toutes ces places furent faites prisonnieres de guerre. Au même mois d'Octobre, au lieu du Gouvernement de Metz & Verdun, le Roi lui donna celui de Provence avec le Gouvernement particulier de Marseille, vacant par la mort du Duc de *Vendôme*.

L'année suivante, il commanda en Allemagne, prit Landau le 20 Août, & fit la garnison prisonniere de guerre, força, le 20 Septembre, le Général

Vaubonne, & le défit dans son camp retranché à Etlinghen, prit la ville de Fribourg le premier Novembre, le fort & les châteaux le 16, y fut blessé d'une pierre à la hanche, & en fut nommé Gouverneur. Ayant été nommé ensuite Ambassadeur Plénipotentiaire pour la paix avec l'Empereur & l'Empire, il se rendit à Rastad; & après plusieurs conférences avec le Prince Eugene, il signa le traité le 6 Mars 1714. Le 20 du même mois, il reçut par les mains de M. le Duc de Berri, le collier de l'Ordre de la Toison d'or, que le Roi d'Espagne lui avoit envoyé dès l'année précédente. Il obtint en même temps, pour son fils, la survivance du Gouvernement de Provence, fut reçu Membre de l'Académie Françoise le 23 Juin; & étant allé quelque temps après à Bade, il y signa, le 7 Septembre, le traité de la paix générale. 1714

Au mois de Septembre 1715, il fut nommé Conseiller du Conseil de Régence, & Président du Conseil Royal de la guerre. Il représenta le Connétable, en 1722, à la cérémonie du Sacre; & l'année suivante, il fut

fait Grand d'Eſpagne de la premiere
1734. Claſſe. Dans la ſuite, le Roi le nomma Miniſtre d'Etat. Le 18 Octobre 1733, le Roi lui conféra le titre de Maréchal-Général de ſes Camps & Armées, & le nomma ſon Ambaſſadeur Extraordinaire auprès du Roi de Sardaigne.

Il partit de Fontainebleau le 25 du même mois, pour aller prendre le commandement des troupes du Roi en Italie. La célérité avec laquelle le Roi de Sardaigne & lui firent la conquête du Milanois, eſt connue de tout le monde. Les fatigues de cette campagne, continuée juſqu'au milieu de l'hiver, ayant infiniment altéré ſa ſanté, il partit de l'armée le 27 de Mai avec la permiſſion du Roi, & arriva le 3 Juin à Turin, où il mourut le 19, après avoir reçu ſes Sacremens, & montré dans ſes derniers momens une fermeté digne des ſentimens qu'on lui avoit toujours connus.

Il ſeroit difficile de trouver une vie plus remplie.

LETTRE du 9 Mars 1703, à M. de Chamillard, sur le siége du Fort de Kell.

JE reçois, Monsieur, la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire du 5, dans laquelle je trouve deux mots de votre main, qui contiennent un ordre de Sa Majesté de suivre en tout le projet de M. de Vauban. Il est très-heureux, pour le bien du service du Roi, que cet ordre ne soit pas venu plutôt : car, comme j'avois l'honneur de mander à Sa Majesté, que sur le récit qui m'a été fait de ce projet, quelque respectables que soient les sentimens de M. le Maréchal de Vauban, je ne les aurois pas suivis, il est bien différent de les voir appuyés d'un ordre exprès de Sa Majesté de s'y conformer.

Il m'est revenu, Monsieur, que sur les premieres nouvelles de ma conduite dans ce siége, MM. les Maréchaux que je ne nomme pas, soutenus de MM. les Courtisans que je ne nomme pas non plus, ont publié que je m'en

faisois accroire, & que par une opiniâtre présomption, donnant tout à la fortune, je ferois des fautes capitales dans une sorte de guerre qu'un homme, élevé dans la Cavalerie, ne doit pas entendre parfaitement.

Je pourrois leur dire que, quoiqu'élevé dans la Cavalerie, j'ai peut être plus vu d'affaires d'Infanterie que la plupart de nos Fantassins. Sa Majesté elle-même voudra peut-être bien se souvenir qu'au siége de Mastricht sa bonté l'ayant portée à défendre expressément à tous les Volontaires d'aller aux attaques sans sa permission, je crus que cette permission qu'on lui demandoit en foule, & refusée à plusieurs, non sans quelques brocards du Courtisan, n'étoit pas une grace à demander. Je menai donc à l'attaque de la demi-lune huit ou dix jeunes Gendarmes de la Compagnie dans laquelle j'étois Enseigne, & ils servirent utilement. Sa Majesté me gronda, mais avec une bonté qui m'excusa dans le fond; & je pris la liberté de lui dire, que les Officiers de Cavalerie devoient aussi apprendre l'Infanterie.

J'ai pratiqué cette maxime autant

que je l'ai pu, & Mestre de Camp de Cavalerie, je n'ai guere manqué d'attaquer de contrescarpes ni d'assauts. Je me suis même trouvé à celui du fort de Kell, que nous venons de prendre.

Je vous demande pardon, Monsieur, de cette digression que j'ai cru nécessaire, afin que vous ne me croyiez pas un parfait ignorant sur les siéges; & j'aurai l'honneur de vous dire que, quoique dans celui-ci je ne me sois pas trouvé de l'opinion de la plupart des Ingénieurs, je les ai pourtant forcés tous d'avouer dans la suite, que la mienne étoit fondée sur la raison, dont je suis toujours les principes, autant qu'il m'est possible, ne donnant à la fortune que par une nécessité indispensable.

Je vais donc reprendre le commencement du siége dans la conduite duquel les connoissances parfaites du sieur *Terrade*, qui a bâti la place, m'ont été d'un grand secours.

C'est par lui que j'ai su que la branche droite du grand ouvrage à corne, déjà sapée par le Rhin, étoit accessible par le côté du Rhin même, qui,

dans les basses eaux, s'éloigne de la pointe de plusieurs toises.

C'est lui qui m'a appris aussi que par la négligence des ennemis, l'écluse qui est à la pointe du demi-bastion, étoit ensablée de plus de trois pieds, & que le fossé à la face de ce demi-bastion étoit entierement sec.

Ce sont ces connoissances qui m'ont déterminé à attaquer & cette branche & cette face. On n'a rien oublié pour me faire commencer par une redoute maçonnée, qui est entre le demi-bastion de la gauche & une grande demi-lune. Et effectivement, je sais que quand une garnison est foible, & que l'Infanterie des assiégeans est nombreuse, l'on ne peut trop embrasser de terrein, ni faire trop d'attaques. Mais je sais aussi que quand il y a quatre mille hommes de pied dans une place excellente, & que pour attaquer je n'en ai pas quatorze mille effectifs, que mes attaques partagées par divers bras du Rhin, de la Schutter & de la Kinche, je suis nécessité à monter près de cinq mille hommes de garde de tranchée; & dans une saison comme

celle-ci, c'eſt mettre mon Infanterie ſur les dents en dix jours. Voilà ma premiere raiſon pour n'avoir pas embraſſé tout l'ouvrage à corne. Elle a été fortifiée par la molleſſe que j'ai remarquée dans les ennemis, & par la néceſſité d'abréger, quand on en a d'auſſi dangereux à craindre que la ſaiſon, & toutes les forces que raſſembloit le Prince de Bade.

Cette molleſſe des ennemis, reconnue dans les deux premiers jours de tranchée, m'a donc fait prendre le parti de faire conduire un boyau entre les deux redoutes de l'iſle. On vouloit me faire embraſſer la premiere; & pour moi, je penſois que la premiere redoute ſe voyant coupée, ne tiendroit pas; & à la vérité, au premier coup de canon que l'on tira, ceux qui la gardoient l'abandonnerent. Je fis avancer, autant qu'il fut poſſible ſur l'autre redoute, ayant moi-même tracé une batterie dont quelques pieces pouvoient battre cette redoute, & les autres la branche de l'ouvrage à corne: Mais cette batterie, par la faute du Commiſſaire qui en étoit chargé, fut placée dans le boyau, pour plus grande

sûreté des Travailleurs, ainsi enterrés de quatre pieds sans aucune embrasure qui vît la redoute. Je reconnus cette faute dès le matin; je réprimandai vivement le Commissaire qui l'avoit faite; je fis promptement raccommoder les embrasures de jour, avec peu de péril, les ennemis faisant un médiocre feu; & dès le premier coup de canon tiré sur cette redoute, nous les vîmes ébranlés, & songer à s'en retirer. J'y envoyai les premiers soldats du régiment Dauphin que je trouvai dans le boyau qui en étoit le plus voisin, & nous l'occupâmes.

Si la batterie que je vous ai fait remarquer être trop enfoncée, avoit été exécutée & placée selon mes ordres, dès ce moment on battoit en breche la branche. M. le Comte du *Bourg* avoit montré, dès la veille, un endroit pour placer quatre pieces, qui firent un grand effet, & l'on en mit sept autres, qui ne tirerent que le jour d'après. Pendant ce temps-là je faisois continuer l'attaque de la droite, & me trouvant assez près de la contrescarpe, je la fis attaquer encore malgré l'opinion des Ingénieurs. Elle fut emportée avec

peu de perte. L'attaque de la gauche étoit principalement pour battre la branche, & par celle de la droite nous marchions à cette branche, de maniere que, la contrescarpe prise, nous nous trouvions au pied du bastion, & que l'on pouvoit aller à la breche de la branche par manche de bataillon ; parce qu'un petit ouvrage qui voyoit cette branche, avoit été ruiné par une batterie, placée à la droite de ce qu'on appeloit autrefois le Fort de Capille, qui voyoit à revers le petit ouvrage & les deux tiers de l'ouvrage à corne.

On dira : Mais la raison veut-elle que l'on attaque par un point ? Je n'attaquois pas par un point, puisqu'en deux jours il y avoit quarante toises de breche à la branche, & une de dix toises à la face, dont on ne se servit que quand les premiers Grenadiers furent montés, & que l'on reconnut la demi-lune abandonnée.

M. le Comte du *Bourg*, après avoir fait connoître la breche par un jeune Irlandois, nommé *Maxfil*, qui a servi d'Ingénieur, & de bon Ingénieur, m'envoya dire qu'elle étoit praticable. J'allai sur le champ la reconnoître moi-

même, & je fis les dispositions nécessaires pour l'assaut. Comme elles achevoient d'être écrites, les Ingénieurs vinrent me proposer encore de différer. Mais trouvant plus de foiblesse que de solidité dans leurs raisonnemens, j'allai moi-même parler aux Grenadiers, & fis marcher.

Les ennemis ne se présenterent pas même pour défendre la breche. L'ouvrage à corne fut emporté sans essuyer un seul coup, & il n'y eut de feu qu'en occupant la gorge de l'ouvrage, qui se trouva naturellement retranché en notre faveur, par la muraille qui le fermoit au côté du fort, & que l'ennemi avoit commencé à rompre dès le matin. Le sieur de *Blanzy*, Ingénieur, fit très-bien dans cette occasion.

J'aurai l'honneur de vous dire que dans le temps qu'on attaquoit l'ouvrage à corne, on fit une fausse attaque par l'isle. Les ennemis avoient fait une petite digue, pour communiquer du fort à ces ouvrages de l'isle; les Grenadiers de Provence allerent droit à la contrescarpe, & le sieur *Morcan* les mena jusqu'à la petite demi-lune qui couvre la porte du fort.

Cet ouvrage emporté, c'étoit avoir exécuté les trois quarts de l'entreprise. Il falloit achever, & je suivois toujours mon premier principe, qui est de ne pas donner à un ennemi étonné le temps de reprendre vigueur. Nous pouvions occuper toute la digue, depuis l'extrémité de la même branche droite, commençant à une écluse qui va de cette branche à la digue, jusqu'à la porte du fort qui regarde le Rhin. Je l'avois ordonné, mais on se contenta d'exécuter une partie de mes ordres. Pendant que l'on travailloit à ce logement, on logea aussi quatre pieces dans la gorge de l'ouvrage à corne. J'avois commandé que l'on en plaçât deux sur le rempart de l'ouvrage qui dominoit, & qui voyoit toute la contrescarpe à revers; cependant cela ne fut exécuté que la seconde nuit. Après la prise de l'ouvrage, il falloit placer une batterie sur la digue. M. le Comte du *Bourg* & *Terrade* s'opiniâtrerent à un chemin, malgré l'avis encore des Ingénieurs, qui vouloient nous en faire prendre un autre, que je reconnus impraticable, ou si difficile, qu'il nous retardoit de trois jours au moins.

J'ordonnai une batterie de trois pieces, pour battre le flanc qui voyoit la face du bastion que nous attaquions. Les Ingénieurs me soutenoient que cette batterie étoit impraticable, & je les forçai d'avouer, sur le terrein même, qu'elle étoit très-praticable.

Enfin, Monsieur, il falloit absolument mener le siege comme nous avons fait, & toute autre conduite pouvoit le faire manquer. Pour moi, sans vouloir me faire un mérite d'une vivacité que j'ai cru indispensable, j'ai été obligé à ne pas perdre de vue la tranchée, & les batteries qui ont toujours été bien servies, dès que le canon y a été placé; mais le sieur d'*Ouville* étoit médiocrement aidé.

J'ai cru, Monsieur, devoir vous expliquer ces détails, afin que Sa Majesté soit convaincue que, loin de m'abandonner à cette ardeur immodérée qui porte à donner tout à la fortune & au courage des troupes, je les ai ménagées au contraire, de maniere qu'il n'en a pas coûté quatre-vingt-dix soldats, & qu'il n'y a eu d'Officier tué qu'un seul Capitaine du régiment de Clare. Mais j'ai cru devoir éviter des

longueurs & des précautions lentes, qui pouvoient rendre le courage aux assiégés, & donner au Prince de Bade le temps d'arriver sur nous. Mon poste est bon, à la vérité, mais il est toujours embarrassant d'avoir tout ensemble une grosse armée sur les bras, & un siege à faire. D'ailleurs deux jours de pluie noyoient nos tranchées dans un terrein aussi bas que celui-ci; elles faisoient croître le Rhin, & par conséquent aussi les fossés de la place, & nous donnoient de vives inquiétudes qu'il étoit bon de prévenir.

Je reviens d'un voyage près de Gueguembach, pour visiter des pays où il n'est pas possible que M. le Prince de Bade & moi, nous n'ayons quelque querelle avant qu'il soit deux mois. J'ai fait sauter le château d'Ortembourg, & raser, autant qu'il a été possible, les ouvrages des ennemis. Je ne sais si c'est cette course, & mes veilles depuis un mois, qui m'ont un peu abattu.

On n'en reconnoît les effets que quand le feu de l'affaire ne nous soutient plus; mais, en vérité, je suis accablé.

M. le Comte du *Bourg* va à Capelle avec toutes les troupes qui doivent aller en Haute-Alſace. Dès hier, j'y ai fait remonter le pont de bateaux, & ſi je me porte un peu mieux, j'irai demain. Je demeure ici avec les troupes qui vont vers Saverne, Phalſebourg, & la Baſſe-Alſace; j'aurai l'honneur de vous envoyer inceſſamment un état de nos diſpoſitions.

Je ſuis, &c.



MÉMOIRE sur les préparatifs du siége de Fribourg. 2 Septembre 1713.

L'ENNEMI pouvant apporter des obstacles presque insurmontables au siége de Fribourg, il convient d'en cacher le dessein le plus long-temps qu'il sera possible; & pour lui en ôter la connoissance, il ne faut omettre aucunes des précautions qui peuvent persuader une route toute contraire à celle que nous voulons suivre.

Pour cet effet, dès que les Bateliers, commandés par M. de la *Houssaye*, seront arrivés à Celse, il faut faire descendre les bateaux du pont portatif, qui sont dans le canal jusqu'à l'isle Mati, & là les faire remettre sur les haquets, en sorte qu'il revienne aux ennemis que ce pont est prêt à marcher vers le Bas-Rhin; il faut en même temps assembler un corps d'Infanterie avec le plus de secret qu'il sera possible. Pour cela, les six bataillons de la Brigade du Perche, qui ont conduit la garnison de Landau à Haguenau, en partiront

le 6 pour s'approcher de Strasbourg. Le même jour, tout ce que M. le Comte *Dubourg* pourra tirer d'Infanterie, se rendra aussi à hauteur de Strasbourg en deçà du Rhin.

On prendra les précautions possibles pour empêcher que, par les ponts de Kell & du Fort-Louis, aucune nouvelle ne puisse arriver aux ennemis, de ce premier mouvement de troupes.

M. le Chevalier d'*Asfeldt* aura ordre de se trouver le 6 au soir à Strasbourg, pour concerter avec M. le Comte *Dubourg* & les autres Officiers-Généraux, les moyens de s'emparer des postes que les ennemis occupent près de Fribourg.

M. le Chevalier d'*Asfeldt*, arrivant le 6 au soir, sera informé des dispositions des ennemis près de Fribourg, du même jour; & si elles ne sont pas différentes de ce qu'elles sont actuellement, il n'y a pas d'apparence qu'ils songent un moment à défendre les lignes sur Fribourg, & tout au plus ils tâcheront de jeter dans cette place quelque augmentation de troupes, comme tous les avis que nous avons jusqu'à présent marquent qu'ils n'ont

pas d'autre dessein. Le premier corps qui marchera, commandé par M. le Comte *Dubourg*, MM. les Chevalier d'*Asfeldt*, *Coigny* & *Vieuxport*, sera composé de l'Infanterie de M. d'*Asfeldt*, de celle de M. *Dubourg*, & des six bataillons que l'on a fait marcher à Haguenau pour escorter l'Infanterie de Landau, & de toute la Cavalerie qui est le long du Rhin depuis Lauterbourg.

Si cette premiere investiture se trouve aussi aisée que nous avons lieu de l'espérer, on établira les troupes au-delà de Fribourg dans la vallée de Saint-Pierre, ainsi que ces MM. les Officiers-Généraux le trouveront le plus convenable.

Si, contre tous les avis que nous avons actuellement, les ennemis étoient en force sur Fribonrg, & telle que les premiers trente bataillons ne pussent les déposter, nous prenons nos mesures pour soutenir cette premiere tête par quarante autres bataillons, qui cependant ne pourront peut-être arriver que deux jours après, par les mouvemens que nous sommes obligés de faire, pour donner aux ennemis la plus vive

inquiétude qu'il sera possible vers le côté de Maïence.

Pour cet effet, les troupes de M. le Maréchal de *Besons*, à la réserve de la garnison de Landau, marcheront le 4 dans la plaine qui est derriere le camp que l'armée du Roi occupe actuellement près de Spire, ayant leur gauche vers Marientran, & portant dix bataillons vers Manheim.

Pendant le séjour du 5, on fera dans le camp de M. d'*Alegre* & ailleurs, toutes les démonstrations qui peuvent marquer que l'on veut marcher vers Maïence.

Comme l'on doit laisser soixante-dix bataillons en tout à M. le Maréchal de *Besons*, qu'il doit être joint par les deux bataillons des Gardes Suisses, par deux de Saint-Vallier, & qu'il trouve sur la ligne ceux d'Enghein & d'Annay, il sera tiré six bataillons de son armée, qui iront camper dès le 4 à hauteur de Wissembourg, pour se rendre le 6 sous Strasbourg avec les autres bataillons qui doivent composer les trente de M. le Comte *Dubourg*; c'est-à-dire, que les six bataillons marcheront du camp près de Landau le

même jour que l'armée en partira pour s'approcher de Spire. Les cent escadrons qui devront rester à M. le Maréchal de *Besons*, seront composés en partie de ceux qui sont aux ordres de M. de *Quadt*, & des troupes de Messieurs les Electeurs de Baviere & de Cologne, lesquelles il sera plus convenable de laisser de ce côté du Rhin, que de les faire passer de l'autre côté, crainte de la désertion.

Tout le corps de M. d'*Alegre*, à cela près, s'ébranlera le 6, & marchera sur deux colonnes, une par Turkheim, laquelle campera près de Landau, & continuera sa marche par Wissembourg sous le Fort-Louis; l'autre par Marientran, qui ira camper près Lamgembrich, & bien que l'ébranlement d'un corps aussi considérable ne puisse être caché, il est cependant bon que l'on ne batte ni ne sonne dans la marche, puisque donnant tous les ordres possibles à tous nos postes le long du Rhin, pour empêcher qu'il ne passe aucun védelin aux ennemis, on peut se flatter de leur cacher pendant un jour l'ébranlement de l'armée; & comme j'apprends par un courrier de M. le Marquis d'*Ale-*

gre, que les villages voisins de son camp s'offrent à lui voiturer des fourrages, il sera bon qu'on leur en demande une quantité plus considérable, en sorte que l'on pourroit faire marcher partie de la Cavalerie de M. le Maréchal de *Besons* jusque vis-à-vis de Lambsheim ; elle trouveroit dans son camp du fourrage préparé pour deux jours, y demeureroit le 6, & le 7 se rendroit au camp de Spire.

Ces diverses mesures peuvent ôter, ou du moins différer à l'ennemi la connoissance de nos mouvemens, & ne fût-ce que pour un jour, c'est toujours un grand avantage.

Lorsque l'armée, actuellement à Spire, s'ébranlera, l'Infanterie, menée par M. d'*Albergoti*, marchera à plus grandes journées qu'il sera possible pour aller passer le Rhin à Strasbourg; observant que, comme les trente premiers bataillons passeront la nuit qu'ils arriveront sous Strasbourg au-delà du Rhin, tout ce qui arrivera dans la suite ne campera point sous Strasbourg, mais, à quelque heure qu'il arrive, passera le Rhin & ira camper auprès de Kell.

La Cavalerie, menée par M. de

Saint-Fremont, passera le Rhin au Fort-Louis ; celle que menera ensuite M. d'*Alegre* y passera le Rhin pareillement, à moins que l'on ne juge convenable que celle qui aura marché par Turkheim, n'aille tout droit à Strasbourg, pour n'avoir pas trop de troupes à faire passer par le Fort-Louis.

Les premiers arrivés avec M. de *Saint-Fremont*, feront un mouvement vers Rastat. Le jour d'après leur arrivée, je pourrai me trouver à la tête de ces troupes, afin de donner à l'ennemi toute l'inquiétude possible pour leurs lignes d'Etlingen.

M. le Maréchal de *Besons*, resté à la hauteur de Spire, fera raser par les dix bataillons qui seront près de Manheim, le Fort de Manheim, M. de *Contades* m'ayant dit qu'il pouvoit être bien démoli en deux jours : il faudra commencer à détruire les deux faces & la demi-lune, avant que de raser les branches.

Il sera donné ordre pour le pain, conformément au mouvement général, lequel sera communiqué au sieur *Paris*, observant de ne l'envoyer à Strasbourg que précisément selon la nécef-

ſité, & point d'avance, pour qu'il ne paſſe point aux ennemis, que l'on ſoit en force à Strasbourg.

Ce Mémoire communiqué à M. de *Puiſégur*, on examinera plus en détail les journées & les lieux où les troupes iront camper, obſervant qu'il faut que l'Infanterie faſſe au moins ſix lieues par jour, c'eſt-à-dire, qu'elle aille en quatre jours de Spire à Strasbourg, paſſant le Rhin le quatrieme : ce que nous avons exécuté à l'ouverture de la campagne, ne nous fera pas trouver pareille diligence bien difficile.

L'on fera marcher toute l'artilerie de campagne de l'armée du Rhin, ſuivant la même route de l'Infanterie ; il ſera aiſé de trouver deux marches libres le long du Rhin, & ſur-tout par Haguenau ; l'artillerie de M. de *Beſons* lui demeurera ; M. de la *Houſſaye* donnera ſes ordres pour faire trouver des fourrages près de Lauterbourg & ailleurs. La répartition de MM. les Officiers-Généraux ſera faite, hors ceux qui demeureront avec M. le Maréchal de *Beſons*, tant de ceux qui devront marcher avec le premier corps commandé par M. le Comte *Du-*

bourg, que de ceux qui marcheront avec M. de *Saint-Fremont*, M. d'*Albergoti*, & M. le Marquis d'*Alegre*.

Toutes les apparences veulent que le Prince Eugene ayant toutes ſes troupes, ne voie pas commencer un nouveau deſſein, ſans y apporter tous les obſtacles poſſibles. On a donc examiné tous les mouvemens qu'il peut faire.

Si une fois nos premiers poſtes ſont pris autour de Fribourg, il eſt difficile que l'ennemi puiſſe les attaquer avec avantage, n'y arrivant que par des défilés; & comme il eſt obligé de faire le tour des montagnes, notre Infanterie aura bien moins de chemin à faire pour aller ſoutenir celle qui occupera les premiers poſtes, que l'ennemi n'en aura pour les aller attaquer.

Si l'armée entiere des ennemis ſe poſtoit derriere les montagnes pour déboucher par Horneberg ou la vallée de Saint-Pierre & Vallekirck, nous la voyons arriver par ces défilés, & elle ne peut nous attaquer qu'avec grand déſavantage.

Il reſte encore deux partis à prendre à l'ennemi; l'un de marcher avec toutes ſes forces d'Etlingen, & de venir

chercher l'armée du Roi par la plaine ; l'autre de passer le Rhin pour venir aux lignes de la Lutter.

Pour obvier à ces deux desseins, il est résolu de laisser à M. le Maréchal de *Besons* soixante-dix bataillons, la garnison de Landau comprise, & cent escadrons, lesquels, dès le 7, marcheront diligemment vers la Lutter ; & l'armée du Roi, à la réserve de quarante escadrons, & les trente premiers qui doivent marcher à Fribourg, se portera sur la Kinche, cette riviere devant elle.

De l'armée de M. le Maréchal de *Besons*, il y aura cinquante escadrons dans l'isle du Fort-Louis, lesquels, au premier mouvement des ennemis pour remonter vers la Kinche, marcheront diligemment, & joindront l'armée du Roi par le pont de Strasbourg ; des cinquante-cinq bataillons de l'armée de M. de *Besons*, on en laissera quinze dans Landau ; il y en aura vingt-cinq qui marcheront sous Haguenau, pour être en état de joindre aussi l'armée du Roi par le pont de Strasbourg ; en sorte que l'ennemi, marchant avec toutes ses forces, son canon, charret-

tes composées, & tout l'attirail nécessaire pour une grande action, ne peut jamais arriver sur la Kinche & se préparer au combat, que l'armée du Maréchal de *Villars* ne puisse être soutenue par toute celle de M. le Maréchal de *Bezons*, du moins par la plus grande partie.

Si l'ennemi passe le Rhin pour marcher vers Landau, ou vers les lignes de la Lutter, le Maréchal de *Villars* peut de même les soutenir avec toutes les forces qu'il estimera nécessaires pour ne rien craindre. Si l'ennemi s'attache au siége de Landau, il ne peut avoir, selon les apparences, des forces suffisantes pour garder toute l'étendue de ses lignes; & sans quitter le siége de Fribourg, on peut pénétrer par les vallées de la Kinche, celles de Vallekirck, de Saint-Pierre, se servir même des troupes du siége pour ce dessein, attaquer Philingue, & s'étendre dans l'Empire. Voilà les premieres dispositions que l'on peut imaginer pour assurer notre entreprise, & sur lesquelles on réglera les vivres & les fourrages, observant, pour ne pas fouler l'Alsace, que la Cavalerie de

M. de *Besons* tire le sien de l'autre côté du Rhin par le Fort-Louis.

Comme il est encore incertain que toutes les troupes puissent s'ébranler le 6, les derniers ordres ne seront donnés que le 3; & si, par les retardemens des réparations de Landau & du ravitaillement, l'on ne s'ébranle que le 10, les derniers ordres ne seront donnés que le 7.



DISCOURS

Prononcé le 23 Jüin 1714.

PAR M. le Mareschal Duc de Villars, lorsqu'il fut receu à la place de M. de Chamillart, Evesque de Senlis.

MESSIEURS,

Si l'honneur que vous avez bien voulu me faire de m'admettre dans une Compagnie composée des plus rares & des plus sublimes Génies, m'avoit esté destiné par les raisons les plus propres à décider vostre choix, j'aurois juste lieu de craindre que ce premier pas, qui doit estre une preuve d'Eloquence, ne vous portast à quelque repentir. Mais j'ay pensé que vostre Assemblée, desja remplie de tout ce que l'esprit a de plus illustre, & rassasiée de cette gloire, pouvoit ne plus songer à l'augmenter, & que principalement attentifs à celle du

Roi, vous avez voulu avoir parmy vous un des Généraux qui a le plus servi sous un si grand Maistre, & qui puisse par quelques récits fortifier les idées que vous avez desjà de sa grandeur & de sa gloire. Et je crois devoir la grace que vous me faites aujourd'huy, au bonheur que j'ay eu de voir souvent, & dans la guerre & pour la paix, résoudre, ordonner & quelquefois exécuter par ce grand Roy ce qui lui a si justement attiré nostre amour, causé la jalousie des Nations voisines; mérité enfin l'admiration de toute la Terre.

Dans la prospérité nous avons veu sa modération, sa sagesse. Dans les revers de la fortune, sa fermeté a dissipé les craintes, relevé les courages de tous ceux qui par zele, prudence ou foiblesse, vouloient entrevoir les plus grands malheurs. Son intrépidité dans de tels momens, cette grande science de pénétrer & renverser les projets des ennemis, la véritable gloire, la grandeur de courage, ont esté portez au point le plus héroïque; & la paix glorieuse qui a terminé cette longue & dangereuse

guerre, eſt la récompenſe auſſi bien que l'effet de toutes ces vertus.

Mais encore une fois, MESSIEURS, j'en parleray comme teſmoin, & non comme Orateur. Et en faveur de ces récits, qui n'ont pas beſoin d'eſtre relevez par le merite de l'Eloquence, vous me pardonnerez d'en manquer.

Ainſi, MESSIEURS, daignez me diſpenſer d'entreprendre aucun éloge. Voſtre choix a desja fait celuy du Prélat auquel je ſuccede; & vous avez veu par vous-meſmes ſon application à remplir ſes devoirs, la pureté de ſes mœurs, & cette reglé dans ſa vie, ſouvent plus reſpectable que ce qui brille davantage.

Je ſçais les obligations qu'a voſtre Compagnie à un illuſtre Chancelier, qui, pour comble de mérite, s'en fit un de vous marquer la plus haute conſidération; & qui, en ſouſtenant voſtre eſtabliſſement, creut augmenter ſa gloire, & lier par-là dans la poſtérité ſon nom à celui de voſtre illuſtre Fondateur le Cardinal de RICHELIEU, dont la mémoire ne finira jamais, n'eût-il laiſſé pour la rendre immortelle, que cet Ouvrage ſi digne

d'un grand Ministre ; ce Testament politique où brille l'élévation de son génie & l'ardeur de son zele pour la gloire de son Maistre, & pour celle des François. Il ne desiroit à nostre Nation qu'autant de constance & de fermeté à souffrir patiemment les fatigues, la faim, les longues peines de la guerre, qu'il lui connoissoit d'intrépidité dans les plus grands périls. Quelle joie auroit eu ce grand Ministre, s'il avoit imaginé que de nos jours, & sous le plus grand des Rois, les François, par ces dernieres vertus, jointes aux premieres, l'emporteroient sur toutes les Nations ?

Nous les avons veus, pendant une campagne entiere, souffrir sans murmurer le manque d'argent & de pain, jetter mesme le pain dont ils avoient manqué pendant deux jours, pour courir plus légérement au combat, & leur seule valeur leur tenir lieu de force & de nourriture.

Dans une action où leur retraite n'a pu être imputée qu'à la seule fatalité, on les a veus couvrir la terre de plus de vingt mille de nos ennemis, & ne leur laisser qu'un champ

où les vivants pouvoient à peine se placer sur les corps morts de leurs compagnons.

Pardonnez-moi, MESSIEURS, cette legere marque de reconnoissance pour ces vaillants hommes, ausquels l'Estat & le Général ont de si grandes obligations. Ils vous auront celle de rendre leurs actions immortelles, comme le sera tout ce qui sort de ces plumes célébres, & tout ce qui a le bonheur d'estre consacré par les Ouvrages de cette Assemblée, si respectable par les grandes qualités de ceux qui la composent, & de laquelle j'ai une si haute idée, que mes expressions ne peuvent satisfaire ce que je pense de son mérite, ni ma sensible & vive reconnoissance de la grace que j'en reçois.



RÉPONSE

De M. de la Chapelle, Conseiller du Roy, alors Chancelier de l'Académie, au Discours prononcé par M. le Mareschal Duc de Villars, le jour de sa réception.

MONSIEUR,

Depuis le glorieux jour où le Roy mesme a bien voulu estre Chef de l'Aacadémie, nul autre jour aussi pompeux ni aussi brillant, que celuy qui vous donne à elle, ne l'a encore esclairée. Nous devrions vous faire des remercîmens, en mesme temps que nous en recevons de vous. Si nous vous associons à l'Académie, vous associez l'Académie à vos triomphes.

Quelle communication de splendeur! ne puis-je pas dire réciproque, quand je songe à l'auguste Protecteur dont la majesté est toujours présente à nos esprits? quel spectacle! & qu'avec

raison nos descendants, plus justes estimateurs d'une gloire que l'envie ne s'efforcera plus d'obscurcir, le trouveront comparable aux plus beaux exemples de l'antiquité!

Pour moy, lorsque je considere le Vainqueur de Denain, de Landau & de Fribourg, assis parmi nous dans ce Tribunal des Muses, je crois voir l'ancien Sénat de Rome, & ces fameux Triomphateurs des nations rangez indistinctement dans une Assemblée de Citoyens : je me représente ces temps si beaux & si magnifiques pour les Lettres, quand la Victoire & les Muses avoient les mesmes favoris; quand les plus grands Capitaines estoient les plus grands Orateurs; quand les Empereurs mesmes, comblez de tous les honneurs que l'adoration la plus ingénieuse pouvoit inventer, regardoient comme un nouveau degré de gloire, un décret qui assignoit à leurs portraits une place entre les images antiques des illustres Orateurs.

Tibere, pendant qu'il conservoit encore presque toutes les apparences des vertus de la République floris-

sante, ne voulut pas que le buste de Germanicus fust plus riche ni plus grand que les autres : il disoit que l'Empire de l'Eloquence ne connoissoit point les distinctions de la Fortune, & que le seul honneur d'estre au rang des Auteurs célebres, étoit au-dessus de toutes les autres distinctions.

C'est ainsi que nos fastes, en adjoustant vostre nom à beaucoup de grands noms qui y sont desja, le mesleront néanmoins avec une infinité d'autres, que nulles dignitez, nuls biens de la fortune, nulle autre prérogative, que celles de l'esprit & du sçavoir, ne relevent : & c'est ainsi qu'il n'est pas moins beau à vous de venir mettre aux pieds des Muses cet amas d'honneurs dont vous estes couvert, qu'à l'Académie de le confondre & de l'envelopper dans l'égalité modeste qui regne entre nous : cette modestie, MONSIEUR, ne servira qu'à faire mieux esclater dans les siecles à venir, tout ce qu'elle semble estouffer dans le nostre.

Je ne puis pourtant m'empescher de vous dire que dans ce jour également mémorable pour vous & pour

nous, il manque quelque chose à vostre gloire & à celle de l'Académie: la fortune devoit mettre en ma place Cicéron pour réspondre à César. Je ne laisseray pas d'expliquer, quoyqu'avec moins de dignité & d'éloquence, les raisons qui ont réuni avec tant de justice tous nos vœux sur vous.

Vous avez donné des batailles, vous avez remporté des victoires; vous avez conquis des villes & des provinces comme César: il se vantoit d'estre le premier des Romains qui eust monstré au delà du Rhin les aigles & les légions Romaines; plus heureux que luy, par le puissant génie d'un Monarque plus formidable, & plus digne d'estre admiré, vous pouvez vous vanter d'avoir fait trembler les rives du Danube sous nos troupes victorieuses: vous eussiez peu, dans vos rapides expéditions, copier souvent cette lettre fameuse où on ne compte que six syllabes, & que César lui-mesme n'escrivit qu'une fois. Comme lui vous avez sceu vous rendre maistre de la fortune, vous l'avez forcée à vous suivre & à vous obéir; & de la mesme main qui avoit ra-

mené la victoire sous nos estendarts; vous avez arresté la paix qui vouloit nous échapper.

Ce sont-là de magnifiques objets d'admiration pour tous les siecles, & de grands titres d'immortalité pour vostre nom : mais ce ne sont pas ceux qui ont le plus touché l'Académie, ni qui l'ont obligée à vous ouvrir les portes de ce sanctuaire d'Apollon.

Vous estes le premier des François qui avez voulu que les palmes de l'éloquence, meslées aux lauriers de la guerre, ornassent dans un mesme trophée le baston de Mareschal de France. Plein de cette ambition sçavante, qui dans tous les temps n'a animé que les grands & les véritables Héros, vous avez cultivé les Muses, vous les avez honorées, vous avez aimé, comme les Scipions & les Lælius, à vous délasser avec elles de vos travaux guerriers : vous les avez aimées quand leur amitié plus infructueuse exige de ceux qui la recherchent, plus de soin & plus d'attachement que jamais.

Ces premiers Génies sublimes de l'ancienne Rome estoient venus dans

l'enfance de la politesse de leur Patrie: une espece de premiere innocence de la langue, à ce que dit le plus grand de leurs Orateurs, la rendoit alors naturellement élégante dans toutes les bouches. Vous estes né dans des temps plus éclairez, dans le siecle de la lumiere & de la perfection pour nous. La simplicité Gauloise de nos premiers Escrivains, effacée par le style majestueux des sçavantes plumes qui leur ont succédé, a fait place à une élégance plus chastiée & plus scrupuleuse. Nostre Langue ne se laisse plus parler avec noblesse, que par ceux qui l'estudient avec soin.

Vous n'avez pas jugé cette estude méprisable, ni indigne de l'application d'un grand Capitaine. Vous avez pensé comme César, que l'abondance & le choix des mots estoient les sources de l'éloquence, & vous avez creu comme luy que l'éloquence n'estoit pas moins glorieuse, ni moins utile à un grand Général, que nécessaire à un grand Orateur.

Vous n'avez jamais cessé de chercher dans la lecture de nos meilleurs livres, cette science de bien parler &

d'un grand Ministre ; ce Testament politique où brille l'élévation de son génie & l'ardeur de son zele pour la gloire de son Maistre, & pour celle des François. Il ne desiroit à nostre Nation qu'autant de constance & de fermeté à souffrir patiemment les fatigues, la faim, les longues peines de la guerre, qu'il lui connoissoit d'intrépidité dans les plus grands périls. Quelle joie auroit eu ce grand Ministre, s'il avoit imaginé que de nos jours, & sous le plus grand des Rois, les François, par ces dernieres vertus, jointes aux premieres, l'emporteroient sur toutes les Nations ?

Nous les avons veus, pendant une campagne entiere, souffrir sans murmurer le manque d'argent & de pain, jetter mesme le pain dont ils avoient manqué pendant deux jours, pour courir plus légérement au combat, & leur seule valeur leur tenir lieu de force & de nourriture.

Dans une action où leur retraite n'a pu être imputée qn'à la seule fatalité, on les a veus couvrir la terre de plus de vingt mille de nos ennemis, & ne leur laisser qu'un champ

où les vivants pouvoient à peine se placer sur les corps morts de leurs compagnons.

Pardonnez-moi, MESSIEURS, cette legere marque de reconnoissance pour ces vaillants hommes, ausquels l'Estat & le Général ont de si grandes obligations. Ils vous auront celle de rendre leurs actions immortelles, comme le sera tout ce qui sort de ces plumes célébres, & tout ce qui a le bonheur d'estre consacré par les Ouvrages de cette Assemblée, si respectable par les grandes qualités de ceux qui la composent, & de laquelle j'ai une si haute idée; que mes expressions ne peuvent satisfaire ce que je pense de son mérite, ni ma sensible & vive reconnoissance de la grace que j'en reçois.



d'un grand Ministre ; ce Testament politique où brille l'élévation de son génie & l'ardeur de son zele pour la gloire de son Maistre, & pour celle des François. Il ne desiroit à nostre Nation qu'autant de constance & de fermeté à souffrir patiemment les fatigues, la faim, les longues peines de la guerre, qu'il lui connoissoit d'intrépidité dans les plus grands périls. Quelle joie auroit eu ce grand Ministre, s'il avoit imaginé que de nos jours, & sous le plus grand des Rois, les François, par ces dernieres vertus, jointes aux premieres, l'emporteroient sur toutes les Nations ?

Nous les avons veus, pendant une campagne entiere, souffrir sans murmurer le manque d'argent & de pain, jetter mesme le pain dont ils avoient manqué pendant deux jours, pour courir plus légérement au combat, & leur seule valeur leur tenir lieu de force & de nourriture.

Dans une action où leur retraite n'a pu être imputée qu'à la seule fatalité, on les a veus couvrir la terre de plus de vingt mille de nos ennemis, & ne leur laisser qu'un champ

où les vivants pouvoient à peine se placer sur les corps morts de leurs compagnons.

Pardonnez-moi, MESSIEURS, cette legere marque de reconnoissance pour ces vaillants hommes, ausquels l'Estat & le Général ont de si grandes obligations. Ils vous auront celle de rendre leurs actions immortelles, comme le sera tout ce qui sort de ces plumes célébres, & tout ce qui a le bonheur d'estre consacré par les Ouvrages de cette Assemblée, si respectable par les grandes qualités de ceux qui la composent, & de laquelle j'ai une si haute idée, que mes expressions ne peuvent satisfaire ce que je pense de son mérite, ni ma sensible & vive reconnoissance de la grace que j'en reçois.



RÉPONSE

De M. de la Chapelle, Conseiller du Roy, alors Chancelier de l'Académie, au Discours prononcé par M. le Maréschal Duc de Villars, le jour de sa réception.

MONSIEUR,

Depuis le glorieux jour où le Roy mesme a bien voulu estre Chef de l'Aacadémie, nul autre jour aussi pompeux ni aussi brillant, que celuy qui vous donne à elle, ne l'a encore esclairée. Nous devrions vous faire des remercîmens, en mesme temps que nous en recevons de vous. Si nous vous associons à l'Académie, vous associez l'Académie à vos triomphes.

Quelle communication de splendeur! ne puis-je pas dire réciproque, quand je songe à l'auguste Protecteur dont la majesté est toujours présente à nos esprits? quel spectacle! & qu'avec

raison nos descendants, plus justes estimateurs d'une gloire que l'envie ne s'efforcera plus d'obscurcir, le trouveront comparable aux plus beaux exemples de l'antiquité!

Pour moy, lorsque je considere le Vainqueur de Denain, de Landau & de Fribourg, assis parmi nous dans ce Tribunal des Muses, je crois voir l'ancien Sénat de Rome, & ces fameux Triomphateurs des nations rangez indistinctement dans une Assemblée de Citoyens : je me représente ces temps si beaux & si magnifiques pour les Lettres, quand la Victoire & les Muses avoient les mesmes favoris; quand les plus grands Capitaines estoient les plus grands Orateurs; quand les Empereurs mesmes, comblez de tous les honneurs que l'adoration la plus ingénieuse pouvoit inventer, regardoient comme un nouveau degré de gloire, un décret qui assignoit à leurs portraits une place entre les images antiques des illustres Orateurs.

Tibere, pendant qu'il conservoit encore presque toutes les apparences des vertus de la République floris-

ſante, ne voulut pas que le buſte de Germanicus fuſt plus riche ni plus grand que les autres ; il diſoit que l'Empire de l'Eloquence ne connoiſſoit point les diſtinctions de la Fortune, & que le ſeul honneur d'eſtre au rang des Auteurs célebres, étoit au-deſſus de toutes les autres diſtinctions.

C'eſt ainſi que nos faſtes, en adjouſtant voſtre nom à beaucoup de grands noms qui y ſont desja, le meſleront néanmoins avec une infinité d'autres, que nulles dignitez, nuls biens de la fortune, nulle autre prérogative, que celles de l'eſprit & du ſçavoir, ne relevent : & c'eſt ainſi qu'il n'eſt pas moins beau à vous de venir mettre aux pieds des Muſes cet amas d'honneurs dont vous eſtes couvert, qu'à l'Académie de le confondre & de l'envelopper dans l'égalité modeſte qui regne entre nous : cette modeſtie, MONSIEUR, ne ſervira qu'à faire mieux eſclater dans les ſiecles à venir, tout ce qu'elle ſemble eſtouffer dans le noſtre.

Je ne puis pourtant m'empeſcher de vous dire que dans ce jour également mémorable pour vous & pour

nous, il manque quelque chose à vostre gloire & à celle de l'Académie: la fortune devoit mettre en ma place Cicéron pour réspondre à César. Je ne laisseray pas d'expliquer, quoyqu'avec moins de dignité & d'éloquence, les raisons qui ont réuni avec tant de justice tous nos vœux sur vous.

Vous avez donné des batailles, vous avez remporté des victoires; vous avez conquis des villes & des provinces comme César: il se vantoit d'estre le premier des Romains qui eust monstré au delà du Rhin les aigles & les légions Romaines; plus heureux que luy, par le puissant génie d'un Monarque plus formidable, & plus digne d'estre admiré, vous pouvez vous vanter d'avoir fait trembler les rives du Danube sous nos troupes victorieuses: vous eussiez peu, dans vos rapides expéditions, copier souvent cette lettre fameuse où on ne compte que six syllabes, & que César lui-mesme n'escrivit qu'une fois. Comme lui vous avez sceu vous rendre maistre de la fortune, vous l'avez forcée à vous suivre & à vous obéir; & de la mesme main qui avoit ra-

d'un grand Ministre ; ce Testament politique où brille l'élévation de son génie & l'ardeur de son zele pour la gloire de son Maistre, & pour celle des François. Il ne desiroit à nostre Nation qu'autant de constance & de fermeté à souffrir patiemment les fatigues, la faim, les longues peines de la guerre, qu'il lui connoissoit d'intrépidité dans les plus grands périls. Quelle joie auroit eu ce grand Ministre, s'il avoit imaginé que de nos jours, & sous le plus grand des Rois, les François, par ces dernieres vertus, jointes aux premieres, l'emporteroient sur toutes les Nations ?

Nous les avons veus, pendant une campagne entiere, souffrir sans murmurer le manque d'argent & de pain, jetter mesme le pain dont ils avoient manqué pendant deux jours, pour courir plus légérement au combat, & leur seule valeur leur tenir lieu de force & de nourriture.

Dans une action où leur retraite n'a pu être imputée qu'à la seule fatalité, on les a veus couvrir la terre de plus de vingt mille de nos ennemis, & ne leur laisser qu'un champ

où les vivants pouvoient à peine se placer sur les corps morts de leurs compagnons.

Pardonnez-moi, MESSIEURS, cette legere marque de reconnoissance pour ces vaillants hommes, ausquels l'Estat & le Général ont de si grandes obligations. Ils vous auront celle de rendre leurs actions immortelles, comme le sera tout ce qui sort de ces plumes célébres, & tout ce qui a le bonheur d'estre consacré par les Ouvrages de cette Assemblée, si respectable par les grandes qualités de ceux qui la composent, & de laquelle j'ai une si haute idée, que mes expressions ne peuvent satisfaire ce que je pense de son mérite, ni ma sensible & vive reconnoissance de la grace que j'en reçois.



RÉPONSE

De M. de la Chapelle, Conseiller du Roy, alors Chancelier de l'Académie, au Discours prononcé par M. le Mareschal Duc de Villars, le jour de sa réception.

MONSIEUR,

Depuis le glorieux jour où le Roy mesme a bien voulu estre Chef de l'Aacadémie, nul autre jour aussi pompeux ni aussi brillant, que celuy qui vous donne à elle, ne l'a encore esclairée. Nous devrions vous faire des remercîmens, en mesme temps que nous en recevons de vous. Si nous vous associons à l'Académie, vous associez l'Académie à vos triomphes.

Quelle communication de splendeur! ne puis-je pas dire réciproque, quand je songe à l'auguste Protecteur dont la majesté est toujours présente à nos esprits? quel spectacle! & qu'avec

raison nos descendants, plus justes estimateurs d'une gloire que l'envie ne s'efforcera plus d'obscurcir, le trouveront comparable aux plus beaux exemples de l'antiquité!

Pour moy, lorsque je considere le Vainqueur de Denain, de Landau & de Fribourg, assis parmi nous dans ce Tribunal des Muses, je crois voir l'ancien Sénat de Rome, & ces fameux Triomphateurs des nations rangez indistinctement dans une Assemblée de Citoyens : je me représente ces temps si beaux & si magnifiques pour les Lettres, quand la Victoire & les Muses avoient les mesmes favoris; quand les plus grands Capitaines estoient les plus grands Orateurs; quand les Empereurs mesmes, comblez de tous les honneurs que l'adoration la plus ingénieuse pouvoit inventer, regardoient comme un nouveau degré de gloire, un décret qui assignoit à leurs portraits une place entre les images antiques des illustres Orateurs.

Tibere, pendant qu'il conservoit encore presque toutes les apparences des vertus de la République floris-

ſante, ne voulut pas que le buſte de Germanicus fuſt plus riche ni plus grand que les autres : il diſoit que l'Empire de l'Eloquence ne connoiſſoit point les diſtinctions de la Fortune, & que le ſeul honneur d'eſtre au rang des Auteurs célebres, étoit au-deſſus de toutes les autres diſtinctions.

C'eſt ainſi que nos faſtes, en adjouſtant voſtre nom à beaucoup de grands noms qui y ſont desja, le meſleront néanmoins avec une infinité d'autres, que nulles dignitez, nuls biens de la fortune, nulle autre prérogative, que celles de l'eſprit & du ſçavoir, ne rélevent : & c'eſt ainſi qu'il n'eſt pas moins beau à vous de venir mettre aux pieds des Muſes cet amas d'honneurs dont vous eſtes couvert, qu'à l'Académie de le confondre & de l'envelopper dans l'égalité modeſte qui regne entre nous : cette modeſtie, MONSIEUR, ne ſervira qu'à faire mieux eſclater dans les ſiecles à venir, tout ce qu'elle ſemble eſtouffer dans le noſtre.

Je ne puis pourtant m'empeſcher de vous dire que dans ce jour également mémorable pour vous & pour

nous, il manque quelque chose à vostre gloire & à celle de l'Académie: la fortune devoit mettre en ma place Cicéron pour réspondre à César. Je ne laisseray pas d'expliquer, quoyqu'avec moins de dignité & d'éloquence, les raisons qui ont réuni avec tant de justice tous nos vœux sur vous.

Vous avez donné des batailles, vous avez remporté des victoires; vous avez conquis des villes & des provinces comme César: il se vantoit d'estre le premier des Romains qui eust monstré au delà du Rhin les aigles & les légions Romaines; plus heureux que luy, par le puissant génie d'un Monarque plus formidable, & plus digne d'estre admiré, vous pouvez vous vanter d'avoir fait trembler les rives du Danube sous nos troupes victorieuses: vous eussiez peu, dans vos rapides expéditions, copier souvent cette lettre fameuse où on ne compte que six syllabes, & que César lui-mesme n'escrivit qu'une fois. Comme lui vous avez sceu vous rendre maistre de la fortune, vous l'avez forcée à vous suivre & à vous obéir; & de la mesme main qui avoit ra-

d'un grand Ministre ; ce Testament politique où brille l'élévation de son génie & l'ardeur de son zele pour la gloire de son Maistre, & pour celle des François. Il ne desiroit à nostre Nation qu'autant de constance & de fermeté à souffrir patiemment les fatigues, la faim, les longues peines de la guerre, qu'il lui connoissoit d'intrépidité dans les plus grands périls. Quelle joie auroit eu ce grand Ministre, s'il avoit imaginé que de nos jours, & sous le plus grand des Rois, les François, par ces dernieres vertus, jointes aux premieres, l'emporteroient sur toutes les Nations ?

Nous les avons veus, pendant une campagne entiere, souffrir sans murmurer le manque d'argent & de pain, jetter mesme le pain dont ils avoient manqué pendant deux jours, pour courir plus légérement au combat, & leur seule valeur leur tenir lieu de force & de nourriture.

Dans une action où leur retraite n'a pu être imputée qn'à la seule fatalité, on les a veus couvrir la terre de plus de vingt mille de nos ennemis, & ne leur laisser qu'un champ

où les vivants pouvoient à peine se placer sur les corps morts de leurs compagnons.

Pardonnez-moi, MESSIEURS, cette legere marque de reconnoissance pour ces vaillants hommes, ausquels l'Estat & le Général ont de si grandes obligations. Ils vous auront celle de rendre leurs actions immortelles, comme le sera tout ce qui sort de ces plumes célébres, & tout ce qui a le bonheur d'estre consacré par les Ouvrages de cette Assemblée, si respectable par les grandes qualités de ceux qui la composent, & de laquelle j'ai une si haute idée, que mes expressions ne peuvent satisfaire ce que je pense de son mérite, ni ma sensible & vive reconnoissance de la grace que j'en reçois.



d'un grand Ministre ; ce Testament politique où brille l'élévation de son génie & l'ardeur de son zele pour la gloire de son Maistre, & pour celle des François. Il ne desiroit à nostre Nation qu'autant de constance & de fermeté à souffrir patiemment les fatigues, la faim, les longues peines de la guerre, qu'il lui connoissoit d'intrépidité dans les plus grands périls. Quelle joie auroit eu ce grand Ministre, s'il avoit imaginé que de nos jours, & sous le plus grand des Rois, les François, par ces dernieres vertus, jointes aux premieres, l'emporteroient sur toutes les Nations ?

Nous les avons veus, pendant une campagne entiere, souffrir sans murmurer le manque d'argent & de pain, jetter mesme le pain dont ils avoient manqué pendant deux jours, pour courir plus légérement au combat, & leur seule valeur leur tenir lieu de force & de nourriture.

Dans une action où leur retraite n'a pu être imputée qu'à la seule fatalité, on les a veus couvrir la terre de plus de vingt mille de nos ennemis, & ne leur laisser qu'un champ

oû les vivants pouvoient à peine se placer sur les corps morts de leurs compagnons.

Pardonnez-moi, MESSIEURS, cette legere marque de reconnoissance pour ces vaillants hommes, ausquels l'Estat & le Général ont de si grandes obligations. Ils vous auront celle de rendre leurs actions immortelles, comme le sera tout ce qui sort de ces plumes célébres, & tout ce qui a le bonheur d'estre consacré par les Ouvrages de cette Assemblée, si respectable par les grandes qualités de ceux qui la composent, & de laquelle j'ai une si haute idée, que mes expressions ne peuvent satisfaire ce que je pense de son mérite, ni ma sensible & vive reconnoissance de la grace que j'en reçois.



RÉPONSE

De M. de la Chapelle, Conseille du Roy, alors Chancelier d l'Académie, au Discours prononc par M. le Mareschal Duc de Villars, le jour de sa réception.

MONSIEUR,

Depuis le glorieux jour où le Roy mesme a bien voulu estre Chef de l'Aacadémie, nul autre jour aussi pompeux ni aussi brillant, que celuy qui vous donne à elle, ne l'a encore esclairée. Nous devrions vous faire des remercîmens, en mesme temps que nous en recevons de vous. Si nous vous associons à l'Académie, vous associez l'Académie à vos triomphes.

Quelle communication de splendeur! ne puis-je pas dire réciproque, quand je songe à l'auguste Protecteur dont la majesté est toujours présente à nos esprits? quel spectacle! & qu'avec

raison nos descendants, plus justes estimateurs d'une gloire que l'envie ne s'efforcera plus d'obscurcir, le trouveront comparable aux plus beaux exemples de l'antiquité!

Pour moy, lorsque je considere le Vainqueur de Denain, de Landau & de Fribourg, assis parmi nous dans ce Tribunal des Muses, je crois voir l'ancien Sénat de Rome, & ces fameux Triomphateurs des nations rangez indistinctement dans une Assemblée de Citoyens : je me représente ces temps si beaux & si magnifiques pour les Lettres, quand la Victoire & les Muses avoient les mesmes favoris; quand les plus grands Capitaines estoient les plus grands Orateurs; quand les Empereurs mesmes, comblez de tous les honneurs que l'adoration la plus ingénieuse pouvoit inventer, regardoient comme un nouveau degré de gloire, un décret qui assignoit à leurs portraits une place entre les images antiques des illustres Orateurs.

Tibere, pendant qu'il conservoit encore presque toutes les apparences des vertus de la République floris-

ſante, ne voulut pas que le buſte de Germanicus fuſt plus riche ni plus grand que les autres : il diſoit que l'Empire de l'Eloquence ne connoiſſoit point les diſtinctions de la Fortune, & que le ſeul honneur d'eſtre au rang des Auteurs célebres, étoit au-deſſus de toutes les autres diſtinctions.

C'eſt ainſi que nos faſtes, en adjouſtant voſtre nom à beaucoup de grands noms qui y ſont desja, le meſleront néanmoins avec une infinité d'autres, que nulles dignitez, nuls biens de la fortune, nulle autre prérogative, que celles de l'eſprit & du ſçavoir, ne rélevent : & c'eſt ainſi qu'il n'eſt pas moins beau à vous de venir mettre aux pieds des Muſes cet amas d'honneurs dont vous eſtes couvert, qu'à l'Académie de le confondre & de l'envelopper dans l'égalité modeſte qui regne entre nous : cette modeſtie, MONSIEUR, ne ſervira qu'à faire mieux eſclater dans les ſiecles à venir, tout ce qu'elle ſemble eſtouffer dans le noſtre.

Je ne puis pourtant m'empeſcher de vous dire que dans ce jour également mémorable pour vous & pour

nous, il manque quelque chose à vostre gloire & à celle de l'Académie: la fortune devoit mettre en ma place Cicéron pour réspondre à César. Je ne laisseray pas d'expliquer, quoyqu'avec moins de dignité & d'éloquence, les raisons qui ont réuni avec tant de justice tous nos vœux sur vous.

Vous avez donné des batailles, vous avez remporté des victoires; vous avez conquis des villes & des provinces comme César: il se vantoit d'estre le premier des Romains qui eust monstré au delà du Rhin les aigles & les légions Romaines; plus heureux que luy, par le puissant génie d'un Monarque plus formidable, & plus digne d'estre admiré, vous pouvez vous vanter d'avoir fait trembler les rives du Danube sous nos troupes victorieuses: vous eussiez peu, dans vos rapides expéditions, copier souvent cette lettre fameuse où on ne compte que six syllabes, & que César lui-mesme n'escrivit qu'une fois. Comme lui vous avez sceu vous rendre maistre de la fortune, vous l'avez forcée à vous suivre & à vous obéir; & de la mesme main qui avoit ra-

d'un grand Ministre ; ce Testament politique où brille l'élévation de son génie & l'ardeur de son zele pour la gloire de son Maistre, & pour celle des François. Il ne desiroit à nostre Nation qu'autant de constance & de fermeté à souffrir patiemment les fatigues, la faim, les longues peines de la guerre, qu'il lui connoissoit d'intrépidité dans les plus grands périls. Quelle joie auroit eu ce grand Ministre, s'il avoit imaginé que de nos jours, & sous le plus grand des Rois, les François, par ces dernieres vertus, jointes aux premieres, l'emporteroient sur toutes les Nations ?

Nous les avons veus, pendant une campagne entiere, souffrir sans murmurer le manque d'argent & de pain, jetter mesme le pain dont ils avoient manqué pendant deux jours, pour courir plus légérement au combat, & leur seule valeur leur tenir lieu de force & de nourriture.

Dans une action où leur retraite n'a pu être imputée qu'à la seule fatalité, on les a veus couvrir la terre de plus de vingt mille de nos ennemis, & ne leur laisser qu'un champ

où les vivants pouvoient à peine se placer sur les corps morts de leurs compagnons.

Pardonnez-moi, MESSIEURS, cette legere marque de reconnoissance pour ces vaillants hommes, ausquels l'Estat & le Général ont de si grandes obligations. Ils vous auront celle de rendre leurs actions immortelles, comme le sera tout ce qui sort de ces plumes célébres, & tout ce qui a le bonheur d'estre consacré par les Ouvrages de cette Assemblée, si respectable par les grandes qualités de ceux qui la composent, & de laquelle j'ai une si haute idée, que mes expressions ne peuvent satisfaire ce que je pense de son mérite, ni ma sensible & vive reconnoissance de la grace que j'en reçois.



RÉPONSE

De M. de la Chapelle, Conseiller du Roy, alors Chancelier de l'Académie, au Discours prononcé par M. le Mareschal Duc de Villars, le jour de sa réception.

MONSIEUR,

Depuis le glorieux jour où le Roy mesme a bien voulu estre Chef de l'Aacadémie, nul autre jour aussi pompeux ni aussi brillant, que celuy qui vous donne à elle, ne l'a encore esclairée. Nous devrions vous faire des remercîmens, en mesme temps que nous en recevons de vous. Si nous vous associons à l'Académie, vous associez l'Académie à vos triomphes.

Quelle communication de splendeur! ne puis-je pas dire réciproque, quand je songe à l'auguste Protecteur dont la majesté est toujours présente à nos esprits? quel spectacle! & qu'avec

raison nos descendants, plus justes estimateurs d'une gloire que l'envie ne s'efforcera plus d'obscurcir, le trouveront comparable aux plus beaux exemples de l'antiquité!

Pour moy, lorsque je considere le Vainqueur de Denain, de Landau & de Fribourg, assis parmi nous dans ce Tribunal des Muses, je crois voir l'ancien Sénat de Rome, & ces fameux Triomphateurs des nations rangez indistinctement dans une Assemblée de Citoyens : je me représente ces temps si beaux & si magnifiques pour les Lettres, quand la Victoire & les Muses avoient les mesmes favoris; quand les plus grands Capitaines estoient les plus grands Orateurs; quand les Empereurs mesmes, comblez de tous les honneurs que l'adoration la plus ingénieuse pouvoit inventer, regardoient comme un nouveau degré de gloire, un décret qui assignoit à leurs portraits une place entre les images antiques des illustres Orateurs.

Tibere, pendant qu'il conservoit encore presque toutes les apparences des vertus de la République floris-

ſante, ne voulut pas que le buſte de Germanicus fuſt plus riche ni plus grand que les autres : il diſoit que l'Empire de l'Eloquence ne connoiſſoit point les diſtinctions de la Fortune, & que le ſeul honneur d'eſtre au rang des Auteurs célebres, étoit au-deſſus de toutes les autres diſtinctions.

C'eſt ainſi que nos faſtes, en adjouſtant voſtre nom à beaucoup de grands noms qui y ſont desja, le meſleront néanmoins avec une infinité d'autres, que nulles dignitez, nuls biens de la fortune, nulle autre prérogative, que celles de l'eſprit & du ſçavoir, ne relevent : & c'eſt ainſi qu'il n'eſt pas moins beau à vous de venir mettre aux pieds des Muſes cet amas d'honneurs dont vous eſtes couvert, qu'à l'Académie de le confondre & de l'envelopper dans l'égalité modeſte qui regne entre nous : cette modeſtie, MONSIEUR, ne ſervira qu'à faire mieux eſclater dans les ſiecles à venir, tout ce qu'elle ſemble eſtouffer dans le noſtre.

Je ne puis pourtant m'empeſcher de vous dire que dans ce jour également mémorable pour vous & pour

nous, il manque quelque chose à vostre gloire & à celle de l'Académie : la fortune devoit mettre en ma place Cicéron pour réspondre à César. Je ne laisseray pas d'expliquer, quoyqu'avec moins de dignité & d'éloquence, les raisons qui ont réuni avec tant de justice tous nos vœux sur vous.

Vous avez donné des batailles, vous avez remporté des victoires ; vous avez conquis des villes & des provinces comme César : il se vantoit d'estre le premier des Romains qui eust monstré au delà du Rhin les aigles & les légions Romaines ; plus heureux que luy, par le puissant génie d'un Monarque plus formidable, & plus digne d'estre admiré, vous pouvez vous vanter d'avoir fait trembler les rives du Danube sous nos troupes victorieuses : vous eussiez peu, dans vos rapides expéditions, copier souvent cette lettre fameuse où on ne compte que six syllabes, & que César lui-mesme n'escrivit qu'une fois. Comme lui vous avez sceu vous rendre maistre de la fortune, vous l'avez forcée à vous suivre & à vous obéir ; & de la mesme main qui avoit ra-

d'un grand Ministre ; ce Testament politique où brille l'élévation de son génie & l'ardeur de son zele pour la gloire de son Maistre, & pour celle des François. Il ne desiroit à nostre Nation qu'autant de constance & de fermeté à souffrir patiemment les fatigues, la faim, les longues peines de la guerre, qu'il lui connoissoit d'intrépidité dans les plus grands périls. Quelle joie auroit eu ce grand Ministre, s'il avoit imaginé que de nos jours, & sous le plus grand des Rois, les François, par ces dernieres vertus, jointes aux premieres, l'emporteroient sur toutes les Nations ?

Nous les avons veus, pendant une campagne entiere, souffrir sans murmurer le manque d'argent & de pain, jetter mesme le pain dont ils avoient manqué pendant deux jours, pour courir plus légérement au combat, & leur seule valeur leur tenir lieu de force & de nourriture.

Dans une action où leur retraite n'a pu être imputée qn'à la seule fatalité, on les a veus couvrir la terre de plus de vingt mille de nos ennemis, & ne leur laisser qu'un champ

où les vivants pouvoient à peine se placer sur les corps morts de leurs compagnons.

Pardonnez-moi, MESSIEURS, cette legere marque de reconnoissance pour ces vaillants hommes, ausquels l'Estat & le Général ont de si grandes obligations. Ils vous auront celle de rendre leurs actions immortelles, comme le sera tout ce qui sort de ces plumes célébres, & tout ce qui a le bonheur d'estre consacré par les Ouvrages de cette Assemblée, si respectable par les grandes qualités de ceux qui la composent, & de laquelle j'ai une si haute idée, que mes expressions ne peuvent satisfaire ce que je pense de son mérite, ni ma sensible & vive reconnoissance de la grace que j'en reçois.



RÉPONSE

De M. de la Chapelle, Conseiller du Roy, alors Chancelier de l'Académie, au Discours prononcé par M. le Mareschal Duc de Villars, le jour de sa réception.

MONSIEUR,

Depuis le glorieux jour où le Roy mesme a bien voulu estre Chef de l'Aacadémie, nul autre jour aussi pompeux ni aussi brillant, que celuy qui vous donne à elle, ne l'a encore esclairée. Nous devrions vous faire des remercîmens, en mesme temps que nous en recevons de vous. Si nous vous associons à l'Académie, vous associez l'Académie à vos triomphes.

Quelle communication de splendeur! ne puis-je pas dire réciproque, quand je songe à l'auguste Protecteur dont la majesté est toujours présente à nos esprits? quel spectacle! & qu'avec

raison nos descendants, plus justes estimateurs d'une gloire que l'envie ne s'efforcera plus d'obscurcir, le trouveront comparable aux plus beaux exemples de l'antiquité!

Pour moy, lorsque je considere le Vainqueur de Denain, de Landau & de Fribourg, assis parmi nous dans ce Tribunal des Muses, je crois voir l'ancien Sénat de Rome, & ces fameux Triomphateurs des nations rangez indistinctement dans une Assemblée de Citoyens : je me représente ces temps si beaux & si magnifiques pour les Lettres, quand la Victoire & les Muses avoient les mesmes favoris; quand les plus grands Capitaines estoient les plus grands Orateurs; quand les Empereurs mesmes, comblez de tous les honneurs que l'adoration la plus ingénieuse pouvoit inventer, regardoient comme un nouveau degré de gloire, un décret qui assignoit à leurs portraits une place entre les images antiques des illustres Orateurs.

Tibere, pendant qu'il conservoit encore presque toutes les apparences des vertus de la République floris-

ſante, ne voulut pas que le buſte de Germanicus fuſt plus riche ni plus grand que les autres : il diſoit que l'Empire de l'Eloquence ne connoiſſoit point les diſtinctions de la Fortune, & que le ſeul honneur d'eſtre au rang des Auteurs célebres, étoit au-deſſus de toutes les autres diſtinctions.

C'eſt ainſi que nos faſtes, en adjouſtant voſtre nom à beaucoup de grands noms qui y ſont desja, le meſleront néanmoins avec une infinité d'autres, que nulles dignitez, nuls biens de la fortune, nulle autre prérogative, que celles de l'eſprit & du ſçavoir, ne relevent : & c'eſt ainſi qu'il n'eſt pas moins beau à vous de venir mettre aux pieds des Muſes cet amas d'honneurs dont vous eſtes couvert, qu'à l'Académie de le confondre & de l'envelopper dans l'égalité modeſte qui regne entre nous : cette modeſtie, MONSIEUR, ne ſervira qu'à faire mieux eſclater dans les ſiecles à venir, tout ce qu'elle ſemble eſtouffer dans le noſtre.

Je ne puis pourtant m'empeſcher de vous dire que dans ce jour également mémorable pour vous & pour

nous, il manque quelque chose à vostre gloire & à celle de l'Académie: la fortune devoit mettre en ma place Cicéron pour réspondre à César. Je ne laisseray pas d'expliquer, quoyqu'avec moins de dignité & d'éloquence, les raisons qui ont réuni avec tant de justice tous nos vœux sur vous.

Vous avez donné des batailles, vous avez remporté des victoires; vous avez conquis des villes & des provinces comme César: il se vantoit d'estre le premier des Romains qui eust monstré au delà du Rhin les aigles & les légions Romaines; plus heureux que luy, par le puissant génie d'un Monarque plus formidable, & plus digne d'estre admiré, vous pouvez vous vanter d'avoir fait trembler les rives du Danube sous nos troupes victorieuses: vous eussiez peu, dans vos rapides expéditions, copier souvent cette lettre fameuse où on ne compte que six syllabes, & que César lui-mesme n'escrivit qu'une fois. Comme lui vous avez sceu vous rendre maistre de la fortune, vous l'avez forcée à vous suivre & à vous obéir; & de la mesme main qui avoit ra-

d'un grand Ministre ; ce Testament politique où brille l'élévation de son génie & l'ardeur de son zele pour la gloire de son Maistre, & pour celle des François. Il ne desiroit à nostre Nation qu'autant de constance & de fermeté à souffrir patiemment les fatigues, la faim, les longues peines de la guerre, qu'il lui connoissoit d'intrépidité dans les plus grands périls. Quelle joie auroit eu ce grand Ministre, s'il avoit imaginé que de nos jours, & sous le plus grand des Rois, les François, par ces dernieres vertus, jointes aux premieres, l'emporteroient sur toutes les Nations ?

Nous les avons veus, pendant une campagne entiere, souffrir sans murmurer le manque d'argent & de pain, jetter mesme le pain dont ils avoient manqué pendant deux jours, pour courir plus légérement au combat, & leur seule valeur leur tenir lieu de force & de nourriture.

Dans une action où leur retraite n'a pu être imputée qu'à la seule fatalité, on les a veus couvrir la terre de plus de vingt mille de nos ennemis, & ne leur laisser qu'un champ

où les vivants pouvoient à peine se placer sur les corps morts de leurs compagnons.

Pardonnez-moi, MESSIEURS, cette legere marque de reconnoissance pour ces vaillants hommes, ausquels l'Estat & le Général ont de si grandes obligations. Ils vous auront celle de rendre leurs actions immortelles, comme le sera tout ce qui sort de ces plumes célébres, & tout ce qui a le bonheur d'estre consacré par les Ouvrages de cette Assemblée, si respectable par les grandes qualités de ceux qui la composent, & de laquelle j'ai une si haute idée, que mes expressions ne peuvent satisfaire ce que je pense de son mérite, ni ma sensible & vive reconnoissance de la grace que j'en reçois.



RÉPONSE

De M. de la Chapelle, Conseiller du Roy, alors Chancelier de l'Académie, au Discours prononcé par M. le Mareschal Duc de Villars, le jour de sa réception.

MONSIEUR,

Depuis le glorieux jour où le Roy mesme a bien voulu estre Chef de l'Aacadémie, nul autre jour aussi pompeux ni aussi brillant, que celuy qui vous donne à elle, ne l'a encore esclairée. Nous devrions vous faire des remercîmens, en mesme temps que nous en recevons de vous. Si nous vous associons à l'Académie, vous associez l'Académie à vos triomphes.

Quelle communication de splendeur! ne puis-je pas dire réciproque, quand je songe à l'auguste Protecteur dont la majesté est toujours présente à nos esprits? quel spectacle! & qu'avec

raison nos descendants, plus justes estimateurs d'une gloire que l'envie ne s'efforcera plus d'obscurcir, le trouveront comparable aux plus beaux exemples de l'antiquité!

Pour moy, lorsque je considere le Vainqueur de Denain, de Landau & de Fribourg, assis parmi nous dans ce Tribunal des Muses, je crois voir l'ancien Sénat de Rome, & ces fameux Triomphateurs des nations rangez indistinctement dans une Assemblée de Citoyens : je me représente ces temps si beaux & si magnifiques pour les Lettres, quand la Victoire & les Muses avoient les mesmes favoris; quand les plus grands Capitaines estoient les plus grands Orateurs; quand les Empereurs mesmes, comblez de tous les honneurs que l'adoration la plus ingénieuse pouvoit inventer, regardoient comme un nouveau degré de gloire, un décret qui assignoit à leurs portraits une place entre les images antiques des illustres Orateurs.

Tibere, pendant qu'il conservoit encore presque toutes les apparences des vertus de la République floris-

ſante, ne voulut pas que le buſte de Germanicus fuſt plus riche ni plus grand que les autres ; il diſoit que l'Empire de l'Eloquence ne connoiſſoit point les diſtinctions de la Fortune, & que le ſeul honneur d'eſtre au rang des Auteurs célebres, étoit au-deſſus de toutes les autres diſtinctions.

C'eſt ainſi que nos faſtes, en adjouſtant voſtre nom à beaucoup de grands noms qui y ſont desja, le meſleront néanmoins avec une infinité d'autres, que nulles dignitez, nuls biens de la fortune, nulle autre prérogative, que celles de l'eſprit & du ſçavoir, ne relevent : & c'eſt ainſi qu'il n'eſt pas moins beau à vous de venir mettre aux pieds des Muſes cet amas d'honneurs dont vous eſtes couvert, qu'à l'Académie de le confondre & de l'envelopper dans l'égalité modeſte qui regne entre nous : cette modeſtie, MONSIEUR, ne ſervira qu'à faire mieux eſclater dans les ſiecles à venir, tout ce qu'elle ſemble eſtouffer dans le noſtre.

Je ne puis pourtant m'empeſcher de vous dire que dans ce jour également mémorable pour vous & pour

nous, il manque quelque chose à vostre gloire & à celle de l'Académie: la fortune devoit mettre en ma place Cicéron pour réspondre à César. Je ne laisseray pas d'expliquer, quoyqu'avec moins de dignité & d'éloquence, les raisons qui ont réuni avec tant de justice tous nos vœux sur vous.

Vous avez donné des batailles, vous avez remporté des victoires; vous avez conquis des villes & des provinces comme César: il se vantoit d'estre le premier des Romains qui eust monstré au delà du Rhin les aigles & les légions Romaines; plus heureux que luy, par le puissant génie d'un Monarque plus formidable, & plus digne d'estre admiré, vous pouvez vous vanter d'avoir fait trembler les rives du Danube sous nos troupes victorieuses: vous eussiez peu, dans vos rapides expéditions, copier souvent cette lettre fameuse où on ne compte que six syllabes, & que César lui-mesme n'escrivit qu'une fois. Comme lui vous avez sceu vous rendre maistre de la fortune, vous l'avez forcée à vous suivre & à vous obéir; & de la mesme main qui avoit ra-

d'un grand Ministre ; ce Testament politique où brille l'élévation de son génie & l'ardeur de son zele pour la gloire de son Maistre, & pour celle des François. Il ne desiroit à nostre Nation qu'autant de constance & de fermeté à souffrir patiemment les fatigues, la faim, les longues peines de la guerre, qu'il lui connoissoit d'intrépidité dans les plus grands périls. Quelle joie auroit eu ce grand Ministre, s'il avoit imaginé que de nos jours, & sous le plus grand des Rois, les François, par ces dernieres vertus, jointes aux premieres, l'emporteroient sur toutes les Nations ?

Nous les avons veus, pendant une campagne entiere, souffrir sans murmurer le manque d'argent & de pain, jetter mesme le pain dont ils avoient manqué pendant deux jours, pour courir plus légérement au combat, & leur seule valeur leur tenir lieu de force & de nourriture.

Dans une action où leur retraite n'a pu être imputée qn'à la seule fatalité, on les a veus couvrir la terre de plus de vingt mille de nos ennemis, & ne leur laisser qu'un champ

où les vivants pouvoient à peine se placer sur les corps morts de leurs compagnons.

Pardonnez-moi, MESSIEURS, cette legere marque de reconnoissance pour ces vaillants hommes, ausquels l'Estat & le Général ont de si grandes obligations. Ils vous auront celle de rendre leurs actions immortelles, comme le sera tout ce qui sort de ces plumes célébres, & tout ce qui a le bonheur d'estre consacré par les Ouvrages de cette Assemblée, si respectable par les grandes qualités de ceux qui la composent, & de laquelle j'ai une si haute idée, que mes expressions ne peuvent satisfaire ce que je pense de son mérite, ni ma sensible & vive reconnoissance de la grace que j'en reçois.



d'un grand Ministre ; ce Testament politique où brille l'élévation de son génie & l'ardeur de son zele pour la gloire de son Maistre, & pour celle des François. Il ne desiroit à nostre Nation qu'autant de constance & de fermeté à souffrir patiemment les fatigues, la faim, les longues peines de la guerre, qu'il lui connoissoit d'intrépidité dans les plus grands périls. Quelle joie auroit eu ce grand Ministre, s'il avoit imaginé que de nos jours, & sous le plus grand des Rois, les François, par ces dernieres vertus, jointes aux premieres, l'emporteroient sur toutes les Nations ?

Nous les avons veus, pendant une campagne entiere, souffrir sans murmurer le manque d'argent & de pain, jetter mesme le pain dont ils avoient manqué pendant deux jours, pour courir plus légérement au combat, & leur seule valeur leur tenir lieu de force & de nourriture.

Dans une action où leur retraite n'a pu être imputée qu'à la seule fatalité, on les a veus couvrir la terre de plus de vingt mille de nos ennemis, & ne leur laisser qu'un champ

où les vivants pouvoient à peine se placer sur les corps morts de leurs compagnons.

Pardonnez-moi, MESSIEURS, cette legere marque de reconnoissance pour ces vaillants hommes, ausquels l'Estat & le Général ont de si grandes obligations. Ils vous auront celle de rendre leurs actions immortelles, comme le sera tout ce qui sort de ces plumes célébres, & tout ce qui a le bonheur d'estre consacré par les Ouvrages de cette Assemblée, si respectable par les grandes qualités de ceux qui la composent, & de laquelle j'ai une si haute idée, que mes expressions ne peuvent satisfaire ce que je pense de son mérite, ni ma sensible & vive reconnoissance de la grace que j'en reçois.



RÉPONSE

De M. de la Chapelle, Conseiller du Roy, alors Chancelier de l'Académie, au Discours prononcé par M. le Mareschal Duc de Villars, le jour de sa réception.

MONSIEUR,

Depuis le glorieux jour où le Roy mesme a bien voulu estre Chef de l'Aacadémie, nul autre jour aussi pompeux ni aussi brillant, que celuy qui vous donne à elle, ne l'a encore esclairée. Nous devrions vous faire des remercîmens, en mesme temps que nous en recevons de vous. Si nous vous associons à l'Académie, vous associez l'Académie à vos triomphes.

Quelle communication de splendeur! ne puis-je pas dire réciproque, quand je songe à l'auguste Protecteur dont la majesté est toujours présente à nos esprits? quel spectacle! & qu'avec

raison nos descendants, plus justes estimateurs d'une gloire que l'envie ne s'efforcera plus d'obscurcir, le trouveront comparable aux plus beaux exemples de l'antiquité!

Pour moy, lorsque je considere le Vainqueur de Denain, de Landau & de Fribourg, assis parmi nous dans ce Tribunal des Muses, je crois voir l'ancien Sénat de Rome, & ces fameux Triomphateurs des nations rangez indistinctement dans une Assemblée de Citoyens : je me représente ces temps si beaux & si magnifiques pour les Lettres, quand la Victoire & les Muses avoient les mesmes favoris; quand les plus grands Capitaines estoient les plus grands Orateurs; quand les Empereurs mesmes, comblez de tous les honneurs que l'adoration la plus ingénieuse pouvoit inventer, regardoient comme un nouveau degré de gloire, un décret qui assignoit à leurs portraits une place entre les images antiques des illustres Orateurs.

Tibere, pendant qu'il conservoit encore presque toutes les apparences des vertus de la République floris-

ſante, ne voulut pas que le buſte de Germanicus fuſt plus riche ni plus grand que les autres : il diſoit que l'Empire de l'Eloquence ne connoiſſoit point les diſtinctions de la Fortune, & que le ſeul honneur d'eſtre au rang des Auteurs célebres, étoit au-deſſus de toutes les autres diſtinctions.

C'eſt ainſi que nos faſtes, en adjouſtant voſtre nom à beaucoup de grands noms qui y ſont desja, le meſleront néanmoins avec une infinité d'autres, que nulles dignitez, nuls biens de la fortune, nulle autre prérogative, que celles de l'eſprit & du ſçavoir, ne relevent : & c'eſt ainſi qu'il n'eſt pas moins beau à vous de venir mettre aux pieds des Muſes cet amas d'honneurs dont vous eſtes couvert, qu'à l'Académie de le confondre & de l'envelopper dans l'égalité modeſte qui regne entre nous : cette modeſtie, Monsieur, ne ſervira qu'à faire mieux eſclater dans les ſiecles à venir, tout ce qu'elle ſemble eſtouffer dans le noſtre.

Je ne puis pourtant m'empeſcher de vous dire que dans ce jour également mémorable pour vous & pour

nous, il manque quelque chose à vostre gloire & à celle de l'Académie: la fortune devoit mettre en ma place Cicéron pour réspondre à César. Je ne laisseray pas d'expliquer, quoyqu'avec moins de dignité & d'éloquence, les raisons qui ont réuni avec tant de justice tous nos vœux sur vous.

Vous avez donné des batailles, vous avez remporté des victoires; vous avez conquis des villes & des provinces comme César: il se vantoit d'estre le premier des Romains qui eust monstré au delà du Rhin les aigles & les légions Romaines; plus heureux que luy, par le puissant génie d'un Monarque plus formidable, & plus digne d'estre admiré, vous pouvez vous vanter d'avoir fait trembler les rives du Danube sous nos troupes victorieuses: vous eussiez peu, dans vos rapides expéditions, copier souvent cette lettre fameuse où on ne compte que six syllabes, & que César lui-mesme n'escrivit qu'une fois. Comme lui vous avez sceu vous rendre maistre de la fortune, vous l'avez forcée à vous suivre & à vous obéir; & de la mesme main qui avoit ra-

d'un grand Ministre ; ce Testament politique où brille l'élévation de son génie & l'ardeur de son zele pour la gloire de son Maistre, & pour celle des François. Il ne desiroit à nostre Nation qu'autant de constance & de fermeté à souffrir patiemment les fatigues, la faim, les longues peines de la guerre, qu'il lui connoissoit d'intrépidité dans les plus grands périls. Quelle joie auroit eu ce grand Ministre, s'il avoit imaginé que de nos jours, & sous le plus grand des Rois, les François, par ces dernieres vertus, jointes aux premieres, l'emporteroient sur toutes les Nations ?

Nous les avons veus, pendant une campagne entiere, souffrir sans murmurer le manque d'argent & de pain, jetter mesme le pain dont ils avoient manqué pendant deux jours, pour courir plus légérement au combat, & leur seule valeur leur tenir lieu de force & de nourriture.

Dans une action où leur retraite n'a pu être imputée qu'à la seule fatalité, on les a veus couvrir la terre de plus de vingt mille de nos ennemis, & ne leur laisser qu'un champ

où les vivants pouvoient à peine se placer sur les corps morts de leurs compagnons.

Pardonnez-moi, MESSIEURS, cette legere marque de reconnoissance pour ces vaillants hommes, ausquels l'Estat & le Général ont de si grandes obligations. Ils vous auront celle de rendre leurs actions immortelles, comme le sera tout ce qui sort de ces plumes célébres, & tout ce qui a le bonheur d'estre consacré par les Ouvrages de cette Assemblée, si respectable par les grandes qualités de ceux qui la composent, & de laquelle j'ai une si haute idée, que mes expressions ne peuvent satisfaire ce que je pense de son mérite, ni ma sensible & vive reconnoissance de la grace que j'en reçois.



d'un grand Ministre ; ce Testament politique où brille l'élévation de son génie & l'ardeur de son zele pour la gloire de son Maistre, & pour celle des François. Il ne desiroit à nostre Nation qu'autant de constance & de fermeté à souffrir patiemment les fatigues, la faim, les longues peines de la guerre, qu'il lui connoissoit d'intrépidité dans les plus grands périls. Quelle joie auroit eu ce grand Ministre, s'il avoit imaginé que de nos jours, & sous le plus grand des Rois, les François, par ces dernieres vertus, jointes aux premieres, l'emporteroient sur toutes les Nations ?

Nous les avons veus, pendant une campagne entiere, souffrir sans murmurer le manque d'argent & de pain, jetter mesme le pain dont ils avoient manqué pendant deux jours, pour courir plus légérement au combat, & leur seule valeur leur tenir lieu de force & de nourriture.

Dans une action où leur retraite n'a pu être imputée qu'à la seule fatalité, on les a veus couvrir la terre de plus de vingt mille de nos ennemis, & ne leur laisser qu'un champ

où les vivants pouvoient à peine se placer sur les corps morts de leurs compagnons.

Pardonnez-moi, MESSIEURS, cette legere marque de reconnoissance pour ces vaillants hommes, ausquels l'Estat & le Général ont de si grandes obligations. Ils vous auront celle de rendre leurs actions immortelles, comme le sera tout ce qui sort de ces plumes célébres, & tout ce qui a le bonheur d'estre consacré par les Ouvrages de cette Assemblée, si respectable par les grandes qualités de ceux qui la composent, & de laquelle j'ai une si haute idée, que mes expressions ne peuvent satisfaire ce que je pense de son mérite, ni ma sensible & vive reconnoissance de la grace que j'en reçois.



RÉPONSE

De M. de la Chapelle, Conseiller du Roy, alors Chancelier de l'Académie, au Discours prononcé par M. le Mareschal Duc de Villars, le jour de sa réception.

MONSIEUR,

Depuis le glorieux jour où le Roy mesme a bien voulu estre Chef de l'Aacadémie, nul autre jour aussi pompeux ni aussi brillant, que celuy qui vous donne à elle, ne l'a encore esclairée. Nous devrions vous faire des remercîmens, en mesme temps que nous en recevons de vous. Si nous vous associons à l'Académie, vous associez l'Académie à vos triomphes.

Quelle communication de splendeur! ne puis-je pas dire réciproque, quand je songe à l'auguste Protecteur dont la majesté est toujours présente à nos esprits? quel spectacle! & qu'avec

raison nos descendants, plus justes estimateurs d'une gloire que l'envie ne s'efforcera plus d'obscurcir, le trouveront comparable aux plus beaux exemples de l'antiquité!

Pour moy, lorsque je considere le Vainqueur de Denain, de Landau & de Fribourg, assis parmi nous dans ce Tribunal des Muses, je crois voir l'ancien Sénat de Rome, & ces fameux Triomphateurs des nations rangez indistinctement dans une Assemblée de Citoyens : je me représente ces temps si beaux & si magnifiques pour les Lettres, quand la Victoire & les Muses avoient les mesmes favoris; quand les plus grands Capitaines estoient les plus grands Orateurs; quand les Empereurs mesmes, comblez de tous les honneurs que l'adoration la plus ingénieuse pouvoit inventer, regardoient comme un nouveau degré de gloire, un décret qui assignoit à leurs portraits une place entre les images antiques des illustres Orateurs.

Tibere, pendant qu'il conservoit encore presque toutes les apparences des vertus de la République floris-

ſante, ne voulut pas que le buſte de Germanicus fuſt plus riche ni plus grand que les autres ; il diſoit que l'Empire de l'Eloquence ne connoiſſoit point les diſtinctions de la Fortune, & que le ſeul honneur d'eſtre au rang des Auteurs célebres, étoit au-deſſus de toutes les autres diſtinctions.

C'eſt ainſi que nos faſtes, en adjouſtant voſtre nom à beaucoup de grands noms qui y ſont desja, le meſleront néanmoins avec une infinité d'autres, que nulles dignitez, nuls biens de la fortune, nulle autre prérogative, que celles de l'eſprit & du ſçavoir, ne relevent : & c'eſt ainſi qu'il n'eſt pas moins beau à vous de venir mettre aux pieds des Muſes cet amas d'honneurs dont vous eſtes couvert, qu'à l'Académie de le confondre & de l'envelopper dans l'égalité modeſte qui regne entre nous : cette modeſtie, MONSIEUR, ne ſervira qu'à faire mieux eſclater dans les ſiecles à venir, tout ce qu'elle ſemble eſtouffer dans le noſtre.

Je ne puis pourtant m'empeſcher de vous dire que dans ce jour également mémorable pour vous & pour

nous, il manque quelque chose à vostre gloire & à celle de l'Académie: la fortune devoit mettre en ma place Cicéron pour réspondre à César. Je ne laisseray pas d'expliquer, quoy-qu'avec moins de dignité & d'éloquence, les raisons qui ont réuni avec tant de justice tous nos vœux sur vous.

Vous avez donné des batailles, vous avez remporté des victoires; vous avez conquis des villes & des provinces comme César: il se vantoit d'estre le premier des Romains qui eust monstré au delà du Rhin les aigles & les légions Romaines; plus heureux que luy, par le puissant génie d'un Monarque plus formidable, & plus digne d'estre admiré, vous pouvez vous vanter d'avoir fait trembler les rives du Danube sous nos troupes victorieuses: vous eussiez peu, dans vos rapides expéditions, copier souvent cette lettre fameuse où on ne compte que six syllabes, & que César lui-mesme n'escrivit qu'une fois. Comme lui vous avez sceu vous rendre maistre de la fortune, vous l'avez forcée à vous suivre & à vous obéir; & de la mesme main qui avoit ra-

mené la victoire ſous nos eſtendarts; vous avez arreſté la paix qui vouloit nous échapper.

Ce ſont-là de magnifiques objets d'admiration pour tous les ſiecles, & de grands titres d'immortalité pour voſtre nom : mais ce ne ſont pas ceux qui ont le plus touché l'Académie, ni qui l'ont obligée à vous ouvrir les portes de ce ſanctuaire d'Apollon.

Vous eſtes le premier des François qui avez voulu que les palmes de l'éloquence, meſlées aux lauriers de la guerre, ornaſſent dans un meſme trophée le baſton de Mareſchal de France. Plein de cette ambition ſçavante, qui dans tous les temps n'a animé que les grands & les véritables Héros, vous avez cultivé les Muſes, vous les avez honorées, vous avez aimé, comme les Scipions & les Lælius, à vous délaſſer avec elles de vos travaux guerriers : vous les avez aimées quand leur amitié plus infructueuſe exige de ceux qui la recherchent, plus de ſoin & plus d'attachement que jamais.

Ces premiers Génies ſublimes de l'ancienne Rome eſtoient venus dans

l'enfance de la politesse de leur Patrie: une espece de premiere innocence de la langue, à ce que dit le plus grand de leurs Orateurs, la rendoit alors naturellement élégante dans toutes les bouches. Vous estes né dans des temps plus éclairez, dans le siecle de la lumiere & de la perfection pour nous. La simplicité Gauloise de nos premiers Escrivains, effacée par le style majestueux des sçavantes plumes qui leur ont succédé, a fait place à une élégance plus chastiée & plus scrupuleuse. Nostre Langue ne se laisse plus parler avec noblesse, que par ceux qui l'estudient avec soin.

Vous n'avez pas jugé cette estude méprisable, ni indigne de l'application d'un grand Capitaine. Vous avez pensé comme César, que l'abondance & le choix des mots estoient les sources de l'éloquence, & vous avez creu comme luy que l'éloquence n'estoit pas moins glorieuse, ni moins utile à un grand Général, que nécessaire à un grand Orateur.

Vous n'avez jamais cessé de chercher dans la lecture de nos meilleurs livres, cette science de bien parler &

de bien escrire, que l'usage seul du monde ne donne plus : vous l'avez acquise, & nous avons vu des lettres de vous, que les Sarasins & les Voitures n'eussent pas désavouées. Ce sont-là, MONSIEUR, les titres qui ont enlevé notre attention & nos suffrages.

Vous succédez à un Académicien que sa fidélité à de plus saints devoirs a presque tousjours tenu esloigné de nous. Tel que vous l'avez dépeint, attaché à une pureté de foy, de vie & de mœurs dignes des premiers siecles de l'Eglise, il donnoit au soin de son Diocese tout le temps qu'il nous refusoit.

Mais ne nous est-il pas permis d'espérer qu'en remplissant sa place, vous compterez quelquefois nos occupations parmi vos devoirs, & que vous nous accorderez quelques uns de ces moments que la paix va vous laisser libres des soins que vous deviez à la sûreté & à la défense de nos frontieres ?

Il faut l'advouer ; d'autres temps ont veu des Académiciens, d'ailleurs estimables, ne regarder l'Académie que comme un théâtre, où contens de

monter une fois, comme pour s'annoncer au Peuple, & pour se monstrer à la Renommée, s'il est permis de parler ainsi, ils ne reparoissoient plus que rarement, inutiles & presque estrangers à cette mere, de qui avec tant d'ardeur ils avoient souhaité d'estre les enfants.

Nous nous promettons de vous un exemple plus heureux : vous vous souviendrez que l'examen des mots & des phrases occupa quelquefois César, qui composa ses livres de l'Analogie au milieu de ses vastes projets & de ses plus difficiles entreprises. Et vous songerez que nostre Langue, qui peut estre, à cause des préjugez & de l'usage du vulgaire, n'est pas aussi respectée de la pluspart des François, ni aussi sérieusement estudiée qu'elle le mérite, est pourtant la Langue d'un autre Auguste plus recommandable que celuy de Rome. C'est à elle que ce regne merveilleux, qui efface tous les regnes des hommes, promet une immortalité plus certaine & plus esclatante que celle que les Grecs & les Romains ont laissée à leurs sçavantes Langues.

Que de véritez, qui paroiſtront incroyables! que de miracles elle tranſmettra à la Poſterité! mais quelles juſtes craintes au milieu de tant d'idées brillantes viennent ici me troubler! Oſeray-je après vous, MONSIEUR, parler de cet incomparable Monarque, qu'il ne m'a eſté permis d'admirer que de loin, pendant que ſes auguſtes confidences eſtoient ſouvent verſées dans voſtre ſein?

Je ne me laiſſerois pas emporter au-delà de mes forces par un zele indiſcret, ſi en regardant cette ſuite d'événemens extraordinaires qui ont tenu toute l'Europe dans l'eſtonnement depuis le commencement de ce ſiecle, il ne me ſembloit trouver meſme dans ma vie obſcure, des circonſtances ſingulieres qui m'authoriſent à rompre le ſilence que je voulois m'impoſer.

Je me ſouviens que lorſque le Roy d'Eſpagne partit d'icy pour monter ſur le throne qui l'attendoit, le ſort aveugle m'avoit mis à la teſte de cette Compagnie, où j'ay encore aujourd'huy l'honneur de paroiſtre par une nouvelle faveur du meſme ſort. Ainſi

lorsque la plus belle révolution de nos jours commence, & lorsqu'elle s'achève, une espece de fatalité escarte les Sujets les plus illustres & les plus éloquents, pour faire tomber sur moi, qui en suis le moins digne, l'honneur de parler en de si grandes occasions.

Croiray-je que ce ne soit qu'un jeu de la Fortune? & ne puis-je pas penser que c'est un arrangement de la Providence, qui a voulu apprendre aux hommes que les héroïques actions de LOUIS LE GRAND, en quelque façon semblables aux merveilles de Dieu, n'avoient besoin que des bouches les plus simples pour les publier? Je dirai donc avec confiance ce que le zele & l'admiration m'inspirent.

Il n'y a point de conjonctures plus esclatantes pour les grands Rois, ni où ils soient plus parfaitement les images de Dieu, que lorsqu'ils font cesser de longues & de cruelles guerres. On diroit qu'alors ils commandent comme luy aux vents & aux tempestes. Ne semble-t-il pas que cet Empire, communiqué quelquefois aux autres Princes, ait esté remis tout entier

au victorieux Monarque à qui nous obéissons ?

Les Pyrénées & la Westphalie, Aix-la-Chapelle, Nimegue & Riswick l'ont veu donner la paix à des peuples abbattus & rebutez de la guerre. Utrecht & Rastat le voyent qui la fait accepter à des ennemis presque triomphans, dont les forces encore tout entieres, & les courages encore menaçants, ne respiroient que les conquestes & les combats. Dans les autres traitez, arbitre des conditions; dans ces deux derniers, il l'a esté mesme des volontez.

Il a levé son bras tant de fois terrible aux audacieux Titans ; il a respandu la lumiere de sa sagesse, & le nœud fatal s'est deslié : il a parlé, & la terre est devenue tranquille.

Vous avez veu de près, MONSIEUR, les puissans ressorts qui ont produit ce grand changement : c'est vous qui les avez fait mouvoir ; aidez-nous à les descrire, & à conserver dans tous les siecles la mémoire du plus grand des Rois, nostre auguste Protecteur.

Fin du Tome quatrieme.



TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES ET *DES MATIERES.*

Nota. A chaque nom propre on a indiqué, autant qu'il a été possible, tous les endroits où il est fait mention de la personne nommée, afin que les descendans de ceux qui sont nommés trouvent facilement ce que leurs Ancêtres ont fait de remarquable : & c'est le but principal de cette Table : on n'a guere mis que les noms François.

A.

AGNAN, (Duc de S.) tom. IV, pag. 117.

Aguesseau, (d') tom. II, p. 353-379-445. T. III, pag. 335.

Albergoti, t. II, p. 71-89-91-93-186-214-225-228-233-260. T. III, p. 110-127-175-218.

Alegre, t. I, p. 53. T. II, p. 2-204-252-258. T. III. p. 27.

Aligre, t. II, p, 239-476. T. III, p. 25.

Alincourt, t. III, p. 24.
Amelot, t. III, p. 4-25.
Amicour, (d') t. I, p. 428.
Amilli, t. I, p. 111.
Ancenis, t. II, p. 421.
Andezy, (d') t. I, p. 425.
Angervilliers, t. II, 70-431. T. III p. 75-125-387. T. IV, *passim*.
Angleterre. (On a indiqué principalement les articles qui concernent les négociations & le commerce) t. III, p. 186-194-233-236-239-254-268-271-314-340-360-371. T. IV, 1-86-97-121. & suiv.
Anlezy, t. I, p. 172.
Antin, (Duc d') t. II, p. 355-415-472-482. T. III, p. 170.
Arche, (Comte d') t. I, p. 145.
Arco, t. I, p. 187.
Aremberg, (Duc d') t. II, p. 138-178.
Argenson, t. II, 383-445. T. III, p. 119.
Armagnac, (Prince d') t. II, p. 357.
Armenonville, t. II, p. 483-521. Tom. III, p. 12.
Arnaud de Bouesse, t. III, p. 129.
Artagnan, (Comte d') depuis Maréchal de Montesquiou, t. II, p. 3-7-9-10-28-67-99-105-212-226-242. T. III, p. 36.

Alsfeld, (Marquis d') t. II, p. 254-278.
Avaray, (Comte d') t. II, p. 152.
Aubigné, (Comte d') t. II, p. 234.
Aubigni, (Marquis d') t. II, p. 191.
Aubusson, (Comte d') t. I, p. 232-259.
Audiffret, (Comte d') t. III, p. 448.
Augé, t. I, p. 53.
Auriac, t. I, p. 116.
Autrec, (Comte d') t. II, p. 9.
Auvergne. (Prince d') Ses malheurs, t. II, p. 272.

B.

BACHELIER, tom. III, p. 526.
Barat, t. III, p. 195.
Barberay, t. I, p. 411-437. t. II, p. 265.
Barbezieux, t. I, p. 55.
Bareme, t. III, p. 252.
Barriere, t. II, p. 18.
Barville, t. III, p. 195.
Bassignac, t. I, p. 321.
Bastie, (Comte de la) t. I, p. 145. t. III, p. 104. t. IV, p. 5.
Battue, (de la) t. II, p. 282.
Baviere (Duc de) goûte Vilars, t. I, p. 27-32. Mal conseillé, 115. Prend un mauvais parti, 197. Mal servi, 237. Livre malgré lui la bataille d'Hochstet, 253. Se laisse prévenir

contre Villars qui se retire, 287.
Baville, (la Moignon de) t. I, p. 299. t. II, p. 371.
Beaufremont, t. I, p. 265.
Beaujeu, t. I, p. 117-265-336-352. t. II, p. 152-212-244-283.
Beaupomier, t. II, p. 126.
Beauvau, t. III, p. 170.
Beauvisé, (de) t. I, p. 144.
Belfonds, t. II, p. 178.
Bellievre, t. II, p. 341.
Belle-Isle, t. II, p. 265-297-435. t. III, p. 5-79-114-123-246-323.
Bercy, t. III, p. 252.
Bergeret, t. I, p. 446.
Bergue, (Princesse de) t. III, p. 162.
Beringhin, t. II, p. 357.
Bernard, t. II, p. 70-474. t. III, p. 166.
Bernard, (autre) t. II, p. 487.
Bernieres, t. II, p. 55-70.
Berwick, t. II, p. 106-144-147-433.
Bessan, t. II, p. 8.
Besons, (Maréchal de) t. II, p. 252-264-354. t. III, p. 27.
Bignon, t. II, p. 521. t. III, p. 125.
Bigor, t. II, p. 419.
Billarderie, (de la) t. I, p. 220-397. t. II, p. 421-441.
Biron, (Marquis de) t. I, p. 106-110.

t. II, p. 265. t. III, p. 58.
Bissy, t. II, p. 348.
Blancmenil, t. II, p. 45-485. t. III p. 99.
Blainville, (de) t. I, p. 170.
Blanzy, t. I, p. 144.
Bligny, t. I, p. 144.
Blouin, t. III, p. 114.
Boisot, t. I, p. 231-352.
Boisselot, t. I, p. 51 & suiv.
Boissieux, (Comte de) t. I, p. 279. t. III, p. 164.
Bolban, t. II, p. 241.
Bombelles, (de) t. I, p. 307.
Bonac, t. III, p. 140-341.
Bongar, t. II, p. 120-152-212.
Bonnet, (affaire du) t. II, p. 475.
Boufflers, (Maréchal de) t. II, p. 23-81-192.
Boufflers, (Duchesse de) t. II, p. 165.
Bouret, t. III, p. 252.
Bourg, (Comte Maréchal du) t. I, p. 106-116-121-143-170-241-265-375-397-409-437. t. II, p. 253-257-276-297.
Bourgeois, t. II, p. 470.
Boussolles, t. I, p. 265-337. t. II, p. 214.
Brancas, (Duc de) t. III, p. 260-280. t. IV, *passim*.
Bressa, t. II, p. 265.

Bret, (le) t. II, p. 341-360.
Breteuil, t. III, p. 15-166-186.
Brindelay, t. II, p. 128.
Broglio, (Marquis de) t. I, p. 400 jusqu'à 428. T. II, p. 120-152-178-186-219-223-239-254-286-397-424.
Boyer, t. II, p. 364.
Buoux, t. II, p. 363.

C.

CADROLLES, tom. II, pag. 241.
Calvisson, ce qui s'y passe, t. I, p. 315.
Cambis, t. III, p. 189-277.
Camilly, t. I, p. 117. T. III, p. 248-296. T. IV, *passim*.
Camisards, t. I, p. 302 & suiv.
Campredon, t. III, p. 217.
Canillac, t. II, p. 473. T. III. p. 29-86.
Casan, t. II, p. 243.
Castelladi, t. I, p. 329.
Catinat, (Maréchal de) t. I, p. 102.
Cerest-Brancas, t. III, p. 164.
Cesanne, (Comte de) t. II, p. 269.
Cesanne, (Combat de t. II, p. 8.
Châlons, t. II, p. 178.
Chaludet, t. I, p. 258.
Chamarente, t. I, p. 106-145-158-364-377. T. II, p. 5.
Chambeau, t. I, p. 212.

Chamillard, t. I, p. 418 & *passim*.
Chamilly, t. I, p. 116.
Chamelay, t. I, p. 15.
Charles, (Prince) t. II, p. 175.
Charolois, (Comte de) t. II, p. 515.
Charost, t. III, p. 242.
Chastenay, t. II, p. 128.
Château-Morand, t. II, p. 190.
Chateau-Neuf, t. II, p. 443-551. T. III, p. 74.
Chatenay, t. II, p. 255.
Châtillon, (Duc de) t. I, p. 441. T. II, p. 24-241.
Châtre, (Marquis de la) t. I, p. 431.
Chavannes, t. I, p. 116.
Chavigny, t. III, p. 257-273.
Chaulnes, (Duc de) t. II, p. 272.
Chauvelin, t. III, p. 227. T. IV. *passim*.
Chaux, (la) t. I, p. 386.
Chemerault, t. II, p. 89 & suiv.
Cheyladet, t. I, p. 129. T. II, p. 178.
Chirac, t. III, p. 114.
Chiverny, t. II, p. 395.
Circq, (Camp de) t. I, p. 372.
Clar, (Milord) t. I, p. 175-289.
Clément, t. III, p. 68.
Clermont, t. III, p. 102-114.
Clisson, t. II, p. 231.
Cochois, t. III, p. 51.

Coëtmene, t. II, p. 128.
Colambert, (de) t. I, p. 144.
Cokesberg, (retraite de) t. I, p. 15.
Conches, t. III, p. 2-124.
Conflans, t. I, p. 117-265-378. T. II, p. 67. T. III, p. 102.
Contades, t. II, p. 152-190-210-244-290-311-431 & suiv.
Conti, (Prince de) t. II, p. 179-480-503-515-547.
Coucy, t. II, p. 120.
Coulanges, t. III, p. 117.
Curson, t. III, p. 146.
Couturier, (le) t. III, p. 23-60.
Coreny, t. II, p. 174.
Créquy, (Maréchal de) t. I, p. 21.
Cressy, t. III, p. 162.
Crozat, t. II, p. 466.
Crussol, t. III, p. 307.

D.

DAIGAILLIER, t. I, p. 307-318.
Damville, t. I, p. 263.
Dargelot, t. I, p. 427.
De la Tour, t. II, p. 165.
De Lisle, t. II, p. 128.
Delpêche, t. III, p. 151.
Denac, t. I, p. 172-220.
Denain, (affaire de) t. II, p. 211.

De Pery, t. I, p. 255.
Desbordes, t. I, p. 106-172-216.
Desforts, t. II, p. 445-450. T. III, p. 139.
Desfourneaux, t. II, p. 178.
Desmorets, t. II, p. 452.
Despaux, t. I, p. 352.
Destouches, t. II, p. 152.
Desventes, t. I, p. 212.
Dillon, t. II, p. 259-285.
Dodeval, t. I, p. 115.
Dodun, t. III, p. 23-140.
Dorion, t. III, p. 140.
Doujat, t. II, p. 70.
Dreux, (Marquis de) t. II, p. 127.
Druy, t. I, p. 336-357-375.
Dubignon, t. I, p. 144.
Dubois, (Cardinal) t. II, p. 378-394-415-444-549. T. III, p. 59-79.
Duc (M. le Duc-Régent), t. II, p. 279-402-445-482-500. T. III, p. 94 & suiv.
Ducheſſe, (Madame la) t. II, p. 450.
Dulimon, t. II, p. 193.
Dumarcé, t. I, p. 145.
Dumontet, t. II, p. 9.
Dumoulin, t. II, p. 195.
Duparc, t. II, p. 487. T. III, p. 309.
Duperier, t. II, p. 271.
Dupleſſis, t. III, p. 72.
Dupuis-Vauban, t. II, p. 138-149.

Durevest, t. II, p. 471.
Durfort, t. II, p. 8.
Duroset, t. I, p. 265.
Dury, t. I, p. 265.
Duvernay, t. III, p. 124.
Duvernon., t. I, p. 253.

E.

EFFIAT, (d') t. II, pag. 355-386.
Epinay, (Prince d') t. II, p. 279. T. III. p. 102.
Epernon, (Duc d') t. IV, p. 8.
Esclimont, (Comte d') t. III, p. 204.
Estain, (d') t. I, p. 152-180. T. III, p. 27.
Estrades, t. II, p. 278.
Etampes, (d') t. III, p. 114.
Etrées, (Maréchal d') t. II, p. 355. T. III, p. 27.
Evelmont, t. II, p. 118.

F.

FAGON, tom. II, pag. 445-502-521. T. III, p. 3-129.
Fanatisme, (exemple singulier de) t. I, p. 325.
Fare, (la) t. III, p. 37.
Fargès, t. II, p. 49-433.

Fénelon, (Chevalier de) t. II, p. 191. T. III, p. 251.
Ferand, t. II, p. 471.
Feronay, (Chevalier de la) t. I, p. 132-352.
Fervaques, t. II, p. 128.
Fierts, t. I, p. 145.
Firmacon, t. III, p. 195.
Flaische, t. I, p. 352.
Fleury, (Cardinal de) t. II, p. 546. T. III, 38-94 & suiv. T. IV, *passim*.
Fonboissard, t. I, p. 231-352.
Fond, (de la) t. II, p. 240.
Fontenai, t. II, p. 120-178.
Fontenelle, t. II, p. 431.
Force, (Duc de la) t. II, p. 486-514-520.
Fourille, t. I, p. 10.
Fourquevaux, t. I, p. 117.
Fourqueux, t. I, p. 172.
Fremont, (de) t. I, p. 431. T. II, p. 297.
Fresnay, (la) t. III, p. 227.
Fretilliere, t. II, p. 89.
Fribourg, (siége & prise de) t. II, p. 275.
Fridlingue, (bataille de) t. I, p. 108 & suiv.
Fromaget, t. II, p. 471.
Feuillade, (Duc de la) t. II, p. 477. T. III, p. 113-153.
Feuquiere, t. I, p. 223.

G.

GAL, (réception à S.) tom. I, p. 44.
Gallovai, t. II, p. 259.
Garde, (la) t. II, p. 241.
Gaffé, t. II, p. 499.
Gassion, t. II, p. 175-179. T. III, p. 195.
Gavaudan, t. II, p. 442-547.
Gaumont, t. II, p. 453.
Gayet, t. I, p. 446.
Geoffreville, t. II, p. 152-183.
Gendarme raillé, t. I, p. 54.
Geran, (Saint-) t. I, p. 4-183.
Germain, (Saint-) t. II, p. 274.
Gertruidemberg, (conférences de) t. II, p. 110-128 & suiv.
Gêvres, (Duc de) t. II, p. 178. T. IV, p. 8.
Gilbert, t. II, p. 480.
Givry, t. II, p. 18.
Glesse, t. II, p. 365.
Gonsague, t. II, p. 269.
Goyon, t. II, p. 178.
Grammont, (Duc de) t. II, p. 472.
Grammont, (Duchesse de) t. III, p. 165.
Grancey, (Comte de) t. IV, p. 76.
Guébriant, t. II, p. 91-151-157.
Guerchois, t. II, p. 3-9-10-257.

Guiche, (Comte de) t. II, p. 358.
Guiscar, t. I, p. 109.

H.

HARLAY, t. II, p. 341-425-466-487. T. III, p. 74-125.
Haras inutiles, t. IV, p. 24.
Harcourt, (Maréchal d') t. II, p. 152-354.
Hautéfort, t. I, p. 433. T. II, p. 175.
Hauteval, t. I, p. 290. T. II, p. 55-93.
Herbigni, (d') t. II, p. 74-123.
Herbin, (d') t. II, p. 24.
Herault, t. III, p. 191.
Heron, (du) t. I, p. 228-232.
Heudicour, (d') t. I, p. 265.
Hinges, (Baron d') t. II, p. 152.
Hochtet, premiere bataille, t. I, p. 253. Lettre sur la seconde, même t. p. 334.
Hornbec, t. I, p. 173.
Houssaie, (de la) t. II, p. 70-425-466-481. T. III, p. 4.
Hullin, t. IV, p. 115-125.
Huxelles, (Maréchal d') t. II, p. 170-354-375-395-415. T. III, p. 17-482

I.

ISENGHIEN, (Prince d') t. I, p. 220. T. II, p. 175-233.

Infante renvoyée, t. III, p. 155.
Jonchere, (la) t. III, p. 60-70-120.
Joſſand, t. I, p. 111.

K.

KELL, (ſiége de) t. I. p. 139.
Kerkado, t. I, p. 260-265.
Keutſingen, t. I, p. 151.

L.

LACROIX, tom. I, pag. 165.
Lagny, t. I, p. 425.
Lambert, (Préſident) t. III, p. 191.
Lambeſc, (Prince de) t. II, p. 178.
Lamoignon, t. II, p. 476. T. III, p. 25. 146.
Lamote, t. I, p. 59.
Landau, (Prince de) t. II, p. 25-33.
Landiviſio, t. III, p. 472.
Langeron, t. II, p. 3. T. III, p. 29.
Langlois, (l'Abbé) t. III, p. 4-48.
Lanion, t. I, p. 256-260-336.
Latour, t. I, p. 219-257.
Laval, t. II, p. 415-442.
La Valliere, t. III, p. 58.
Laubanie, (de) t. I, p. 106-110.
Lauriere, t. I, p. 403.
Lauſun, (Marquis de) t. I, p. 163. T. II, p. 476.

Law, t. II, p. 380-428-444-466.
Lée, t. I, p. 262-336-418.
Leblanc, t. II, p. 425-450-497. T. III, p. 60-124-243-387.
Legal, (de) t. I, p. 228-241-265-336. T. II, p. 94.
Lesbalot, t. II, p. 178.
Lesdiguieres, t. I, p. 165.
Lespar, (Comte de) t. II, p. 233.
Levy, t. I, p. 265-337. T. III, p. 58.
Leuse, (combat de) t. I, p. 49.
Liret, (de) t. I, p. 144.
Lisle, (le Comte de) t. I, p. 129.
Lisle du Viger, t. I, p. 232.
Listenois, t. I, p. 265.
Livry, t. II, p. 191-265.
Lorges, t. II, p. 476.
Luc, (Comte du) t. II, p. 329.
Lutteaux, (des) t. II, p. 270.
Luxembourg, (Chevalier de) t. II, p. 32.
Luynes, t. II, p. 267.

M.

MACHAUT, t. II, p. 471-502. T. III, p. 271.
Magnac, t. I, p. 106-116-364.
Maillebois, t. II, p. 239.
Mailli, (Comte de) t. I, p. 172.
Mailli, (Cardinal) t. II, p. 491.

Maine, (Duc & Ducheſſe du) leur affaire pendant la Régence, t. II, p. 354 juſqu'à 523.
Maintenon, (Madame de) t. II, p. 427.
Maiſons, (Préſident de) t. II, p. 344. T. III, p. 25.
Makſis, t. I, p. 143.
Malezieux, t. II, p. 422-442.
Mandajors, (le ſieur de) t. I, p. 325.
Manicamp, t. II, p. 178.
Marbach, t. I, p. 116.
Marcieux, t. II, p. 425.
Marcillac, t. II, p. 178.
Marcilly, t. I, p. 50 & ſuiv.
Marivault, t. I, p. 143-172-219-265-337.
Marquis, t. II, p. 120.
Marſin, (Maréchal) t. I, p. 283-376-408.
Maſſembach, t. I, p. 265-325.
Matignon, t. III, p. 37.
Maulevrier, (Marquis de) t. I, p. 144.
Maupeou, t. I, p. 44. T. II, p. 255. T. III, p. 25.
Maurepas, t. III, p. 79.
Mauroy, t. I, p. 440.
Medavy, t. I, p. 2. T. III, p. 27.
Melun, (Duc de) t. III, p. 137.
Melfort, t. I, p. 284.
Mêmes, (de) t. III, p. 82.
Menou, t. I, p. 319.

Mezieres, t. II, p. 472.
Mingui, t. II, p. 462. T. III, p. 25.
Miromenil, t. II, p. 149.
Monastral, t. I. p. 155 jusqu'à 240.
Montaran, t. II, p. 71.
Montargis, (Sieur de) t. II, p. 72.
Montauban, (Mademoiselle de) t. II, p. 422-441.
Montauban, (Marquis de) t. III, p. 232.
Mont-Cassel, (bataille de) t. I, p. 14.
Montesquiou. (Maréchal de) Voyez *Artagnan*.
Monteviel, t. II, p. 212.
Montgaillard, t. I, p. 232.
Montgon, t. II, p. 191. T. III, p. 272.
Montigny, t. I, p. 135.
Montmain, t. I, p. 259.
Moreau, t. I, p. 143.
Mortagny, t. II, p. 151.
Mortemar, t. I, p. 352. T. II, p. 128.
Morville, t. III, p. 79-148.
Moui, t. II, p. 244.
Muy, t. II, p. 341.
Muret, t. II, p. 3-7-18.

N.

Nangis, (Marquis de) t. I, p. 177-220-237-400-411-431 & suiv. T. II, p. 71-97-120-220-226-283. T. III, p. 166.

Nettancourt, t. I, p. 221-289-337.
Nevers, (Duc de) t. II, p. 478.
Neychel, t. I, p. 53.
Nicolaï, t. III, p. 115.
Noailles, (Duc de) t. II, p. 355-379-415. T. III, p. 29-67.
Nobleſſe, (Ingénieur) t. I. p. 43.
Nocé, t. III, p. 81.
Novion, t. II, p. 476. T. III, p. 25-99.

O.

OLIVIER, tom. III, pag. 271.
Ombreval, (d') t. III, p. 64-119.
Orient, (l') t. II, p. 487.
Ormeſſon, t. II, p. 445.
Ory, t. IV, p. 29 & ſuiv.
Oſtende, (Compagnie d') t. III, p. 227.
Ouville, (d') t. I, p. 185.
Oxford, (Colonel) t. I, p. 241.

P.

PAIST, tom. II, pag. 9.
Palavicini, t. II, p. 93.
Palu, t. III, p. 151.
Paris, t. II, p. 49-294-453-531. T. III, p. 3-126-166-243.
Parlement, (différentes affaires du Parlement auxquelles le Maréchal de Villars a eu part) t. II, p. 454. T. III, p. 175. T. IV, p. 221.

Partage. Premier traité de partage, t. I, p. 63. Second traité, t. I, p. 66.
Pasteur, t. II, p. 232.
Pecôme, t. I, p. 411.
Pelletier, t. II, p. 230-296.
Pelouse, t. III, p. 232.
Perin, t. II, p. 257.
Permangle, t. II, p. 195.
Pery, t. I, p. 384-401-416.
Petithiere, (la) t. I, p. 111.
Pezeux, t. II, p. 286.
Phelippeaux, t. I, p. 291.
Pinsonneau, t. II, p. 423.
Pizieux, t. I, p. 432. T. II, p. 67.
Planque, t. I, p. 307.
Plelo, t. IV, p. 25.
Plouyn, t. II, p. 100.
Polignac, (l'Abbé de) t. II, p. 110-422-441. T. III, p. 141.
Pompadour, t. II, p. 415. T. III, p. 123.
Portail, t. I, p. 145. T. III, p. 25-129-147.
Porto-Carrero, (l'Abbé) t. II, p. 419.
Prétendant, (le) t. II, p. 373. T. III, p. 394.
Princes légitimés, (leur affaire) t. II, p. 406.
Prie, (Madame de) t. III, p. 27-179-244.

Pucelle, (l'Abbé) t. II, p. 465. T. III, p. 25. T. IV, p. 300.
Puiségur, t. II, p. 89-152-212-497.

Q.

QUADT, tom. I, p. 424.
Quinson, t. I, p. 322.

R.

RAGEMOTE, tom. I, p. 397.
Rais, (Chevalier de) t. II, p. 72.
Rambures, t. III, p. 35.
Rancereau, t. III, p. 32.
Rangs au Conseil & ailleurs, t. III, p. 5-328-441.
Rastat, (Conférences de) t. II, p. 297
Ratsky, t. II, p. 124-166-174-179.
Ravestein, t. I, p. 117.
Ravignan, t. II, p. 151.
Renaud, t. II, p. 181.
Refuge, t. I, p. 378.
Régence, (ce qui s'est passé pendant la) t. II, p. 332.
Retournade, (la) t. I, p. 142-144.
Retz, (Duchesse de) t. III, p. 24.
Rian, t. II, p. 67.
Richelieu, t. II, p. 267-279-286.
Ricouart, t. II, p. 239.

Ricous, t. I, p. 184-274.
Robec, (Prince de) t. III, p. 162.
Rocheguyon, t. III, p. 113.
Rochefoucault, t. II, p. 476.
Rodemak, t. I, p. 252-352.
Rohan, (Cardinal de) t. II, p. 348-490.
Rohan, (Duc de) t. II, p. 297. T. III, p. 3, T. IV, p. 115.
Roideau, t. I, p. 233.
Roquelaure, t. II, p. 271-532.
Rote (de) t. I, p. 221. T. II, p. 149-532.
Rotembourg, (Comte de) tom. II, p. 178. T. III, p. 339. T. IV, p. 174 & ſuiv.
Rothelin, t. I, p. 53.
Rozel, (du) t. I, p. 153-163.
Ruſes pour donner des nouvelles, t. I, p. 156.

S.

Sabran, tom. II, pag. 361.
Saillart, t. II, p. 195-232-262.
Saint-Agnan, t. II, p. 178.
Saint-Clars, t. I, p. 8.
Saint-Conteſt, t. I, p. 259. T. II, p. 70-259-329.
Saint-George, t. I, p. 145.
Saint-Germain, t. II, p. 450.
Sainte-Hermine, t. I, p. 145.
Saint-Laurent, t. II, p. 120.

Saint-Maurice, t. I, p. 106-116.
Saint-Pau, t. III, p. 242.
Saint-Pierre, t. II, p. 259.
Saint-Pouanges, t. I, p. 117.
Saint-Sernin, t. II, p. 149-178-232.
Saint-Simon, t. II, p. 354-475-490-549.
Santini, t. I, p. 221.
Sare, (la) t. III, p. 114.
Schomberg, t. I, p. 13.
Sechelles, t. I, p. 124.
Seignelay, t. I, p. 17-221.
Senef, (bataille de) t. I, p. 9.
Seves, (de) t. I, p. 116.
Silly, t. II, p. 266-286-381. T. III, p. 113-323.
Simiane, t. III, p. 114.
Solterne, t. III, p. 463.
Somery, t. I, p. 352. T. II, p. 178.
Soyecourt, t. II, p. 191-234.
Spinchal, (Marquis de) t. I, p. 43.
Squiddy, t. II, p. 223-284.
Sterkemberg, t. II, p. 93.
Steff, t. I, p. 357-411.
Stoloffen, (lignes forcées) t. I, p. 417.
Sully, t. II, p. 477.
Surville, t. II, p. 79.

T.

TALLARD, (Maréchal de) tom. I, p. 122-162. T. II, p. 289. T. III, p. 27.
Tallard, (Ducheſſe de) t. III, p. 162.
Talmon, (Prince de) t. III, p. 135.
Talon, t. III, p. 99.
Tarente, t. I, p. 116.
Tencin, (Madame de) t. III, p. 227.
Teſſé, (Maréchal de) t. III, p. 27-141-166.
Talouet, t. III, p. 68.
Thil, (du) t. II, p. 178.
Thoiras, t. I, p. 52.
Thony, t. II, p. 3-6-10.
Tingri, t. III, p. 323.
Terrade, t. I, p. 139-145.
Treſman, t. I, p. 112-117.
Treſſemanes, t. I, p. 145-152-352.
Torcy, t. II, p. 46-54-355.
Toulouſe, (Comte de) t. II, p. 354-406 & ſuiv.
Touroure, t. I, p. 172.
Tourville, t. II, p. 219.
Trimouille, (Duc de la) t. II, p. 178. T. III, p. 135.
Troche, (la) t. I, p. 53.
Trudaine, t. II, p. 471-502.

V.

VALCROISSANT, tom. II, p. 241.
Valliere, t. II, p. 239-270. T. III, p. 114.
Valory, t. II, p. 230-239-261-270-282.
Vanchon, t. III, p. 165.
Vaſſy, t. II, p. 269.
Vattan, t. III, p. 71.
Vaubrun, (Abbé) t. II, p. 422.
Vaugrenant, t. IV, p. 267.
Vieuxpont, t. I, p. 401-418-431. T. II, p. 67-214-233-241.
Vignory, t. I, p. 6.
Villacerf, t. III, p. 166.
Villars, (pere du Maréchal) t. I, p. 3.
Villars, (frere du Maréchal) t. II, p. 166-226.
Villars, (parent du Maréchal, t. II, p. 221.
Villars, t. I. Sa naiſſance & ſes premieres armes, p. 1-2 & ſuiv. Inſtruit par Schomberg, 13. Juſtifié par Créquy, 21. Envoyé à Vienne, 25. A Munich, 27. Plaiſanterie à l'Ambaſſadeur de l'Empereur, 32. Parle hardiment au Duc de Baviere, 41. Aventure de Saint-Gal & de Bâle, 45. Raillerie à un Gendarme, 54. Deſſervi par le Miniſtre, 56. Re-

traite hardie, 59. Ambassadeur à Vienne, 65. Bravade bien repoussée, 88. N'est pas content de la Cour, 94. Confidence du Duc de Savoie, 99. Se marie, 101. Envoyé commander en Allemagne, 103. Gagne la bataille de Fridlingue, & est fait Maréchal de France, 106 & 112. Son opinion sur la discipline, 127. Réprimande à un Officier, 132. Force les quartiers du Prince de Bade, 133. Vives remontrances au Ministre, 147. Capucins effrayés, 151. Mécontent des Officiers & content du Soldat, 157. Difficulté du passage des montagnes, 172. Joint le Duc de Baviere, 180. Beau plan de guerre, *ibid.* Que l'Electeur fait manquer, 197. Justifie son plan & trace son caractere, 199. Mécontent du Duc de Baviere, demande son rappel, 245. Livre, malgré le Duc, la bataille d'Hochstet, 253. Désagrémens qu'il essuie, & mauvais état de l'armée, 268 & 275. Se retire, 286. Va commander en Languedoc, 296. Ses réflexions sur la seconde bataille d'Hochstet, 355 & 358. Offre ses biens au Roi, 344.

Réglemens de discipline, 359. Conduite à tenir dans une ville assiégée, 363. Camp de Sircq, 372. Campagne de 1706, 396. Campagne de 1707, & les lignes de Stoloffen forcées, 414.
Tome II. Campagne de Savoie, pag. 3. Combat de Césanne, 8. Campagne de 1709, 29. Prise de Warneton, 66. Bataille de Malplaquet, 85. Il est blessé, 92. Campagne de 1710, 103. De 1711, 159. De 1712, 196. Gagne la bataille de Denain, 211. Suites avantageuses de cette bataille, 229 & suiv. Campagne de 1713, 246. Il prend Landau, 253; & Fribourg, 275: Fait la paix à Rasstat, 297. Signe la paix générale à Bade, 329. Va en Provence, 358. Sa conduite pendant la Régence, 352. Dans l'affaire des Princes légitimés, 406. Pendant le systême, 428. Dans la guerre d'Espagne, 434. Dans l'exil du Parlement, 454. Dans l'affaire du bonnet, 475. Il parle ferme au Régent, 505. Conduite dans l'affaire du *visa*, 529.
Tome III. Egards que le Roi lui marque, pag. 32. Mis à la tête des af-

faires de la guerre, 59. Est fait Grand d'Espagne, 76. Entre au Conseil, 94. Tâche de mettre une bonne intelligence entre la Reine, M. le Duc & le Cardinal Fleury, 213. Académie de Marseille, 252. Parle vivement au Conseil contre les marchés onéreux qu'on fait faire au Roi, 417.
Tome IV. Villars veut qu'on mêle les plaisirs aux affaires, pag. 8. Son opinion sur la guerre en faveur de l'Espagne, 32-51-57. Sa fermeté, 138. Bons avis au Roi 192. Remontrances, 194. Avis sur le Parlement, 221. Qu'il soutient, 241 & 243. Encourage le Roi à parler, 268. Veut donner de la fermeté au Conseil, 276. Parle pour le Roi Stanislas, 282. Son opinion sur la Constitution, 300. Il est destiné au commandement en Italie, 342. Il part, 345. Son dernier fait d'armes, 348. Sa mort, 351.
Vendôme, (Duc de) t. II, p. 472.
Versailles, t. I, p. 242-336-421. T. II, p. 532.
Vezelles, t. I, p. 145.
Villeneuve, t. III, p. 229.
Villenouet, t. II, p. 128.

Villeroi, (Maréchal de) t. I, p. 296. T. II, p. 354-379-396-427. T. III, p. 36-132.
Villeroi, (Marquis de) t. II, p. 289.
Villiers, t. II, p. 261.
Vilmont, t. II, p. 4.
Vilmur, t. II, p. 178-229.
Visa, t. II, p. 529-550 & suiv.
Vivans, t. I, p. 416-425.
Voisin, t. II, p. 59-279.
Voltaire, t. III, p. 229.
Vrilliere, (Chevalier de la) t. I, p. 132-138. T. II, p. 455-457.
Usson, (d') t. I, p. 257.
Warneton, (prise de) t. II, p. 529-550.

X.

XIMENÈS, (Marquis de) tom. II, p. 523.

Y.

YVEAU, tom. I, pag. 165.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *les Mémoires & le Journal du Maréchal de Villars*, en 4 Volumes *in*-12. On ne peut rien lire de plus intéressant & de plus sagement écrit. A Gournay, ce 9 Mars 1784.

TERRASSON.

PRIVILEGE.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos Amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien-amé le sieur ANQUETIL Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé : *Vie du Maréchal de Villars*. S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége,

pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la cession ; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou a celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformémant aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Pa-

ris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément en tout aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMÉNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMÉNIL. Le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, &

Lettres à ce contraires : car tel est notre plaisir. Donné à Paris le dixieme jour de Septembre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-trois, & de notre Regne le dixieme.

Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 3001, fol. 940, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'Article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 16 Septembre 1783.

VALEYRE le jeune, Adjoint.



